




DE LA TOUR D'AUVERGNE VICOMTE DE TURENNE

HISTOIRE DU VICOMTE DE TURENNE,

MARECHAL-GENERAL DES ARMÉES DU ROI.

Enrichie des Plans de Batailles & des Sièges.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez *ARKSTÉE & MERKUS,*
MDCCLXXI.



nard del. J. v. d. Schley Sculp.

AU PRINCE DE TURENNE.

VOTRE âge ne Vous permet pas encore de connoître tout le mérite d'un Grand-Oncle dont je Vous préſente l'Hiſtoire: mais à meſure que Vôtre eſprit ſe dévelloppera & que Vôtre cœur ſe formera, Vous trouverés dans les actions de ſa vie, les principes qui doivent Vous éclairer, & les vertus qui doivent Vous animer pendant tout le cours de la Vôtre.

Le Vicomte de Turenne dès ſa tendre jeuneſſe fit voir un grand empire ſur ſes

paſſions ; autant de candeur à avouer ſes fautes, que de force pour les corriger ; un amour dominant pour la vérité ; une bonté pleine de nobleſſe ; une généreuſe compaſſion des malheureux, & tous les ſentimens dignes de ſa Naiſſance.

Quand il commença, ſous le Prince Maurice ſon Oncle, l'apprentiſſage de l'art militaire, le déſir de s'y perfectionner l'excitoit à chercher les dangers & l'endurciſſoit au travail. Il interrogeoit ſes anciens avec déférence, & ſa docilité les engageoit à lui communiquer leurs lumières : loin de révolter l'amour-propre de ſe rivaux, il les intéreſſoit à ſes ſuccès pa ſa modeſtie ; il ſe faiſoit aimer des ſol dats, & on l'a vu ſouvent ſe refuſer l néceſſaire pour les ſoulager dans leurs be ſoins.

Parvenu au commandement des Armée à l'âge de trente-deux ans, il ſe montr également capable de conduire l'Etat pa ſes talens, & de le défendre par ſa va leur. L'humanité, le deſintéreſſement & la ſimplicité l'accompagnèrent dans ſes vic toires ; la Religion épura & perfectionn toutes ſes vertus ; enfin il mérita l'élog d'avoir été (1) l'Appui du Trône, *le P*

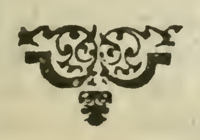
(1) Paroles de la Reine-Mère Anne d'A triche.

re des Soldats, l'amour des Citoïens, & (1) un Homme qui faisoit honneur à l'Homme.

Voilà Vôtre modèle, UNIQUE ESPERANCE D'UNE ILLUSTRE MAISON. *Lisés & relisés sans cesse cet Ouvrage; dites-Vous à Vous-même, quand Vous tomberés dans les fautes trop communes à la Jeunesse,* Turenne auroit-il fait de même? *Hâtés-Vous de sortir de l'Enfance, & montrés de bonne heure que Vous serés un jour digne des Héros dont le sang coule dans Vos veines: ils Vous invitent à marcher sur leurs traces, & je sens déja que Vous écouterés leur voix: c'est par cela seul que Vous pourrés recompenser les soins, le zèle & la tendresse infinie d'un Serviteur fidèle qui s'est dévoué à Vôtre Education.*

DE RAMSAY.

(1) Expression du Comte de Montécuculli.





AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR de cette Hiſtoire a été aſſés heureux pour en trouver les matériaux dans des ſources qui ne doivent pas être ſuſpectes.

I. Les Mémoires du Vicomte de Turenne, écrits de ſa propre main dix ans avant ſa mort: ils contiennent l'hiſtoire de ſes Campagnes, depuis l'an 1643 qu'il fut fait Maréchal de France, juſqu'à la paix des Pyrénées.

II. Une longue ſuite de Lettres du Vicomte à la Reine Anne d'Autriche, à Louis XIV, au Prince de Condé, au Cardinal Mazarin, aux Sécrétaires d'Etat, aux Rois, aux Electeurs & aux Princes étrangers; à ſes parens ou à ſes amis & pluſieurs Inſtructions qu'il avoit dreſſées par ordre du Roi pour les Ambaſſadeurs de France à Vienne, à Madrid, Londres, à la Haïe, en Suède & en Portugal. On a imprimé à la fin de cet Ouvrage les Mémoires du Vicomte, quelques-unes de ſes Lettres & inſtructions dont les Originaux ſe ſont conſervés dans ſa maiſon.

III. Les Mémoires du Duc d'Yorck depuis Jaques II. Roi de la Grande-Bretagne, qui ſervit quatre ans avec le V

comte pendant les guerres civiles, & deux ans avec le Prince de Condé dans l'Armée Efpagnole: l'un & l'autre de ces deux grands Capitaines admirèrent toûjours la valeur & la capacité du Duc d'Yorck. Le Prince Anglois écrivoit dans fa langue le foir ou le lendemain de chaque action, ce qui s'étoit paffé fous fes yeux, & le communiquoit enfuite au Général. Le Manufcrit original a été dépofé au Collège des Ecoffois à Paris. En 1669, ce Prince devenu Roi d'Angleterre, fit faire une Traduction Françoife de tout ce qui regardoit le Vicomte de Turenne, & la donna au feu Cardinal de Bouillon: huit ans après, la Reine fa femme envoïa au même Cardinal une autre Traduction des mêmes Mémoires, fignée de fa main, fcellée de fon grand fceau & contrefignée par Mylord Caryll, Sécrétaire d'Etat.

IV. Les Mémoires manufcrits de Frémont d'Ablancourt. Le Vicomte à qui il étoit attaché, & qui l'emploïa dans les négociations de Portugal & d'Allemagne, l'avoit fouvent entretenu des particularités de fon éducation, de fa jeuneffe & de fon apprentiffage dans le mêtier de la guerre: c'eft de lui qu'on a principalement tiré ce qui regarde les prémières années de la vie du Vicomte.

V. Les Mémoires de Langlade, Sécrétaire de Frédéric-Maurice Duc de Bouillon, frère du Vicomte de Turenne. Lan-

glade eſt d'autant moins ſuſpect dans ce qu'il dit d'avantageux du Vicomte, qu'il ſe plaint de lui par rapport à ſa fortune. Lorſque le Roi voulut envoïer l'Auteur en Ambaſſade dans les Païs étrangers, il interrogea le Maréchal de Turenne ſur la capacité de Langlade, & ce Général répondit au Roi avec candeur: *Je l'aime & je l'eſtime; mais je le crois capable de tout autre Emploi que de celui pour lequel Vôtre Majeſté le deſtine.*

VI. L'Ouvrage de Deſchamps, que le Prince de Condé mit depuis auprès de ſon petit-fils le Duc de Bourbon, comme un Officier habile & très capable de contribuer à l'éducation de ce jeune Prince. Deſchamps ſervit lui-même ſous le Vicomte pendant ſes deux *dernières Campagnes*, dont il a écrit l'Hiſtoire: elle fut revuë & approuvée par le Maréchal de Lorges neveu du Vicomte. Son ſtile n'eſt ni élégant ni correct; mais la conduite des Généraux y eſt parfaitement développée.

VII. L'Hiſtoire manuſcrite de l'Abbé Raguenet: il écrivit la Vie du Vicomte par l'ordre & ſous les yeux du Cardinal de Bouillon, qui avoit appris pluſieurs particularités de la bouche même de ſon oncle, ou par d'autres traditions auſſi certaines. Les faits que l'Abbé raconte ſont vrais, ſes dates ſont exactes, ſa narration eſt claire; mais il ſemble avoir plûtôt écrit un Journal qu'une Hiſtoire.

VIII. On a lu avec ſoin la plûpart des

Auteurs de réputation qui ont écrit ſur les évènemens du tems; tels ſont Puffendorf, Vittorio Siri, Valkenier, les Mémoires de Retz, de La Rochefoucault, de La Bardée & de Monglat, la Relation manuſcrite de la bataille des Dunes par le Général Morgan Anglois, & pluſieurs autres dont l'énumération eſt inutile.

IX. Enfin, on a conſulté ſur les détails des dernières Campagnes du Vicomte, le Marquis d'Imecourt, Gouverneur de Montmédi & Lieutenant-Général des Armées du Roi, qui fut témoin de la plûpart des exploits du Vicomte, depuis les guerres de Hollande. Le Marquis d'Imecourt avoit ſouvent entendu parler le Vicomte des motifs de ſes actions & de ſes projets de Campagne: d'ailleurs il a vêcu pluſieurs années dans une intime liaiſon avec les Maréchaux de Duras & de Lorges, & avec les principaux Officiers formés ſous le Vicomte.

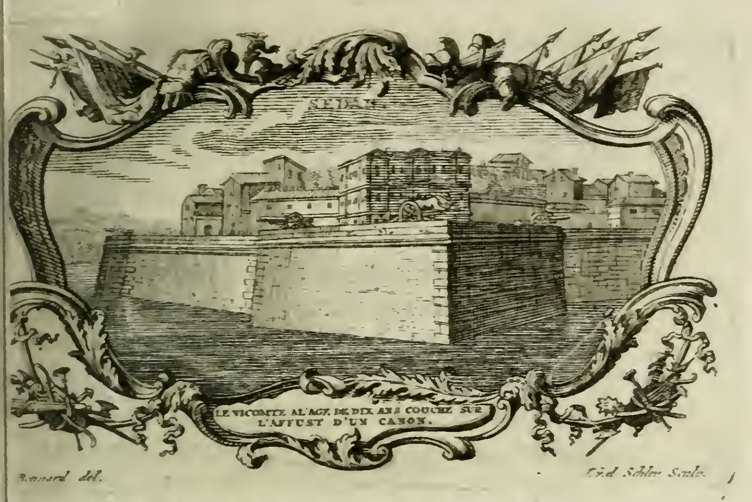
Pour arranger & lier enſemble ces matériaux en un ſeul Corps d'Hiſtoire, l'Auteur a mêlé le récit des Négociations politiques avec celui des Expéditions militaires: il a tâché de développer en pluſieurs endroits l'état général de l'Europe & la ſituation particulière de la France, les intrigues de la Cour, les intérêts des Princes & le caractère des Généraux contemporains; dans le deſſein de faire connoître l'origine des guerres où le Vicomte a montré ſes talens. Cependant on a

eu ſoin de ne jamais perdre de vuë le Viçomte, d'écarter tout ce qui ne ſert pas à ſon Hiſtoire, & de ne point noïer l'objet principal dans des détails épiſodiques.

Lorſqu'on a manqué de Mémoires authentiques, on n'a pas cru devoir y ſuppléer par des conjectures: on a toûjours préféré ſcrupuleuſement le vrai au vraiſemblable; perſuadé que l'Hiſtorien n'a pas, ainſi que le Poëte, le privilège de créer pour embellir. Par le même reſpect pour les loix de l'Hiſtoire, qui ne permet pas plus de ſupprimer le vrai que de dire le faux, on n'a point diſſimulé les fautes du Vicomte de Turenne: la vertu trop parfaite paroît inimitable; elle décourage les uns, elle irrite les autres; elle eſt ſuſpecte à tous, parce que les hommes, quelque grands qu'ils ſoient, ſont toûjours marqués au coin de l'Humanité.

Comme le but unique de cet Ouvrage eſt de tranſmettre à la poſtérité la mémoire d'un homme, dont les vertus civiles & militaires ſerviront toûjours de modèle aux bons Citoïens & aux plus grands Capitaines, l'Auteur s'eſt attaché à écrire d'un ſtile clair, ſimple & naturel, ſans affecter les ornemens qui ne conviennent jamais à l'Hiſtoire, & qui ſeroient encore plus déplacés dans la Vie d'un homme, dont la ſimplicité faiſoit le principal caractère.

HIS-



LE VICOMTE A L'AGE DE DIX ANS COUCHE SUR L'AFFUST D'UN CANON.

HISTOIRE

DU

VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE PRÉMIER.

HENRI Vicomte de Turenne nâquit à Sedan le 11. de Septembre 1611, de Henri de la Tour d'Auvergne Duc de Bouillon, Souverain de Sedan, & d'Eliſabeth de Naſſau, fille de Guillaume de Naſſau, prémier du nom, Prince d'Orange, & de Charlotte de Bourbon-Montpenſier.

Naiſſance du Vicomte de Turenne.

Le Duc de Bouillon père du Vicomte, étoit, de l'aveu de tous les Hiſtoriens de

Caractère du Duc de Bouillon.

père du Vicomte.

ſon tems, un homme d'un mérite ſupérieur. Il ſe forma dans l'Art militaire au milieu des troubles qui agitèrent la France pendant les Règnes orageux de Charles IX. & de Henri III. Attaché dès ſa tendre jeuneſſe à la perſonne de Henri IV, il devint * *le Lieutenant, l'ami & le compagnon* de ce Héros. Il fit éclater ſes vertus guerrières contre les Guiſes, les Mayennes, les Parmes & tous les Généraux de la Ligue. Henri le Grand le chargea des négociations les plus importantes en Angleterre, dans les Provinces-Unies, & chés les Princes d'Allemagne. Toujours éclairé dans ſes vues, fécond en expédiens, appliqué conſtamment à ſon objet, il ſavoit pénétrer les caractères, démêler les inclinations, flatter les goûts, manier les paſſions, & remuer tous les reſſorts du cœur humain. La vivacité de ſon eſprit étoit tempéré par un grand ſens, qui lui faiſoit tenir le juſte milieu entre la précipitation téméraire, & la timide lenteur. Elevé ſous les yeux de ſon grand-père maternel, le Connêtable de Montmorency, dans une ignorance alors fort ordinaire parmi la haute Nobleſſe de France, il s'adonna de lui-même à l'étude des Mathématiques, de l'Hiſtoire, de la Politique, de la Morale, & de toutes les Sciences qui pouvoient le rendre auſſi propre pour les conſeils que

* Paroles de Henri IV.

pour l'exécution. Les connoiſſances qu'il acquit contribuèrent peut-être autant que ſa naiſſance & ſa valeur, à le rendre Chef du Parti Calviniſte; avantage, que les préjugés de Religion pouvoient ſeuls lui faire ambitionner, & moins glorieux pour lui que le titre de *Père* & de *Protecteur des Lettres*, qu'il mérita par la fondation d'une Académie à Sedan. On ne peut voir ſans regrêt, l'éclat de tant de grandes qualités terni par une politique qui n'étoit pas toûjours aſſés ſcrupuleuſe ſur le choix des moïens.

Education du Vicomte.

(1) Un tel père n'oublia rien pour l'éducation de ſes enfans. Frédéric-Maurice, Prince de Sedan, étoit l'aîné, & le Vicomte de Turenne avoit cinq ans moins que ſon frère. Comme la liaiſon intime qui a toûjours été entre ces deux frères, a influé ſur les principaux évènemens de la vie du Vicomte, & que les conſeils & l'exemple de l'un ont ſouvent déterminé l'autre dans ſa conduite, on ne pourra ſe diſpenſer de mêler quelquefois l'hiſtoire du Duc de Bouillon avec celle du Vicomte de Turenne. Les deux frères furent élevés à Sedan dans la Religion P. R. & l'on n'oublia rien pour les en inſtruire parfaitement. Le Prince de Sedan eut pour Précepteur le fameux Du Moulin, Calviniſte rigide; & le Vi-

(1) Les faits hiſtoriques de ce Livre ſont tirés des Mém. MSS. de Fremont d'Ablancourt, des Mém. de Langlade, de Vittorio Siri, de Monglas, de Puffendorf *de Reb. Suecicis*.

comte un Calviniſte tolérant, nommé Daniel Tilénus: ce qui fut peut-être une des principales cauſes du retardement de la converſion du Vicomte, parce que de tous les ſyſtèmes Proteſtans, le Tolérantiſme paroît le moins déraiſonnable. Auſſi-tôt que l'éducation du frère ainé fut achevée, on l'envoïa en Hollande pour apprendre le mêtier de la guerre ſous ſon oncle le Prince Maurice, pendant que le cadet continuoit ſes études à Sedan.

Prémière marque des diſpoſitions militaires du Vicomte.

(1) Le Vicomte de Turenne étoit d'une complexion très délicate dans ſon enfance, & ſa conſtitution fut toûjours foible juſqu'à l'âge de douze ans; ce qui fit dire ſouvent à ſon père, qu'il ne ſeroit jamais en état de ſoutenir les travaux de la guerre. Le Vicomte, pour le forcer à penſer différemment, prit à l'âge de dix ans la réſolution de paſſer une nuit pendant l'Hiver ſur le rempart de Sedan. (2) Le Chevalier de Vaſſignac ſon Gouverneur, après l'avoir long-tems cherché, le trouva ſur l'affût d'un canon où il s'étoit endormi. Pluſieurs autres traits annoncèrent dès-lors l'extrême paſſion du Vicomte pour la guerre.

Etudes du Vicomte.

Dans le prémier tems de ſes études, il apprenoit avec difficulté: ſon eſprit lent &

(1) Voïes les Mém. de Langlade, qui avoit été Sécrétaire de Mr. le Duc de Bouillon.

(2) Il étoit grand oncle de Mr. le Marquis d'Imecourt, Lieutenant-Général des Armées du Roi.

tardif passa pour un défaut d'application, & lui attira des châtimens qui ne servirent qu'à lui inspirer une égale aversion pour les maîtres & pour les études. Le Duc de Bouillon son père crut devoir prendre une autre voïe : il le piqua d'honneur, & lui fit sentir combien il étoit indigne d'un homme destiné pour les combats, de ne savoir pas se vaincre soi-même. Un motif si noble eut beaucoup plus de force, que la sévérité: le jeune Vicomte s'appliqua à l'étude par pur courage d'esprit, & s'y affectionna peu à peu avec tant de succès, que dans un âge avancé il se souvenoit encore des plus beaux endroits des Poëtes Latins & François. 1623.

Son amour pour le caractère d'Alexandre le Grand.

(1) Dans sa tendre jeunesse il s'attacha fort à la lecture de l'Histoire, & sur-tout à celle des Grands-Hommes qui s'étoient distingués par les vertus & par les talens militaires. Il fut frappé du caractère d'Alexandre le Grand: le génie de ce Conquérant plut au jeune Vicomte, que son ambition auroit peut-être porté aux entreprises les plus éclatantes, s'il eût vêcu dans ces tems, où la valeur seule autorisoit les hommes à troubler la paix de l'Univers. Il prenoit plaisir à lire Quinte-Curce, & à raconter aux autres les faits héroïques qu'il avoit lus; pendant ces récits on voïoit son geste s'animer, ses yeux étinceler; & alors son ima-

(1) Ce trait se trouve dans les Mém. MSS. de Frémont d'Ablancourt.

1623. gination échauffée forcoit la difficulté naturelle qu'il avoit à parler. Un Officier s'avisa un jour de lui dire que l'Hiſtoire de Quinte-Curce n'étoit qu'un Roman; le jeune Vicomte en fut vivement piqué. La Ducheſſe de Bouillon, pour ſe divertir, fit ſigne à l'Officier de continuer à le contredire: la diſpute s'échauffa, l'enfant ſe mit en colère, quitta bruſquement la compagnie, & fit ſecrettement appeller en duel l'Officier, qui accepta la propoſition pour amuſer la Ducheſſe de Bouillon, charmée de voir dans ſon fils ces marques d'un courage naiſſant. Le lendemain le Vicomte ſortit de la ville ſous prétexte d'aller à la chaſſe, & étant arrivé au lieu du rendés-vous, il y trouva une table dreſſée: comme il rêvoit ſur ce que ſignifioit cet appareil, la Ducheſſe de Bouillon parut avec l'Officier, & dit à ſon fils, qu'elle venoit ſervir de Second à celui contre qui il vouloit ſe battre: les Chaſſeurs ſe raſſemblèrent, on ſervit le déjeûné, la paix fut faite, & le duel ſe changea en une partie de chaſſe.

Les exercices du Vicomte.

Il n'avoit pas encore douze ans lorſque ſon père mourut, après une vie pleine d'agitation, mêlée de bons & de mauvais ſuccès; mais toûjours accompagnée de gloire. On continua l'éducation domeſtique du jeune Vicomte ſous les yeux de la Ducheſſe de Bouillon ſa mère, pendant une année entière. Ce fut durant ce tems-là qu'il fit ſes

exercices : il y réuffit mieux que dans fes études ; en moins d'un an il monta les chevaux les plus difficiles. Le Comte de Rouffy qui devint enfuite fon beau-frère, en amena un à Sedan qui étoit tellement ombrageux, que perfonne n'ofoit le monter : le Vicomte échauffé par l'exemple d'Alexandre, qui étant à peu près au même âge, avoit domté Bucéphale, conçut le deffein de l'imiter ; & malgré les repréfentations de fes domeftiques effraïés du péril auquel il s'expofoit, voulut abfolument monter le cheval fougueux ; il le mania avec adreffe, & le domta. 1623.

Le courage n'étoit pas la feule bonne qualité qu'il fit paroître pendant fa jeuneffe : dès fes prémières années, on remarquoit en lui une fageffe fort au-deffus de fon âge ; un goût conftant pour tout ce qui étoit raifonnable ; un grand empire fur fes paffions, quoiqu'il fût d'un naturel vif & fenfible ; une douceur & une modération qui paroiffoient venir encore plus de réflexion que de tempérament ; un amour dominant pour la vérité ; une horreur naturelle du menfonge, des fauffes fineffes & de la diffimulation ; fur-tout une humanité & une charité fi rare, qu'il fecouroit plufieurs pauvres familles de Sedan, de l'argent qu'on lui donnoit pour fes menus-plaifirs, & qu'il ne fe permettoit rien de fuperflu dans fa parure, pour foulager ceux qui manquoient du néceffaire.

Qualités du Vicomte dans fa jeuneffe.

1624.

Son prémier voïage en Hollande.

A peine avoit-il treize ans, que la Duchesse de Bouillon, sa mère, résolut de l'envoïer en Hollande, comme on y avoit envoïé le Prince de Sedan son aîné. L'Europe étoit alors inondée de sang & de carnage. Il faut reprendre de plus loin en peu de mots l'origine des factions & des guerres civiles qui l'agitoient depuis longtems, pour faire connoître le théatre sur lequel le Vicomte va paroître.

Plan général de la situation de l'Europe, & des guerres de Religion.

Les superstitions introduites au mépris des règles, les vaines disputes de quelques Scholastiques, la corruption des mœurs d'une partie du Clergé, avoient été les principales sources de tous les scandales qui règnoient dans l'Eglise. Ceux qui vouloient secouer son joug, confondirent peu à peu les abus de la Religion avec ses principes, les opinions avec les dogmes, & ce qui est toléré avec ce qui est commandé. L'on se dégoûta bien-tôt de l'obéïssance, qui peut seule réunir la multitude incapable de raisonner. Le Monde Protestant se partagea en trois Sectes principales, dont Luther, Calvin & Socin furent les Chefs. Les Enthousiastes & les Incrédules firent plusieurs divisions & subdivisions, en appellant du Tribunal de l'Autorité, à celui de l'Inspiration particulière, ou de la Raison présomtueuse. (1) Le feu de la discorde passa ra-

(1) Hist. des Guerres, que précédèrent la paix de Westphalie, par le Père Bougeant, Jésuite.

pidement des Ecoles jusques dans les Cours des Souverains; & chacun prit le parti qui convenoit le plus à son génie ou à sa politique. L'intérêt & l'ambition, l'amour de l'indépendance & l'envie de dominer, les passions grossières & les vices rafinés, se déguisèrent sous les apparences de la Religion, excitèrent la revolte contre les deux Puissances, & produisirent par-tout de grandes révolutions. Gustave Vasa, après avoir enlevé la Couronne de Suède à Christierne II, indigné contre l'avarice & l'ambition de l'Archevêque d'Upsal, embrassa le Luthéranisme; pendant que Frédéric Duc de Holstein, qui s'étoit emparé des Roïaumes de Dannemarc & de Norvège, y introduisit la même Secte. Henri VIII, Roi d'Angleterre, précipita ce Roïaume dans le Schisme, pour satisfaire son amour, & pour envahir les richesses excessives du Clergé. Les Ecossois chassèrent la Reine Marie Stuard, qui, après avoir été la victime de ses foiblesses, fut Martyre de sa Religion. Sous la minorité des enfans de Henri II. le Calvinisme remplit la France de toutes les horreurs des guerres civiles. La jalousie des Princes d'Allemagne, contre la Maison d'Autriche, engagea le Corps Germanique à se partager en deux Factions, nommées L'UNION EVANGELIQUE, & LA LIGUE CATHOLIQUE. Les Suisses imitèrent la conduite de l'Allemagne, quoique leur simpli- 1624.

1624. cité mâle & leur ſens droit euſſent dû les mettre à l'abri des excès, ou entraine la préſomption. Les Proteſtans de Bohème ſecouèrent le joug de leur Roi légitime Ferdinand II; & cette guerre, par un progrès inſenſible, embraſa toute l'Europe. Les Provinces-Unies réduites au dèſeſpoir par l'inhumanité du Duc d'Albe, s'affranchirent de la domination Eſpagnole ſous la conduite de Guillaume Prince d'Orange. Tant de maux étoient les fruits d'un faux zèle de Religion, dont les ſuites funeſtes duroient encore, quand le Vicomte de Turenne ſe préparoit à faire ſon apprentiſſage dans la guerre.

Etat de la République de Hollande lorſque le Vicomte y alla.

Les affaires des Hollandois étoient alors dans un état beaucoup plus floriſſant qu'elles n'avoient été ſous le grand Prince Guillaume. Ils avoient lutté pendant pluſieurs années contre la puiſſante Monarchie d'Eſpagne, rarement victorieux, & ſouvent pouſſés à de grandes extrémités. Cette guerre avoit déja duré près de ſoixante ans, & avoit coûté au Roi d'Eſpagne des ſommes immenſes & près d'un million d'hommes; toute l'Europe étoit dans l'étonnement de voir qu'un ſi grand Monarque, avec tous les tréſors des Indes, n'eût pu réduire une petite République; qui dans ſes commencemens étoit ſi foible, que pour en repréſenter le pitoïable état, les Hollandois avoient fait mettre ſur leur mon-

noïe un vaiſſeau au milieu d'une mer orageuſe, ſans voiles, ſans mats, & prêts à faire naufrage. Les mervilleux exploits du Prince Maurice, oncle maternel du Vicomte de Turenne, avoient ranimé leur courage & relevé leurs forces abbattues. Quoiqu'il n'eût que ſeize ans, quand on l'appella au commandement des Armées; il avoit établi la République ſur un pied qui la rendit reſpectable à ſes voiſins, & formidable à ſes ennemis. Il avoit forcé les Eſpagnols à reconnoître la Hollande comme un Etat libre & ſouverain : il avoit conclu une trève de douze ans avec eux dès l'année 1609. Cette trève expirée en 1621, on avoit recommencé les hoſtilités, & les Eſpagnols déſeſpèroient du ſuccès de la guerre, pendant la vie de ce Héros. C'étoit un Prince d'un jugement admirable, d'une valeur extraordinaire, & d'une prudence conſommée: il avoit l'eſprit inſinuant, l'air majeſtueux, & toutes les qualités d'un homme né pour fonder une République, pour diſcipliner une Armée, & pour policer un Peuple. 1624.

1625.

Le Vicomte ſert comme Volontaire ſous ſon oncle le Prince Maurice.

La Ducheſſe de Bouillon aïant appris que le Cardinal de Richelieu avoit formé le deſſein d'achever la ruïne des Huguenots, ne voulut point envoïer ſon fils, le Vicomte de Turenne, faire la guerre contre ceux de ſa Religion: elle le fit partir pour la Hollande, vers le commencement de l'année 1625. Le Prince Maurice ſon oncle lui fit

1625. mille careſſes; & voulant connoître à fond ſon caractère, il l'entretint ſouvent en particulier. Le Vicomte n'a jamais eu ni éloquence naturelle, ni extérieur brillant; mais le Prince Maurice découvrit bientôt ce qu'il y avoit en lui d'excellent, & n'oublia rien pour le développer & le cultiver. Ce grand Général, perſuadé que dans l'Art militaire il y a une infinité de connoiſſances utile qui ne s'acquièrent qu'en deſcendant juſqu'aux moindres emplois, & que le ſuccè des plus grandes actions dépend ſouvent d minuties qu'on ne peut connoître qu'en entrant dans le détail, traita le Vicomte d Turenne comme il avoit traité le Prince d Sedan, & voulut lui faire porter le mouquet, avant que de l'élever à aucun grade Le Vicomte ſervit d'abord comme Volontaire, & fit paroître tant de fermeté, d patience & d'application, que le Princ Maurice en conçût les plus hautes eſpérances: mais trois mois après l'arrivée du jeune Vicomte en Hollande, (1) le Princ Maurice mourut. Henri-Frédéric ſon frè ſuccéda à ſes biens, au Gouvernement d Provinces, & au Commandement de l'A mée. Comme les Eſpagnols redoublère alors tous leurs efforts pour accabler la R publique, elle renouvella ſon Alliance

(1) Il mourut le vingt-trois Avril 1625, âgé cinquante-huit ans, ſuivant Baillet, Hiſtoire de Hollande, Tom. I. p. 439.

fensive & défensive avec la France, & le Cardinal de Richelieu sentant qu'il auroit besoin des forces maritimes des Hollandois pour assiéger la Rochelle, travailla plus que jamais à cimenter l'union entre le Roi son maître, & les Provinces-Unies. 1625.

1626.

Le Vicomte est fait Capitaine d'Infanterie.

Le Prince Henri donna à son neveu une Compagnie d'Infanterie, & le Vicomte s'acquitta des devoirs d'Officier comme il s'étoit acquitté de ceux de Soldat: sa Compagnie étoit la plus belle & la mieux disciplinée de l'Armée: tout jeune qu'il étoit, il ne se reposoit point sur les soins d'un Lieutenant; il faisoit faire lui-même l'exercice aux soldats, les dressoit avec patience, & les corrigeoit avec douceur: il exigeoit d'eux, non-seulement une grande exactitude dans le service, mais encore une parfaite régularité dans les mœurs; il les engageoit à l'obéïssance par amitié, & se refusoit le nécessaire pour leur donner des marques de sa libéralité; il traîtoit avec la même bonté les autres soldats, & se faisoit aimer généralement de tous: en s'endurcissant au travail, il se contentoit de peu, assuré par-là de se trouver rarement dans le besoin.

1627.

Application du Vicomte pour apprendre le mêtier de la guerre.

Le Vicomte servit d'abord en qualité de Capitaine aux sièges de Klundert, de Williamstadt & de Groll, & dans la plupart des Expéditions du Prince Henri contre le fameux Spinola, Général Espagnol. Il ne négligea aucune occasion de s'instruire: on

1627. le voïoit ſans ceſſe la toiſe ou le craïon à la main étudier avec application tout ce qui s'offroit à ſes yeux, & faire ſes remarques ſur les réponſes que les Officiers, les Ingénieurs, les Sappeurs, & même les moindres ſoldats faiſoient à ſes queſtions. Uniquement occupé de ſon objet, le déſir d'apprendre lui faiſoit mépriſer tous les dangers.

1628. Il ſe mit bientôt en état de rendre un compte exact de tout ce qui ſe paſſoit. Sans chercher à étaler ſes connoiſſances, ni à faire parade de ſes talens, il interrogeoit ſes anciens avec politeſſe, il les écoutoit avec plaiſir, & par ſa docilité les engageoit à lu communiquer leurs lumières. Il penſoi beaucoup, il parloit peu, & ſe contentoi de répondre aux queſtions qu'on lui faiſoit avec modeſtie & défiance de lui-même. Après avoir ainſi paſſé trois ans dans l'étud de l'Art militaire, le ſiège de Bois-le-Du lui fournit les occaſions de montrer ſes progrès d'une manière plus éclatante.

1629.

Siège de Bois le-Duc.

Cette Place étoit d'une grande importance: les Hollandois firent tous leurs effort pour la prendre, & les Eſpagnols pour l conſerver; on l'appelloit communémen LA PUCELLE DU BRABANT, parce qu'elle n'a voit jamais été priſe, quoiqu'elle eût ét aſſiégée pluſieurs fois. Elle étoit peu acceſſible, à cauſe des eaux qui pendant les deu tiers de l'année inondoient les environs une grande diſtance; elle ſe trouvoit e

tourée d'un mur très épais, garni de sept gros bastions & défendu de fossés larges & profonds. On avoit bâti quatre Forts bastionnés sur les avenues principales; & l'on voïoit sur les autres, plusieurs petits Forts ou Redoutes. Antoine Schetz Baron de Grobendonck, Gouverneur de la Place, étoit un homme d'une capacité & d'une expérience consommée dans la guerre, mais sa garnison n'étoit que de deux mille trois cens hommes de pied, & de quatre compagnies de Cavalerie. Dès le prémier jour du siège il fit sortir, sous la permission du Prince d'Orange, tout ce qu'il put de femmes & d'enfans, & soutint par toutes ses actions la haute réputation qu'il avoit acquise. Il reçût un secours inespèré de huit-cens hommes de la garnison de Breda, qui se glissèrent adroitement dans Bois-le-Duc, la nuit du quatrième au cinquième Jour du siège, après avoir traversé des marais impraticables, & des landes inondées. 1629.

Le Prince d'Orange avoit fait investir la place, le dernier du mois d'Avril, avec une Armée de trente mille hommes, sans compter six mille hommes de renfort, que les Etats lui envoïèrent. Il emploïa dix jours entiers à assurer son Camp par des Lignes de circonvallation, avec des fossés très larges & très escarpés, remplis d'eau par le regorgement de trois rivières qu'il avoit fait couper & soutenir avec des digues, 30 Avril.

1629. pour en interrompre le paſſage au travers de la ville, & pour conduire juſques dans ſon Camp les munitions de guerre & de bouche, qui lui venoient de la Meuſe par Crevecœur. On conſtruiſit par ſes ordres divers Forts avec des baſtions de diſtance en diſtance. Les quartiers furent diſtribués pour attaquer la Place & les ouvrages détachés, par quatre endroits différens.

Conduite du Vicomte à ce ſiège.

Le Vicomte de Turenne avoit vû toutes ces diſpoſitions; il avoit été témoin de tous les ordres qui s'étoient donnés; il obſervoit, quand, comment & par qui ils étoient exécutés; il voïoit de près tout ce qui s'y paſſoit; le jour qu'il étoit commandé de tranchée, étoit plutôt pour lui un jour de repos que de fatigue, parce que ces ſortes de gardes obligent à reſter long-tems dans le même poſte. Le troiſième de Juin, le Prince d'Orange chargea le Vicomte de faire placer la batterie de ſix pièces de canon de vingt-quatre, qui tira les prémiers coups: elle fut poſée dans la ligne de communication des Anglois aux François, qui faiſoient l'approche du fort Iſabelle, par le quartier du Prince d'Orange. On lui donna enſuite différens travaux à conduire, & des poſtes à forcer. A peine avoit-il rempli ces fonctions, qu'il alloit viſiter les autres attaques, où il examinoit comment on conduiſoit les ſappes, juſqu'où ſe pouſſoient les travaux, & quel étoit le deſſein de chaque opération : il

il ſe trouvoit par-tout; on ne pouvoit diſtinguer s'il étoit commandé, ou volontaire. Son Gouverneur s'efforçoit en-vain d'empêcher qu'il ne s'expoſât lorſqu'il n'étoit pas commandé : quand il s'agiſſoit de combattre, le Vicomte ne l'écoutoit plus; dans tout le reſte, il le reſpectoit comme un père. Le Prince d'Orange crut auſſi lui devoir faire des reprimandes ſur ſon courage immodèré; mais en lui faiſant de ſemblables reproches, il ne put diſſimuler ſa joïe, & ſe tournant vers les Officiers qui étoient préſens, il dit: *Je me trompe fort, ou ce jeune homme égalera un jour les plus grands Capitaines.* Il voulut cependant mettre des bornes à l'ardeur de ſon neveu, & lui ordonna de ne plus s'éloigner de ſa perſonne. Dès le lendemain le Vicomte eût une occaſion favorable de faire révoquer cet ordre : il demanda avec inſtance & obtint la permiſſion de ſuivre ſon frère le Prince de Sedan, devenu Duc de Bouillon. Le Prince Henri l'envoïoit avec un détachement de troupes Hollandoiſes pour s'oppoſer à quatre ou cinq cens hommes de la garniſon de Breda, qui venoient ſe jetter dans Bois-le-Duc. Le détachement marcha au-devant de ce ſecours, & le joignit; l'action fut vive de part & d'autre, & les Eſpagnols furent mis en fuite. Le Vicomte de Turenne qui avoit combattu à côté de ſon frère, s'attacha ſi fort à la pourſuite des ennemis, qu'il ne s'ap 1629.

1629. perçut pas que les troupes victorieuſes avoient fait alte. Le Duc de Bouillon vint lui-même annoncer la défaite des Eſpagnols au Prince d'Orange, & lui dit en même tems qu'il ne ſavoit ce que le Vicomte étoit devenu: ſur le champ on le fit chercher de tous côtés; on le trouva enfin; il revenoit avec quelque cavalerie qui l'avoit ſuivi, & demandoit avec inquiétude des nouvelles de ſon frère. Auſſi-tôt qu'il fut raſſuré, il retourna ſur ſes pas pour aller au-devant de ſon Gouverneur qui avoit été bleſſé près de lui, & qu'il n'avoit quitté que pour s'inſtruire du ſort du Duc de Bouillon.

Priſe de Bois-le-Duc & de pluſieurs autres Places.

Les Eſpagnols, qui ſe flattoient de faire lever le ſiège, firent ſavoir aux aſſiègés qu'ils ſeroient bientôt ſecourus. Le Marquis de Bergues qui commandoit l'Armée l'Eſpagnole, ſe préſenta devant les retranchemens; mais il les trouva dans une ſi bonne diſpoſition, qu'il n'oſa entreprendre de les forcer; il ſe retira, & le ſiège fut continué avec plus de vigueur qu'auparavant. Le Gouverneur ſe voïant hors d'eſpèrance d'être ſecouru, fit ſa capitulation après quatre mois de ſiège, & le Prince d'Orange lui accorda tous les honneurs qu'une ſi brave réſiſtance avoit mérités.

14 Septembre.

Après le ſiège de Bois-le-Duc le Prince Henri chaſſa les Impériaux & les Eſpagnols des limites des Provinces-Unies; & s'empa-

ra enſuite de toutes les places qu'ils poſſé- 1630.
doient ſur le Bas-Rhin.

Le Vicomte continua de ſervir ainſi en Hollande pendant cinq années entières : mais la manière d'y faire la guerre qui ſe bornoit uniquement aux ſièges, ne fourniſſant point un champ aſſés vaſte au déſir qu'il avoit de ſe perfectionner dans l'Art militaire, il ſouhaita fort d'aller en France; & bientôt la ſituation des affaires de ſa Maiſon favoriſa ſon envie.

Le Vicomte entre au ſervice de France en qualité de Colonel d'Infanterie.

Le Cardinal de Richelieu aïant formé le deſſein de forcer la Ducheſſe de Bouillon à recevoir dans Sedan garniſon Françoiſe, cette Princeſſe rappella auſſi-tôt de Hollande le Vicomte de Turenne, & l'envoïa en France comme un ôtage, pour empêcher qu'on ne fît rien au préjudice de la Souveraineté de ſon fils aîné. Le jeune Vicomte étant arrivé à la Cour, fut reçu du Roi & du Cardinal avec toutes les diſtinctions que méritoit ſa naiſſance, & que lui devoit attirer ſa réputation déja répanduë en France : quoiqu'il n'eût que dix-neuf ans, on lui donna ſur le champ un régiment d'Infanterie. On n'a trouvé ni dans les Mémoires imprimés, ni dans les Manuſcrits conſervés par ſa Maiſon, aucun détail de ce qui lui eſt arrivé depuis ce tems juſqu'au ſiège de La Motte, où il ſervit quatre ans après. Mais avant que de parler de ſes ſervices en France, il eſt à propos de faire

1630. connoître quelle étoit la ſituation du Roïaume.

Etat du Roïaume lorſque le Vicomte commença à y ſervir.

Louis XIII. qui règnoit alors donna dans toutes les occaſions des preuves d'une grande valeur, & poſſèdoit toutes les parties de l'Art militaire. Il avoit aſſés de lumières pour ſavoir choiſir des gens habiles, & ſe laiſſoit ordinairement conduire par leurs conſeils. Le Cardinal de Richelieu dont il connut le génie ſupérieur, étoit doué de tous les talens qui pouvoient le rendre digne du choix de ſon Maître. Dès qu'il ſe vit à la tête des affaires, il forma le deſſein d'abaiſſer la puiſſance de la Maiſon d'Autriche, dans l'Empire & dans l'Eſpagne; de faire fleurir les Arts & le Commerce, & d'étendre les bornes de la Monarchie Françoiſe. Tel étoit le plan du Cardinal; mais il ne voulut rien entreprendre au dehors, qu'il n'eût appaiſé les troubles qui règnoient au dedans.

Au commencement de ſon Miniſtère l'Autorité Roïale ſe trouvoit affoiblie & partagée. La Reine-Mère Marie de Médicis, le Duc d'Orleans, frère du Roi, les Princes du Sang, & les Grands du Roïaume, prétendoient tous avoir part au gouvernement: le Parlement vouloit entrer dans les affaires d'Etat: les Calviniſtes méditoient de former dans le cœur de la France une République indépendante. Tous ces mécontens entretenoient des liaiſons avec les

Princes voiſins, & ſur-tout avec les Ducs de Savoïe, de Lorraine & de Bouillon, qui par le moïen de Pignerol, de Nancy & de Sedan leur fourniſſoient des retraites aſſurées & faciles. Le prémier ſoin du Cardinal fut de chercher les moïens de remédier à ces maux, & il y réuſſit. Comme le partage du Pouvoir ſuprème avoit été la ſource de tous les dèſordres, il ſentit qu'on ne pourroit les détruire tant qu'on laiſſeroit ſubſiſter ce qui en avoit été le principe; & que pour faire reſpecter l'Autorité, il faloit la réünir toute entière dans la ſeule perſonne du Roi. Il commença par anéantir la puiſſance des Huguenots, aſſiègea La Rochelle, leur enleva cette place qui paroiſſoit imprenable, s'empara de toutes leurs Fortereſſes, & termina ces guerres de Religion (1) qui avoïent ébranlé la Monarchie juſques dans ſes fondemens. (2) Il obligea la Reine-Mère qui avoit trois Souverains pour gendres, le Roi d'Eſpagne, le Roi d'Angleterre, & le Duc de Savoïe, à ſortir du Roïaume & à vivre errante & vagabonde, ſans qu'aucun de ces trois Potentats oſât la recevoir chés lui. Il força les Princes du Sang à devenir tranquilles, à reſpecter l'Autorité Royale, à ſe contenter de leurs ap- 1630.

(1) Voïés Puffendorf, Hiſtoire de l'Europe, Tome II. page 183.

(2) En 1631.

1630. panages, ou à ſuivre le ſort de l'infortunée Marie de Médicis. Il abaiſſa le pouvoir des Grands devenus intraîtables, qui cabaloient ſans ceſſe contre le Miniſtre, ou qui n'obéïſſoient au Roi même, qu'autant qu'il leur donnoit une puiſſance abſoluë dans leurs Gouvernemens. Il réduiſit enfin le Parlement de Paris à ſe renfermer dans ſes bornes légitimes.

Ce fut dans ces circonſtances que le Cardinal de Richelieu fit ſigner (1) à la Ducheſſe douairière de Bouillon mère du Vicomte de Turenne, un Traité par lequel elle s'engageoit à demeurer toujours attachée aux intèrêts de la France, ſous la promeſſe que le Roi lui fit de protèger la Maiſon de Bouillon. (2) Il obligea enſuite, par le Traité de Quéraſque, Victor-Amédée Duc de Savoïe, de rendre au Roi Pignerol & ſes dépendances, pour être unis à perpétuïté à la Couronne de France; (3) & il envoïa une Armée dans la Lorraine, pour punir la légèreté de Charles IV, Souverain de cet Etat.

Invaſion de la Lorraine.

Ce Prince étoit né avec des talens merveilleux; mais la bizarrerie de ſa conduite les rendit tous inutiles & même nuiſibles à ſes Sujets. Il avoit épouſé ſa couſine la Princeſſe Nicole, fille du feu Duc: & par-

(1) L'an 1630.
(2) L'an 1631.
(3) L'an 1633.

là, en réünissant tous les droits, il avoit prévenu les difficultés qu'on auroit pu faire sur la succession au Duché de Lorraine. Comme la politique seule avoit formé ce mariage, le penchant de Charles pour l'amour & l'humeur jalouse de sa femme firent bien-tôt naître entre eux des sujets de brouillerie. Ils se séparèrent, & la Princesse renvoïée se retira en France, pour réclamer la protection de Louis XIII, qui la lui accorda. Charles de son côté s'attacha à la Maison d'Autriche; & cet attachement parut une occasion favorable au Cardinal de Richelieu pour se rendre maître de Nancy, & pour s'emparer ensuite de toute la Lorraine. 1633.

Il ne restoit plus aucune Place importante à prendre, que la seule Forteresse de La Motte, située sur le haut d'un rocher fort élevé, & d'une dureté à l'épreuve de la sappe & de la mine. Les François en firent le siège au commencement du mois de Mars: leurs quartiers n'étoient qu'à une ou deux lieues de la place; les ennemis en étoient éloignés de plus de cinquante. Aussitôt que le Maréchal de la Force fut arrivé devant La Motte, on fit une Ligne de circonvallation d'environ une lieue; on dressa sept batteries qui toutes ensemble étoient de trente canons; on fit des dispositions pour quatre attaques, & l'on creusa en même tems cinq mines, avec assés de difficul- 1634.

Le siège de La Motte, où le Vicomte fut fait Maréchal de Camp.

1634. té, à cause de la dureté de la roche. Lorsqu'on eut aſſés avancé les travaux pour être à portée de battre un baſtion, le Maréchal y envoïa ſon fils le Marquis de Tonneins, qui y fut fort maltraîté & contraint de ſe retirer. Le lendemain le Vicomte de Turenne monta la tranchée avec ſon régiment, pour attaquer le même baſtion: ſa réputation rendoit l'Armée attentive au ſuccès de cette entrepriſe. Les aſſiègés faiſoient non-ſeulement un très grand feu, mais encore rouloient du haut du parapet des pierres d'une groſſeur énorme, qui en tombant ſur les pointes des rochers, ſe fendoient en mille pièces, & tuoient ou eſtropioient ceux qui oſoient s'approcher. A travers ces périls, le Vicomte marchoit à la brèche, & ſes ſoldats encouragés par ſon exemple paroiſſoient ne les plus craindre. Les Lorrains, animés par les avantages qu'ils avoient remportés le jour précédent, ſe battirent avec une nouvelle ardeur; mais ce fut envain qu'ils redoublèrent leurs efforts, le Vicomte les chaſſa du baſtion, & y établit un logement. Ce qu'il y eut (1) de plus remarquable dans ce ſiège, fut, que le Gouverneur aïant été tué, ſon frère, qui étoit Capucin acheva de défendre la Place: elle
28 Juillet. ſe rendit, après un ſiège de cinq mois, durant lequel le Vicomte de Turenne s'étoit

(1) Mem. de Buſſi Rabutin, Vol. I. p. 7.

tellement diſtingué par ſa valeur & par ſon habileté, qu'on le regarda comme la prémière cauſe de tous les ſuccès. Il en reçut des complimens de toute l'Armée, & même du Marquis de Tonneins, qui auroit été piqué contre tout autre concurrent moins modeſte que le Vicomte. Il ne lui échappoit jamais, ni dans ſa conduite, ni dans ſes diſcours, rien d'avantageux pour lui, ou d'offenſant pour perſonne; & oubliant entièrement les intèrêts de ſon amour-propre, il ne révoltoit jamais celui des autres: par-là il les diſpoſoit à le louer également & de ſon courage & de ſa modeſtie. Ce fut dans ces ſentimens que le Maréchal de la Force parla de lui dans la relation qu'il envoïa à la Cour, du ſiège de La Motte; & c'eſt ce qui engagea le Cardinal de Richelieu à donner au jeune Vicomte la commiſſion de Maréchal de Camp, à l'âge de vingt-trois ans; quoique ce grade fût alors le prémier en dignité après celui de Maréchal de France, n'y aïant point encore de Lieutenans-Généraux. 1634.

Dans ce tems, le Duc de Bouillon quitta le ſervice de Hollande. Le Prince d'Orange n'aïant dans un âge avancé qu'un fils au berceau, jetta les yeux ſur ſon neveu pour lui ſuccèder au Gouvernement des Provinces-Unies, & réſolut d'en faire ſon gendre, en lui donnant celle de ſes filles qui épouſa depuis l'Electeur de Brandebourg.

Le Duc de Bouillon frère du Vicomte quitte le ſervice de Hollande & ſe fait Catholique.

1634. L'amour s'oppoſa à la fortune du Duc de Bouillon. Malgré les motifs de ſa propre ambition & les remontrances de ſa mère, il épouſa Eléonor Comteſſe de Bergues (1), dont la beauté, l'eſprit & la vertu égaloient la haute naiſſance. Il ne ſe repentit jamais des ſacrifices qu'il lui avoit faits, & conſerva toûjours pour elle toute l'eſtime & toute la tendreſſe, qu'inſpirent les qualités de l'ame accompagnées des graces extérieures. La régularité de ſa conduite, ſa piété ſans faſte & ſans minuties, diſpoſèrent le Duc de Bouillon à examiner les doutes que ſes converſations lui avoient déja fait naître ſur le Calviniſme: il ſentit bien-tôt (2), comme il le dit lui-même, „ l'abſurdité „ d'une Secte dont les principes fondamentaux, en détruiſant la liberté de l'homme, rendent Dieu, par des conſéquences naturelles auteur du mal". Il étoit au-deſſous d'une ame élevée comme celle du Duc de Bouillon, de diſſimuler ſes ſentimens: il les déclara bien-tôt après le ſiège de Maſtricht, & ſe réünit à l'Egliſe Catholique. Il perdit par-là ſes établiſſemens en Hollande; & réſolut de s'attacher à la France, où il avoit de grands biens. Il arriva vers la fin de cette année à la Cour de Louis XIII, où il fut très bien reçu du Roi,

(1) Elle étoit iſſuë de l'ancienne Maiſon des Comtes de Bergues en Gueldres.

(2) Dans une Lettre à ſa ſœur.

1634.

des Princes du Sang, & fur-tout du Comte de Soiffons que le traîta avec une diftinction particulière, & lui marqua un grand defir de l'avoir pour ami. Le Cardinal de Richelieu le vit auffi plufieurs fois; mais il étoit facile de prévoir que l'oppofition de leurs Caractères empêcheroit toûjours qu'il ne fe formât entre eux aucune liaifon. Les maximes républicaines que le Duc de Bouillon avoit fucées en Hollande, fous fes oncles les Princes d'Orange, ne s'accordoient guères avec le pouvoir abfolu que Richelieu avoit projetté d'établir en France. Le Duc de Bouillon ne refta pas long-tems à la Cour: il s'en retourna à Sedan, fans avoir aucun fujet de fe louer, ni de fe plaindre du Miniftre.

Plan général du Cardinal de Richelieu.

Le Cardinal, après s'être affuré de la ville de Sedan, après avoir dépouillé le Duc de Lorraine de fes Etats, obligé le Duc de Savoïe à lui livrer Pignerol, appaifé les troubles domeftiques, & réüni toutes les forces du Roïaume dans une feule Puiffance fuprême, fit enfin éclater fon grand projet contre les deux branches de la Maifon d'Autriche, l'Efpagne & l'Empire. Pour ne pas interrompre fans ceffe la fuite de la narration dans le cours de cette Hiftoire, & pour indiquer l'origine des Guerres différentes qui conduifirent fucceffivement le Vicomte en Flandre, en Efpagne, en Italie & en Allemagne; on fera voir quelle

1634. étoit la ſituation de l'Europe, dans le tem de la rupture entre les deux Couronnes, & l'on tâchera de développer les intèrêts politiques des différens Potentats qui ſe déclarèrent alors pour ou contre la France & ſur-tout les motifs des longues Guerre d'Allemagne, qui ne ſe terminèrent que pa la Paix de Munſter, à laquelle le Vicomt contribua beaucoup par ſes ſuccès.

Etat de l'Eſpagne.

Philippe IV. règnoit en Eſpagne; les forces de ce Roïaume s'étoient affoiblies depuis la mort de Charles-Quint, qui avoi donné lui-même le prémier échec à la puiſſance de ſa Maiſon, en ſéparant l'Empir d'avec l'Eſpagne, & en cèdant les Provinces d'Allemagne à ſon frère Ferdinand. Depuis ce tems, la nation Eſpagnole s'étoi épuiſée d'hommes & d'argent, pendant l'eſpace de ſoixante & dix ans, par l'établiſſement des Colonies aux Indes, par les longues guerres ſoutenues dans les Païs-Bas par les ſecours donnés aux Ligueurs en France, par la perte de la Flotte envoïée contre l'Angleterre, & par l'expulſion des Moriſques ſous Philippe III. en 1609. Malgr tous ces malheurs, l'Eſpagne paroiſſoit encore une Puiſſance formidable aux yeux d toute l'Europe: Maîtreſſe de tout ce qui eſ au-delà des Pyrénées, elle étendoit encor ſa domination ſur une grande partie de l'Italie, où elle poſſèdoit le Roïaume de Naples & le Milanés; elle comptoit la Sicil

& la Sardaigné au nombre de ses Provinces; le Portugal lui appartenoit alors ; le Roussillon & la Franche-Comté étoient de son domaine; & les Hollandois, maîtres seulement de sept Provinces unies, lui avoient laissé les dix autres : desorte que la France étoit comme bloquée & resserrée de tous côtés par les Etats du Roi d'Espagne. Outre les deux Indes, où Philippe IV. commandoit à des païs immenses, il possèdoit beaucoup de Places fortes sur les côtes d'Afrique, qui tenoient en respect les Rois de Barbarie. Une grosse Flotte de galions joignoit par l'Océan les deux Indes à l'Espagne, & plusieurs Escadres de galères sur la Méditerranée, maintenoient la communication de ce Roïaume avec l'Italie. Le Cardinal de Richelieu ne fut point ébloui de tout cet éclat : à travers les apparences d'une si grande force, il démêla la foiblesse réelle de l'Espagne, & sentit qu'elle ne se soutenoit plus qu'à l'ombre de son ancienne réputation. Cependant il ne pouvoit déclarer la guerre à la Maison d'Autriche règnante en l'Espagne, sans attaquer en même tems sa branche cadette & son alliée qui tenoit l'Empire, où elle s'étoit renduë formidable à tous les Princes d'Allemagne. 1634.

Ferdinand II. Archiduc d'Autriche, Roi de Bohème & de Hongrie, étant devenu Empereur par la mort de Mathias, l'an mil six cens dix-huit, les Protestans de Bohème Etat de l'Empire.

1634. refusèrent de lui obéïr, & se choisirent pour Roi l'Electeur Palatin, chef de l'*Union Evangélique*. (1) Ce Prince accepta les offres des peuples de Bohème, se flattant que toutes les Puissances Protestantes s'intéresseroient à sa querelle : les Hongrois, les Siléfiens, les Moraves, & une grande partie de l'Autriche supérieure se déclarèrent pour lui. Ferdinand de son côté engagea dans ses intérêts le Duc de Bavière, déja Chef de la *Ligue Catholique* (2) : le Pape lui envoïa dans la suite des sommes considérables, & le Roi d'Espagne lui promit des troupes. Ferdinand gagna d'abord la fameuse bataille de Prague le huitième de Novembre 1620. Ce ne fut depuis qu'un enchainement de victoires, l'Electeur son concurrent fut chassé de la Bohème, dépouillé

(1) Les autres Membres principaux de l'Union Evangélique étoient le Duc de Wirtemberg, le Landgrave de Hesse-Cassel, le Prince d'Anhalt, les Marquis d'Anspach, & de Baden Dourlach.

(2) Les autres Membres de la Ligue Catholique étoient les Electeurs de Maïence, de Cologne & de Trèves, l'Archevêque de Salzbourg, les Evêques de Bamberg, de Wirsbourg & d'Aichstat; les Archiducs d'Autriche, & plusieurs autres Princes Allemands sous l'autorité de l'Empereur; le Pape même & le Roi d'Espagne voulurent y être admis : elle fut encore fortifiée de deux Princes Protestans, l'Electeur de Saxe par jalousie contre l'Electeur Palatin, & le Landgrave de Hesse-Darmstadt qui avoit des démêlés avec celui de Hesse-Cassel.

de ses Etats, & dégradé de la Dignité Electorale, que l'on transporta au Duc de Bavière. 1634.

Le Roi d'Angleterre beau-père du Palatin, & le Roi de Dannemarc qui avoit épousé la sœur de cet Electeur, soutinrent ses intérêts; les Provinces-Unies lui promirent des troupes & de l'argent; la France même favorisa secrètement la Ligue Protestante & le Palatin dégradé. La guerre continua pendant sept années entières; & dans cet intervalle le fameux Walstein Général de l'Empereur ruïna tout-à-fait le Parti Protestant, força le Roi de Dannemarc d'abandonner l'Allemagne, réprima & contint les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, & dépouilla le Duc de Mecklenbourg de ses Etats, dont il obtint l'investiture. Cette longue suite de prospérités rendit Ferdinand redoutable à l'Allemagne & à tous ses voisins: la France en devint jalouse, & le Cardinal de Richelieu songea aux moïens d'arrêter des progrès si rapides. Il n'imagina rien de plus efficace que de priver les troupes Impériales de leur Général, & d'en procurer un de grande réputation à celles des Confédérés. Le Ministre François, en inspirant à l'Empereur des soupçons contre Walstein, parvint à le faire destituer du commandement des Armées, & en même tems sollicita le Grand Gustave Roi de Suède à sortir du fond du Nord pour devenir

1634. le Chef de l'UNION EVANGELIQUE. Ce Monarque avoit toutes les qualités qui forment les véritables Héros. Perſuadé que le Ciel lui avoit réſervé la gloire d'être le protecteur de la Liberté Germanique & de la Religion Reformée, il ſe hâta de conclure la paix avec les Polonois; ſe ligua avec la France dont il tira des ſommes conſidérables; fit lever des troupes en Angleterre, en Hollande & dans l'Empire; deſcendit dans l'Ile de Rugen, & en chaſſa les Impériaux au mois de Juin 1630. Cette heureuſe expédition fut ſuivie d'un torrent de victoires: en moins de deux ans il ſe rendit maître de la plus conſidérable partie de l'Allemagne, & tout fut ſoûmis à ſes armes depuis la Mer Baltique juſqu'au Danube. Ferdinand rappella alors Walſtein qui s'étoit retiré dans la Moravie, pour l'oppoſer à Guſtave. Ce Général balança la fortune du Héros Suèdois, & lui livra enfin bataille à Lutzen près de Leipzic, le quatrième de Novembre 1632. Le combat fut ſanglant; les Suèdois remportérent la victoire, mais ils perdirent leur Roi; & après ſa mort ils ne ſe ſoutinrent plus avec le même éclat. Deux ans après, leurs troupes, au nombre de trente mille hommes, furent entièrement défaites dans les plaines de Nordlingue, le ſixième de Septembre 1634. Ferdinand ſe vit une ſeconde fois à la veille de mettre aux fers toute l'Allemagne: il avoit dom-

domté les rebelles de Bohème, rendu cette Couronne héréditaire dans sa Maison, calmé les troubles de l'Autriche, remis la Moravie & la Silésie dans l'obéïssance, dépouillé l'Electeur Palatin de ses Etats, abattu la Ligue Protestante, & abbaissé la puissance des Suèdois dans l'Empire. Par ces succès il retint dans son alliance tous les Princes de la Ligue Catholique, excepté le seul Electeur de Trèves: il détacha même de la Ligue Protestante les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, avec le Duc de Wirtemberg, qui abandonnèrent le parti de la Suède, & embrassèrent les intérêts de la Maison d'Autriche: enfin il contraignit à garder la neutralité tous les Princes de la Ligue Protestante, hors le Duc de Lunebourg & le Landgrave de Hesse-Cassel, qui se déclarèrent pour la France. 1634.

Telle étoit la situation de l'Empire à la rupture de la paix entre les deux Couronnes. Pour résister à tant de Puissances réünies, le Cardinal de Richelieu entra dans une liaison étroite avec deux grands hommes Weymar & Oxenstiern; tous deux d'une rare capacité, l'un dans la guerre, & l'autre dans la politique. Le Duc Bernard de Weymar, Prince de la branche ainée de la Maison de Saxe, avoit été (1) le principal 1635.

Liaison du Cardinal de Richelieu avec le Duc de Weymar & le Chancelier Oxenstiern.

(1) Charles-Quint avoit ôté à la branche aînée de la Maison de Saxe, l'Electorat, pour en investir la

1635. & le plus habile Général du Grand Gustave. Depuis la défaite de Nordlingue, il avoit encore sous lui douze mille hommes de troupes très aguerries, dont les Officiers n'attendoient d'avancement que de leur épée. Weymar les avoit ramassées dans les Cercles Protestans de la Suabe, de la Franconie & du Rhin : il les avoit menées d'abord au secours du Grand Gustave, qui les soudoïa jusqu'à sa mort. Les Suèdois n'étant plus en état de les païer, Weymar eut recours à la France, & le Roi lui promit, par un Traîté signé à S. Germain-en-Laïe, des sommes considérables pour les entretenir pendant tout le tems que dureroit la guerre. Après la mort de Gustave & surtout depuis la perte de la bataille de Nordlingue, les principaux Chefs de la Ligue Evangélique étoient sur le point de se dèsunir : (1) le Baron Axel Oxenstiern, Grand-Chancelier de Suède, ramena ceux que l'intèrêt particulier alloit séparer : il arrêta l'ambition des uns, suspendit la jalousie des autres, & fit comprendre à tous, qu'ils ne trouveroient leur sûreté que dans leur union contre la Maison d'Autriche.

branche cadette, dont est sorti l'Electeur d'aujourd'hui. Cette injustice avoit laissé dans le cœur de tous les Princes de la branche aînée une haine implacable contre la Maison d'Autriche.

(1) Le Père Bougeant, Hist. des Nég. de Westph. & Puffendorf.

Oxenſtiern ſe tranſporta en France, au commencement de cette année, s'aboucha avec le Cardinal de Richelieu, & conclut un nouveau Traîté avec le Roi à Compiègne. Ce fut alors que ces deux Miniſtres concertèrent tout ce qu'on exécuta treize ans après, dans le Traîté de Munſter, & que Richelieu conçut une violente jalouſie contre un rival, en qui il voïoit impatiemment des talens égaux aux ſiens, & peut-être des vertus ſupérieures. Avant ces deux grands Miniſtres, on ne connoiſſoit pas ce qu'on appelle préſentement en Europe, EQUILIBRE DE PUISSANCE: les Princes ſe faiſoient la guerre ſans prévoir que leurs victoires-mêmes pouvoient avoir quelquefois des ſuites funeſtes, ignorant qu'il eſt dangèreux de trop affoiblir ſon ennemi, auſſi-bien que de trop fortifier ſes alliés. Richelieu ſongea le prémier avec le Chancelier Oxenſtiern à peſer la valeur des Nations & leurs intèrêts différens, à combiner leurs rapports mutuels, à calculer leurs forces, & à former par-là une nouvelle eſpèce de Politique, inconnue aux ſiècles paſſés. Après avoir démêlé ainſi les avantages & les beſoins de chaque Cour de l'Europe, Richelieu s'aſſura des unes, & diſpoſa les autres à demeurer neutres (1). Il convint avec les Etats Proteſtans de l'Em- 1635.

(1) Recueil des Traîtés de paix.

1635. pire (1), qu'outre les sommes d'argent que le Roi païeroit aux Confédérés, il entretiendroit en-deçà du Rhin une Armée de douze mille hommes de pied, qui seroit commandée par un Prince choisi entre les Confédérés, & sous lequel le Roi nommeroit un LIEUTENANT-GENERAL. Les Etats Protestans s'obligeoient de leur côté à joindre leurs troupes à cette Armée, pour prendre Brisac, & les villes qui sont situées au-delà du Rhin jusqu'à Constance, & de remettre au Roi la protection de l'Alsace & de toutes les villes qui en dépendent, où il pourroit faire entrer des garnisons Françoises.

Nouvelle alliance entre la France & les Provinces Unies.

Le Cardinal fit un nouveau Traité avec les Hollandois, par lequel il fut arrêté qu'on attaqueroit les Provinces des Païs-Bas qui obéïssoient à l'Espagne, avec une Armée de soixante mille hommes, dont les Etats devoient fournir une moitié, & le Roi l'autre. Louis XIII promettoit de plus de païer quinze-cens mille livres tous les ans, pour contribuer aux fraix de la guerre; & les Etats Généraux promettoient de leur côté, de tenir une Armée navale à la rade pour faciliter les expéditions & les descentes sur les côtes de la Flandre. Dès-lors le Roi & les Hollandois partagèrent les Païs Bas, comme une conquête déja assurée. Ce partage prématuré prouve que les

(1) Les Cercles de Suabe, de Franconie & du Rhin.

1635.

plus grands génies font capables des plus grandes fautes : Richelieu dévoila toute l'étenduë de fes deffeins & de fon ambition aux Hollandois, qui craignirent toujours depuis de devenir frontière de la France, fans aucun intervalle entre cette Monarchie & leur République : auffi ne firent-ils plus la guerre qu'avec de grandes précautions, & n'affiftèrent le Roi qu'avec des réferves pleines de défiance.

Alliance entre la France & les Princes d'Italie.

Richelieu ménagea en même tems les Princes d'Italie, de manière qu'une partie demeura neutre, & que les Ducs de Savoïe, de Parme & de Mantouë fignèrent un Traîté avec le Roi. Il engagea enfuite la Cour de Dannemarc & la République de Pologne, à faire la paix avec les Suèdois; & pour empêcher les Anglois de fe déclarer en faveur des Efpagnols, il fomenta les difcordes alors naiffantes entre l'infortuné Roi Charles & fon Parlement: enfin pour confommer fon ouvrage, il prépara de loin la révolte des Catalans & la révolution de Portugal. Rien ne donne une plus haute idée du génie de ce Miniftre que de le voir percer ainfi avec un fecrêt impénétrable & une activité infinie jufques dans l'intérieur des Cours les plus éloignées; remuer les unes, arrêter les autres, flatter celles-ci par les promeffes, intimider celles-là par les menaces; & les forcer toutes à être attentives à fes mouvemens. On fe

1635. laiſſe facilement éblouir par l'éclat de ces vaſtes projets, lorſqu'on ne connoit point les principes de cette politique noble qui s'occupe bien plus du bonheur des peuples, que de l'agrandiſſement des Princes.

Diſpoſitions de Charles IV, Duc de Lorraine.

Pendant la guerre entre les deux Couronnes, le Duc de Lorraine, quoique dépouillé de ſes Etats, conſerva toujours une petite Armée de dix à douze mille hommes, qui ſervoit tour à tour l'Empire, l'Eſpagne & la France. Il gardoit pour lui l'argent deſtiné à l'entretien de ſes ſoldats, & leur permettoit de vivre à diſcrétion. Il ſe déclara d'abord pour l'Eſpagne.

Puiſſances différentes alliées pour & contre la France.

C'eſt ainſi que d'un côté l'Empereur, le Duc de Lorraine, les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, le Duc de Wirtemberg, & preſque tous les Princes, Etats & Villes Catholiques d'Allemagne, ſe liguèrent avec l'Eſpagne contre la France; de l'autre côté, la Savoïe, la Hollande, la Suède, l'Electeur de Trèves, le Duc de Lunebourg & le Landgrave de Heſſe-Caſſel, étoient unis d'intérêt avec la France contre l'Eſpagne.

Rupture entre les deux Couronnes.

Telle étoit la ſituation des affaires politiques en Europe, lorſque le Cardinal de Richelieu trouva un prétexte plauſible, pour rompre ouvertement avec l'Eſpagne. L'Electeur de Trèves s'étoit détaché trois ans auparavant de la Ligue Catholique; la proſpérité des armes de Guſtave-Adolphe, & les diſgraces

arrivées à la Maiſon d'Autriche, l'y avoient déterminé : il avoit traîté avec la France, obtenu de la Suède qu'elle ſeroit neutre, & reçu garniſon Françoiſe à Trèves, à Harmanſtein & à Philipsbourg. Les Eſpagnols & les Autrichiens voulurent s'en venger, & lui déclarèrent la guerre au mois de Janvier de l'année 1635. Bien-tôt après ils ſurprirent la ville de Trèves, enlevèrent l'Electeur & le menèrent priſonnier d'abord à Bruxelles, puis à Gand, & enfin à Vienne. Cet attentat contre un allié de la France irrita le Roi : il envoïa, ſuivant les anciennes formes, les dix-neuf du mois de Mai, un Héraut juſques dans Bruxelles pour déclarer la guerre à l'Eſpagne.

1635.

19 de Mai.

Cependant, aucune des frontières ne ſe trouvoit en état de défenſe ; il n'y avoit point d'argent dans les coffres du Roi ; on manquoit d'artillerie & de munitions. Dans ces circonſtances, les ennemis de Richelieu (1) regardèrent ſon entrepriſe comme une imprudence énorme : mais ce grand Miniſtre ſut emploïer ſi habilement ſes alliés, qu'il occupa & affoiblit par-tout les ennemis de la France. Ce qui fait voir que les négociations & les alliances ſont pour un Etat d'une auſſi grande reſſource, que les tréſors & les fortifications des Places.

Le Cardinal néanmoins mit quatre Ar-

Levée de

(1) Mém. de Montreſor.

1635. mées ſur pied, pour attaquer les Eſpagnols par quatre endroits différens : il envoïa la prémière & la plus grande de ces Armées, compoſée de vingt-cinq mille hommes, dans les Païs-Bas, ſous les Maréchaux de Châtillon & de Brézé; la ſeconde, dans le Milanés, ſous le Maréchal de Créqui; la troiſième ſous le Duc de Rohan, dans la Valteline; le Cardinal de la Valette (1) mena la quatrième au ſecours des Suèdois en Allemagne, & le Vicomte de Turenne fut nommé ſon Maréchal-de-Camp.

quatre Armées en France.

Maïence ravitaillé.

Les Suèdois commandés par le Grand Guſtave avoient pénétrés juſques dans le cœur de l'Allemagne : mais après la funeſte journée de Nordlingue, les Confédérés hors d'état de faire aucune entrepriſe conſidérable, s'étoient bornés à défendre les villes dont ils étoient les maîtres. Galas Général des Impériaux avoit fait de Wormes ſon Magaſin & ſa Place-d'armes : de là il envoïoit des détachemens pour ravager le païs, & pour ſurprende les villes où les Suèdois avoient des garniſons Il avoit fait bloquer celle de Maïence depuis trois mois par le Comte de Mansfeld, & il étoit allé lui-même quelque tems après aſſiéger Deux-Ponts, pour couper la communication de la Lorraine, que les François occupoient,

(1) Louis de Nogaret de la Valette, fils de Jean Louis de Nogaret Duc d'Eperrnon, & de Marguerite de Foix de Candale.

avec l'Alſace, dont ils vouloient s'emparer. 1635.
Les troupes du Roi qui s'étoient raſſemblées au mois de Juillet dans le païs Meſſin, au nombre de dix-huit à dix-neuf mille hommes, entrèrent dans l'Allemagne (1) ſous la conduite du Cardinal de la Valette, qui joignit le Duc de Weymar en-deçà du Rhin près de Binghen. Les deux Généraux prirent cette ville, marchèrent au ſecours de Maïence, forcèrent le Comte de Mansfeld à ſe retirer, & ravitaillèrent la Place : ils s'avancèrent alors vers la ville de Deux-Ponts, dont Galas leva le ſiège à leur approche. Pendant que les Imperiaux gagnoient les environs de Wormes, les deux Généraux confédérés allèrent à Francfort, pour obliger cette ville, qui vouloit ſe raccommoder avec l'Empereur, à reſter fidèle au Parti Proteſtant ; & après avoir mis une forte garniſon dans Saxenhauſen près de Francfort, ils retournèrent camper ſous Maïence, demeurant ainſi maîtres de la campagne.

16 Août. 24 dud. 28 dud.

Le Général Galas, qui étoit à Wormes, n'oſant hazarder une bataille, ni venir attaquer les Confédérés dans leur Camp, prit le parti de leur couper les vivres. Le païs avoit été ruïné par les troupes Impériales & Suèdoiſes pendant les longues guerres d'Allemagne, & il faloit faire venir les con-

Retraite des François.

(1) Mercure François.

1635. vois de Kayſerloutre, de Sarbruck & de plusieurs autres lieux très éloignés, du côté de la Lorraine. Le Marquis de Gonzague s'empara de toutes ces Places par l'ordre de Galas: dès-lors il n'arriva plus rien au Camp des Confédérés, où les vivres montèrent à un prix exceſſif, que les soldats ennemis alloient y vendre du pain, au péril de leur vie. Dans cette occaſion preſſante le Vicomte de Turenne donna de nouvelles preuves de ſa généroſité; Il vendit ſa vaiſſelle & ſes équipages pour faire ſubſiſter une partie des troupes. La diſette devint ſi grande que les ſoldats furent réduits à vivre de racines & d'herbes, & que les chevaux n'eurent d'autre nourriture que des feuilles d'arbres & de vignes. Un plus long ſéjour auroit infailliblement fait périr les Armées: les deux Généraux s'étant déterminés à abandonner leur Camp, ſongèrent à ſe retirer dans les Evêchés, où il y avoit des vivres en abondance; & aïant laiſſé à Maïence quatre mille hommes, ils décampèrent la nuit & repaſſèrent le Rhin à Binghen ſur un pont de bateaux. En même tems Galas traverſa le fleuve à Wormes, & pourſuivit les deux Armées. Le Duc de Weymar voulant échapper à ſa pourſuite par une extrême diligence, fit enterrer ſecrètement le canon & brûler tous les bagages inutiles, afin que la marche ne fût retardée par aucun embarras. Les deux

16 Septembre.

Armées marchèrent jour & nuit, ſans ſe repoſer, par des chemins détournés & pénibles, entre des montagnes. Galas, qui les ſuivoit avec ſa Cavalerie, les joignit ſur la rivière de Glann entre Oderenheim & Meiſenheim : là, les François & les Suèdois faiſant volte-face, le repouſſèrent avec une valeur qui lui fit connoître que leur retraîte n'étoit rien moins qu'une fuite. Cette réſiſtance ne fit que l'animer : il ſe mit à la tête de neuf-mille chevaux, traverſa le Duché de Deux-Ponts, paſſa la Sarre, entra dans la Lorraine, & les attendit en embuſcade dans un défilé entre Vaudrevange & Boulay. Il s'y donna un rude combat, où la Cavalerie Impériale fut miſe en déroute par les eſcadrons François : cinq-cens Croates de l'Armée de Galas furent tués avec pluſieurs Officiers ; & les deux Armées confédérées arrivèrent en lieu de ſureté après treize jours de marche (1). 1635.

Conduite du Vicomte pendant cette retraîte.

(2) L'Hiſtoire nous fournit peu d'exemples d'une retraîte auſſi difficile. Les François, ſans vivres & travaillés de toutes les maladies que cauſe la diſette, traverſoient les bois & les montagnes, pourſuivis des Impériaux chés qui tout abondoit. Une partie de l'Armée ne gardoit plus d'ordre dans ſa marche : ceux qui pouvoient tromper la

(1) Monglat, Puffendorf, Mercure François.
(2) Mém. de Monglat, Tome I. pag. 98.

1635.

vigilance des Officiers, alloient se jetter parmi les ennemis, espèrant y trouver dequoi assouvir leur faim; d'autres s'écartoient à droite & à gauche pour piller; plusieurs enfin épuisés de fatigue, se traînoient pour suivre le gros de l'Armée. Pendant cette affreuse retraîte, le Vicomte de Turenne fit jetter de ses chariots les bagages les moins nécessaires, pour y faire monter les malheureux qui n'avoient plus la force de marcher. Il partageoit avec les soldats les vivres qu'il pouvoit trouver: il consoloit les uns, il encourageoit les autres; il compatissoit aux peines de tous & les soulageoit selon son pouvoir, sans distinction de François ni d'Etrangers. Par-tout où l'on fut obligé de faire tête aux ennemis, il combattit avec une valeur intrépide, occupa les hauteurs, s'empara des défilés, se saisit des villages & de tous les lieux où il pouvoit placer de l'Infanterie, dont le feu arrêtoit souvent les Impériaux: enfin il fit voir une activité, un courage, & sur-tout une humanité, qui attirèrent l'admiration de l'Armée & l'attention de la Cour.

Nouveau Traité du Duc de Weymar avec la France.

Dès que les troupes des Confédérés furent établies en Lorraine dans leurs quartiers d'hiver, Weymar & La Valette allèrent à Paris. Weymar depuis la défaite de Nordlingue étoit devenu suspect aux Suèdois; ils le regardoient comme la cause de leur malheur, parce qu'il avoit engagé la

bataille contre l'avis du Maréchal d'Horn. Le Duc mécontent de la Suède, dont les Miniſtres ne le traitoient pas avec aſſés de conſidération, écouta les offres de la France: le Roi lui accorda une penſion de quinze-cens mille livres, & quatre millions par an pour l'entretien d'une Armée de dix-huit mille hommes, que le Duc s'obligea de fournir & de commander, ſous l'autorité de ce Monarque. 1635.

1636.

Siège de Saverne.

Le mauvais ſuccès de la dernière Campagne avoit tellement découragé le Cardinal de La Valette, qu'il auroit renoncé au métier de la guerre, ſi le Cardinal de Richelieu qui lui connoiſſoit des talens, ne l'eût obligé de reprendre le commandement de l'Armée. Sur la propoſition que Richelieu lui fit d'aller aſſièger Saverne, il ne voulut ſe charger de cette entrepriſe, qu'à condition qu'il auroit avec lui le Vicomte de Turenne: le Miniſtre y conſentit; (1) & le Vicomte, touché de la confiance que lui marquoit le Cardinal de la Valette, n'oublia rien pour y répondre. La Valette & Weymar aïant fait marcher leurs troupes, arrivèrent en Alſace vers le commencement de Juin, & attaquèrent Saverne par deux différens endroits. Weymar fit une brèche de ſon côté, & donna un aſſaut où il fut vivement repouſſé. Deux jours après il en

(1) Mem. de Monglat, Tome I. pag. 125.

1636. tenta un fecond, avec auffi peu de fuccès: fans fe rebuter il en livra un troifième: qui fut fort fanglant de part & d'autre. Piqué d'une réfiftance fi opiniâtre, il redoubla le feu de la batterie, & au quatrième affaut la Ville-haute fut emportée. Il reftoit encore à prendre la Ville-baffe avec le Château: Turenne voïant que les travaux étoient peu avancés du côté de La Valette, fe mit à la tête des troupes Françoifes; en peu de tems il franchit la paliffade, paffa le foffé, monta fur la brèche, s'empara des retranchemens que l'ennemi y avoit faits, & s'y logea. Il anima tellement les foldats par fes libéralités & par fon exemple, que la Ville-baffe & la Citadelle ne purent tenir que jufqu'à la fin de Juin: mais le dernier jour du fiège le Vicomte fut bleffé au bras droit, d'un coup de moufquet. Quoique plufieurs Chirurgiens euffent opiné à lui couper le bras, on n'en vint point à cette cruelle extrémité: la guérifon fut longue, & l'on fentit par les allarmes que caufa fa maladie, & par la joïe que produifit fon rétabliffement, combien les troupes avoient déja conçu pour lui d'amour & d'eftime,

Les Efpagnols entrent en France.

Pendant les expéditions de La Valette & de Weymar en Alface, les Efpagnols faifoient de grands progrès du côté de la Flandre. Leur Armée compofée d'Allemands, de Hongrois, de Polonois & de

Croates, sous la conduite de (1) Jean-de-Vert, se répandant en Picardie, rappelloit le souvenir des anciennes inondations des Barbares. Paris se crut à la veille d'être saccagé: ses habitans se réfugièrent dans les Provinces, & y portèrent l'épouvante. Le danger qui paroissoit extrême, augmentoit encore par l'entrée de Galas dans la Bourgogne: ce Général projettoit de marcher, Enseignes déploïées, jusqu'à Paris, & se flattoit de partager avec l'Armée de Jean-de-Vert le pillage de cette riche Capitale. Dans un péril si pressant, les Parisiens effraïés se taxèrent eux-mêmes: tous les Apprentifs de mêtier furent enrôlés: chaque porte cochère fut obligée de fournir un cavalier, & les autres un fantassin. Le Roi s'avança vers Compiègne, à la tête de cinquante mille hommes: les ennemis voïant les François en état de se défendre & même d'attaquer, abandonnèrent la Picardie, & Paris se rassura.

1636.

Galas est chassé de la Bourgogne.

L'Armée qui étoit entrée en Bourgogne ne fit pas une si heureuse retraîte. Galas avoit investi S. Jean-de-Lône. Cette ville, quoique petite & mal fortifiée, fut un écueil funeste pour les Impériaux: elle soutint leurs attaques avec une vigueur extrême. Aux efforts des assiègeans se joignirent des pluïes prodigieuses qui inondèrent toute

(1) Il étoit fils d'un païsan de Westphalie; son mérite seul le fit Général des Armées de l'Empereur.

1636. la campagne, & firent déborder la Saone: Galas fut contraint de lever promtement le siège, & de laisser son artillerie avec une partie de ses bagages. Une infinité de soldats se noïérent dans les chemins rompus par les torrens, plusieurs furent assommés par les païsans, & pour comble de disgrace, le Comte de Rantzau (1) défit leur arrière-grade: de trente mille hommes dont l'Armée ennemie étoit composée, il ne s'en sauva qu'environ douze mille qui se retirèrent dans la Franche-Comté. Cette Province, quoique sujette de l'Espagne, devoit, par un Traîté fait avec le Roi, conserver la neutralité pendant tout le tems de la rupture entre les deux Couronnes: mais les levées de troupes que les Francs-Comtois permettoient à Philippe, servirent de prétexte au Cardinal de Richelieu pour rompre la neutralité avec eux. Après la prise de Saverne, le Duc de Weymar & le Cardinal de la Valette s'approchèrent de la Franche-Comté. Le Général Galas vouloit y prendre des quartiers d'hiver, & s'étoit avancé pour se saisir des postes les plus favorables: le Cardinal de la Valette en aïant été averti, envoïa le Vicomte de Turenne avec un corps de troupes au devant des ennemis. Sa blessure qui n'étoit pas encore guérie, ne

(1) Josias de Rantzau natif de Holstein, depuis Maréchal de France.

ne l'empêcha pas d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus: il marcha jour & nuit; & étant arrivé au bourg de Juſſey, où Galas commençoit à ſe retrancher, il l'attaqua, le défit, le força à rebrouſſer chemin, le ſuivit dans ſa retraîte, chargea ſouvent ſon arrière-garde, & fit pluſieurs priſonniers. Galas, avant que de repaſſer le Rhin, tenta de traverſer le ſiège de Joinville que faiſoit le Duc de Weymar; mais le Vicomte ſe poſta d'une manière ſi avantageuſe entre les Impériaux & l'Armée des Aſſiègeans, qu'il rompit toutes les meſures que prit Galas pour jetter du ſecours dans cette ville: elle ſe rendit au Duc de Weymar, & les Impériaux contraints de ſe retirer en Allemagne par Briſac, y paſſèrent le Rhin. 1636.

Au commencement de l'année 1637, mourut à Vienne Ferdinand II. âgé de ſoixante ans. Quoique peu de tems avant ſa mort, ſon fils Ferdinand III. eût été élu Roi des Romains & ſon ſucceſſeur à l'Empire; la France crut ne devoir pas le reconnoître, à cauſe de l'irrégularité de ſon élection, qui au-lieu de ſe faire à Ratisbonne, ſelon l'uſage, s'étoit faite à Francfort; où les Eſpagnols, pendant la Diète, avoient emploïé les menaces pour intimider les Députés. L'oppoſition des François à cette élection augmenta l'animoſité de la Cour de Vienne; & la guerre ſe ralluma. 1637.

Mort de l'Empereur Ferdinand II. Election de Ferdinand III.

Les heureux ſuccès de la Campagne pré- Le Vi-

1637.

comte va en Flandre.

cédente déterminèrent le Cardinal de Richelieu à donner au Cardinal de la Valette & au Duc de Candale son frére, le commandement de l'Armée qui devoit entrer en Flandre par la Picardie : (1) La Valette demanda encore Turenne pour un de ses Maréchaux de Camp. On alla d'abord investir Landrecies ville du Hainaut, fortifiée de cinq bastions bien revêtus avec des fossés pleins d'eau. Ce siège causa des fatigues infinies au Vicomte : le tems devint mauvais ; les pluïes qui tomboient en abondance, remplirent bien-tôt la tranchée, & les soldats avoient de l'eau jusqu'à la ceinture. Le Vicomte y restoit avec eux, & n'en sortoit que pour aller rendre compte au Cardinal du progrès des travaux : animant ainsi par son exemple ceux qu'il soutenoit en même tems par ses libéralités, il surmonta tous les obstacles que l'art, la nature & les ennemis opposoient aux Assiègeans, & la Place se rendit.

Il assiège & prend le Château de Solre.

Après la prise de Landrecies, le Cardinal de la Valette s'avança le long de la Sambre : & pendant qu'il se rendoit maître de Maubeuge, il envoïa ravager le païs entre Mons & cette rivière ; afin que si l'ennemi y venoit camper, il ne pût subsister que difficilement. Comme il ne voïoit point

(1) Voïés *Mém. recondit di Siri*, & les Mém. de Monglat de l'an 1637.

d'Espagnols en campagne, il retourna ſur ſes pas, s'alla préſenter devant Aveſnes, fit mine de vouloir l'aſſièger, & rabattit tout-à-coup ſur La Capelle. Cependant il envoïa le Vicomte pour prendre Solre, Château le plus fort de tout le Hainaut, & qui étoit pourvu d'une garniſon de deux mille hommes. Le Vicomte l'attaqua ſi vivement, qu'en très peu d'heures les ennemis ſe rendirent à diſcrétion. (1) Quelques ſoldats aïant trouvé dans la Place une femme d'une grande beauté; l'amenèrent à leur Commandant, comme la plus précieuſe portion du butin. Le Vicomte n'avoit alors que vingt-ſix-ans; il n'étoit pas inſenſible: cependant il feignit de ne pas pénétrer le deſſein de ſes ſoldats, & loua beaucoup leur retenue; comme s'ils n'avoient penſé, en lui amenant cette femme, qu'à la dérober à la brutalité de leurs compagnons: il fit chercher ſon mari, & la remettant entre ſes mains, il lui dit, *que c'étoit à la diſcrétion de ſes Soldats qu'il devoit l'honneur de ſa femme.* 1637.

Le Cardinal de la Valette aïant réſolu de faire de Maubeuge une puiſſante Place-d'armes qui tiendroit en bride tout le païs, y laiſſa le Duc de Candale ſon frère & le Vicomte de Turenne avec un gros corps de troupes, qui ſe retranchèrent ſous le canon

Attaque de Maubeuge par le Cardinal Infant.

(1) Mém. MSS. de l'Abbé Raguenet, & Mem. MSS. de Frémont d'Ablancourt.

1637. de cette ville, & lui de ſon côté alla aſſièger La Capelle. Le Cardinal Infant qui commandoit dans les Païs-Bas, averti de la ſéparation des troupes Françoiſes, s'avança vers Maubeuge, & l'attaqua pour faire lever à La Valette le ſiège de La Capelle, en l'obligeant de venir ſecourir le Duc de Candale. Le Duc ne trouva point de meilleur parti à prendre, que de ſortir de la ville avec quelque Cavalerie, & d'aller preſſer ſon frère de venir joindre les troupes Françoiſes, qu'il laiſſa ſous le commandement du Vicomte ſon Maréchal de Camp. Le Cardinal Infant, ſe hâtant de profiter de l'occaſion, fit dreſſer une batterie de trente pièces de canon qui foudroïèrent la ville pendant deux jours entiers. Aïant appris le lendemain que La Capelle étoit priſe, & que le Cardinal de La Valette marchoit vers Maubeuge, il fit donner un aſſaut Général; mais repouſſé de tous les côtés par le Vicomte de Turenne, il leva le ſiège, & ne ſongea plus qu'à ſe poſter de manière qu'il pût empêcher la jonction des deux Armées Françoiſes: il échoua encore dans cette entrepriſe, & fut contraint de ſe retirer. Le Vicomte qui eut ordre de le ſuivre, força une partie de l'Armée Eſpagnole à repaſſer la Sambre, où il y eut beaucoup de noïés, & grand nombre de tués; & finit ainſi glorieuſement la Campagne.

Vers la fin de cette année, le Cardinal de Richelieu attira le Duc de Weymar à Paris: ils eurent plusieurs conférences ensemble, dont le résultat fut que l'on attaqueroit Brisac, ville qui étoit regardée comme le rempart de l'Allemagne. 1637.

1638.

Le Duc de Weymar assiege les villes Forêtières & bloque Brisac.

Le Duc Bernard de Weymar crut devoir commencer par se rendre maître des Villes Forêtières. Il entra en campagne dès la fin du mois de Janvier, pour prévenir les Imperiaux; & surmontant l'extrême rigueur de la saison & la difficulté des chemins, il arriva à la vue de Seckingen & de Lauffembourg. Ces deux Places furent prises d'emblée, tandis que le Comte de Nassau & le Colonel Rosen emportèrent Valshut presque sans résistance. De si heureux succès firent naître au Duc Bernard l'envie de s'emparer de Rhinfeld, la quatrième & la plus forte des Villes Forêtières: il passa le Rhin, & assiègea cette Place, malgré l'incommodité des neiges & des eaux qui inondoient la tranchée. Il avoit déja fait un logement au pied de la brêche, lorsque les Impériaux vinrent au secours de Rhinfeld, commandés par Jean-de-Vert, le Duc Savelli (1) & deux autres Généraux. Weymar leur livra deux combats: le prémier fut douteux, les ennemis secoururent la ville; mais dans le second, il remporta une pleine victoire, &

(1) Il étoit Prince d'Albano & du S. Empire.

1633. les quatre Généraux de l'Empereur furent pris avec plusieurs Officiers distingués. Rhinfeld & quelques autres villes de la Suabe se rendirent alors au Vainqueur. Jean-de-Vert, amené prisonnier à Paris par l'ordre du Roi, se fit estimer dans sa disgrace, par la manière noble & polie dont il répondit aux civilités de la Cour de France. (2) Cette victoire mit le Duc Bernard en état de bloquer Brisac. Il faloit, pour serrer cette ville de plus près, se rendre maître de toutes les places qui l'environnent: Fribourg, une des prémières qu'on assiègea, ne se rendit qu'après plusieurs combats qui furent autant de victoires: enfin le Duc Bernard commença le siège de Brisac au mois d'Avril.

Le Vicomte va servir sous le Duc de Weymar au siège de Brisac.

Le Cardinal de Richelieu envoïa deux renforts à ce Prince, sous la conduite du Vicomte de Turenne & du Comte de Guébriant (2), comme LIEUTENANS-GENERAUX; grade qui commença dès-lors seulement à être connu en France. D'un autre côté l'Empereur, le Roi d'Espagne & le Duc de Bavière n'oublièrent rien pour secourir cette Place, dont la conservation étoit pour eux d'une très grande conséquence. Le Général Goeutz & le Duc Savelli

(1) Hist. du Maréchal de Guébriant, page 76. & 80. & Mém. de Montglat Tome I. p. 223.

(2) Jean-Baptiste Budes Comte de Guébriant, depuis Maréchal de France.

qui s'étoit échappé de prison, assemblèrent une Armée sur les bords du Danube, s'approchèrent de Brisac, firent diverses marches autour de la ville, & par deux fois, trouvèrent moïen d'y jetter quelques vivres. Pour empêcher de pareils secours dans la suite, le Duc Bernard prit la résolution d'aller attaquer l'Armée ennemie: il sortit de ses Lignes avec les deux tiers de la sienne, qui n'étoit que de seize mille hommes; le Général Goeutz en avoit vingt-mille. Weymar n'eut pas marché deux heures par des chemins couverts & très étroits, qu'il rencontra les ennemis dans la plaine de Wittenweir: il s'y mit en bataille: après quelques décharges d'artillerie de part & d'autre, les deux Armées ébranlèrent & se choquèrent avec furie. L'aîle droite Impériale fut renversée dans un Ravin qui étoit derrière elle, & mise en déroute sans pouvoir se rallier: le Duc Savelli qui la commandoit, fut pris avec sept pièces de canon. L'aîle droite de Weymar, qui se trouva dans un terrein très desavantageux, fut rompue, Goeutz qui étoit posté sur une hauteur, alloit la prendre en flanc, & le Vicomte de Turenne qui la commandoit, couroit risque d'être enveloppé, si le Duc de Weymar ne fût venu à son secours: ce Prince fondit sur Goeutz, qui demeura ferme sur l'éminence qu'il occupoit. Il eût été difficile de l'en déloger de force, on eut recours au strata-

1638.

1638. gème : (1) le Comte de Guébriant conſeilla d'envoïer dans la forêt voiſine quelques cavaliers avec des tambours & des trompettes. Au bruit que firent ces inſtrumens, les Impériaux croïant qu'on venoit les attaquer par derrière, quittèrent la hauteur où ils étoient : les troupes de Weymar s'en ſaiſirent, & prirent en même tems le canon des Impériaux à l'aîle gauche : dans la chaleur & dans la confuſion, les Impériaux prirent auſſi celui des Confédérés à l'aîle droite ; & de part & d'autre on ſe ſervit de l'artillerie ennemie pour ſe canonner. Après ſept heures de combat, où toutes les troupes allèrent pluſieurs fois à la charge, les Impériaux furent mis en fuite, & cèdèrent au Duc Bernard une victoire complette, dont le Comte de Guébriant & le Vicomte de Turenne partagèrent la gloire. Goeutz ſe ſauva, & perdit dans ce combat tout ſon canon, ſes munitions, trois mille chariots, cinq mille ſacs de bled & tout ſon bagage. Il reſta deux mille Impériaux ſur la place ; on fit quinze cens priſonniers, & l'on prit quarante cinq étendarts & tous les drapeaux (2).

Le Duc de Lorraine vint au ſecours de Briſac.

L'Empereur ordonna à ſes Généraux de faire une nouvelle tentative, au hazard d'une ſeconde défaite ; & compta pour rien la

(1) Hiſt. du Marechal de Guébriant, pag. 80.

(2) Voïes les Mém. MSS. de Fremont d'Ablancourt.

perte d'une Armée, pourvu qu'il pût sauver une ville, qui devenoit entre les mains des François la clef de l'Allemagne, une barrière contre les entreprises des Impériaux sur la France, & un obstacle aux secours que Ferdinand envoïoit aux Espagnols dans les Païs-Bas. Cependant le Duc de Weymar, dans la confiance que les ennemis ne pouvoient plus traverser son entreprise, retourna devant Brisac & continua le siège. A peine les Lignes furent-elles achevées, que le Duc de Lorraine se mit en marche, vers le milieu d'Octobre, avec un corps de troupes. Weymar sortit une seconde fois de ses Lignes, & y laissant le reste de ses troupes sous la conduite du Vicomte de Turenne & du Comte de Guébriant, alla au-devant des ennemis qu'il rencontra près de Tannes. Le Duc de Lorraine commença la charge à dix heures du matin; & après un combat opiniâtre, où les Généraux se rencontrèrent dans la mêlée, les escadrons ennemis furent renversés : le Duc Bernard profitant de leur desordre les mit en déroute, & sa victoire fut aussi complette sur les Lorrains, qu'elle l'avoit été sur les Allemands.

1638.

15 d'Octobre.

Le Général Goeutz, & le Général (1) Lamboy qui avoit pris la place de Savelli, aïant su la défaite des Lorrains, ramassèrent quelques troupes; vinrent jusqu'au bord du

Les Généraux Goeutz & Lamboy viennent au secours de Brisac.

(1) Baron de Lamboy, Général des Espagnols.

1638. Rhin par des chemins fourrés, & arrivèrent au quartier du Duc de Weymar, avant qu'on se fût apperçu de leur marche. Ils reconnurent ses Lignes, les attaquèrent avec vigueur, & emportèrent deux Redoutes. Tout plioit devant eux, lorsque le Vicomte de Turenne & le Comte de Guébriant accoururent: ils les chassèrent hors des Lignes; & les Impériaux qui revinrent plusieurs fois à la charge, aïant toûjours été repoussés avec perte, passèrent le Rhin & allèrent assièger Ensisheim, ancienne Capitale de la haute-Alsace sur la rivière d'Ill dans le voisinage de Brisac, & d'où ils auroient pu incommoder l'Armée de Weymar. Le Vicomte ne leur donna pas le tems de se rendre maîtres de cette Place; il les attaqua avec une partie des troupes Françoises, les battit dans leur Camp même, leur fit lever le siège, & les dispersa tellement, qu'ils ne songèrent plus à secourir Brisac.

20 d'Octobre.

Combats pendant le siège de Brisac.

Pendant le siège de cette ville, qui dura près de huit mois, il y eut jusqu'à six grands combats, dont ceux de Wittenweir, de Tannes, & d'Ensisheim pourroient passer pour des batailles. Les assiègés souffrirent tous les maux auxquels expose un long siège, sans que Reynac, qui commandoit dans la Place, voulût se rendre: la disette devint si excessive, qu'il fut obligé de mettre des gardes aux cimetières pour empêcher

qu'on ne déterrât les morts. (1) De tous 1638.
les dehors il ne restoit aux assiégés qu'un Fort nommé le *Ravelin de Reynac*, qui les rendoit maîtres du bras principal du Rhin, & qui leur laissant toûjours l'espérance d'être secourus par ce côté, les empêchoit de proposer ou d'entendre aucune condition. Le Duc de Weymar qui avoit vu le Vicomte réüssir heureusement dans tout ce qu'il avoit entrepris durant ce siège, le chargea d'attaquer ce Fort : Turenne y alla à la tête de quatre cens hommes, qui en rompirent les palissades à coups de haches, y entrèrent par trois endroits à la fois, & passèrent au fil de l'épée tous ceux qui le défendoient.

Le Gouverneur de la ville voïant par la prise de ce Fort qu'il ne pouvoit plus espérer de secours, capitula enfin, & se rendit le dix-sept du mois de Décembre. Pendant tout le tems du siège, le Vicomte de Turenne eut la fièvre quarte, & continua de faire voir par ses actions qu'il n'étoit sensible qu'à la gloire. *Prise de Brisac. 17 Décembre.*

(2) Peu de tems après, le Cardinal de Richelieu & le Duc de Weymar conçurent une jalousie mutuelle. Weymar faisoit la guerre contre les Impériaux bien plus pour lui que pour la France : ennuïé de dépen- 1639. *Mort & caractère de Weymar.*

(1) Lotichius & Puffendorf.

(2) Voiés *Siri Mem. recondit.* Tome VIII. pag. 768. & Puffendorf *de rebus Suecicis, lib. XI.*

1639. dre d'un Miniſtre auquel il croïoit, en qualité de Prince Etranger, devoir peu de déférence, il penſoit aux moïens de conſerver Briſac, pour ſe former une Principauté de ce qu il pourroit conquérir autour de cette ville. Richelieu, qui vouloit l'engager à remettre Briſac à la France, l'invita à venir à Paris, ſous le prétexte des meſures qu'ils avoient à prendre de concert pour la Campagne ſuivante: le Duc refuſa conſtamment d'aller à la Cour, & ſe contenta d'y envoïer le Général d'Erlach qu'il avoit fait Gouverneur de Briſac. Cette conduite augmenta les ſoupçons & les défiances du Cardinal; mais il fut bien-tôt délivré de ſes inquiétudes: le Duc de Weymar s'étant rendu dans le Sundgau, vers le commencement du mois de Juillet, tomba malade à Neubourg, & mourut quinze jours après, à l'âge de trente-ſix ans. Ce Prince, le dernier de onze frères, étoit le prémier de tous pour la grandeur du courage, la nobleſſe des ſentimens, & la ſupériorité des talens: ſage, patient, généreux, ſavant & magnanime, il méritoit l'éloge qu'en avoit fait le Grand Guſtave, en le nommant SON BRAS DROIT.

Le Maréchal de Guébriant commande les troupes Weymariennes.

Après la mort de ce Général, l'Empereur, le Roi de France, les Ducs de Bavière, de Lawembourg & de Lunebourg, le Duc de Saxe frère de Weymar, & le Prince Palatin Charles-Louis, firent chacun tous

leurs efforts pour gagner les troupes Weymariennes: le dernier fut celui pour qui elles marquèrent le plus d'inclination. Dès que ce Prince eut appris à la Haïe, où il étoit, la mort du Duc Bernard, il passa sur le champ en Angleterre pour y chercher de l'argent; & aïant amassé vingt-cinq mille livres sterling (1), en partit aussi-tôt pour se rendre à l'Armée en Alsace: comme la France étoit le plus court chemin, il voulut la traverser *incognito*; mais le Cardinal de Richelieu qui apprit en même tems ses desseins & sa marche, le fit arrêter à Moulins, & conduire au Château de Vincennes, où il fut gardé étroitement jusqu'à ce que les troupes Weymariennes eussent remis toutes les Places conquises en Alsace entre les mains du Roi, & se fussent soumises au Comte de Guébriant qu'on leur donna pour Chef. (2) Guébriant se joignit au fameux Banier Général Suèdois, qui remplit bientôt toute l'Allemagne de la gloire de son nom, & qui égala presque par ses exploits le Grand Gustave son maître. 1639.

Richelieu offre une de ses parentes en mariage au Vicomte.

Le Vicomte de Turenne alla à la Cour, où le Cardinal le combla de louanges, lui demanda son amitié, & pour l'attacher à ses intérêts, lui offrit en mariage une de ses plus proches parentes : mais le Vi-

(1) Environ cent mille écus de la monnoïe de ce tems-là.

(2) Puffendorf *de rebus Suecic. lib. XI. Grotii Epist.*

1639. comte, qui craignit que la différence de Religion n'altèrât l'étroite union qu'exigent de semblables engagemens, lui exposa ses sentimens avec candeur. Le Ministre goûta les raisons de son refus, admira la probité & la vérité qui règnoient dans tous ses procèdés; & bien loin de s'en offenser, lui donna de nouvelles marques d'estime, en continuant de l'emploïer aux affaires les plus difficiles. Ce fut alors qu'il résolut de l'envoïer en Italie, où la guerre s'étoit renouvellée, à l'occasion de la Duchesse de Savoïe sœur de Louis XIII.

Origine des guerres de Savoïe.

Victor-Amédée Duc de Savoïe, qui s'étoit déclaré pour la France au commencement de la rupture entre les deux Couronnes, mourut (1) fidèle à cette alliance. Les Espagnols, craignant que Christine sa veuve ne se mît entre les mains du Roi son frère, excitèrent le Prince Thomas & le Cardinal de Savoïe, attachés aux intérêts du Roi Catholique, à aller en Piémont pour enlever à leur belle-sœur la tutèle du jeune Duc son fils, & la Régence de l'Etat. Ces Princes arrivèrent en Lombardie, persuadèrent aux peuples que la Duchesse de Savoïe vouloit les livrer aux François, & allumèrent dans tous ses Etats une guerre civile: la Duchesse refusa longtems d'avoir recours à son frère, de peur d'augmen-

(1) Il mourut le 7. d'Octobre 1637.

ter les défiances de ses Sujets ; & à la fin elle y fut contrainte. 1639.

Le Cardinal de la Valette commande en Piémont.

(1) Le Maréchal de Créqui avoit été envoïé d'abord en Italie pour y faire la guerre ; mais après y avoir servi trois ans, il fut tué à Brème sur le Po, d'un boulet de canon. Le Cardinal de la Valette avoit eu ordre d'aller remplir sa place, dès le commencement de l'année 1638. Ses succès en Italie ne furent pas les mêmes qu'en Flandre : il perdit en peu de mois Yvrée, Verceil, Vérue, Nice, & quelques autres Places considérables, dont les Princes de Savoïe secourus par les Espagnols, se rendirent maîtres. Les Piémontois voïant les progrès du Prince Thomas, & aimant mieux lui être soumis qu'à des Etrangers, lui livrèrent Quiers, Moncalier, la ville de Turin, & plusieurs autres Places importantes. Le Cardinal de Richelieu fit entendre alors à la Duchesse Douairière de Savoïe, qu'elle ne pouvoit s'assûrer d'aucune de ses villes, sans y mettre des garnisons Françoises & des Gouverneurs de la même nation : elle y consentit ; & cette complaisance augmenta les ombrages des Piémontois, & la jalousie des Espagnols. L'Empereur, à la sollicitation de ces derniers, publia une Ordonnance, par laquelle il déclaroit la Duchesse déchuë de la tutèle de ses enfans,

(1) Mém. de Monglat, Tome I. pag. 248.

1639. dégageoit ſes Sujets du ſerment de fidèlité, & leur enjoignoit de reconnoître pour Tuteurs du jeune Duc, les deux Princes de Savoïe ſes oncles. Tout le Piémont ſe ſouleva contre la Ducheſſe, & ſe livra à ſes beaux-frères: il ne reſtoit plus que Suze, Carignan, Chivas & la Citadelle de Turin. Pour prévenir la ruïne totale de cette Princeſſe, Richelieu qui connoiſſoit la capacité de Turenne, l'envoïa en Lombardie. Quoique le Vicomte n'eût pas le commandement en chef, ſa préſence changea bien-tôt la face des affaires; & la Ducheſſe de Savoïe trouva dans ſa valeur & dans ſes conſeils de grandes reſſources. Le Cardinal de la Valette étant mort au mois d'Octobre, on s'attendoit que le Vicomte de Turenne ſuccèderoit au Généralat: mais les circonſtances ne lui étoient pas favorables. Le Duc de Bouillon, pour des raiſons qui ſeront bien-tôt développées, venoit de recevoir à Sedan Louis de Bourbon Comte de Soiſſons & de Clermont, l'ennemi déclaré du Cardinal de Richelieu: le Miniſtre, qui connoiſſoit aſſés peu le Vicomte pour craindre qu'il ne fût ſéduit par le Duc ſon frère, ne voulut point lui confier le commandement en chef, & donna cet emploi au Comte d'Harcourt (1) qui avoit épouſé une parente du Car-

(1) Henri de Lorraine Comte d'Harcourt, d'Armagnac & de Brionne, Grand-Ecuier de France.

Cardinal. Comme le mérite de ce Prince répondoit à sa naissance, & qu'il s'étoit déja distingué par plusieurs actions éclatantes, le Vicomte servit volontiers sous ses ordres: le dépit & la jalousie sont des passions inconnuës aux ames élevées. 1639.

A l'arrivée du Comte d'Harcourt, on délibèra dans un Conseil, sur les entreprises que l'on étoit en état de faire. Quoique les ennemis eussent deux fois autant de troupes, on résolut de les aller chercher; & l'on marcha à Ville-neuve d'Ast, où ils étoient campés. Surpris de voir approcher une Armée fort inférieure, bien loin de sortir de leurs Lignes, ils s'y retranchèrent encore avec plus de précautions. En-vain, pour les attirer au combat, on assiègea Quiers, Place située à deux lieues de Turin, en-deçà de Ville-neuve: le Vicomte de Turenne se posta avec toute la Cavalerie entre leurs quartiers & le Comte d'Harcourt; & les Espagnols, sans rien tenter, laissèrent prendre la Ville: mais comme elle étoit peu fournie de vivres, le Comte d'Harcourt n'y put rester long-tems. Les ennemis aïant bien prévu qu'il seroit obligé d'aller à Carignan, pour chercher de la subsistance, le Marquis de Léganès (1) qui les commandoit s'empara de la hauteur de Poirin, au bas de laquelle les François devoient passer;

Victoire remportée par le Vicomte à la route de Quiers.

Le 28 d'Octobre.

(1) Don Diego Philippe d'Avila de Gusman, Grand d'Espagne, & Gouverneur du Milanés.

1639. pendant que le Prince Thomas marcha vers la petite rivière de Santena, qu'ils devoient auſſi traverſer. Comme le Marquis de Léganès venoit d'Aſt, & le Prince Thomas de Turin, l'Armée Françoiſe ne pouvoit gagner Carignan, ſans prêter le flanc aux troupes de l'un & de l'autre. Dans cette ſituation, le Vicomte de Turenne offrit d'aller, avec deux mille hommes, ſe ſaiſir du Pont de la Santena, près d'un village nommé la Route : il partit, à la tête du détachement qu'il avoit demandé; & fit une ſi grande diligence, qu'il étoit déja maître du Pont & de tous les poſtes voiſins, lorſque le Prince Thomas y arriva. Ce Prince, avec trois mille fantaſſins & quinze cens chevaux, fondit ſur le Vicomte, qui aïant ſoutenu le prémier choc des ennemis ſans s'ébranler, les chargea à ſon tour, les rompit, & les mena battant l'eſpace d'un mille. Le Prince Thomas fut renverſé deux fois dans un foſſé, & auroit été pris infailliblement, ſi l'obſcurité de la nuit n'avoit favoriſé ſa fuite. Pendant que le Vicomte étoit aux mains avec le Prince Thomas, le Marquis de Léganès attaquoit le Comte d'Harcourt, qui malgré l'avantage qu'il avoit ſur les Eſpagnols, n'oſoit avancer vers la rivière, dans l'incertitude où il étoit que le Prince Thomas n'eût occupé les paſſages: mais ſur l'avis qu'il reçut du Vicomte, que les ennemis avoient été prévenus & défaits, il

20 de Novembre.

continua ſa marche; & l'Armée aïant rejoint le détachement, le Vicomte, qui ſe mit à l'arrière-garde, fit défiler devant lui les troupes, avec le canon & le bagage, paſſa le pont le dernier, & aida lui-même à le rompre; tandis que le Comte d'Harcourt alla ſans obſtacle à Carignan, où il mit une partie de ſon Armée en quartier, & le reſte aux environs. Tel fut le combat de *la Route de Quiers*, dont on attribua le ſuccès au Vicomte de Turenne. Faiſant néanmoins le détail de cette action, dans une lettre qu'il écrivoit à Paris, il parloit ſi peu de lui, qu'un de ſes amis lui manda „ que la renommée ſe trompoit, puiſqu'elle „ répandoit par-tout qu'il avoit eu la prin- „ cipale part à la victoire".

1639.

Le Vicomte prend quelques Places & ravitaille la Citadelle de Turin.

La Campagne étant finie, le Comte d'Harcourt alla paſſer l'Hiver à Pignerol, & laiſſa le commandement au Vicomte de Turenne, qu'il chargea de ravitailler la Citadelle de Turin, défenduë par le Comte de Couvonges (1), contre le Prince Thomas, maître de la Ville. Le Vicomte voïant que les troupes étoient trop ſerrées dans les quartiers qu'elles avoient au païs de Saluces, & que la Cavalerie y manquoit de fourage, aſſiègea les Villes de Buſca & de Dronéro ſur la rivière de Maira: il les prit en ſix jours, & l'Armée eut en s'éten-

(1) Antoine de Stainville, Seigneur Lorrain.

1639. dant dequoi ſubſiſter à ſon aiſe. Il fit enſuite entrer dans la Citadelle de Turin les munitions de guerre & de bouche néceſſaires, malgré tout ce que le Prince Thomas put faire pour l'empêcher.

1640. Caſal ſecouru. Au commencement du Printems ſuivant le Comte d'Harcourt apprit que le Marquis de Léganès, pour réparer les diſgraces de la dernière Campagne, avoit aſſiègé Caſal, que la France défendoit pour ſon Allié le jeune Duc de Mantoue. Quoique le Général Eſpagnol, avec une Armée de vingt mille hommes, ſe fût déja rétranché dans le voiſinage de cette ville, près d'une colline au-delà de la petite rivière de Gattola; le Comte d'Harcourt entreprit cependant de ſecourir la Place. Après avoir laiſſé ſon canon ſous une bonne eſcorte, il marcha vers Caſal, à la fin du mois d'Avril, avec ſept mille hommes de pied & trois mille chevaux: il arriva près des retranchemens, les reconnut lui-même, & les trouva larges, profonds & ſoutenus de Forts & de Redoutes. Voulant les attaquer par trois endroits, il diviſa ſon Armée en trois corps. (1) Le Vicomte de Turenne & le Comte du Pleſſis-Praslin devoient donner par le penchant de la colline, à la tête du prémier corps compoſé de vieilles troupes; le ſecond formé des nouvelles, ſous La Mothe-

(1) Mém. de Monglat, Tome I. p. 351.

Houdancourt, avoit ordre de gagner la hauteur; & les troupes de Savoïe, qui faiſoient le troiſième corps, commandées par le Marquis de Villes & de Pianezze, étoient deſtinées à l'attaque du côté de la plaine. La Mothe-Houdancourt paſſa la Gattola avec deux régimens d'Infanterie, & ſix de Cavalerie, & ſe rendit maître du haut de la colline; le Vicomte de Turenne & le Comte du Pleſſis-Praslin qui le ſuivirent avec ſept cens mouſquetaires, repouſſèrent juſques dans leurs retranchemens les ennemis qui venoient au-devant d'eux, & donnèrent le tems au reſte des troupes de paſſer, & de ſe ranger en bataille. L'attaque commença; les ſoldats ſe jettèrent dans le foſſé: le Comte d'Harcourt, qui les vit maltraités à coups de piques par les ennemis, pouſſa ſon cheval; & s'écriant qu'*il falloit vainsre ou mourir*, franchit le retranchement. Roque-Servière, qui commandoit l'Infanterie de La Mothe-Houdancourt, avoit pénétré par un endroit moins difficile, & la Cavalerie l'avoit ſuivi: le Comte d'Harcourt ſe mit à leur tête, & chargea tout ce qui ſe trouva devant lui. Bien-tôt après le Vicomte de Turenne & le Comte du Pleſſis, qui avoient été repouſſés trois fois, à la quatrième forcèrent les retranchemens: les Marquis de Villes & de Pianezze y entrèrent preſque dans le même tems, par un autre côté abandonné des ennemis, 1640.

1640. & mirent en desordre un gros de Cavalerie Espagnole, qui étoit sur le point d'envelopper le Comte d'Harcourt (1) Cependant la victoire n'étoit pas entièrement assûrée; un corps de quatre mille chevaux se préparoit à revenir à la charge: le Vicomte, qui apperçut leur mouvement, rassembla aussitôt toute la Cavalerie de l'Armée, & la serra tellement sur un seul front, que les ennemis ne purent distinguer si elle étoit soutenuë. Trompés par cette disposition, ils perdirent courage, & prirent la fuite à droite & à gauche, les uns vers le Pont de Sture, & les autres vers Fraxinet, où ils avoient aussi un pont sur le Po. Le Vicomte les poursuivit jusqu'à la nuit, leur prit douze pièces de canon, six mortiers, vingt-quatre drapeaux, toutes leurs munitions & la plus grande partie de leurs bagages: trois mille hommes restèrent sur le champ de bataille, dix-huit cens furent faits prisonniers, il s'en noïa un grand nombre dans le Po, & la nuit seule sauva le reste. Jamais victoire ne fut si complette pour les François, ni si imprévuë du côté des ennemis: le Marquis de Léganès n'avoit pu se persuader que le Comte d'Harcourt eût osé avec une poignée de monde attaquer une Armée aussi considérable & aussi bien retranchée que la sienne.

(1) Mém. MSS. de Frémont d'Ablancourt, & le Ms. de l'Abbé Raguenet déja cité.

Casal fut ainsi délivré, & le Comte d'Harcourt croïant devoir profiter de l'ardeur des troupes Françoises encouragées par ce succès, assembla un Conseil de guerre, pour y résoudre quelque nouvelle entreprise. Le Vicomte de Turenne proposa le siège de Turin; mais les autres Officiers-Généraux s'y opposèrent: ils soutenoient qu'on ne pouvoit sans témérité assièger avec dix mille hommes, une ville où il y avoit une garnison de douze mille, & qui pouvoit être secouruë par Léganès qui avoit encore une Armée de quinze mille combattans aguerris. Le Vicomte, qui ne parloit qu'après avoir profondément médité, persista dans son avis avec fermeté, représentant que les affaires du Roi seroient absolument perduës en Piémont, malgré tous les avantages déja remportés, si le Prince Thomas se rendoit maître de la Citadelle de Turin; & qu'on n'en pouvoit empêcher la prise que par le siège de la ville. Le Comte d'Harcourt fut convaincu par la force de ses raisons: le siège fut résolu, & l'on y marcha aussi-tôt. En arrivant près de Turin, on se saisit du pont qui est sur le Po, du Couvent des Capucins qui est sur la hauteur à la droite de ce fleuve, du Valentin maison de plaisance des Ducs de Savoïe, qui est à la gauche du même fleuve, & de tous les autres postes avantageux qui sont aux environs. On fit des lignes de

1640.

Turin assiégé.

10 de Mai.

1640. circonvallation & de contrevallation, & l'on ferra la Place de près, dans l'efpérance de l'affamer en peu de tems.

Le Général Léganès regardant cette entreprife du Comte d'Harcourt comme une occafion favorable pour fe venger de l'affront reçu devant Cafal, manda au Prince Thomas qui s'étoit renfermé dans la ville de Turin, qu'il alloit marcher à fon fecours; que pour cette fois le Comte d'Harcourt ne lui échapperoit pas, & que les Dames de Turin pouvoient louer d'avance des fenêtres fur la grande ruë pour le voir paffer prifonnier. Il groffit fon Armée des garnifons de la plûpart des Places du Milanés, & vint avec dix-huit mille hommes aux environs de la hauteur des Capucins reconnoitre les lieux, & à deffein de paffer le Po fur le pont de Turin, mais il trouva ce pont fi bien gardé, que n'ofant l'attaquer il fe retira par derrière les montagnes de Sanvito & de Cano-retto qui bordent le Po. Le Comte d'Harcourt fe douta qu'il vouloit paffer ce fleuve à Moncalier au-deffus de Turin, & il y envoïa le Vicomte de Turenne avec un détachement pour s'oppofer à fon paffage. Quelque diligence que pût faire le Vicomte, il trouva en arrivant à Moncalier que quatre ou cinq mille des ennemis l'avoient déja traverfé, & qu'ils commençoient à fe retrancher dans les Caffines qui étoient en deçà de ce fleu-

ve. Il marcha à eux sans perdre un moment: ses soldats font difficulté de passer un ruisseau que les pluïes avoient fait déborder, il le passe le prémier; il attaque les Cassines que les ennemis avoient déja percées pour s'y défendre, il les en chasse, les taille en pièces; & les pousse vers le Po, où tous ceux qui lui échappent se noïent; il brûle le pont qui n'étoit que de bois, & se retranche sur le bord du fleuve vis-à-vis des ennemis. Cette action fit un tel effet sur l'esprit du Marquis de Léganès, qu'il se retira vers Revigliasco, sous prétexte d'aller chercher un renfort de troupes, & laissa son Armée sous la conduite de Carlo-della-Gatta, le plus brave & le plus habile de ses Officiers. Le Vicomte connoissant la capacité, & la vigilance de son ennemi, fit garder jour & nuit tous les gués au-dessus de Moncalier; Carla-della-Gatta n'osa ni les passer en sa présence, ni jetter des ponts en aucun endroit; toutes ses entreprises aboutirent à s'emparer de quelques petites Iles les plus voisines des bords du Po. Turenne trouva moïen d'y aborder, avant que les ennemis eussent achevé leurs retranchemens: il les en délogea, & tous ceux qui y étoient furent ou taillés en pièces, ou noïés dans le fleuve; mais il y reçut un coup de mousquet à l'épaule, & fut obligé de se faire porter à Pignerol.

1640.

4 de Juin.

1640.

Léganès aſſiège le Comte d'Harcourt dans ſon Camp devant Turin.

Léganès revint bien-tôt à Moncalier, paſſa le Po malgré la réſiſtance des François, & alla reſſerrer le Comte d'Harcourt dans ſon Camp. Peut-être n'y eut-il jamais une pareille diſpoſition d'aſſiègeans & d'aſſiègés. Le Prince Thomas tenoit bloqué le Comte de Couvonges dans la Citadelle, & ſe voïoit aſſiègé dans la ville par le Comte d'Harcourt, qui étoit lui-même enfermé dans ſes Lignes par le Marquis de Léganès. Dans cette ſituation, Léganès étant convenu d'inſulter les Lignes des François, pendant que le Prince Thomas feroit une ſortie, le Comte d'Harcourt fut attaqué le deux de Juillet du côté de la ville & du côté de la plaine. Le Prince Thomas ſe ſaiſit du Valentin; & Carlo-della-Gatta aïant forcé & comblé les Lignes au quartier de La Mothe-Houdancourt, entra dans Turin avec douze cens chevaux & mille hommes d'Infanterie. Le Marquis de Léganès enſuite s'étant rendu maître de la rivière d'Ora, comme il l'étoit du Po, empêcha qu'il ne vînt des vivres au Camp du Comte d'Harcourt, ni de Suze, ni de Pignerol; & la faim vint à un tel point, qu'aucun des Officiers Généraux n'étoit d'avis qu'on demeurât plus longtems devant Turin.

2 de Juillet.

Le Vicomte de Turenne amène un convoi au

Le Vicomte de Turenne à peine rétabli de ſa bleſſure, arriva dans ces circonſtances: il conduiſoit de Pignerol à l'Armée un grand convoi de vivres & de munitions,

escorté par des troupes ramassées en Guyenne, en Languedoc, en Provence, en Dauphiné & en Franche-Comté, auxquelles le Cardinal avoit fait passer les Monts. (1) Léganès s'opposa vainement à leur passage: il avoit envoïé un détachement qui les harcela dans leur route, & leur dressa diverses embuscades; le Vicomte surmonta tous les obstacles, & amena heureusement le convoi au Camp le douze de Juillet.

1640.

Camp du Comte d'Harcourt.

12 de Juillet.

Le Prince Thomas étoit réduit dans Turin à une plus grande disette de vivres que les François. On prétend que la ville fut ravitaillée pendant quelque tems par un Ingénieur nommé Francesco Zignoni Bergamasqua, (2) qui s'avisa de charger de farine plusieurs grosses bombes qu'il jettoit dans la ville par-dessus le Camp du Comte d'Harcourt: mais comme les François profitoient de celles qui restoient en chemin, l'on cessa d'user de cet expédient, qui devenoit presque aussi utile aux assiègeans qu'aux assiègés. L'entreprise de Carlo-della-Gatta ne fut pas plus heureuse: étant sorti à la tête de trois mille hommes qu'il vouloit faire passer dans l'Armée de Léganès, pour soulager la ville, il ne put percer, & fut contraint d'y rentrer. Les assiègés firent plusieurs autres sorties, où ils perdirent beau-

Prise de Turin.

(1) Mém. de Monglat p. 357. an 1640.

(1) Voïes l'Hist. de la Répub. de Vénise par Nani T. IV. Lib. XI.

1640. coup de monde, pendant que le Marquis de Léganès tenta inutilement de forcer les Lignes. Le Prince Thomas se voïant poussé à la dernière extrèmité, demanda enfin à capituler, & se rendit le dix-sept de Septembre: il sortit avec huit mille hommes, & fut conduit à Yvrée. Le Marquis de Léganès repassa le Po avec ses troupes. Le Comte d'Harcourt, comblé de gloire par le succès d'une Campagne, qu'il avoit commencée en secourant Casal & finie en prenant Turin, retourna en France par ordre de la Cour, & laissa l'Armée sous le commandement du Vicomte de Turenne.

17 de Septembre.

1641. Les troupes aïant extrèmement souffert au siège de Turin, le Vicomte leur donna le tems de se refaire: mais dès qu'elles furent en état d'agir, il les fit marcher. Vers la fin de Février il assiègea Montcalvo, dont il se rendit maître en dix jours: ensuite il passa le Po, & mit le siège devant Yvrée, où étoient les magazins du Prince Thomas. Prévoïant que ce Prince viendroit en diligence y jetter du secours, il ne descendit point de cheval qu'il n'eût achevé ses Lignes & assuré ses quartiers. Le Prince Thomas ne manqua point d'accourir vers Yvrée, croïant que le Vicomte n'auroit pas eu le tems de pourvoir à la sûreté de son Camp: comme il le trouva trop bien retranché pour oser l'attaquer, il espèra faire diversion en allant mettre le siège devant Chi-

Le Vicomte prend Montcalvo, & assiege Yvrée.

11 d'Avr.

vas. Le Vicomte ne prit point le change; il ne pressa que plus vivement le siège commencé, pour arriver plus promtement au secours de Chivas. 1641.

Cependant sur la nouvelle que le Vicomte avoit pris Montcalvo en si peu de jours, & qu'il assiègoit Yvrée, l'émulation du Prince Lorrain se réveilla au milieu des délices & des louanges de la Cour: il partit pour le Piémont & se hâta de se rendre devant Yvrée. Dans le tems qu'il en continuoit le siège avec le plus d'ardeur, les murmures du peuple de Chivas l'appellèrent malgré lui au secours de cette ville, qui n'est qu'à quatre lieuës de Turin. Le Prince Thomas, qui n'avoit d'autre vue que de dégager Yvrée, leva le siège de Chivas avant que le Comte d'Harcourt y arrivât, & se retira au-delà du Po. Le Comte auroit pu revenir assièger Yvrée: mais abandonnant tous les projets du Vicomte, il passa le Po & alla prendre les villes de Ceva, de Mondovi & de Coni. Turenne moins sensible aux intérêts de l'amour-propre, qu'à ceux de la patrie, travailla avec le même zèle pour la gloire de son Général, aux sièges de ces trois Places. Le Cardinal de Richelieu, qui connoissoit tout le mérite de ces deux Princes, jugea dès-lors, que pour les rendre plus utiles à l'Etat, il devoit les séparer.

Le Comte d'Harcourt & le Vicomte de Turenne sont séparés.

Tandis que le Vicomte se signaloit pour

Retraite

1641. le ſervice de la France, le Duc de Bouillon ſon frère ſe trouva malheureuſement engagé dans le parti des Eſpagnols par ſes liaiſons avec le Comte de Soiſſons. Le Comte s'étoit retiré quatre ans auparavant à Sedan, pour ſe mettre à couvert de la mauvaiſe volonté du Cardinal. Comme Richelieu avoit formé le projet ambitieux d'allier ſa famille à celle de ſon Souverain, il fit propoſer au Comte de Soiſſons d'épouſer la Comteſſe de Combalet ſa nièce: ce Prince reçut la propoſition avec un emportement, qui marqua toute l'étenduë de ſa haine pour le Miniſtre. Le Cardinal, indigné à ſon tour d'un refus ſi outrageant, ne put d'abord s'en venger qu'en mettant en pratique la maxime ordinaire d'humilier tous ceux qui réſiſtoient à ſes volontés. Le Comte de Soiſſons, qui étoit naturellement fier, & qui avoit le courage auſſi élevé que la naiſſance, ne garda plus aucune meſure dans ſes mépris, rechercha l'amitié de tous les Grands du Roïaume qui haïſſoient Richelieu, & s'unit étroitement avec le Duc d'Orléans pour contrebalancer l'autorité exceſſive du Miniſtre. Le Cardinal, qui de ſon côté travailloit ſans ceſſe à le détruire, parvint enfin à le perdre dans l'eſprit du Roi; & le Comte forcé d'abandonner la Cour, ſe retira à Sedan. Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé, le Duc de Bouillon le manda au Cardinal, & ſupplia le Roi *de ne pas trouver mauvais*

du Comte de Soiſſons.

qu'il eût donné retraite à un Prince de son sang, qui croïoit n'avoir rien fait qui pût déplaire à Sa Majesté. (1) Le Roi & le Cardinal approuvèrent la conduite du Duc, & donnèrent permission au Comte de Soissons de rester à Sedan. 1641.

Etroite liaison entre le Comte de Soissons & le Duc de Bouillon.

Pendant son séjour dans cette Place, il entra dans une liaison étroite avec le Duc de Bouillon. Le prémier étoit très capable d'inspirer tous les sentimens de l'amitié la plus vive, & le dernier étoit fort susceptible d'un attachement tendre & constant. Le Comte ne passoit pas pour avoir beaucoup d'esprit: mais il avoit presque toutes les vertus en partage: il étoit intrépide, libéral, désintéressé, vrai, fidèle, sincère, en un mot, honnête-homme: le Duc avoit les mêmes vertus, avec un génie supérieur. Quand il y a convenance de sentimens entre deux cœurs, la supériorité d'esprit, loin d'être un obstacle à l'amitié, est un lien qui la resserre: on se laisse éclairer avec plaisir par celui qu'on aime; & cette docilité est flateuse pour celui qui conseille. Pendant qu'ils vivoient ainsi, le Duc, dans un de ces momens où les transports de l'amitié font perdre de vuë les devoirs, lui jura d'être inséparablement attaché à ses intérêts, & que la ville de Sedan lui serviroit toû-

(1) Voïés les Mém. de Langlade, pag. 40. & les Mém. de Monglat, Tome I, p. 389.

1641. jours d'aſyle contre les injuſtices du Cardinal.

Le Duc de Bouillon refuſe de faire ſortir le Comte de Soiſſons de Sedan & y reçoit le Duc de Guiſe.

Le Miniſtre renouvella quelque tems après ſes négociations pour faire réüſſir le mariage de la Comteſſe de Combalet avec le Comte de Soiſſons. Irrité des nouveaux refus qu'il eſſuïa, il voulut exiger que le Duc de Bouillon fît ſortir le Comte, de Sedan : le Duc répondit que le Roi aïant d'abord approuvé qu'il y reçût ce Prince ; il lui avoit alors donné ſa parole de ne jamais le contraindre d'en ſortir ; & qu'après un tel engagement, ſa gloire étoit intèresſée à ne point violer le droit de l'hôpitalité envers un Prince du Sang, qui ne ſe départoit point de ce qu'il devoit à ſon Souverain. Le Miniſtre, choqué de la fermeté du Duc, lui fit bien-tôt éprouver les effets de ſon reſſentiment. Henri IV. & Louis XIII. s'étoient engagés avec le Duc de Bouillon par pluſieurs Actes, d'entretenir la garniſon de Sedan, & d'en ſoudoïer les troupes : le Cardinal porta le Roi à diſcontinuer ce païement pour forcer le Duc de Bouillon à lui vendre cette Souveraineté. Dès ce moment le Duc ſe déclara ouvertement contre le Miniſtre, & ne voulut entendre aucune propoſition, Le Cardinal qui diſſimuloit encore toute ſa colère ; aïant appris que l'Archevêque de Reims, (1) connu depuis

(1) L'Archevêque de Reims ſecond fils de Charles de

1641.

puis sous le nom de DUC DE GUISE, s'étoit aussi retiré à Sedan, ne put se contenir plus longtems, & dit publiquement devant le Roi, „que cette Place étoit devenuë l'asyle de tous les Factieux, & que c'étoit „ une autre La Rochelle qu'il faloit raser „ jusqu'aux fondemens".

Les trois Princes retirés à Sedan font un Traité avec l'Espagne & l'Empire.

Ces troubles civils en France relevèrent le courage des Espagnols, qui s'appliquèrent avec ardeur à gagner le Duc de Bouillon & les Princes réfugiés à Sedan. Le Cardinal de Richelieu emploïoit de son côté tous les moïens qui pouvoient les forcer à se livrer à l'Espagne, pour dépouiller le Comte de Soissons de ses Charges, l'Archevêque de Reims de ses Bénéfices, & le Duc de Bouillon de sa Souveraineté. Bien loin de les aider à sortir du labyrinthe où il les avoit engagés, il les réduisit par ses brigues secrettes, par la dureté des conditions qu'il exigeoit d'eux, & par les préparatifs qu'il fit pour assièger Sedan, à signer un Traité avec le Cardinal Infant (1) qui agissoit au

de Lorraine, Duc de Guise, avoit été partisan de la Reine Mère, & exilé pour sa cause. Il n'avoit que le nom & le revenu de Prélat, sans être dans les Ordres. Etant de retour en France, il voulut épouser la Princesse Anne de Gonzague, & demanda auparavant au Roi la permission de résigner à ses frères les Bénéfices, qui montoient à quatre cens mille livres de revenu : le Cardinal le refusa ; ce refus l'irrita, & il se retira à Sedan.

(1) Ferdinand d'Autriche dit LE CARDINAL INFANT, fils de Philippe III, Roi d'Espagne.

1641. nom du Roi d'Eſpagne, & avec l'Archiduc (2) qui agiſſoit au nom de l'Empereur. Chacun promettoit ſept mille hommes; & ces deux Corps joints enſemble devoient ſe rendre auprès de Sedan. Les Eſpagnols s'obligèrent auſſi à envoïer deux cens mille écus pour faire des levées: mais ils ne donnèrent qu'une partie de l'argent; & par rapport aux troupes, manquèrent, entièrement au Traîté. L'Empereur fut plus fidèle à ſes engagemens, & envoïa le Général Lamboy avec les ſept mille hommes qu'il devoit fournir.

Ils publient un Manifeſte pour juſtifier leur conduite.

Peu de tems après la ſignature de ce Traîté, le Comte de Soiſſons & le Duc de Bouillon, pour juſtifier leur conduite, firent répandre dans toute la France un Manifeſte (1), où ils prirent le nom de PRINCES DE PAIX. Ils y peignoient le Cardinal avec les couleurs les plus odieuſes, en rappellant le ſouvenir de ſes ingratitudes envers la Reine Mère ſa bienfaitrice, de ſes cruautés envers les rivaux de ſa puiſſance; & en exagèrant ſa complaiſance pour ſes créatures, la violence de ſon adminiſtration, & tous les défauts de ſon caractère. Le Cardinal donna ordre au Maréchal de Châtillon de s'avancer vers Sedan avec ſes troupes compoſées de dix mille hommes; pendant que

(2) Léopold-Guillaume, fils de Ferdinand II. Empereur.

(1) Voïés le Manifeſte dans Vittorio Siri.

le Maréchal de la Meilleraïe, à la tête d'une puissante Armée, eut ordre de pénétrer jusques au cœur de la Flandre, pour y attirer toutes les forces des Païs-Bas, & empêcher le Cardinal Infant d'envoïer du secours à Sedan. 1641.

Bataille de Marphée, & mort du Comte de Soissons.

Dans le tems que le Maréchal de Châtillon étoit campé à une lieuë de Sedan près d'un village nommé Marphée, le Général Lamboy joignit l'Armée Impériale à celle des *Princes de Paix*, au commencement du mois de Juin. Après cette jonction, il marcha droit aux François avec le Comte de Soissons qui commandoit un Corps de réserve, & avec le Duc de Bouillon qui menoit la Cavalerie. Le Duc de Guise, qui étoit allé à Bruxelles négocier le Traîté, n'étoit pas encore de retour. Le Maréchal de Châtillon, aussi-tôt qu'il vit les ennemis, rangea son Armée en bataille, & les fit attaquer vivement. Dans ce prémier choc, l'Armée Roïale eut l'avantage : mais ensuite la Cavalerie des Princes (1) chargea celle du Roi avec tant de vigueur, qu'elle la rompit entièrement, la renversa sur l'Infanterie, & en fort peu de tems mit l'Armée Roïale en déroute. Le Maréchal de Châtillon perdit toute son Infanterie, & la plûpart de ses principaux Officiers furent tués ou faits prisonniers. Le Duc de Bouillon se

(1) Mém. de Langlade, page 70.

1641. trouvant près du lieu où il avoit laiſſé le Comte de Soiſſons avec ſon Corps de réſerve, voulut aller l'aſſûrer de la défaite de ſes ennemis; mais il le trouva mort, ſans avoir combattu, environné de ſes Gardes & ſans qu'on ait jamais ſu par qui ni comment il fut tué: il eſt probable qu'il s'étoit malheureuſement tué lui-même, en voulant lever la viſière de ſon caſque avec le bout de ſon piſtolet. Le Duc de Bouillon manda la nouvelle de la mort de ce Prince au Cardinal Infant; & l'aïant prié de faire exécuter par les Eſpagnols les articles du Traité, il n'eut pour réponſe que des éloges & des complimens: Lamboy même eut ordre de repaſſer la Meuſe, & d'aller joindre le Cardinal Infant qui marchoit au ſecours d'Aire.

Le Cardinal conſeille au Roi d'aſſieger Sedan.

Cependant Richelieu, pour ne pas laiſſer impunie la révolte du Duc de Bouillon, ordonna au Maréchal de Brézé de joindre ſon Armée à celle du Maréchal de Châtillon: elles montoient enſemble à vingt-cinq mille hommes. Le Roi ſe rendit en perſonne ſur la frontière, où tout ſe préparoit pour immoler une nouvelle victime à ſa juſte indignation. Le Duc de Bouillon ſe voïoit ſans ſecours; l'Empereur avoit retiré ſes troupes; l'Eſpagne lui avoit manqué de parole: ſoutenu de ſon ſeul courage, il ſe diſpoſa à une vigoureuſe défenſe dans Sedan, où il ne doutoit point qu'on ne vînt l'aſſiéger. Heureuſement pour lui, il étoit

d'une dangèreuſe conſéquence d'entreprendre le ſiège de cette Place, dans l'état douteux où étoit celui d'Aire; & cette conjuncture fut le ſalut du Duc de Bouillon. Le Roi étant arrivé à Mézières, la plûpart des Seigneurs parlèrent en ſa faveur: les uns par haine pour le Cardinal, les autres par générosité. (1) Cinqmars Grand-Ecuïer de France ſe diſtingua entre tous les autres par ſon zèle pour le Duc: il expoſa vivement au Roi les torts, les duretés & les injuſtices du Cardinal qui avoient porté les *Princes de paix* aux plus grandes extrémités; il pallia les fautes du Duc, & obtint enfin pour lui une abolition entière, à des conditions très honorables. La Place de Sedan devoit jouïr de la même neutralité où elle étoit avant les troubles; on remettoit le Duc de Bouillon dans une pleine jouïſſance de tous les biens qu'il avoit en France: de ſon côté il promettoit de relâcher les priſonniers faits à la bataille de Marphée, & de reſtituer les bagages, les canons & les étendarts qu'il y avoit pris. 1641.

Dès que les conditions furent arrêtées, le Duc de Bouillon, accompagné d'un grand nombre de Gentilshommes & d'Officiers, alla trouver le Roi à Mézières: il lui demanda pardon de ſa faute en préſence de toute la Cour, & lui promit à l'avenir une

(1) Henri Coiffier d'Effiat, Marquis de Cinqmars.

1641. fidélité inviolable: (1) mais en même tems il le supplia avec instance d'ordonner qu'on réhabilitât la mémoire du Comte de Soissons, à qui le Parlement de Paris avoit fait le procès; que son corps fût porté en France pour y être inhumé dans le tombeau de ses ancêtres; & que ceux qui avoient épousé sa querelle fussent remis en possession de leurs biens. L'intérêt que le Duc prenoit à la mémoire du Comte de Soissons fit honneur à la bonté de son cœur & à la noblesse de ses sentimens: le Roi touché de ses prières y eut égard, & fit exécuter tout ce qu'il demandoit.

1642. Marche de Louis XIII en Roussillon.

Ces troubles aïant été appaisés, le Cardinal de Richelieu forma le dessein de conquérir le Roussillon. Il y avoit déja trois ans que les Catalans, ennemis naturels des Castillans, se plaignant que la Cour d'Espagne violoit tous leurs privilèges, avoient eu recours à la France pour se dérober aux persécutions du Comte-Duc d'Olivarez, Ministre du Roi Catholique. Comme le Roussillon coupoit la communication du Languedoc avec la Catalogne, Richelieu, pour faciliter le passage des secours qu'on envoïoit aux Catalans révoltés, jugea que la conquête de cette Province étoit nécessaire. A sa sollicitation, le Roi y alla lui-

(1) Mém. de Siri, Tome II. Liv. I. & Anecdote de la Vie du Cardinal de Richelieu, Tome I. Liv. III. p. 468.

mêmé, & fit marcher du côté de Narbonne vingt-deux mille hommes des meilleures troupes du Roïaume, auxquelles devoient se joindre celles qui étoient déja dans le Languedoc & dans le Dauphiné. Le Maréchal de la Meilleraïe en eut le commandement, & le Vicomte de Turenne fut nommé son Lieutenant-Général. On voulut d'abord assièger Perpignan : mais comme les Espagnols pouvoient secourir cette Place par le Port de Collioure, où il leur étoit aisé d'aborder, on se contenta de bloquer Perpignan, & on alla vers le milieu de Mars faire le siège de Collioure. Dans l'espace d'un mois on prit, l'épée à la main, tous les Forts que le Gouverneur avoit fait faire autour de la ville : elle se rendit le dix d'Avril.

1642.

10 d'Avr.

Conspiration de Cinqmars.

Après la prise de Collioure, le Roi partit de Narbonne pour aller investir Perpignan, d'où par le conseil des Médecins il revint quelque tems après à Narbonne, à cause du mauvais état de sa santé. Il ramena avec lui le Vicomte de Turenne en Languedoc, laissant le soin du siège aux Maréchaux de Schomberg (1) & de la Meilleraïe, qui prirent la ville par famine : Salces & plusieurs autres Places fortes furent emportées sans beaucoup de peine ; & la conquête du Rous-

(1) Charles de Schomberg Duc d'Alluin, issu de l'ancienne Maison de Schomberg dans la Misnie en Allemagne.

1642. fillon ne coûta qu'une feule Campagne. Ce fut pendant le fiège de Perpignan, qui avoit duré près de cinq mois, que le Duc de Bouillon fe trouva engagé de nouveau dans le parti des Efpagnols. La mort du Comte de Soiffons avoit délivré le Cardinal de Richelieu d'un ennemi redoutable; les autres Princes & Seigneurs qui avoient fouffert impatiemment l'autorité de ce Miniftre étoient morts, emprifonnés, ou exilés. Au moment qu'il fe flattoit de n'avoir plus rien à craindre, il fe vit menacé du plus grand danger qu'il eût jamais couru : ce que n'avoient pu faire ni les Princes du Sang, ni les Grands du Roïaume, ni les forces de l'Efpagne, ni les Armées de l'Empire, étoit fur le point d'arriver par les intrigues du jeune Cinqmars Grand-Ecuïer de France & Favori du Roi.

Cinqmars devoit fa fortune à Richelieu qui l'avoit produit à la Cour : fier de fa faveur, il voulut faire un perfonnage par lui-même, & s'affranchir de la dépendance de fon bienfaiteur : le Miniftre s'en apperçut. Richelieu, ardent à fervir fes amis, n'étoit pas moins inexorable dans fa haine contre ceux qui lui devenoient infidèles : animé d'un jufte reffentiment, il chercha à humilier Cinqmars, & à le noircir dans l'efprit du Roi. Le Grand-Ecuïer fe crut alors dégagé de toute reconnoiffance; & oubliant que les mauvais offices ne doivent jamais

effacer le souvenir des bienfaits essentiels, il travailla de son côté à indisposer le Roi contre le Cardinal : il s'appliqua à lui débaucher ses plus fidèles créatures, & se lia étroitement avec ses ennemis, par l'entremise du Président De Thou, qui avoit tous les talens, tout l'esprit & toute la réputation nécessaires, pour gagner ceux que la jeunesse de Cinqmars auroit pu jetter dans la défiance. 1642.

Le Duc de Bouillon engagé dans l'affaire de Cinqmars.

Le Duc de Bouillon fut un de ceux que l'on sollicita le plus vivement : De Thou y emploïa les discours les plus insinuans & les plus pathétiques ; en lui remontrant que c'étoit le Grand-Ecuïer à qui il devoit la conservation de Sedan, & qui avoit détourné les funestes effets de la vengeance du Cardinal. Les grandes ames sont fidèles à la reconnoissance, & se laissent quelquefois séduire par l'amitié. Le Duc de Bouillon ne put se défendre de voir Cinqmars ; le rendés-vous se donna à S. Germain en Laye, quelque tems avant le départ du Roi pour Perpignan. Cinqmars s'ouvrit au Duc sur ses dispositions & sur ses projets : après lui avoir peint avec les couleurs les plus vives le danger qu'il y auroit de laisser le Cardinal de Richelieu s'emparer de la Regence, si le Roi, dont la santé dépérissoit tous les jours, venoit à mourir : il lui fit sentir qu'alors il auroit tout à craindre d'un Ministre, qui avoit toujours marqué une si grande

1642. envie de le dépouiller de sa Souveraineté; & finit par lui confier que le Duc d'Orléans s'étoit mis à la tête du Parti ; & songeoit à le fortifier du secours des Espagnols. Le Duc de Bouillon répondit qu'il étoit prêt d'entrer dans tous les projets nécessaires pour empêcher que le Cardinal ne tyrannisât le Roïaume, après la mort du Roi ; mais qu'il n'approuveroit jamais qu'on eût aucun commerce avec les Espagnols, qu'il venoit de sortir de leurs mains, & qu'il n'y rentreroit plus. Le Duc de Bouillon qui vit ensuite le Duc d'Orléans, lui parla comme il avoit parlé à Cinqmars, & lui représenta fortement qu'un Prince comme lui, si le Roi mouroit, devoit fonder ses espérances plûtôt sur les Sujets du Roïaume, que sur des Etrangers : il lui promit cependant que si le Cardinal, après la mort du Roi, osoit manquer au respect dû à la Maison Roïale, Sedan seroit une retraîte pour la Reine, pour les Fils de France & pour S. A. R. La Reine reçut de lui les mêmes assurances. C'est ainsi que par reconnoissance pour Cinqmars, par amitié pour De Thou, & par la juste défiance que le Duc de Bouillon avoit du Cardinal, il se laissa engager dans ce complot, & se rendit suspect d'avoir eu part au Traîté d'Espagne; quoiqu'il l'eût toûjours déconseillé, & qu'il eût resisté avec une fermeté inébranlable à toutes les sollicitations qu'on avoit emploïées pour le déterminer à y entrer.

1642.

Gaston & Cinqmars traitent avec l'Espagne.

Malgré les représentations du Duc de Bouillon, & les conseils du Président De Thou, le Duc d'Orléans, & le Grand-Ecuïer traitèrent avec l'Espagne. Fontrailles ami intime de Cinqmars, homme de condition, plein d'esprit & de courage, fut choisi pour cette négociation: il se rendit à Madrid, conclut un Traité avec le Comte-Duc d'Olivarez; & se conduisit avec tant d'habileté & de secret, qu'il revint à Paris sans qu'on se fût apperçu de son absence, ni qu'on eût eu le moindre soupçon de son voïage.

Le Duc de Bouillon va commander en Italie.

Bien-tôt après, le Duc de Bouillon fut nommé Général de l'Armée de Piémont: il partit pour l'Italie à peu près dans le même tems que le Roi partit pour Perpignan. Le Ministre ne voulut point quitter le Roi, croïant retenir par sa présence une autorité que le Favori tâchoit d'ébranler tous les jours. Pendant ce voïage, Cinqmars reprit un nouvel ascendant sur l'esprit de son Maître: son crédit & sa faveur augmentèrent à un tel point, que le Cardinal, allarmé plus que jamais, s'adressa au Prince Henri-Frédéric oncle du Vicomte de Turenne, pour le prier d'écrire à Louis XIII en sa faveur: mais la lettre du Prince d'Orange produisit très peu d'effet, & la cabale de Cinqmars prévaloit toûjours. Le Cardinal étant arrivé à Narbonne y tomba malade, & le Roi continua sa route vers Perpignan. Richelieu accablé de la maladie, l'étoit encore plus

1642. de l'idée dont il s'occupoit ſans ceſſe, que Cinqmars profiteroit de ſon abſence, pour achever de la ruïner auprès du Roi. Dans cette ſituation il ſe fit tranſporter, malgré ſa foibleſſe & ſa langueur extrême, de Narbonne à Taraſcon, dans un païs dont le Gouverneur lui étoit dévoué. Là, dévoré d'inquiétudes & plongé dans le plus noir chagrin, il perdit cette préſence d'eſprit & cette fermeté qui l'avoient toûjours ſoutenu. Ce grand Miniſtre qui avoit éloigné la Reine, humilié les Seigneurs, terraſſé l'Héréſie, abattu l'Eſpagne, arrêté les victoires de l'Empereur, attiré l'attention de tous les Princes de l'Europe, devint un homme foible, ſans reſſource, sans courage, qui ne trouve plus d'expédiens pour prévenir la diſgrace, & qui n'oſe l'enviſager.

Richelieu découvre le Traité d'Eſpagne.

Il ſuccomboit à ſa foibleſſe, lorſqu'un hazard imprévu tout à coup le releva: dans ce moment critique, il découvrit le Traîté ſecrét fait avec l'Eſpagne. On n'a jamais bien ſu qui fut celui qui rendit ce ſervice important au Miniſtre; mais il eſt ſûr qu'il reçut une copie de ce Traité, lorſqu'il s'y attendoit le moins. Il la lut avec tranſport, & il y trouva les articles ſuivans: (1) Que pour terminer une longue & ſanglante guerre également funeſte à la France, à l'Eſpagne, à l'Empire & à toute la Chrétienté, & pour contraindre le Roi Très-Chrétien à

(1) Voiés les Mém. de Vittorio Siri de cette année.

faire une paix avantageuſe aux deux Couronnes, Sa Majeſté Catholique fourniroit douze mille hommes d'Infanterie & cinq mille Chevaux à S. A. R. le Duc d'Orléans, & à deux de ſes amis unis avec lui : qu'auſſi-tôt que S. A. R. ſe retireroit dans une Place fortifiée, dont il étoit convenu avec ſes deux ami, S. M. C. lui fourniroit quatre cens mille écus pour faire tous les préparatifs de la guerre, & cent mille florins par mois pour entretenir les troupes néceſſaires; que S. A. R. commanderoit cette Armée, & que ſes deux amis feroient nommés Maréchaux de Camp par l'Empereur avec huit mille florins de penſion par mois; que l'Armée Impériale qui étoit en Flandre, & celle des Eſpagnols commandée par le Duc d'Orléans, ſe joindroient pour s'aider mutuellement; que le Roi d'Eſpagne & le Duc d'Orléans ne feroient point la paix avec la France l'un ſans le conſentement de l'autre; & qu'enfin la Place de retraîte & les deux Seigneurs feroient nommés après la ratification des articles ci-deſſus. On trouva à la fin de ce Traîté une apoſtille, par laquelle on déclaroit que la ville en queſtion étoit SEDAN, & que les deux perſonnes unies avec le Duc d'Orléans étoient LE DUC DE BOUILLON & LE GRAND-ECUYER DE FRANCE. 1642.

Dès que le Cardinal eut fait cette importante découverte, il dépêcha au Roi le Sécrétaire d'Etat Chavigni, pour lui remettre à lui- **Empriſonnement de Cinqmars & de De Thou.**

1642. même la copie du Traîté, pour l'inſtruire de toutes les conſéquences de cette dangereuſe conſpiration, & pour lui exagèrer toutes les horreurs de l'ingratitude de Cinqmars. Le Roi étant tombé malade devant Perpignan, s'étoit fait porter à Narbonne, & ſes forces commençoient à ſe rétablir, lorſque Chavigni arriva. L'idée de cette conſpiration fit une telle impreſſion ſur l'eſprit de Louis XIII. qu'il paſſa ſur le champ de la tendreſſe à la haine pour Cinqmars, & de l'averſion à l'amitié pous le Cardinal, ſentant la perfidie de l'un, & le beſoin qu'il avoit de l'autre. Le Roi fit arrêter Cinqmars, & en même tems De Thou, que ſes liaiſons intimes avec le Grand Ecuïer rendoient ſuſpect. Il ordonna qu'on les conduiſît au Château de Pierre-enciſe; pour lui, il ſe fit tranſporter, malgré ſa foibleſſe, à Taraſcon. Le Duc d'Orléans aïant appris cette nouvelle, pour ne pas s'expoſer aux reſſentimens du Roi & à la vengeance du Miniſtre, révéla tout le ſecrêt: il s'excuſa de ne pouvoir repréſenter l'original du Traîté, parce qu'il l'avoit brûlé; mais il en donna une copie ſignée de ſa main, & contreſignée par le Sécrétaire de ſes commandemens. Le Cardinal, muni d'une pièce ſi déciſive pour la perte totale de ſes ennemis, fit travailler à leur procès.

Empriſonnement du Duc de Bouillon.

Auſſi-tôt que Cinqmars fut pris, & avant que de faire aucun éclat, la Cour avoit envoïé des ordres en Piémont, pour s'aſſûrer

du Duc de Bouillon : on n'osa les lui signifier à la tête d'une Armée dont il étoit fort aimé, & l'on en différa l'exécution jusqu'au lendemain qu'il devoit aller à Casal : il y fut arrêté & conduit à Pierre-encise. Dès le même jour qu'il y arriva, ses amis lui firent tenir secrêtement un billet, qui l'instruisoit de tout ce qui s'étoit passé. Son indignation fut extrême, en apprenant que non-seulement Fontrailles avoit promis au Roi d'Espagne, de la part de Gaston, que le Duc de Bouillon entreroit dans le Traîté, & donneroit Sedan pour Place de sûreté; mais encore, qu'à son insu on avoit obtenu pour lui une pension de Philippe IV. Fontrailles dans la suite, pour se justifier de cette supercherie, osa soutenir que le Duc de Bouillon avoit été le prémier moteur du Traîté avec l'Espagne : mais les procédures faites contre le Duc, dans lesquelles on voit qu'il se purge parfaitement de cette accusation, aussi-bien que les lettres qu'il écrivit à la Reine & à Gaston après la mort du Roi & du Cardinal, (1) démontrent clairement le contraire. 1642.

Cependant le Chancelier Séguier travailloit à l'instruction du procès, avec beaucoup de diligence. Cinqmars & De Thou furent condamnés à avoir la tête tranchée, l'un comme auteur du Traîté d'Espagne, l'autre pour l'avoir su & ne l'avoir pas révélé : ils

Mort de Cinqmars & de De Thou.

(1) Voïés les Preuves à la fin, N. I.

1642. moururent avec beaucoup d'intrépidité & de grands ſentimens de Religion,

Elargiſſement du Duc de Bouillon.

Le Duc de Bouillon demeuroit tranquille, dans la fauſſe confiance qu'il n'avoit fait que l'action d'un homme d'honneur, en ne trahiſſant pas le ſecrêt de ſes amis; & qu'il ſuffiſoit, pour n'être pas criminel, de n'avoir donné aucun pouvoir & de n'avoir rien ſigné touchant le Traîté d'Eſpagne: mais lorſqu'il apprit par la condamnation du Préſident De Thou, que les Loix ne ſont pas plus ſévères contre ceux qui commettent le crime de Lèſe-Majeſté, que contre ceux qui ne le révèlent pas, il ne douta point de ſa perte, & ne ſongeá plus qu'à mourir avec les ſentimens héroïques, qu'il avoit montrés pendant ſa vie. Les procèdures qu'on fit contre lui n'eurent pourtant aucune ſuite: les vives inſtances de ſes oncles le Prince d'Orange & le Landgrave de Heſſe en ſa faveur, jointes à celles du Vicomte de Turenne, dont le Cardinal connoiſſoit tout le mérite, adoucirent le Miniſtre: mais ce qui contribua le plus efficacement au ſalut de cet illuſtre Criminel, fut la conduite ferme de la Ducheſſe de Bouillon, qui menaça de livrer Sedan aux Eſpagnols, ſi l'on faiſoit mourir ſon mari. Comme le Cardinal en vouloit moins à la perſonne du Duc de Bouillon, qu'à ſa Souveraineté, il conclut bien-tôt avec lui un accommodement, par lequel il fut règlé que les troupes du Roi entreroient dans Sedan;

que

que Sa Majesté donneroit en échange de cette ville plusieurs grandes terres du Roïaume; & que, pendant que l'on travailleroit à l'exécution de cet échange, le Duc de Bouillon sortiroit de prison & se retireroit à Turenne. 1642.

Mort de Richelieu & de Louis XIII,

L'acquisition de Sedan, qui depuis est demeuré uni à la Couronne, fut un des derniers avantages que le Cardinal de Richelieu procura à la France: ce grand Ministre mourut, après avoir été pendant les dix huit années que dura son administration, moins aimé que redouté; mais admiré de tous les hommes, & même de ceux qui avoient eu des sujets de le haïr. Il avoit choisi, avant sa mort, le Cardinal Mazarin pour lui succèder dans le Ministère; & son choix fut agréé. Le Roi mourut cinq mois après Richelieu; laissant la Reine Anne d'Autriche sa femme Régente du Roïaume, pendant la minorité de Louis XIV, qui n'avoit alors que quatre ans & demi. 1643. 14 de Mai.

Le Vicomte de Turenne retourne en Italie.

La Reine, dès le commencement de son administration, donna au Vicomte de Turenne une marque de la plus haute estime. La face des affaires d'Italie étoit entièrement changée: les Espagnols aïant été obligés de jetter leurs principales forces du côté de la Catalogne, & ne pouvant plus secourir le Prince Thomas comme auparavant, n'avoient songé qu'à s'assurer pour eux-mêmes des Places conquises en Piémont, en les gar-

1643. niſſant de leurs propres troupes, contre la foi des Traîtés. Le Prince Thomas ſe voïant ainſi abandonné, & expoſé tous les jours à recevoir de nouveaux affronts, avoit prêté l'oreille aux remontrances de ſa belle-ſœur, & rompant ouvertement avec l'Eſpagne, s'étoit raccommodé avec la France. La Reine Régente lui envoïa bien-tôt des Lettres-patentes de GENERAL DES ARMEES DU ROI EN ITALIE: mais comme on ne comptoit pas encore beaucoup ſur ſon attachement, on vouloit avoir auprès de lui un homme ſûr; & ce fut le Vicomte de Turenne que l'on choiſit pour ce poſte de confiance. Le Prince Thomas goûta l'eſprit du jeune Vicomte, ſentit la ſupériorité de ſes connoiſſances dans l'Art militaire, & lui abandonna la conduite de l'Armée; d'autant plus que ſa mauvaiſe ſanté le mettoit lui-même hors d'état d'agir.

Le Vicomte aſſiège Alexandrie prend Trin, & eſt fait Maréchal de France.

Turenne remplit avec autant de gloire que de modeſtie les fonctions de Général. Pour obliger les Eſpagnols à ſortir du Piémont, il feignit de vouloir porter la guerre dans le Milanés, & marcha d'abord vers Alexandrie: il fit inveſtir cette Place, de manière que les ennemis pouvoient y jetter du ſecours, par les grands intervalles qu'il laiſſa exprès entre les quartiers de ſon Armée. Les Eſpagnols ne manquèrent pas de donner dans le piège, & tirèrent preſque la moitié de la garniſon de Trin, ville du Pié-

mont, pour la jetter dans Alexandrie, ville du Milanés : alors le Vicomte, qui n'avoit feint de vouloir prendre Alexandrie, que pour faire dégarnir Trin, alla assièger cette dernière Place dans les formes. On attaqua les dehors, & ils furent bien-tôt emportés : les Espagnols vinrent reconnoître les quartiers des François, pour tâcher de faire rentrer dans la Place les troupes qu'ils en avoient tirées. N'aïant pu y réüssir, ils tentèrent le même stratagème que le Vicomte; feignirent d'en vouloir à Asti & l'allèrent investir, mais inutilement : comme le Vicomte l'avoit pourvu de tout ce qui étoit néceſſaire pour soutenir un long siège, il continua celui de Trin, & après six semaines, prit la ville. Dans le tems qu'il se préparoit à reconquérir de même toutes les Places du Piémont, que les Espagnols y occupoient, la Reine lui envoïa le bâton de Maréchal de France : il n'avoit alors que trente deux ans.

1643.

24 de Septembre.

Tel fut l'apprentiſſage du Vicomte de Turenne dans l'Art militaire, pendant l'espace de dix-sept années entières, qu'il servit sous plusieurs Généraux differens, sans commander en chef. Il porta le mousquet un an comme Volontaire, fut quatre ans Capitaine, quatre ans Colonel (1), trois

Sentimens & paroles du Vicomte sur les caractères de ses quatre Maîtres.

(1) Le Régiment de Turenne fut toûjours conservé, & devint une école de milice, d'où sortirent plu-

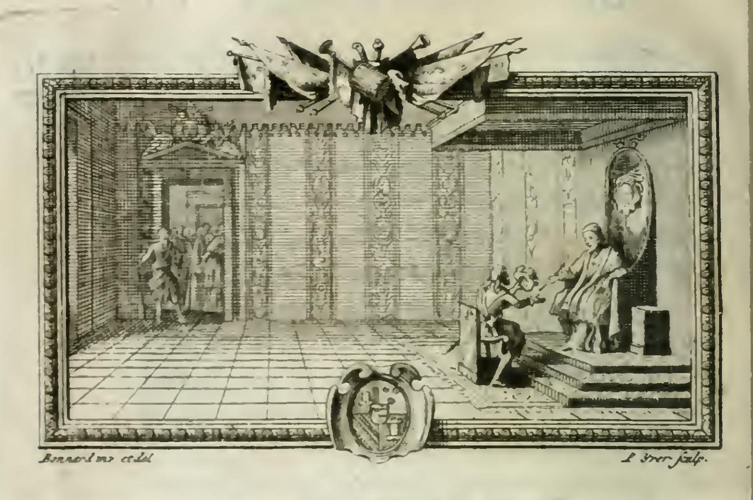
1643. Maréchal de Camp, & cinq ans Lieutenant-Général. Rien ne lui fait plus d'honneur, que l'aveu de ce qu'il croïoit devoir à chacun de ses Maîtres. Il disoit ,, qu'il tenoit ,, du Prince Henri d'Orange son oncle, les ,, principes de bien choisir un Camp: d'at- ,, taquer une Place selon les règles; de for- ,, mer de loin un projet, de le rouler long- ,, tems dans sa tête, & de n'en rien faire ,, paroître qu'au moment de l'exécution; ,, d'être dépouillé d'ostentation, & de se ,, remplir de sentimens vifs & relevés pour ,, l'intérêt de la Patrie plutôt que pour sa ,, propre gloire". En parlant du Duc de Weymar, il disoit ,, que de rien ce Gé- ,, néral faisoit toutes choses, & ne s'énor- ,, gueillissoit point de ses succès; que lors- ,, qu'il avoit du malheur, il ne songeoit ,, pas tant à se plaindre, qu'à s'en relever; ,, qu'il aimoit mieux se laisser blâmer injuste- ,, ment, que de s'excuser aux dépens de ,, ses amis qui avoient manqué dans l'action; ,, qu'il étoit plus occupé à réparer ses fau- ,, tes, qu'à perdre son tems en apologies; ,, & enfin qu'il cherchoit plus à se faire ai- ,, mer par les soldats, qu'à s'en faire crain- ,, dre". Il avoit remarqué sous le Cardinal de la Valette, ,, que pour être agréable ,, aux Militaires, il faloit en allant à l'Ar-

sieurs Lieutenans-Généraux, Maréchaux de France, & Officiers les plus habiles & les plus distingués.

„ mée, renoncer aux fausses délicatesses de „ la Cour, à la galanterie, aux amusemens „ du bel-esprit, & vivre avec les Officiers „ à leur mode, sans façon, & sans affectation. Il fut confirmé, en voïant la conduite du Comte d'Harcourt, dans la grande maxime de César, „ que de toutes les „ vertus militaires, la diligence & l'expédition sont les plus essentielles; & qu'elles „ entraînent ordinairement le succès, quand „ elles sont accompagnées de circonspection „ & de prudence. 1643.

Fin du prémier Livre.





HISTOIRE
DU
VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE SECOND.

1644.

Le Duc de Bouillon revient à la Cour & quitte la France.

APRES la mort de Louis XIII, le Duc de Bouillon étoit parti de Turenne, pour se rendre à la Cour, & y avoit été très bien reçu: on jugea par l'accueil favorable de la Reine, qu'il rempliroit les premières places de l'Etat; mais il vit peu à peu se refroidir pour lui & la Reine, & le Duc d'Orléans, aux intérêts duquel il s'étoit sacrifié. Le Cardinal Mazarin, jaloux

de ses talens, chercha à le dégoûter par les difficultés qu'il fit naître sur l'échange de Sedan, & sur la conservation de son rang. Le Duc offensé ne put s'empêcher d'en marquer son ressentiment; & Mazarin appréhendant qu'il ne songeât aux moïens de se venger, proposa en plein Conseil de le faire arrêter. Le Duc aïant été averti des desseins du Ministre, retourna en diligence à Turenne, & résolut de sortir promtement du Roïaume. Pendant qu'il délibèroit en quel païs il iroit se mettre à l'abri des mauvais traîtemens de Mazarin, le Pape Urbain VIII. lui fit offrir par un Prélat Italien, la Charge de Généralissime des troupes de l'Eglise dans la guerre appellée Barberine: (1) il accepta l'offre & se rendit à Rome, où la jalousie & l'injustice du Cardinal le poursuivirent. L'Ambassadeur de France aïant mandé à Paris, qu'on alloit traîter le Duc de Bouillon à Rome dans les

1644.

(1) Les Cardinaux Antoine & François Barberin, neveux du Pontife Urbain VIII, proposérent au Duc de Parme de leur vendre quelques terres de Castro qui étoient voisines des leurs: cette demande fut rejettée, & les Barberins poussèrent leur oncle à s'en venger, en révoquant certains droits que les Papes avoient accordé aux Farnèses. Le Duc irrité prit les armes, déclara la guerre au S. Siège, & eut recours aux Vénitiens aussi-bien qu'aux Ducs de Modène & de Toscane qui se liguèrent contre l'Etat Ecclésiastique. Le Cardinal Antoine leva des troupes, & le Pape pria le Duc de Bouillon d'en être le Généralissime.

1644 cérémonies publiques, en Prince Souverain, fut chargé de s'y oppofer, fous prétexte que le Duc pendant fa prifon de Pierre-encife avoit été dépouillé de fa Souveraineté. Le Duc fit repréfenter au Pape qu'il jouïffoit toûjours des mêmes droits, avec l'agrément du Roi, & que Sa Majefté tenoit Sedan au même tître qu'elle occupoit Cafal, dont la propriété étoit demeurée au Duc de Mantoue. Le Cardinal Barberin répondit, „ que „ la Cour de Rome, circonfpecte dans tou- „ tes fes démarches, avoit coûtume, avant „ que de paffer des títres aux Princes étran- „ gers, d'examiner s'ils leur étoient dûs": il pria donc le Duc de Bouillon de trouver bon que l'on approfondît les droits de fa Maifon. Les Commiffaires qui furent nommés pour confulter les Archives du Vatican, après beaucoup de recherches, fournirent des Mémoires (1) par lefquels il étoit prouvé que dans plufieurs Actes autentiques, le Roi Très-Chrétien, le Roi Catholique & l'Empereur avoient traîté les Princes de Sedan comme Souverains. Le Duc, fur le rapport des Commiffaires, fut reconnu pour tel; les honneurs attribués à cette qualité lui furent accordés dans les cérémonies publiques, comme dans le particulier; & le Pape lui donna même le fauteuil.

(1) Voïés les Mém. de Chaufour rapportés par M. Baluſe.

1644.

Le Vicomte de Turenne va commander en Allemagne.

L'éclat avec lequel le Duc de Bouillon paroiſſoit à Rome, fit craindre au Cardinal Mazarin, qui ne connoiſſoit pas encore le caractère du Vicomte de Turenne, qu'il n'y eût du danger à laiſſer plus longtems ce Général en Italie, ſi près d'un frère mécontent & irrité : il l'envoïa en Allemagne recueillir les reſtes de l'Armée Weymarienne. Le Maréchal de Guébriant mort depuis peu (1) d'une bleſſure reçûë au ſiège de Rotweil (2), avoit été le Général de cette Armée pendant quatre ans ; & le Comte de Rantzau ſon ſucceſſeur l'avoit menée aux environs de Dutlingue ville de Suabe ſur le Danube, où le Comte Mercy Général des troupes Bavaroiſes (3) le ſurprit, le battit, & le fit priſonnier avec la plûpart de ſes Officiers-Généraux, & preſque toutes ſes troupes, à la reſerve de cinq ou ſix mille chevaux qui ſe ſauvèrent en-deçà du Rhin. Avec ces débris, il faloit défendre les bords du fleuve contre les Armées de l'Empereur, du Duc de Bavière & du Duc de Lorraine, qui s'étoient réünies dans l'eſpérance de profiter des diſgraces des François. Pour ſurcroît de malheur, Torſtenſon, que la Reine Chriſtine avoit envoïé pour commander les Suèdois en Allemagne après la

(1) Mr. de Guébriant mourut le 24 Nov. 1643.

(2) Ville Impériale à la ſource du Nekre.

(3) François Mercy Gentilhomme Lorrain, & natif de Longvvy dans le Barrois.

1644. mort du Général Banier, étoit allé dans le Holſtein ſans donner avis de ſon départ. Tel étoit le triſte état des affaires en Allemagne, lorſque le Vicomte de Turenne eut ordre de s'y rendre. Le Cardinal l'obligea d'abandonner l'Armée triomphante d'Italie, pour aller ramaſſer des troupes défaites, diſperſées, ſans Chef, ſans argent & ſans armes. A ce nouveau traît, le Vicomte ne douta plus des diſpoſitions peu favorables du Miniſtre pour lui & pour ſa Maiſon. Mais bien loin de marquer aucun reſſentiment, il parut ſatisfait; regardant l'emploi qu'on lui donnoit comme une occaſion d'acquérir encore plus de gloire, par les difficultés qu'il auroit à ſurmonter. Il partit pour l'Alſace, & arriva à Colmar au mois de Décembre 1643. Comme les ennemis ne tenoient plus la campagne, ſon prémier ſoin fut de procurer de bons quartiers à ſes troupes: il les retira de l'Alſace qui étoit ruïnée, & les mena dans les montagnes de Lorraine paſſer l'Hiver. Cette Armée manquoit généralement de tout: pour ſubvenir plus promtement à ſes beſoins, Turenne, avant que la Cour envoïat de l'argent, emprunta ſur ſon crédit des ſommes conſidérables; & pendant que la plûpart des Grands du Roïaume vendoient à très haut prix les moindres ſervices qu'ils rendoient à la Couronne, il fit remonter à ſes dépens cinq mille cavaliers, & habiller quatre mille fan-

taſſins, qui compoſoient toute l'Armée du Roi. Il n'étoit guères poſſible d'entreprendre rien d'important avec un ſi petit nombre : le Vicomte néanmoins, dès le commencement du Printems, forma le deſſein de ſurprendre le frère du Général Mercy : ſachant qu'il étoit cantonné avec deux mille chevaux au delà de la Forêt noire dans Hutinghen près de la ſource du Danube, il s'avança vers le Rhin, & le paſſa à Briſac. 1644.

Sa généroſité envers d'Erlac Gouverneur de Briſac.

D'Erlac Gouverneur de cette Place l'avoit abandonnée à l'approche du Vicomte, & lui marquoit par une lettre qu'étant perſuadé que la Cour ſe défioit de ſa fidèlité, il étoit ſorti de la ville & la lui remettoit entre les mains. Le Vicomte qui connoiſſoit le mérite de cet Officier, bien-loin de profiter de ſa foibleſſe & de s'emparer de ſon Gouvernement, lui envoïa Tracy, un de leurs amis communs, pour le prier de revenir inceſſamment & de reprendre ſon emploi. Turenne aïant raſſuré d'Erlac continua ſa route vers la ſource du Danube, fit attaquer Gaſpar Baron de Mercy par quatre ou cinq régimens, défit ſa Cavalerie, & prit trois ou quatre cens hommes avec beaucoup d'Officiers : le reſte ſe ſauva dans l'Armée de Bavière commandée par le Général Comte de Mercy, frère du Baron.

Préparatifs pour

Cependant les différentes Puiſſances de l'Europe ſongeoient à la paix générale. Il

1644.

le Congrès de Munster.

y avoit déja près de vingt-cinq ans que l fatale guerre de Religion allumée par le troubles de Bohème duroit dans l'Empire & avoit embrasé successivement toute l Chrétienté. Les divers succès dont elle fu accompagnée en avoient enfin rebuté le deux partis : il s'étoit élevé dans tout l'Empire depuis trois ans, un cri unanime de Princes & des Etats qui demandoient la paix Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg qui par-dessus tous la désiroient ardemment avoient engagé les Rois d'Angleterre & d Dannemarc à offrir leur médiation entre le Princes Protestans ; & le Pape Urbain VIII avoit offert la sienne aux Princes Catholiques. L'Empereur s'étoit rendu à Ratisbonne, où il avoit convoqué la Diète d l'Empire, pour y délibèrer sur les moïen les plus propres à terminer la guerre On avoit disputé longtems sur le choix du lieu où se tiendroient les Assemblées ; & ce n fut qu'après de grandes contestations que l'on tomba d'accord, par un Traité signé à Hambourg en 1641, que les négociations se feroient à Munster & à Osnabrug en Westphalie ; que la France traiteroit à Munster & la Suède à Osnabrug, que chacune d ces deux Couronnes auroit un Résident dans la ville où l'autre auroit ses Plénipotentiaires, pour se communiquer mutuellement leurs resolutions ; qu'enfin les deux Traités ne devant être regardés que comme un seul,

l'une des deux Couronnes ne feroit la paix que lorsque l'autre seroit satisfaite. Dès ce moment, toute l'Europe conçut l'espèrance d'une prochaine paix; & l'ouverture de l'Assemblée devoit se faire au mois de Mars 1642: mais le Cardinal de Richelieu, qui n'estimoit pas que le tems fût encore venu, où la France pût retirer des avantages assés considérables de la paix, avoit affecté de la retarder, en portant trop haut les prétensions de son Maître; les expéditions militaires continuèrent, les François & les Suèdois s'unirent, & la paix s'éloigna. La mort de Richelieu fit renouer les Conférences, & la déroute de l'Armée Françoise en Allemagne, après la mort du Maréchal de Guébriant, détermina le Cardinal Mazarin à envoïer des Plénipotentiaires à Munster. On choisit pour cet emploi deux des plus habiles négociateurs qu'il y eût en France, les Comtes d'Avaux & Servien, dont les caractères étoient fort opposés. Comme ces deux Ministres se disputoient la prémière place, on envoïa le Duc de Longueville pour prévenir tout sujet de dissension entre eux, aussi-bien que pour donner plus de crédit à une Ambassade qui auroit un Prince pour Chef. Depuis plusieurs siècles, il ne s'étoit point fait de négociations où tant de Monarques, de Princes & d'Etats Souverains eussent été intèressés, & où l'on eût emploïé un si grand nombre de poli- 1644.

1644. tiques habiles. Le Congrès s'ouvrit enfin vers le commencement d'Avril de cette année.

Le Vicomte marche au secours de Fribourg.

(1) Au mois de Mai, l'Armée Bavaroise se trouvant rétablie par les bons quartiers, & augmentée jusqu'au nombre de huit mille hommes de pied & de sept mille chevaux par les recruës qu'elle avoit faites, alla assiéger Fribourg qui est à cinq lieues de Brisac. Le Vicomte de Turenne marcha en diligence au secours de cette Place, avec son Armée qui n'étoit que de dix mille hommes, & joignit l'ennemi dans une plaine près de Fribourg. Le Général Mercy, qui ne s'attendoit pas à une marche si promte, n'avoit eu le tems que d'ouvrir la tranchée devant la ville, sans se saisir des postes avantageux aux environs. Le Vicomte s'apperçut de cette faute, & se flatta de pouvoir en profiter, malgré l'inégalité de ses forces, voïant qu'une montagne appellée la montagne noire, qui commandoit la plaine, n'étoit point occupée par les Bavarois, il ordonna à deux régimens réünis dans un seul bataillon de mille hommes d'y marcher, & fit avancer le reste de l'Infanterie pour les soutenir. Sur ce mouvement, l'ennemi détacha une vingtaine de soldats qui par l'autre

(1) Ici l'on mêle le recit de Mr de Turenne avec les faits qu'on trouve dans la Relation de la Campagne de Fribourg par Mr. le Marquis de la Moussaïe, retouchée par La Chapelle.

côté de la montagne en gagnèrent promtement le sommet. A leur prémière décharge, les François croïant que toute l'Infanterie ennemie étoit sur la montagne, la côtoïèrent, au-lieu de monter; ils plièrent à la seconde, & descendirent précipitamment: leur desordre donna lieu à Mercy de s'emparer de la montagne, & Turenne alla se camper sur une petite éminence à la vue de l'ennemi, qui continua le siège. Après quelques escarmouches, & un combat de Cavalerie où sept à huit cens chevaux des Bavarois furent défaits, aïant appris que la ville capituloit, il ne voulut plus rien hazarder pour la secourir, & se retira à une lieue & demie de Fribourg.

1644.

18 Juillet.

La Cour informée que l'Armée du Roi étoit trop foible pour attaquer les Impériaux, ordonna à Louis de Bourbon Duc d'Enguien d'aller joindre le Vicomte de Turenne. Le Duc s'étoit déja fait connoître: Rocroi l'avoit vu arrêter à l'âge de vingt-deux ans, la marche rapide des Espagnols jusques-là victorieux, & tailler en pièces leur redoutable Infanterie. Par cette action éclatante, plus encore que par sa naissance, il mérita de commander en chef les troupes Françoises, qu'on envoïoit en Allemagne pour s'opposer aux progrès du Comte Mercy. Entre plusieurs qualités éminentes, le Général Bavarois avoit supérieurement l'art de se mettre à couvert de toute surprise, par

Le Duc d'Enguien va joindre le Vicomte de Turenne près de Fribourg.

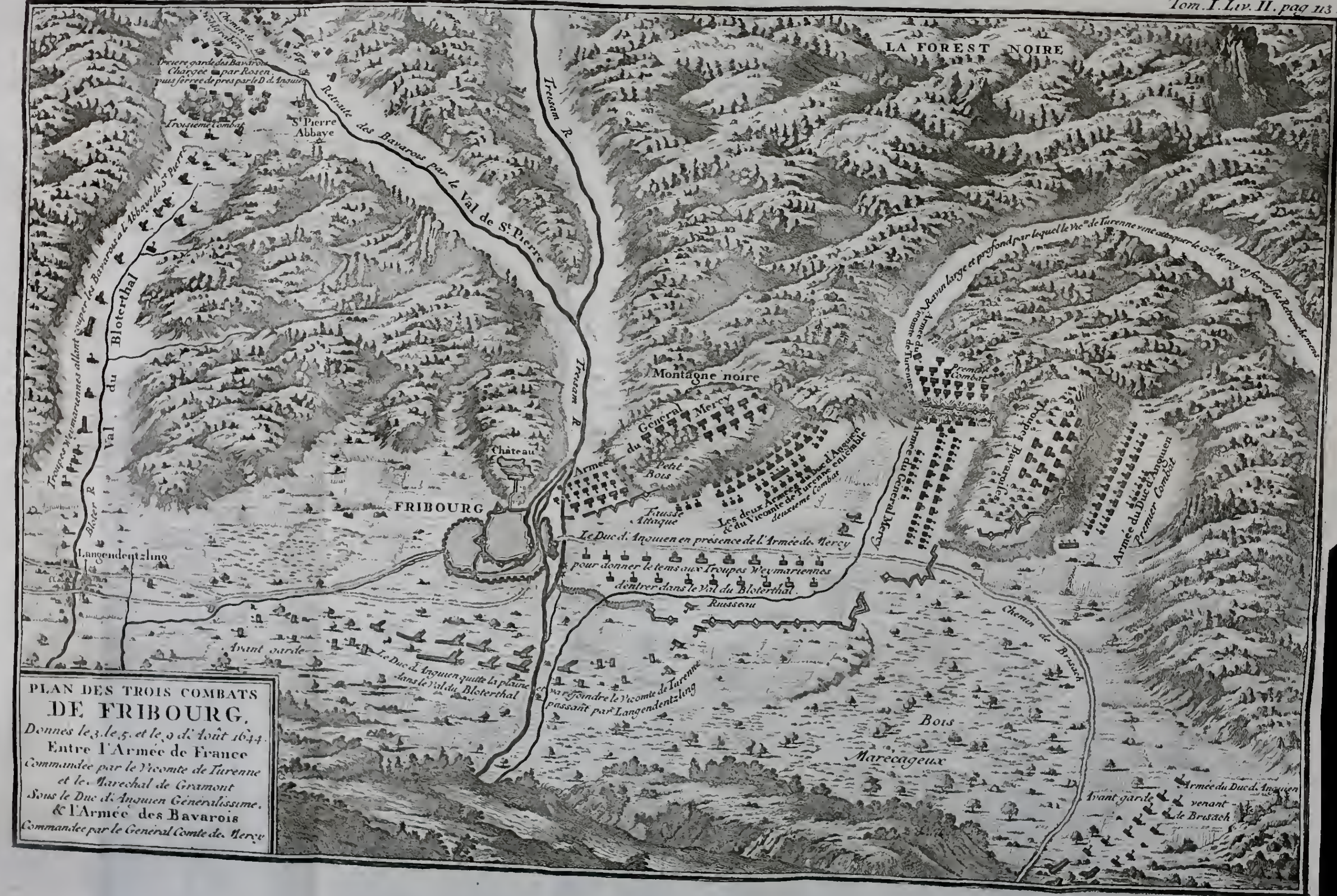
1644. la régularité de ses mouvemens; de pénétrer dans le dessein de ses ennemis, comme s'il avoit assisté à leurs conseils; & de suppléer à l'inégalité du nombre par le choix des campemens. Contre un semblable ennemi, il ne falloit pas moins qu'Enguien ou Turenne: le Prince & le Vicomte étoient de caractères différens; mais animés tous deux du même amour du bien public, ils entrèrent toûjours dans les mêmes vuës, sans que rien pût altèrer leur union.

Le Duc d'Enguien arrive au Camp du Vicomte & y tient un Conseil de guerre.

Le Duc d'Enguien étoit à Amblemont près de Mouzon, lorsqu'on lui manda de partir pour l'Allemagne: en treize jours de marche, il se rendit près de Brisac avec dix mille hommes; & chargeant Marsin (1) de leur faire passer le Rhin, il s'avança avec le Maréchal de Gramont vers le Camp du Vicomte, où il ne fut pas plû-tôt arrivé qu'il tint Conseil de guerre. Turenne, parfaitement instruit de l'état des Bavarois, fut d'avis qu'on menât l'Armée par Langendentzling & le Val de Bloterthal, jusques dans le Val S. Pierre, pour couper les vivres aux ennemis qui ne pouvoient en faire venir que de Villingen, au-delà des montagnes de la Forêt noire, à deux lieuës des

(1) Jean-Gaspard Ferdinand Seigneur Liègeois, depuis Comte du Saint Empire, & Chevalier de l'Ordre de la Jarretière en Angleterre.

n-
it
a-
Roi,
tion
np
va-


LA FOREST NOIRE
Tresam R.
Retraite des Bavarois par le Val de St. Pierre
St. Pierre Abbaye
Trousieme Combat
Chemin de Wolfsgraben
Derriere garde des Bavarois Chargée par Rosen puis serree de pres par le D. d'Anguien
Troupes Weymariennes allant couper les Bavarois à l'Abbaye de St. Pierre
Val du Bloterthal
Bloter R.
Montagne noire
Armée du General Mercy
Chateau
FRIBOURG
Petit Bois
Fausse Attaque
Les deux Armées du Duc d'Anguien & du Vicomte de Turenne ensemble deuxieme Combat
Armée du Vicomte de Turenne
Armée du General Mercy
Premier Combat
Troupes Bavaroises
Armée du Duc d'Anguien Premier Combat
Un Ravin large et profond par lequel le Vte. de Turenne vint attaquer le Gal. Mercy et forcer ses Retranchemens
Langendentzling
Le Duc d'Anguien en présence de l'Armée de Mercy pour donner le tems aux Troupes Weymariennes d'entrer dans le Val du Bloterthal
Ruisseau
Chemin de Brisach
Avant garde
Le Duc d'Anguien quitte la plaine dans le Val du Bloterthal et va rejoindre le Vicomte de Turenne passant par Langendentzling
Bois Marecageux
Avant garde
Armée du Duc d'Anguien venant de Brisach
PLAN DES TROIS COMBATS
DE FRIBOURG.
Donnés le 3. le 5. et le 9 d'Août 1644.
Entre l'Armée de France
Commandée par le Vicomte de Turenne
et le Marechal de Gramont
Sous le Duc d'Anguien Généralissime.
& l'Armée des Bavarois
Commandée par le Général Comte de Mercy

des sources du Danube: ajoûtant qu'il étoit aussi facile de les affamer, qu'il seroit périlleux de les forcer dans un Camp fortifié par tous les avantages de la situation, & défendu par de vieilles troupes, qui avoient à leur tête le plus grand Général de l'Allemagne. D'Erlac & le Maréchal de Gramont furent du même sentiment: le Duc d'Enguien seul voulut absolument qu'on attaquât les ennemis dans leurs retranchemens: il alla donc reconnoître lui-même le Camp des Bavarois & les lieux voisins avec le Vicomte, qui lui montra un défilé, par lequel une partie de son Armée pourroit les prendre par le flanc gauche, pendant que l'autre partie attaqueroit par le front & par le flanc droit. 1644.

Dénombrement des troupes du Roi, & situation du Camp des Bavarois.

Les troupes du Roi, dont le Duc d'Enguien étoit Généralissime, se trouvoient partagées en deux Corps: l'un que l'on nommoit l'Armée de France, composé de six mille fantassins & de quatre mille chevaux, sous les ordres du Maréchal de Gramont; & l'autre, appellée l'Armée Weymarienne, commandée par le Vicomte de Turenne, étoit de cinq mille chevaux & de cinq mille hommes de pied: l'Armée Bavaroise montoit environ à quinze mille hommes; mais elle étoit campée dans un lieu presque inaccessible, peu distant de Fribourg. Cette ville est située au pied des montagnes de la Forêt noire, qui s'ouvrent en forme

1644. de croissant, d'un côté par le Val S. Pierre, & de l'autre par le Val du Bloterthal; l'un & l'autre se terminent près d'un Monastère appellé l'Abbaïe du Val S. Pierre. Au devant de Fribourg, est une petite plaine arrosée d'un ruisseau, bornée sur la droite par des montagnes escarpées, & sur la gauche entourée de bois marécageux, au travers desquels il n'y a pour chemin de Brisac à Fribourg, qu'un passage très étroit. Ce fut dans un lieu si avantageux que se posta le Général Mercy: son Camp, qui occupoit la petite plaine, étoit étendu le long du ruisseau, & fortifié d'un grand retranchement: il avoit Fribourg derrière lui, & devant lui une hauteur. Sur la pente de cette hauteur, du côté des François, il fit faire un Fort palissadé, où il mit six cens hommes avec de l'artillerie: de là il poussa le long d'un bois, en montant vers le sommet, une Ligne défenduë par des Redoutes, à deux cens pas de distance l'une de l'autre; & pour en rendre l'accès plus difficile, il fit abattre tout le long de cet ouvrage, quantité d'arbres, dont les branches à demi coupées & hérissées en tous sens, tenoient lieu de chevaux de frise. Entre la hauteur qui étoit à la tête du Camp des ennemis, & les montagnes qui dominoient sur le côté gauche en venant de Fribourg, se trouvoit le défilé, où l'on ne pouvoit arriver qu'en faisant un grand tour. Mercy avoit fait

aussi des retranchemens à l'entrée du défilé, & l'avoit barré avec des sapins abattus: il avoit de plus garni d'Infanterie les bois qui étoient à droite & à gauche; ensorte qu'il n'imaginoit pas que l'on pût jamais tenter ce passage, qu'il croïoit avoir rendu impraticable. 1644.

Disposition pour l'attaque du Camp de Mercy.

Cette situation du Camp des ennemis fit balancer encore une fois les avis dans le Conseil de guerre: mais le Duc d'Enguien persista dans le sien; & persuadé que rien ne pouvoit lui résister, il résolut d'aller lui-même avec l'Armée de France, chasser les Bavarois de la montagne, gagner la hauteur, & descendre ensuite pour les attaquer dans leur Camp; pendant que le Vicomte iroit avec les troupes Weymariennes les prendre en flanc par le défilé. Comme elles avoient un grand tour à faire, il fut arrêté que le Prince n'attaqueroit que trois heures avant le coucher du soleil, afin que les deux attaques se fissent en même tems.

Prémier combat.

Le Vicomte de Turenne partit le troisième du mois d'Août à la pointe du jour; & pendant qu'il faisoit le tour des montagnes, le Duc d'Enguien disposa son attaque de cette sorte. Son Infanterie étoit composée de six bataillons de huit cens hommes chacun; Espenan (1) Maréchal de Camp fut com-

(1) Roger de Bossolt Comte d'Espenan, de la Province de Bigorre, nommé depuis pour être Chevalier du S. Esprit.

1644. mandé avec deux bataillons pour donner le prémier; le Comte de Tournon se mit à la tête des régimens de Conti & de Mazarin, pour soutenir Espenan; le Duc d'Enguien réserva deux régimens pour les emploïer où le besoin le demanderoit; le Maréchal de Gramont & le Comte de Marsin demeurèrent auprès de sa personne; (2) le Comte de Palluau, depuis Maréchal de Clerembault, soutenoit toute l'attaque avec le régiment d'Enguien Cavalerie; & les Gendarmes furent postés à l'entrée de la plaine, dans un lieu fort serré, pour empêcher que les Bavarois ne prissent l'Infanterie en flanc. A l'heure convenuë entre les deux Généraux, le jeune Prince fit attaquer la montagne par son Infanterie. Pour aller aux ennemis il faloit monter une côte fort escarpée, au travers d'une vigne, dans laquelle il se trouvoit, d'espace en espace, des murailles de quatre pieds de haut qui soutenoient les terres. Les troupes commandées montèrent courageusement, chassèrent les ennemis des terrasses, & les poussèrent jusqu'aux arbres abattus devant le retranchement: cependant les Bavarois faisoient un si grand feu, que l'Infanterie Françoise ne put forcer cet abattis sans perdre beaucoup de monde, & même sans se rompre.

(1) Philippe de Clerembault Comte de Palluau fut fait Maréchal de France neuf ans après, en 1653.

Le Duc d'Enguien qui s'étoit approché pour voir l'effet de cette attaque, obſerva que ſa prémière Ligne ſe ralentiſſoit ſans reculer ni avancer : alors il deſcend de cheval, ſe met à la tête du régiment de Conti, & marche aux ennemis l'épée à la main. Le Comte de Tournon, le Maréchal de Gramont, les principaux Officiers & les Volontaires mettent pied à terre ; leur exemple ranime les ſoldats ; le Duc d'Enguien paſſe le prémier, tous le ſuivent, forcent l'abattis, & ſe jettent en foule au-delà du retranchement. Les Bavarois fuïent dans les bois voiſins : l'Infanterie Françoiſe s'étoit débandée pour les pourſuivre ; mais le Duc d'Enguien la rallie ſur le champ, & munit les Redoutes qu'il venoit d'emporter. Bientôt après, malgré les difficultés du chemin, il fait monter ſa Cavalerie, & ſe rend ainſi maître de la hauteur, après un combat de trois heures qui avoit couté à Mercy plus de trois mille hommes. Le jour étoit fini : les Bavarois tenoient encore le Fort paliſſadé, où ils avoient placé de l'artillerie ; & les fuïards répandus dans les bois pouvoient ſe raſſembler, ou dreſſer des embuſcades : Enguien n'oſa aller plus loin ; réſolu d'attendre le jour pour deſcendre dans la plaine, il ſe contenta d'apprendre au Vicomte, par le ſon des trompettes & des timballes, que les François avoient gagné le haut de la montagne. 1644.

1644.

Le Vicomte fait retirer les Bavarois de leurs retranchemens.

Turenne avoit fait ſon attaque à la même heure que le Duc d'Enguien : après avoir forcé l'entrée du défilé, il lui falut livrer de nouveaux combats à chaque pas, pour débuſquer l'Infanterie logée à droite & à gauche, & retranchée avec des arbres abattus ; mais il pouſſa ſi vivement les ennemis, qu'il ſe rendit maître du paſſage, franchit tous les foſſés & les ravins qui le traverſoient, & pénétra juſqu'à la plaine, ſur la fin du jour. Comme le Duc d'Enguien dans ce moment venoit de faire ceſſer le combat, Mercy tourna ſes principales forces contre le Vicomte : les troupes demeurèrent à la diſtance de quarante pas, en s'acharnant les unes contre les autres : une pluïe abondante tomboit, & les ténèbres de la nuit augmentoient les horreurs du lieu, qui n'étoit éclairé que par le feu continuel de la mouſquetterie. L'action dura près de ſept heures ; & malgré l'effort prodigieux des Bavarois, le Vicomte conſerva le terrain qu'il avoit gagné, quoique l'Infanterie ennemie fût ſoutenuë de toute ſa Cavalerie, & que la ſienne n'eût qu'un ſeul eſcadron derrière elle, faute d'eſpace pour ſe mettre en bataille. Le Général Mercy aïant encore perdu trois mille hommes, ne ſongea plus qu'à ſauver le reſte de ſon Armée par la retraîte : l'obſcurité de la nuit favoriſa ſon deſſein, & ſes troupes ſe dérobèrent, pendant que quelques rangs de mouſquetaires

restant en place tiroient continuellement. 1644.
Le jour venu, ils prirent la fuite; & Turenne ne trouvant plus de résistance, déboucha dans la plaine, où le Duc d'Enguien qui descendit de la montagne le joignit bien-tôt. Les ennemis s'étoient arrêtés à une lieue de là sur la montagne noire, qui est près de Fribourg, & commençoient à s'y retrancher. On les auroit surpris dans un grand dèsordre, si l'Infanterie du Roi avoit pu sur le champ marcher à eux; mais aussi fatiguée des pluïes que du combat, & affoiblie par la perte d'un grand nombre d'Officiers & de soldats, elle avoit besoin d'un jour de repos, & le Duc remit au lendemain l'attaque des ennemis dans leurs nouveaux retranchemens (1).

La montagne noire, située entre Fribourg & la plaine où l'ennemi s'étoit campé le prémier jour, avoit au tiers de sa hauteur un terrein assés uni, capable de contenir trois ou quatre mille hommes en bataille: Mercy ménagea les avantages du lieu dans ce poste, avec son habileté ordinaire; il plaça le plus grand Corps de son Infanterie à l'extrèmité du terrein uni; il mit le reste derrière un bois vers le milieu de la montagne, & distribua sa Cavalerie depuis ce bois jusques aux murailles de la ville.

(1) Cette prémière action se passa le 3. du mois d'Août & la nuit du 4.

1644. Les Lignes faites pour le siège servirent à fermer ce nouveau Camp du côté de Fribourg ; & le bas de la montagne du côté de la plaine fut fortifié par plusieurs rangs d'arbres abattus : de cette manière son aîle droite étoit défenduë par le canon de la ville, & sa gauche s'appuïoit à la montagne. Le Duc d'Enguien résolut de faire deux attaques à la fois ; l'une des retranchemens, & l'autre vers l'abattis d'arbres : entre ces deux attaques on devoit avec peu de gens en faire une fausse, seulement pour favoriser les deux véritables.

Second combat de Fribourg.

Le lendemain cinquième d'Août, le Vicomte se trouva le matin avec l'avant-garde au pied de la montagne ; l'Armée du Prince le suivoit, & devoit se porter de façon que les deux attaques pussent se faire en même tems. Elles alloient commencer, lorsqu'on s'apperçut d'un grand tumulte parmi les Bavarois : le Duc & le Vicomte, pour en reconnoître la cause, montèrent aussi-tôt sur une montagne voisine, & en passant défendirent aux Officiers de rien entreprendre en leur absence. Malgré leurs ordres, Espenan fit insulter une Redoute qui se trouvoit sur son chemin, par un détachement : les soldats se mêlèrent ; & à mesure que les Bavarois envoïoient soutenir ceux qui défendoient, Espenan renforçoit ceux qui attaquoient. Au milieu du combat qui s'engageoit de plus en plus, une décharge furieu-

ſe de canon & de mouſquetterie, faite par les ennemis, ſervit comme de ſignal aux François, qui s'avancèrent de tous côtés ſans ordre & ſans Chef. Les Bavarois enhardis par cette confuſion, ſortirent de leurs Lignes, tombèrent ſur eux, & achevèrent de les mettre en dèſorde: le Prince & le Vicomte accoururent, tentèrent envain d'y remèdier; l'effroi, qui s'étoit empaié du ſoldat, avoit déja paſſé dans l'eſprit de l'Officier. Le Prince n'aïant jamais pu ramener ſes troupes, changea tout d'un coup ſon plan: il ne laiſſa à l'endroit où l'attaque avoit échoué, que peu de monde, pour amuſer l'ennemi, & réſolut de porter ſes forces uniquement du côté de la plaine. Enguien & Turenne avec tout le Corps de l'Infanterie ſoutenuë par les Gendarmes & la Cavalerie Weymarienne, marchèrent droit à l'abattis d'arbres. L'attaque & la défenſe furent également vives: les François chaſſèrent à pluſieurs repriſes les ennemis de leurs retranchemens, & en furent repouſſés autant de fois. Gaſpard Mercy pour ſoutenir ſon Infanterie qui s'ébranloit, fit mettre pied à terre à ſes Cavaliers: le combat ſe renouvella avec fureur, & n'auroit fini que par un horrible carnage, ſi la nuit qui ſurvint n'avoit obligé les attaquans à ſe retirer, ſans avoir pu forcer l'ennemi. Il en couta deux mille fantaſſins aux François & douze cens aux Bavarois, qui per- 1644.

1644. dirent en même tems Gaspard Mercy, frère de leur Général : mais comme ceux-ci avoient perdu la moitié de leur Infanterie dans la prémière action, l'Armée du Duc d'Enguien se trouvoit encore supérieure à celle de Mercy; & le Prince se prépara à un troisième combat. Les François restèrent en présence des ennemis, dans un Camp couvert de sang, de mourans & de morts. Ce spectacle attendrit le cœur compatissant du Vicomte, qui ne put voir ces objets sans frémir; il visita lui-même le champ de bataille, en fit retirer les blessés sans distinction d'amis où d'ennemis, & donna ordre qu'on les transportât à Brisac. Dans le feu des combats & du carnage, l'humanité fut en lui la base de l'héroïsme.

Troisième journée de Fribourg.

Le Duc d'Enguien, après avoir fait reposer ses troupes pendant quatre jours, crut cependant devoir changer de projet. Comme les Bavarois ne pouvoient se retirer à Villingen, que par le Val S. Pierre, il fit marcher son Armée vers Langendentzling, pour enfiler le Val du Bloterthal, au même tems que les ennemis entreroient dans celui de Saint Pierre, & pour les couper à l'Abbaïe où les deux vallons aboutissent. Dès le matin du neuvième Août; le Vicomte de Turenne marcha avec les troupes Weymariennes; & le Duc d'Enguien se tint avec les siennes en présence de l'Armée de Mer-

9 d'Août.

çy, jusqu'à ce que celles du Vicomte eussent passé les marécages, les bois & le ruisseau de Treissam : le Prince les rejoignit ensuite à Langendentzling, sans que les Bavarois fissent le moindre effort pour lui disputer le passage. Mercy aïant observé la marche des François, en pénétra d'abord les raisons, & jugea que son salut consistoit à prévenir le dessein du Prince par une promte retraîte. Aussi-tôt qu'il vit marcher l'arrière-garde Françoise, il fit décamper son Armée qui étoit réduite à six ou sept mille hommes, (1) & prit sa route par les hauteurs du Val S. Pierre. En même tems le Duc d'Enguien hâta sa marche par le Val du Bloterthal : mais craignant que ses troupes extrèmement fatiguées ne pussent joindre assés-tôt l'ennemi, il détacha Rosen avec huit cens chevaux seulement, pour retarder les Bavarois, en les harcelant dans leur retraîte, pendant que le reste de l'Armée avanceroit pour les couper. Rosen (2) chargea leur arrière-garde dans u- 1644.

(1) Mém. MSS. de Mr. de Turenne.

(2) Reinhold Rosen Seigneur de Grosropp, issu d'une des prémières familles de la Noblesse de Livonie, après avoir servi sous le Grand Gustave, s'attacha au sort du Duc de Weymar qui lui laissa le commandement de la Cavalerie Suèdoise, & le nomma par son Testament l'un des Directeurs de l'Armée avec le Comte de Nassau, Erlac & Ohem. Etant mort sans enfans mâles, il donna sa fille avec des biens considérables à Conrad Rosen de Kleinropp,

1644. ne plaine près de l'Abbaïe du Val S. Pierre, & battit quelque Infanterie Bavaroise: le gros de leur Armée étant retourné sur lui, il fut contraint de se retirer en combattant pêle-mêle avec les ennemis. Le Vicomte, qui étoit à l'avant-garde, parut alors sur une éminence voisine: à sa vuë la Cavalerie Bavaroise fit alte, de peur d'être enveloppée. Mercy se retira à douze ou quinze cens pas du lieu du combat, dans un bois où il laissa son canon & son bagage, & de là il pressa si fort sa marche par les montagnes, qu'en un moment l'Armée Françoise le perdit de vuë. Le Duc d'Enguien le poursuivit jusqu'à Holgrave, & le Vicomte de Turenne deux lieuës plus loin: mais la difficulté des chemins les empêcha de continuer leur poursuite, & les Bavarois gagnèrent promtement le païs de Wirtemberg, où l'on ne jugea pas à propos de les suivre.

C'est ainsi que se termina la fameuse action de Fribourg, où les Bavarois perdirent huit à neuf mille hommes avec leur artillerie & presque tous leurs chevaux: la perte des François fut aussi très grande; mais comme Mercy avoit été forcé de décamper, on donna l'honneur de la victoire au Duc d'Enguien. Cependant la gloire avoit été

qui devint dans la suite Maréchal de France, & Chevalier de l'Ordre du St. Esprit.

presque égale entre les vainqueurs & les vaincus, & la retraîte bien ordonnée de Mercy en présence d'un ennemi pressant, n'étoit pas moins honorable que la victoire du Prince, qui avoit surmonté les obstacles de la Nature & de l'Art pour l'attaquer.

1644.

Le Duc d'Enguien retourne à son Camp & forme la résolution d'attaquer Philisbourg.

Enguien retourna vers Langendentzling, & se logea aux environs du même Camp d'où il étoit parti : là il délibèra sur ce que l'on pouvoit faire de plus avantageux pour profiter de la retraîte des Bavarois. Les principaux Officiers proposoient de reprendre Fribourg, le Vicomte de Turenne ne fut pas de cet avis : il représenta que l'Armée Bavaroise étant éloignée de vingt lieuës, & ne pouvant se rapprocher par le manque de fourages & de vivres, il faloit saisir l'occasion de se rendre maître de tout le cours du Rhin, & même du Palatinat, au-lieu de se borner à la prise d'une seule ville, où se consumeroit le reste du tems que l'on avoit à emploïer : qu'ainsi l'on termineroit par une conquête éclatante une Campagne jusques-là douteuse. Le Duc d'Enguien, toûjours porté aux grandes choses, adopta ce projet, & proposa le siège de Philisbourg. L'entreprise n'étoit pas aisée : il faloit faire une longue marche pour y arriver ; l'Infanterie étoit diminuée, l'argent épuisé, les vivres éloignés : mais le Prince tint peu de compte de toutes ces difficultés, & le siège fut résolu. Le Vicomte de Turenne

1644. alla lui-même à Brifac, concerta avec le Gouverneur les moïens de faire defcendre fur le Rhin tout ce qui feroit néceffaire pour le fiège, & revint enfuite au Camp. Le feizième d'Août l'Armée décampa : le Duc d'Enguien marcha le long du Rhin, & paffa par le Marquifât de Bade : il détacha Tubal & Rofen avec une partie de la Cavalerie Weymarienne, quelques fantaffins & quelques dragons, pour s'emparer de plufieurs Forts ou Châteaux, & de quelques petites villes fermées qui étoient fur leur route. Le vingt-troifième d'Août le Vicomte de Turenne alla avec trois mille chevaux & fept cens fantaffins inveftir Philisbourg; & le Duc d'Enguien arriva le lendemain après dix jours de marche.

Situation, force & garnifon de Philisbourg.

Cette Place qui eft fituée fur le Rhin, n'étoit pas alors revêtuë : elle avoit fept baftions dont les remparts étoient fraifés & paliffadés; tout autour règnoit une berme défenduë par une haie vive très épaiffe : le foffé étoit large, profond & plein d'eau, & un Fort quarré, qui à huit cens pas de diftance dominoit fur le Rhin, communiquoit avec la ville par une chauffée. D'un côté le fleuve fait un grand coude, & forme beaucoup de Marécages; de l'autre côté, tout étoit plein de bois, de bruïères & de terres labourées; de manière que l'approche ne pouvoit fe faire que par une tête. La garnifon n'excèdoit guères le nombre de

huit cens hommes d'Infanterie & de deux cens chevaux ; mais Bamberg, Officier de grande réputation, qui étoit Gouverneur de la Place, avoit cent pièces de canon, & des munitions pour soutenir un long siège. 1644.

Le Duc d'Enguien prend ses quartiers autour de la ville.

Après que le Duc d'Enguien eut reconnu les lieux, il emploïa le reste de la journée à prendre ses postes, & se disposa à attaquer le Fort du Rhin pendant la nuit. L'Armée Françoise prit ses quartiers depuis Knaudenheim jusqu'à un ruisseau qui coupe la plaine, & l'Armée Weymarienne fut postée depuis ce ruisseau jusqu'à Rhinhausen. Aussitôt qu'il fut nuit, les troupes se mirent en marche vers le Fort: le Duc y alla par le détour des bois, & le Vicomte s'en approcha par de petites digues qui passent au travers du marais. Bamberg n'aïant pas assés d'Infanterie, avoit retiré dans Philisbourg celle qui étoit à la défense du Fort; ainsi Turenne qui arriva le prémier, le trouvant abandonné, s'en saisit, & le munit de tout ce qui étoit nécessaire contre les attaques de la ville.

Il assure & fortifie ses Lignes.

Le Duc d'Enguien s'occupa ensuite à bien assurer sa circonvallation : il fit élever des Forts & des Redoutes aux endroits où le terrein le permettoit, & fit abattre dans les marécages quantité d'arbres pour couper tous les chemins. Le Vicomte ne trouva pas tant de difficulté à fortifier son poste:

1644.

il ſe ſervit d'un ravin qui s'étendoit preſque d'un bout à l'autre de ſon quartier, & le mit en défenſe en y faiſant un parapet. Les travaux de la circonvallation furent achevés en quatre jours, & le Camp fut fermé de tous côtés depuis Knaudenheim juſques à Rhinhauſen.

Il fait conſtruire un pont ſur le Rhin, & fait prendre Germersheim & Spire.

Cependant les bâteaux arrivèrent chargés de canon, de munitions & de vivres. En vingt-quatre heures on fit un pont vis-à-vis Knaudenheim & Germersheim. La priſe de Germersheim étoit néceſſaire pour s'aſſurer du haut du Rhin : & comme on ne pouvoit faire de circonvallation au-delà de ce fleuve, il faloit s'emparer de toutes les Places qui le commandoient. Dès que le pont fut achevé, le Duc d'Enguien fit paſſer le Marquis d'Aumont avec ſix cens hommes de pied & trois cens chevaux, pour attaquer Germersheim. D'Aumont s'en rendit maître après deux jours de tranchée ouverte, & marcha enſuite à Spire. Cette ville ſituée ſur le Rhin n'étoit conſidérable que par la Chambre Impériale qui y tenoit ſon ſiège (1). Comme elle ſe trouvoit alors ſans garniſon, fermée ſeulement d'une muraille avec de ſimples tours, & qu'il n'y avoit aucunes troupes Impériales de ce côté-là, elle ſe rendit à la prémière ſommation ; & reçut

(1) La Chambre Impériale fut transfèrée de Spire à Wetzlar en 1688.

çut garnison Françoise le vingt-neuvième du mois. 1644.

Pendant que le Marquis d'Aumont s'emparoit de tous les postes importans sur le bord du Rhin, le Duc d'Enguien fit commencer les attaques de Philisbourg. On a déja observé que l'approche ne s'en pouvoit faire que par une seule tête, où l'on trouve un terrein sablonneux, qui continuë presque de la même largeur jusques sur la contrescarpe de deux bastions de la ville. Le Duc d'Enguien ordonna deux attaques par cet endroit: le Maréchal de Gramont commanda celle de la gauche, & le Vicomte de Turenne celle de la droite: l'un & l'autre firent détourner, dans l'espace de quinze cens pas, le cours d'un ruisseau qui traversoit la plaine, pour avancer leurs travaux vers les deux bastions qu'ils attaquoient. La tranchée fut ouverte le prémier jour de Septembre; & la nuit même on fit une place-d'armes commune aux deux attaques, de laquelle chacun conduisoit son approche vers le bastion opposé.

29 Août. Il fait commencer les attaques à Philisbourg.

Espenan avec le régiment de Persan fut de garde la prémière nuit dans la tranchée de Gramont, & après avoir poussé le boïau près de deux cens pas, il commença une grande Redoute, où il établit à la tête des travailleurs une garde de cent Gendarmes, qui avoient ordre de se retirer pendant le jour derrière une masure proche de la tran-

Sortie des assiégés, qui sont repoussés.

1644. chée. Dès que le jour fit voir aux aſſiégés de la terre remuée, ils détachèrent deux cens hommes de pied & cent chevaux pour ruïner l'ouvrage qu'on avoit fait pendant la nuit: les Gendarmes parurent auſſi-tôt pour s'y oppoſer, quoique rompus de prémier choc, ils ſe rallièrent, & malgré le feu des baſtions repouſſèrent les ennemis juſques ſur la contreſcarpe.

Attaque du côté du Maréchal de Gramont.

L'Infanterie de l'Armée du Duc d'Enguien, réduit par la bataille de Fribourg au nombre de cinq mille hommes, pouvoit à peine ſuffir à la garde d'une circonvallation ſi étenduë: cependant elle fourniſſoit encore à tous les travaux du ſiège qui furent continués ſans interruption. La ſeconde nuit on avança la tranchée du côté du Maréchal de Gramont, & l'on acheva la Redoute: les deux nuits ſuivantes on alla beaucoup plus loin, & l'on fit une batterie de ſix canons.

Attaque du côté du Vicomte de Turenne.

Le Vicomte de Turenne n'avoit pas fait moins de diligence. La cinquième nuit, les deux attaques firent leurs logemens ſur la contreſcarpe, qui les travailleurs commencèrent à percer, en même tems que l'on dreſſa des batteries pour ruïner les défenſes de la Place. Après quelques jours de réſiſtance l'on paſſa le foſſé, & l'on porta un pont de faſcines juſques à la berme. Bamberg reconnut alors qu'il n'étoit plus en ſon pouvoir d'empêcher que le foſſé ne fût com-

blé; & comme sa garnison étoit trop foible, il ne crut pas devoir attendre que le mineur fût attaché, espérant de faire auparavant une capitulation plus avantageuse: il fit battre la chamade, les ôtages furent donnés de part & d'autre, & la garnison sortit le douzième de Septembre, avec deux pièces de canon. 1644.

Après s'être emparé de cette Place, le Duc d'Enguien apprit que le Comte de Mercy s'approchoit de lui. L'Armée de France affoiblie & fatiguée n'étoit pas en état de combattre; il faloit d'ailleurs réparer les brèches que le canon avoit faites à Philisbourg: le Prince ne jugea pas à propos de s'en éloigner, & se contenta d'établir si bien ses quartiers le long du Rhin, qu'on ne pût lui enlever sa conquête, ni le forcer à un combat général. Il avoit le fleuve d'un côté, Philisbourg de l'autre, le Fort du Rhin devant lui, les marais & les bois derrière. Campé dans un lieu si avantageux, il chargea le Vicomte de Turenne d'aller attaquer Wormes. Le Duc Charles de Lorraine, à qui on avoit donné cette ville, y tenoit garnison, & depuis la perte de ses Etats il n'avoit presque point d'autre retraite. Le Vicomte marcha par le Palatinat avec toute la Cavalerie Allemande & cinq cens fantassins, détacha Flekstein avec trois regimens, pour aller au-devant de cinq cens chevaux que le Colonel Savari

Le Vicomte de Turenne va attaquer Wormes, Oppenheim & Maïence, qui se rendent.

1644. vouloit jetter dans Frankendal, & continua sa marche vers Wormes, dont les habitans firent sortir les Lorrains & lui ouvrirent les portes. De là le Vicomte avança vers Maïence, & envoïa Rosen se saisir d'Oppenheim qui se rendit sans résistance, quoique défendu par un très bon Château. Maïence étoit le poste le plus considèrable qui fût sur le Rhin, à cause de la communication que cette Place donnoit avec le païs de Hesse, & de sa situation vis-à-vis l'embouchure du Mein, qui passe sous une partie de ses murailles. Sa force consistoit plus dans le nombre de ses habitans, que dans une Citadelle dont les fortifications étoient négligées. L'Electeur n'aïant pas cru y pouvoir demeurer en sûreté, s'étoit retiré à Hermesheim; & les Chanoines, en l'absence de l'Archevêque, avoient l'autorité du Gouvernement. Le Vicomte marcha jour & nuit sans bagage, pour prévenir les secours que l'ennemi auroit pu jetter dans Maïence, où il y avoit seulement pour garnison quelques soldats entretenus par le Chapître. En approchant de la ville, il sut qu'il y avoit de l'autre côté du Rhin mille dragons de l'Armée de Bavière commandés par le Colonel Wolfs, qui demandoient des bateaux pour y entrer: il menaça d'attaquer la Place de tous côtés, si l'on ne mandoit promtement aux troupes Bavaroises de se retirer. Les Chanoines obéïrent sur le

champ, firent retirer les dragons de Bavière, & envoïérent des députés au Camp pour capituler. Le Vicomte le manda aussi-tôt au Duc d'Enguien, qui partit de Philisbourg avec une escorte de quatre cens chevaux, se rendit en un jour & demi à Maïence, & signa la capitulation : le Chapître s'obligea de plus de faire sortir la garnison qu'il tenoit dans Bingen, & d'y recevoir des troupes Françoises. Le Prince laissa une garnison de quatre cens hommes dans Maïence, avec tout ce qui étoit nécessaire pour réparer les anciennes fortifications & en faire de nouvelles ; & voulant se rendre maître de tout le Palatinat en-deçà du Rhin avant la fin de la Campagne, il détacha le Marquis d'Aumont pour aller investir Landau avec douze cens hommes de pied & quinze cens chevaux.

1644.

Cette villé située dans une plaine n'étoit fortifiée alors que d'une muraille flanquée de tours avec des demi-lunes, un bon fossé & un chemin-couvert : elle étoit défenduë par quatre cens hommes de troupes Lorraines. Pendant que d'Aumont prenoit ses quartiers, & commençoit ses travaux devant Landau, le Duc d'Enguien vint rejoindre son Armée à Philisbourg, pour être plus à portée du siège qu'il faisoit entreprendre. Il apprit en y arrivant que la tranchée étoit déja ouverte, mais que d'Aumont avoit été blessé dangèreusement. Le Vicomte al-

Le Vicomte prend Landau.

1644.

la continuer le siège, & poussa si diligemment la tranchée, que dans trois jours on fit une batterie & un logement sur la contrescarpe : le cinquième jour les Lorrains traîtèrent avec le Vicomte & sortirent de la Place. Après la prise de Landau, Manheim, Neustadt, & plusieurs autres lieux ne firent que très peu de résistance : ainsi le Duc d'Enguien se vit en une seule Campagne trois fois victorieux de l'Armée Bavaroise, maître du Palatinat & du cours du Rhin, depuis Strasbourg jusqu'à Hermesheim près de Coblentz, & de tout ce qui est entre le Rhin & la Moselle.

Le Duc d'Enguien retourne en France, & laisse le Vicomte pour commander en Allemagne.

Toutes les troupes se rassemblérent à Philisbourg, & le Prince partit sur la fin d'Octobre pour la France avec son Armée : il n'en laissa que quelques nouveaux régimens d'Infanterie au Vicomte, qui resta seul pour commander en Allemagne. Dès que le Duc d'Enguien se fut éloigné, le Général Mercy aïant eu le tems de rétablir son Armée dans le païs de Wirtemberg, s'approcha du Rhin, & campa entre Heidelberg & Manheim. Il se jetta sur cette dernière Place, & s'en étant emparé, feignit de vouloir y construire un pont pour y faire passer des troupes, dans le dessein d'engager l'Armée du Roi à couvrir Spire, Wormes & Maïence, ce qu'elle ne pouvoit faire sans dégarnir Philisbourg qu'il avoit intention de reprendre. Le Vicomte repassa le Rhin

avec toute la Cavalerie & quelques fantassins, marcha à Spire, & envoïa promtement mille chevaux dans Wormes & Maïence pour les mettre en sûreté. Peu de tems après le Vicomte fut informé que le Duc de Lorraine avoit passé la Moselle, & qu'il avoit investi Castelaun & Simmeren, deux petites Places dans le Hundsruck. Il étoit à craindre que le Duc ne s'unît avec Mercy, & que ces deux Généraux ne vinssent l'accabler tout d'un coup; ou qu'en agissant séparément, l'un ne le surprit, tandis qu'il prendroit ses précautions contre l'autre. Dans cette situation, le Vicomte demanda du renfort à la Cour: mais il reçut pour réponse, qu'on avoit besoin de troupes ailleurs; qu'il fît de son mieux pour se défendre, & qu'on ne lui demandoit rien de plus. Déchu de toute espèrance de secours, il fut obligé de suppléer à la force par les stratagèmes, & de se multiplier par son activité, pour faire face de tous côtés. 1644.

Les Bavarois aïant pratiqué des intelligences dans Spire, firent partir de Manheim sur des bateaux douze cens mousquetaires qu'ils espèroient faire remonter par le Rhin & introduire dans la ville: le Vicomte qui découvrit leur dessein, borda ce fleuve d'Infanterie, empêcha les bateaux de passer, & sauva Spire. En même tems le Duc de Lorraine alla assiéger Baccarach, Place du Palatinat, située sur le Rhin: Turenne

Le Vicomte sauve Spire, & empêche la prise de Baccarach.

1644. prit ſeulement cinq cens hommes avec lui, s'avança près de Binghen, d'où il envoïa marquer un Camp vers Baccarach, & y préparer des vivres: les Lorrains croïant qu'il marchoit à eux avec un gros Corps de troupes, levèrent le ſiège précipitamment, & ſe retirèrent au-delà de la Moſelle.

Il s'empare du Château de Creutznach.

Il ne reſtoit plus aucune Place conſidérable ſur les bords du Rhin dont le Vicomte ne fût maître, hors le ſeul Château de Creutznach, qui eſt un poſte important: il l'attaqua au commencement de Décembre: & la garniſon de deux cens hommes que les Bavarois y avoient laiſſée, après une défenſe de quinze ou ſeize jours, ſe rendit. Alors le Vicomte qui n'avoit plus rien à craindre, aïant renforcé les garniſons de toutes les villes nouvellement conquiſes ſur le Rhin, envoïa hiverner dans l'Alſace & en Lorraine le reſte de ſa Cavalerie, perſuadé que la diſette de fourages empêcheroit le Général Mercy de paſſer une ſeconde fois dans un païs, où tout étoit tellement ruïné, que l'on auroit eu peine à y trouver dequoi nourrir un cheval. Il ſe plaça entre les deux Généraux ennemis, de manière, qu'ils ne purent ſe joindre pendant tout le reſte de l'Hiver; & pour les obſerver de plus près par lui-même, au-lieu d'aller à la Cour, il ſe retira à Spire. S'il eſt glorieux de ſavoir conquérir une grande étenduë de païs avec une petite Armée, il l'eſt peut-ê-

tre encore plus de savoir conserver ses conquêtes avec beaucoup moins de troupes : c'est ce que fit le Vicomte. Il ne perdit que la seule ville de Manheim, & s'en dédommagea par la prise de Creutznach. La connoissance des lieux, le choix des postes avantageux, & l'heureuse distribution de ses troupes lui tenoient lieu de nombre : de sorte qu'à l'imitation de Weymar son maitre, *de rien il faisoit toutes choses.* 1644.

1645.

Le Vicomte passe le Rhin & le Nekre, & poursuit Mercy.

Au commencement de l'Année 1645, l'Armée de Bavière fut considérablement diminuée, parce que le Général Mercy envoïa quatre mille hommes au secours des Impériaux que les Suèdois avoient battus à Tabor en Bohème. Le Vicomte de Turenne, qui en fut informé, se mit en campagne de bonne heure. Dès le mois de Mars il rassembla son Armée, qu'il avoit trouvé le sécrêt de renforcer sans aucune aide de la part de la Cour. Il quitta Spire où il avoit passé l'Hiver, traversa le Rhin sur un pont de bateaux, & marcha avec cinq mille chevaux, six mille fantassins, & quinze pièces de canon vers Phortzheim petite ville du païs de Wirtemberg sur la rivière d'Entz, à sept lieuës du Neckre. Mercy étoit campé derrière l'Entz, & n'avoit que six à sept mille hommes; le reste de ses troupes étoit dispersé dans des quartiers éloignés, jusqu'à ce que la saison put leur fournir des fourages plus abondamment. Le Vicomte

1645. aïant passé la rivière sans obstacle, deux lieuës au-dessous des ennemis, le Général Mercy ne jugea pas à propos de combattre, & se retira vers la Suabe. Le Vicomte le poursuit, s'empare de Stoutgard capitale du Duché de Wirtemberg, passe auprès d'Heilbron, & arrive avec ses Dragons à Suabisch-Hall, ou Hall en Suabe, où il trouve les Maréchaux des logis de l'Armée Bavaroise prêts à entrer dans la ville. Les Bourgeois ouvrent leurs portes au Vicomte, & Mercy croïant que toute l'Armée Françoise étoit à Hall, se hâte de gagner Dinkelspuhel & Feuchtwang dans la Franconie. Le Vicomte laisse ses Dragons à Hall, & avec la Cavalerie qui l'avoit joint, se met à la poursuite du Général Bavarois pendant cinq ou six lieuës: il retourne ensuite à Hall, y demeure trois jours pour laisser refraichir ses troupes, puis s'avance vers la rivière du Tauber dans la Franconie, y prend Mariendal & Rottembourg, pendant que les ennemis se séparèrent pour aller dans le Haut-Palatinat. C'est ainsi qu'avec une Armée de onze mille hommes il conserva toutes les Places qu'il avoit conquises, & en prit quatre autres fort considérables, d'où il faisoit des courses jusqu'aux portes de Wurtzbourg & de Nuremberg, qu'il mit à contribution.

Il avance jusques en

Mariendal lui parut le lieu le plus propre pour l'établissement d'un quartier gé-

néral: cette Place étoit entourée de plusieurs petites villes d'où l'on pouvoit tirer de la ſubſiſtance, & avoiſinoit les Etats de la Landgrave de Heſſe, Princeſſe alliée avec la France & la Suède contre la Maiſon d'Autriche, & dont le Vicomte eſpèroit que l'Armée, en ſe joignant à la ſienne, ſuppléeroit au renfort qu'il avoit demandé inutilement au Cardinal. En attendant cette jonction, il crut devoir faire repoſer à Mariendal ſes troupes fatiguées de tant de mouvemens & de tant de marches différentes. Comme il n'y avoit point encore d'herbes, les Officiers étoient d'avis que l'on permît à la Cavalerie de ſe diſperſer dans les petites villes d'alentour où elle pourroit trouver des fourages, & ſubſiſter plus commodement: il le refuſa d'abord, de peur que les ennemis retournant ſur leurs pas ne vinſſent attaquer ſes quartiers dans le tems qu'ils ſeroient ainſi ſéparés. Il ne ceſſa de repréſenter aux Officiers qu'ils étoient dans un païs dont ils devoient regarder les habitans comme autant d'ennemis, qu'il pouvoit être trompé par les eſpions, naturellement mieux intentionnés pour leur nation que pour des étrangers qui venoient les ruïner; que l'Armée ennemie qui avoit marché avec tant de précipitation vers la Bavière, y trouveroit de nouvelles troupes toutes fraiches; qu'aïant des retraîtes libres, elle pourroit revenir les ſurprendre; qu'il étoit beaucoup plus ſûr de ſe tenir aſſemblés, & qu'il

1645.

Franconie, & prend ſes quartiers à Mariendal.

1645. faloit se contenter d'envoïer de gros détachemens chercher des fourages aux environs. Les Officiers répondirent que ce seroit encore un nouveau moïen d'achever la ruïne des chevaux & des hommes ; qu'un grand nombre de leurs Cavaliers étoient démontés; qu'ils trouveroient des chevaux à acheter dans les différens lieux où ils iroient ; que les ennemis étoient éloignés au moins de seize lieuës, & ne pouvoient s'approcher sans qu'on n'en fût instruit. Le Major-Général Rosen se joignit aux Officiers pour le presser de cèder à leurs avis : le Maréchal de Turenne résista de nouveau ; mais enfin la crainte de faire trop souffrir la Cavalerie, le désir qu'il avoit de la voir promtement rétablie, & l'éloignement de l'ennemi le déterminèrent à se rendre à de si vives sollicitations. Cependant pour ne point s'exposer aux surprises de la part des Bavarois, & ne rien hazarder sans avoir pris toutes les précautions imaginables, il donna à quelques Officiers plusieurs détachemens de Cavalerie pour aller en différens endroits reconnoître ce que faisoient les ennemis. Tous ces Partis lui rapportèrent que les Bavarois étoient séparés, & qu'ils se fortifioient dans les diverses Places où ils étoient en quartier: malgré tous ces rapports, il appréhenda toûjours quelque accident fâcheux, retint autour de lui le canon & l'Infanterie, fit revenir de Rotembourg Rosen avec ses troupes, & ne

voulut pas que la Cavalerie s'éloignât à plus de trois lieuës de Mariendal, dont il avoit fait le quartier général. Il envoïa feulement deux régimens de Cavalerie fort loin, l'un vers la Bavière pour obferver les mouvemens de l'Armée de Mercy; & l'autre dans la Franconie, pour remarquer ceux que pourroient faire les garnifons de ce Cercle. 1645.

Le Général Mercy furprend le Vicomte.

A peine fon Armée fut elle ainfi divifée, qu'il s'en fit des reproches: il fe condamna d'avoir eu trop de complaifance pour fes Officiers, & crut devoir douter des rapports qu'on lui avoit faits. Pour s'éclaircir par lui-même, il prit dès le lendemain la grande Garde de fon quartier, & s'avança à trois lieuës de Mariendal fur le chemin par où l'on pouvoit venir l'attaquer. Etant revenu fort tard, il apprit le deuxième de Mai à deux heures après minuit par un Parti qu'il avoit envoïé vers Feuchtwang, que Mercy s'avançoit à grands pas avec toute fon Armée. Le Vicomte mande fur le champ à tous les quartiers de fe rendre à Herbfthaufen, village où étoit la grande Garde, à une lieuë & demie de Mariendal, & le centre dont tous les quartiers étoient le moins éloignés: il ordonne au Général Rofen de s'y trouver pour recevoir les troupes, à mefure qu'elles arrivèroient. La difpofition des lieux étoit très favorable, fi Rofen en eût profité, il y avoit à la tête 2 de Mai.

1645. de la grande Garde un bois de cinq ou six cens pas de longueur, & au-delà une belle plaine, par laquelle les Bavarois devoient paſſer pour venir juſques aux François. Roſen auroit dû demeurer en-deçà du bois; en fermer l'entrée avec quelques bataillons, pour empêcher les ennemis de s'appercevoir que l'Armée n'étoit pas encore raſſemblée: Roſen ne croïant pas que Mercy fût ſi près, paſſa le bois, & commençoit déja à ranger quelques régimens dans la plaine, lorſque le Vicomte arriva, & vit la faute que cet Officier venoit de faire. Il alloit y remédier, & donner ordre aux troupes de repaſſer le bois; mais aïant découvert dans le moment l'avant-garde des Bavarois, qui ſortoit ſur un grand front, d'un autre bois à un quart de lieuë de lui, il ſentit qu'il n'avoit plus aſſés de tems pour changer de poſture; & ſur le champ prit ſon parti. Il n'y avoit encore que trois mille de ſes fantaſſins arrivés dans la plaine, & ſept ou huit régimens de ſa Cavalerie. Turenne profita de tous les avantages du terrein: il plaça dans un petit bois voiſin ſon Infanterie dont il fit ſon aîle droite, & poſta derrière, deux eſcadrons pour la ſoutenir: il compoſa l'aîle gauche de tout le reſte de ſa Cavalerie qu'il rangea ſur une ſeule ligne, excepté deux eſcadrons qui la doublèrent du côté du grand bois. Roſen ſe mit à l'extrémité de la droite de cette ligne, & le Vi-





Tom. I. Liv. II pag. 142.
Côté du Païs de Hesse, et du Meyn Riviere.
Côté du Meyu Riviere.
Côté de la Baviere
Côté de Feuchtwang Village
Côté du Palatinat du Rhin et de Philipsbourg.
Côté du Nekre Riviere, du Wirtenberg, et de la Souabe.
Laudenbach
Weickersheim
Tauber R.
O. Stette
N. Stette
Bartenstein
Butthart
MARIENDAL
FRANCONIE
Newenhaus
Herbsthausen
ARMÉE DU VICOMTE DE TURENNE
le Vicomte de Turenne
le General Rosen
ARMÉE DU GENERAL MERCY
le Gal. Mercy
Jean de Wert
Hollenbach
Mulfing
Jaxt R.
Jagstberg
Une Lieue commune d'Allemagne.
1/4 1/2 3/4 1 L.
Kunsels Aw
PLAN DU COMBAT
DE MARIENDAL
EN FRANCONIE,
Donné le 5 de Mai 1645,
Entre l'Armée de France
Commandée par le Vicomte de Turenne,
Et l'Armée des Bavarois
Commandée par le Général Comte de Mercy.

comte à l'extrémité de la gauche; & dans cet ordre ils attendirent les ennemis. 1645.

Bataille de Mariendal.

Le Général Mercy s'étendit bien-tôt dans la plaine; se rangea en bataille; plaça son Infanterie au centre, & sa Cavalerie aux deux aîles. Après avoir canonné quelque tems les François, voïant que son artillerie ne faisoit pas grand effet, & qu'il arrivoit à tous momens de nouvelles troupes qui auroient pu rendre à la fin leur Armée égale à la sienne, il se mit à la tête de son Infanterie, & alla attaquer le petit bois, dont il faloit absolument se rendre maître pour faire agir son aîle gauche, commandée par le Général Jean de Vert. Le Vicomte marcha en même tems avec sa Cavalerie contre l'aîle droite de l'ennemi; il l'enfonça, la rompit, s'empara du canon, prit douze étendarts, fit plusieurs prisonniers, & perça jusqu'à la seconde ligne qu'il ébranla. Il n'en fut pas de même des trois mille hommes d'Infanterie, que commandoit le Major-Général Rosen: tandis que le Vicomte chargeoit la droite de l'ennemi avec tant de succès, l'Infanterie de Rosen s'étant apperçuë que celle des Bavarois qui marchoit à elle, lui étoit fort supérieure en nombre, s'abandonna à la terreur & se jetta confusément, ainsi que les deux escadrons qui la soutenoient, dans le petit bois: les Bavarois y entrèrent, dissipèrent entièrement cette Infanterie, & firent Rosen prisonnier.

1645. Jean de Vert profitant de ce desordre, fit avancer toute sa gauche, & commença à se former derrière l'aîle victorieuse de Turenne, pour la prendre en queuë. Le Vicomte aïant observé ce mouvement, & voïant qu'il alloit être enveloppé, fit faire un quart de conversion à sa Cavalerie, & lui ordonna de se retirer. Il passa lui-même au travers du grand-bois avec deux ou trois Officiers seulement, & trouva au-delà trois régimens de Cavalerie, Duras, Beauvau & Tracy, qui venoient d'arriver. A ces régimens se joignirent en peu de tems douze ou quinze cens hommes de la Cavalerie qui avoit combattu: le Vicomte les mit en bataille, & résolut d'attaquer de nouveau les ennemis, au cas qu'ils passassent le bois pour le poursuivre: mais les Bavarois étonnés de sa fermeté n'osèrent aller plus loin.

Belle retraite du Vicomte.

Alors Turenne forma le dessein d'une retraite qui lui fit autant d'honneur qu'une victoire. Il envoïa Beauregard Chabry pour rallier son Infanterie, la faire marcher droit à Philisbourg sans s'arrêter, avec ordre de la lui amener ensuite dans le Landgraviat de Hesse, où il résolut d'aller avec sa Cavalerie. En même tems il ordonna au Marquis de Beauvau (1) de prendre avec son régiment toute la Cavalerie Allemande qui res-

(1) Charles de Beauvau-d'Espense, Seigneur de Noir-lieu.

restoit du combat, de la mener de Mariendal vers le Mein, & de là sur les frontières du païs de Hesse. Il demeura avec les deux régimens de Duras & de Tracy pour couvrir la retraîte, & donner le tems de repasser le Tauber au reste de ses troupes qui venoient des quartiers les plus éloignés. Il se retira ensuite avec assés d'ordre, le long de cette rivière, toûjours harcelé, souvent obligé de partager ses troupes à cause des chemins fourrés, & réduit quelquefois à n'avoir avec lui qu'une vingtaine de Cavaliers. Il rallia néanmoins à droite & à gauche tous ceux qui s'écartoient, se retourna souvent pour repousser les Bavarois, leur fit tête à tous les défilés, traversa le Mein & gagna enfin les frontières de la Hesse où il joignit le reste de son Armée, après avoir perdu une grande partie de son Infanterie, douze cens chevaux, tout son canon & tout son bagage. 1645.

Critique & justification du Vicomte sur la defaite de Mariendal.

Telle fut la défaite de Mariendal, qui est le prémier échec que le Vicomte, commandant en chef, eût reçu. Les ennemis de sa gloire blâmèrent beaucoup sa conduite : mais ceux qui jugeoient sans prévention & avec connoissance, louèrent toutes ses démarches; la présence d'esprit avec laquelle il alla au-devant des Bavarois, sans laisser attaquer ses quartiers l'un après l'autre; l'adresse dont il se servit pour réparer d'abord la faute du Major-Général Rosen; & la pru-

1645. dence que lui fit choisir pour sa retraîte le centre même de l'Allemagne, au-lieu de ramener son Armée sous le canon de Philisbourg, où les ennemis auroient pu le suivre, reprendre toutes les villes qu'il avoit prises, & l'obliger à quitter l'Alsace : en se retirant au contraire dans la Hesse, il avoit pour objet de mettre ses conquêtes sur le Rhin en sureté, de fortifier son Armée par la jonction des troupes Hessiennes, & avec ce secours de terminer heureusement une Campagne qui avoit si mal commencé.

Jonction des troupes Françoises, Hessiennes & Suèdoises.

(1) La Landgrave de Hesse de la Maison de Hanau, cousine-germaine du Vicomte de Turenne, avoit toûjours persisté dans l'alliance du Roi. Elle joignoit à toutes les vertus de son sexe, les qualités d'un grand Capitaine : la bienséance lui défendoit de se mettre à la tête de ses Armées ; mais elle les commandoit de son cabinet. Econome & libérale, juste & généreuse, religieuse sans superstition, cette Princesse possèdoit encore au souverain degré les talens politiques ; & sa Cour étoit l'École de tous les Princes d'Allemagne. Les troupes Françoises ne furent pas plûtôt arrivées dans son païs, que le Général Mercy alla assièger Kir-

(1) Amélie Elizabeth de Hanau, fille de Philippe-Louis Comte d'Hanau-Muntzenberg, & de Catherine-Belgique de Nassau, fille de Guillaume I. Prince d'Orange.

chain, ville ſituée à l'entrée de la Heſſe. 1645.
Le Vicomte n'avoit plus que trois à quatre 29 Mai.
mille chevaux & quinze cens hommes de pied: la Landgrave fut obligée de faire ſortir ſes troupes de leurs quartiers pour aller au ſecours de la Place. Le Vicomte engagea de plus le Comte Konigſmarc, Général des Suèdois qui hivernoient dans le Duché de Brunſwick, à joindre les quatre mille hommes qu'il commandoit, aux ſix mille que la Landgrave envoïa ſous la conduite du Général Geis. A la tête de cette Armée compoſée de quatorze à quinze mille hommes, le Vicomte de Turenne s'avança vers Kirchain: le Général Mercy ſe retira auſſitôt de devant la Place, & ſe hâta de gagner la Franconie. Les ſoldats preſſèrent le Vicomte de les y mener: ils bruloient d'envie de réparer la honte de la journée de Mariendal, reconnoiſſant que la tròp grande bonté de leur Général avoit été la cauſe de cette diſgrace. Il alloit profiter de leur ardeur, quand il reçut ordre de la Cour de ne rien entreprendre juſqu'à l'arrivée du Duc d'Enguien. Lorſqu'il eut beſoin de troupes avant le combat de Mariendal, on lui en refuſa; préſentement qu'il trouve du renfort chés les Alliés, on veut lui donner de nouveau un Chef, dont il faut qu'il ſuive les vuës, quelque oppoſées qu'elles puiſſent être aux ſiennes. La mauvaiſe volonté du Miniſtre mettoit ainſi ſa vertu aux

1645. plus rudes épreuves : après l'avoir exposée au péril, faute de secours, il cherche à lui dérober la gloire de ses succès, en lui donnant un rival. Mais le Vicomte sacrifia ses ressentimens à l'amour de la patrie; & sachant que le Roi encore mineur n'avoit aucune part aux résolutions de Mazarin, il obéït sans murmurer aux ordres de la Cour.

Le Duc d'Enguien retourne une seconde fois en Allemagne joindre le Vicomte.

L'Electeur de Bavière, devenu fier par la défaite des François à Mariendal, fit faire des propositions de paix peu glorieuses pour la France. La Cour voulant réprimer au-plûtôt son audace, envoïa huit mille hommes en Allemagne sous les ordres du Duc d'Enguien, qui avoit pour Lieutenant-Général le Maréchal de Gramont. Le Vicomte de Turenne mena ses troupes & celles de ses Alliés au-devant de ce renfort, repassa le Mein, traversa le païs de Darmstadt, prit la ville de Weinheim qui étoit sur sa route, & arriva à Spire le deuxième de Juillet où les deux Armées se joignirent. Le Duc eut de longues conférences avec les Généraux Turenne, Gramont, Geis & Konigsmarc, sur ce qu'on pouvoit faire de plus avantageux pour les Alliés. Les Bavarois renforcés de quatre mille Impériaux, dont le Général Gléen avoit le commandement, étoient campés dans des lieux d'un très difficile accès; & le Duc d'Enguien, toûjours entraîné par l'amour des actions

éclatantes, vouloit les attirer en pleine campagne pour leur livrer une bataille décisive. 1645.

Dans cette vuë, le Duc prit la résolution de faire approcher l'Armée d'Hailbron, ville située sur le Neckre, & qui étoit regardée comme le rempart de la Suabe. Les Bavarois connoissant l'importance de cette Place, marchèrent en grande diligence à son secours, prévinrent le Duc d'Enguien, & campèrent sur les hauteurs près de cette ville, au-delà du Neckre. Ce campement avantageux de Mercy détourna le Duc d'Enguien de son prémier dessein, & le fit songer à s'emparer de Wimphen, qui est deux lieuës au-dessous d'Hailbron, en-deçà du Neckre. Les Bavarois en pouvoient empêcher le siège sans passer la rivière, & il leur eût été aussi difficile de secourir Wimphen, qu'aux François d'investir Hailbron. (1) Pour prendre d'emblée la prémière de ces deux Places, le Maréchal de Gramont y marcha avec un gros détachement tiré des quatre Corps qui composoient l'Armée; savoir les Hessiens, les Suèdois, les Weymariens & les François: il l'attaqua, plaça son canon sans ouvrir de tranchée, se rendit maître de la ville, & fit un pont sur le Neckre. Les Confédérés passèrent cette rivière; & le Général Mercy se retira à Feucht-

Le Duc d'Enguien passe le Neckre, prend Wimphen, & les Bavarois se retirent dans la Franconie.

(1) Mém. di Siri, Tom. V. II. partie, pag. 253.

1645. wang qui eſt dans la Franconie à plus de vingt lieuës de là.

Les Suèdois ſe ſéparent de l'Armée du Roi.

Ce fut immédiatement après le paſſage du Neckre, que le Général Konigſmarc & le Général Geis s'étant piqués mal à propos contre le Duc d'Enguien, déclarèrent qu'ils alloient quitter l'Armée & remmener leurs troupes. Il étoit d'une grande conſéquence pour le ſervice du Roi de prévenir cette ſéparation, dont Mercy n'auroit pas manqué de tirer avantage. Le Vicomte de Turenne, qui ſavoit manier les eſprits & apprivoiſer les paſſions, parla à ces deux Généraux avec ſa douceur ordinaire, regagna Geis, & l'engagea à reſter. Il ne put modérer l'impétuoſité de Konigſmarc : (1) c'étoit un homme nourri dans la guerre, doué de grands talens militaires, accoûtumé aux prémiers emplois; d'ailleurs intèreſſé, glorieux & d'une humeur difficile. Le Vicomte eſſaïa en-vain de vaincre ſon obſtination: rien ne put le retenir; il partit irrité, fit monter un fantaſſin en croupe derrière chacun de ſes cavaliers, & ſe retira à Brèmen dans la Baſſe-Saxe. Le Duc d'Enguien pour lui faire ſentir qu'il n'avoit pas beſoin de lui, lui envoïa ſouhaiter publiquement un bon voïage.

Le Duc d'Enguien paſſe le

L'Armée Françoiſe après cette ſéparation marcha avec les Heſſiens vers le Tauber, &

(1) Voiés les Mém. du Vicomte, Liv. I.

1645.

Tauber, prend plusieurs villes, & s'approche de Nordlingue.

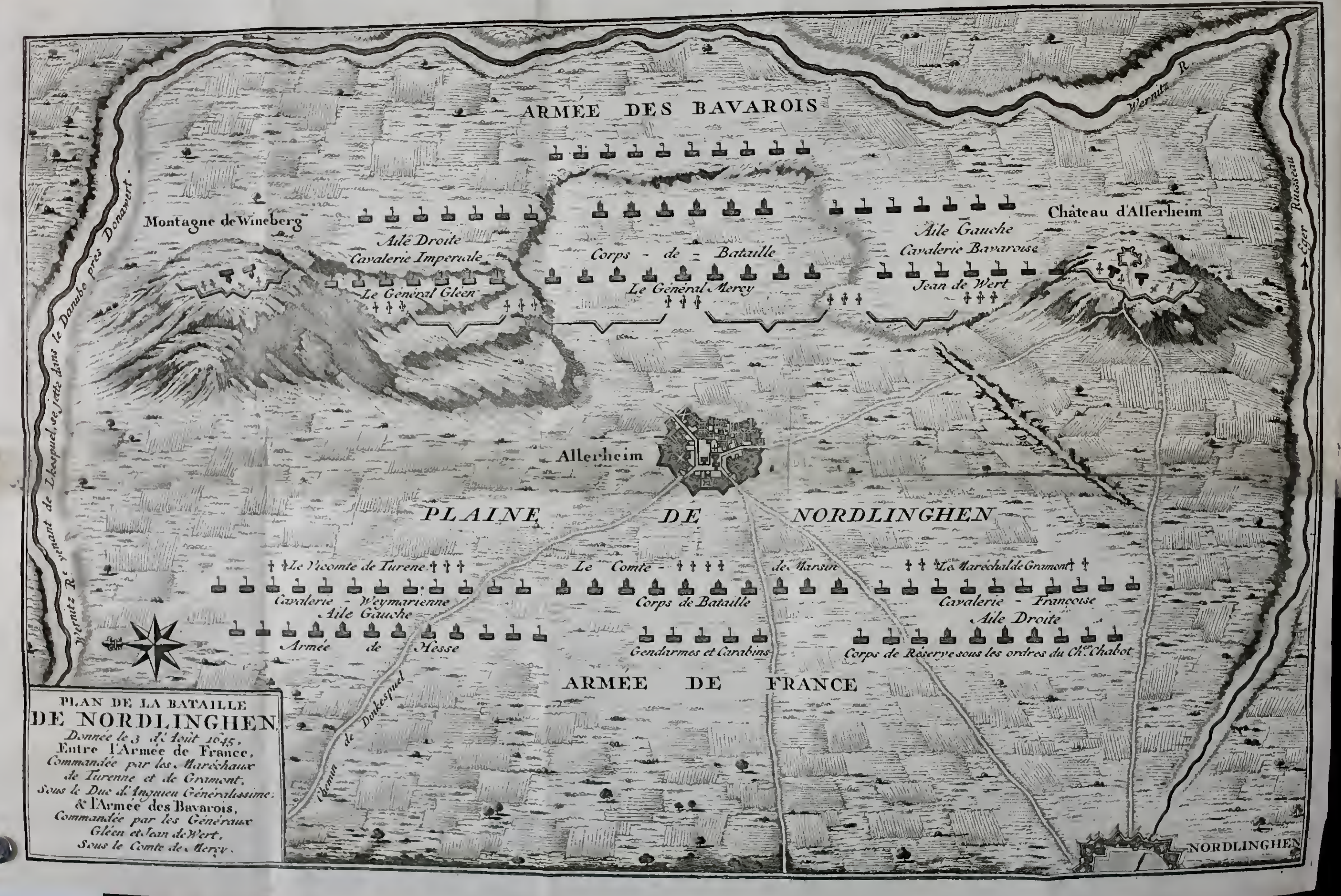
s'empara de toutes les villes qui se trouvèrent sur sa route. Les ennemis ne firent de résistance qu'à Rottembourg, qui fut ataqué & emporté dans une seule nuit, & où les troupes se rétablirent par la grande quantité de rafraichissemens qui s'y trouvèrent. On alla droit ensuite à la ville de Dinkelspuhel, & le Duc y ouvrit la tranchée: mais aïant été averti dès le soir même que les Bavarois s'avançoient vers Nordlingue, il leva le siège, & résolut de forcer les ennemis d'en venir à une bataille. Il fit marcher les troupes toute la nuit, à travers un bois, où le chemin étoit assés large & capable de contenir deux escadrons de front. A la même heure & par le même bois passoient à quelque distance, avec un Corps de Cavalerie, les Généraux Mercy, Gléen & Jean de Vert; à la pointe du jour ils apperçurent les troupes Françoises qui sortoient du bois. Comme le lieu leur étoit très favorable, ils y rangèrent leur Armée en bataille & y attendirent le Duc d'Enguien. Ils avoient une rivière devant eux, & de grands étangs à droite & à gauche: leur poste n'étoit accessible que par de petits sentiers, où à peine deux cavaliers pouvoient marcher de front. Le Duc fit avancer son canon; les Bavarois mirent aussi le leur à la tête de leur Camp, & l'on se canonna pendant toute la journée, avec une perte à peu près égale de part & d'autre.

1645. Le Prince voïant qu'il étoit impoſſible de livrer bataille aux ennemis dans ce lieu, & qu'il étoit inutile de s'opiniâtrer, décampa la nuit ſuivante deux heures avant le jour

3 d'Août. pour aller à Nordlingue. Dès les neuf heures du matin, il ſe trouva dans la grande plaine qui eſt devant cette ville, & ſur le midi il apprit que le Général Mercy avoit déja choiſi un Camp très avantageux, à deux lieuës de lui; qu'il faiſoit travailler en diligence aux retranchemens, & qu'il prétendoit diſputer la priſe de Nordlingue, où il avoit une foible garniſon. Le Prince marcha auſſi-tôt aux ennemis, laiſſant ſes bagages derrière lui dans les villages voiſins; & ſur les quatre heures du ſoir les deux Armées ſe trouvèrent en préſence.

Situation du Camp des Bavarois à Nordlingue.

Vers le milieu de la plaine de Nordlingue qui eſt très étenduë, ſe trouve un vallon de médiocre grandeur formé par deux petites montagnes, à un quart de lieuë l'une de l'autre. Au ſortir de ce vallon eſt un village nommé Allerheim, plus avancé vers Nordlingue que les deux collines d'environ trois cens pas. Une de ces montagnes, nommée la colline de Wineberg, eſt fort haute & ſituée à la gauche du village, quand on vient de Nordlingue; l'autre, ſur laquelle eſt le Château d'Allerheim, eſt à droite. Le terrein qui ſépare la colline d'Allerheim du village, eſt uni comme une plaine, mais coupé par un foſſé, celui qui eſt au pied de


ARMÉE DES BAVAROIS
Wernitz R.
Eger Ruisseau
Montagne de Wineberg
Château d'Alferheim
Aile Droite
Cavalerie Imperiale
Corps - de - Bataille
Aile Gauche
Cavalerie Bavaroise
Le Général Gléen
Le Général Mercy
Jean de Wert
Wernitz R.e venant de Dinkespuel, se jette dans le Danube près Donawert.
Allerheim
PLAINE DE NORDLINGHEN
Le Vicomte de Turene
Le Comte de Marsin
Le Maréchal de Gramont
Cavalerie - Weymarienne
Aile Gauche
Corps de Bataille
Cavalerie - Françoise
Aile Droite
Armée de Hesse
Gendarmes et Carabins
Corps de Réserve sous les ordres du Ch.er Chabot
ARMÉE DE FRANCE
Chemin de Dinkespuel
NORDLINGHEN
PLAN DE LA BATAILLE
DE NORDLINGHEN,
Donnée le 3 d'Aoust 1645,
Entre l'Armée de France,
Commandée par les Maréchaux
de Turenne et de Gramont,
Sous le Duc d'Anguien Généralissime;
& l'Armée des Bavarois,
Commandée par les Généraux
Gléen et Jean de Wert,
Sous le Comte de Mercy.

Wineberg defcend au même village par une pente infenfible. L'aîle droite des ennemis, commandée par le Général Gléen, s'étendoit jufques fur le haut de la colline de Wineberg; & leur aîle gauche, où étoit le Général Jean de Vert, atteignoit au fommet de l'autre colline, où eft le Château d'Allerheim. Le centre de l'Armée, où Mercy s'étoit pofté, occupoit le vallon, & avoit à fa tête le village: fes deux aîles étoient compofées de fa Cavalerie & de quelques bataillons, qu'il avoit placés aux extrèmités fur les collines: tout le refte de l'Infanterie formoit le Corps de bataille. Il avoit jetté quelques fantaffins dans le village, & garni de moufquetaires l'Eglife, le clocher & le cimetière qui étoit fermé de murailles: les retranchemens des deux collines étoient bordés de canon. Son Armée étoit de quatorze à quinze mille hommes, & celle du Duc d'Enguien montoit à dix-fept mille. Tout aïant été examiné dans le Confeil de guerre, le Vicomte de Turenne fut d'avis qu'on ne pouvoit engager une affaire générale avec les ennemis ainfi poftés & retranchés, fans expofer l'Armée Françoife à une défaite prefque certaine: le Duc d'Enguien penfa différemment, & fon avis l'emporta fur celui du Vicomte. Il y eut enfuite quelque difpute fur la manière d'attaquer. Turenne jugea qu'on ne pouvoit marcher aux deux aîles de l'ennemi avec la Cava-

1645.

1645. rie, ſans pouſſer en même tems leur Infanterie qui étoit au centre: on ſuivit ſon conſeil; & l'on convint qu'il faloit faire alte avec les deux aîles, pendant que l'Infanterie combattroit pour emporter le village. Cette réſolution priſe, l'Armée Françoiſe avança vers l'ennemi en cet ordre.

Diſpoſition de l'Armée Françoiſe pour attaquer le Camp de Mercy.

Le Maréchal de Gramont commandoit l'aîle droite compoſée de toute la Cavalerie Françoiſe, au nombre de dix eſcadrons: le Maréchal de Turenne menoit l'aîle gauche, où ſe trouvoit la Cavalerie Weymarienne, montant à douze eſcadrons, ſoutenus par l'Armée de Heſſe de ſix bataillons & de ſix eſcadrons, qui faiſoient la ſeconde ligne. Le Comte de Marſin étoit à la tête du Corps de bataille compoſé de dix bataillons, & ſoutenu de cinq eſcadrons de Gendarmes & de Carabiniers. Le Corps de réſerve de quatre bataillons & de ſix eſcadrons, qui ſervoit de ſeconde ligne à l'aîle droite, étoit ſous les ordres du Chevalier de Chabot. Le Duc d'Enguien qui diſpoſa tous ces poſtes, voulant être par-tout, n'en prit aucun pour lui-même. Par cet arrangement l'aîle droite du Maréchal de Gramont étoit oppoſée aux Bavarois commandés par Jean de Vert; l'aîle gauche du Vicomte de Turenne, aux Impériaux menés par le Général Gléen. Les François, quoiqu'ils euſſent à combattre des troupes aguerries, témoignoient une grande ardeur d'en venir aux

mains, pour réparer l'affront nouvellement reçu à Mariendal. 1645.

Il étoit cinq heures après midi, lorſque le Duc d'Enguien commença par faire canonner le village: mais l'artillerie de l'ennemi qui étoit placée à demeure, avoit un grand avantage ſur la ſienne qu'il faloit ſans ceſſe changer de place pour avancer; & comme il vit que cette manœuvre faiſoit perdre beaucoup de tems, il fit attaquer le village par quelques bataillons ſous les ordres du Comte de Marſin. Les prémiers retranchement furent bien-tôt forcés : mais en approchant des maiſons, les ennemis qui s'y étoient logés & qui les avoient percées, firent de ſi violentes décharges, que les François arrêtés tout d'un coup, plièrent bien-tôt après & prirent la fuite. Le Comte de Marſin aïant été dangèreuſement bleſſé, le Duc d'Enguien envoïa à ſa place le Marquis de la Mouſſaïe, avec un renfort de quelques régimens: ils ne purent, non plus que les autres, ſoutenir le feu des ennemis. Alors le Duc d'Enguien mena lui-même toute l'Infanterie du Roi à la charge. Le Général Mercy, voïant ce mouvement, ne put retenir la joïe que lui inſpira dans ce moment l'eſpèrance dont il ſe flattoit, & s'écria avec tranſport : *Dieu a tourné la tête aux François, ils vont être battus.* Il ſe mit à la tête de ſon Corps de bataille, & s'avança vers le village. Le combat fut ſan-

Le Général Mercy eſt tué.

1645. glant & opiniâtre : les habits du Duc d'Enguien furent criblés de coups ; il eut deux chevaux bleſſés ſous lui, & reçut une contuſion à la cuiſſe. On le pria vainement de ſe retirer ; il ſe tint au milieu du feu, animant les troupes de la voix & du geſte. Mercy, après avoir fait des prodiges de valeur, ne put échapper à ſa deſtinée ; il fut tué d'un coup de mouſquet. La mort de ce grand Général, loin de décourager ſes ſoldats, les rendit furieux : les ſentimens de vengeance, dont ils ſe trouvèrent enflâmés, leur firent tout ſurmonter ; & l'intrépidité du Duc d'Enguien, quelque étonnante qu'elle fût, ne put empêcher que la plus grande partie de ſon Infanterie ne fût taillée en pièces.

L'aîle droite des François eſt défaite, & le Maréchal de Gramont fait priſonnier.

D'un autre côté, l'aîle gauche des Bavarois tomba ſur l'aîle droite des François ſi bruſquement, que la Cavalerie Françoiſe, après avoir ſoutenu quelque tems, fut entièrement rompuë & miſe en déroute. Le Maréchal de Gramont fit paroître tout ce que peuvent la valeur & la conduite, pour arrêter ſes troupes, pour les rallier & les ramener au combat : voïant tous ſes efforts inutiles, il ſe mit à la tête des régimens de Faber & de Wall (1), qui n'avoient point

(1) Wall d'une très ancienne nobleſſe en Irlande & grand oncle maternel de l'Abbé Butler de Kilcopp, dont le père amena depuis un régiment Irlandois pour ſervir en France, & dont pluſieurs parens

quitté leurs postes, attendit de pied ferme les Bavarois, & fit faire sur leurs escadrons une décharge terrible. Il les ouvrit, y entra; mais s'engagea si avant, qu'environné d'ennemis, & obligé de cèder au grand nombre, il fut fait prisonnier. Après cette déroute générale de la droite, Jean de Vert fondit sur le Corps de réserve, battit le Chevalier de Chabot, & pénétra jusqu'aux bagages qu'on pilla. (1) Ce Général Allemand parut en cette occasion plus brave soldat que grand Capitaine: en poursuivant les fuïards, il se laissa emporter inconsidèrément, au-lieu de revenir avec ses troupes victorieuses envelopper l'aîle gauche de l'Armée Françoise.

1645.

Le Vicomte de Turenne défait l'aile droite des Bavarois & prend le Général Gléen prisonnier.

Le Vicomte de Turenne marchoit dans le même tems contre l'aîle droite des ennemis, postée sur la colline de Wineberg. Il essuïa, sans s'arrêter, les décharges continuelles de leur artillerie, eut un cheval blessé sous lui, reçut un coup dans sa cuirasse, & enfin arriva en bon ordre au haut de la colline. Le combat fut terrible entre ces deux aîles composées de Weymariens & de Hessiens d'un côté, & de l'autre d'Impériaux & de Bavarois. Dans cette occasion la valeur de ces deux Corps Allemands, qui se

ont été dévoués à cette Couronne pendant longues années.

(2) Mémoires de Siri, *ibid.*

1645. combattoient avec tant d'acharnement, sembloit ternir la gloire des François; qui s'étoient laissé battre par-tout. On fit plusieurs charges & recharges; on en vint enfin aux coups de pistolet & aux épées: le Vicomte de Turenne, après avoir chargé plusieurs fois les Impériaux qui restoient toûjours inébranlables, enfonça pourtant leur prémière ligne: mais le Général Gléen aïant fait avancer la seconde, déconcerta les prémiers escadrons du Vicomte sans les rompre tout-à-fait. Alors le Duc d'Enguien sachant qu'il n'y avoit plus rien à faire ni à l'aîle droite, ni au Corps de bataille où tout étoit en déroute, vint à l'aîle gauche & se mit à la tête des troupes Hessiennes qui étoient à la seconde ligne du Vicomte. Aussitôt Turenne rompit les escadrons ennemis qui étoient sur la colline, défit l'Infanterie qui s'y trouva, gagna le canon des Impériaux & le fit pointer contre le reste de leur aîle droite, qui s'étendoit jusqu'au village. Il prend les Bavarois en flanc, les charge sans leur donner aucun relâche, les oblige à se retirer cinq cens pas au-delà du village, & fait prisonnier le Général Gléen. Les régimens qui étoient retranchés dans l'Eglise & dans le cimetière se voïant prêts à être enveloppés, se rendirent à discrétion. Jean de Vert, aïant appris ce qui se passoit à la montagne de Wineberg, y accourut avec son aîle victorieuse, mais il étoit trop

tard, il avoit perdu le moment favorable; il trouva tout en desordre, & le jour étoit fini.

1645.

Retraîte des Bavarois & poursuite du Vicomte.

A une heure après minuit les troupes ennemies commencèrent à se retirer, & à la pointe du jour on ne vit plus personne. Jean de Vert, le seul Général qui leur restoit, avoit profité de l'obscurité de la nuit pour gagner Donavert, & sauver le reste de l'Armée au-delà du Danube; le Vicomte de Turenne le poursuivit jusqu'au bord du fleuve avec trois mille chevaux, & ne revint point qu'il ne l'eût vu passer avec toutes ses troupes. Trois ou quatre mille hommes de l'Infanterie Françoise demeurèrent sur la place; & la perte des Alliés fut plus grande que celle des Impériaux. Le Maréchal de Gramont fut pris d'un côté, & le Général Gléen de l'autre: mais le Duc d'Enguien gagna le champ de bataille, & prit un grand nombre d'Officiers, beaucoup d'étendarts & tout le canon de l'ennemi. La victoire coûta si cher aux François, que pendant quelques jours ils ne purent rassembler que douze ou quinze cens hommes de toute leur Infanterie. Cependant Christine Reine de Suède écrivit une lettre de sa propre main au Duc d'Enguien, pour lui témoigner la joïe qu'elle ressentoit, de ce qu'il avoit effacé par sa victoire, l'affront que les Suèdois avoient

1645. autrefois reçu au même lieu (1). Quoique le Duc d'Enguien eût donné d'illuſtres marques de ſon courage dans ce combat, il reconnut généreuſement, dans une lettre qu'il écrivit à la Reine, que la plus grande partie de la victoire étoit dûe à la valeur & à la conduite du Vicomte de Turenne.

Le Duc d'Enguien quitte l'Armée & retourne en France.

Après la retraite de l'Armée ennemie, les villes de Nordlingue & de Dinkelſpuhel ouvrirent leurs portes: & le Duc d'Enguien étant tombé malade, revint bien-tôt en France, laiſſant l'Armée ſous la conduite du Maréchal de Turenne, & du Maréchal de Gramont qui avoit été échangé contre le Général Gléen. Les Généraux François réſolus d'aller dans la Suabe pour y rafraichir les troupes, & les délaſſer de tant de fatigues, s'acheminèrent par le Comté de Hohenloë juſques à Halle, lieu abondant en fourages, où ils ſéjournèrent dix ou douze jours. Les ennemis repaſſèrent le Danube, ſe campèrent à cinq ou ſix lieuës des François; & l'on demeura dans cette diſpoſition juſqu'au dix-ſeptième d'Octobre.

L'Archiduc Leopold vient joindre les Bavarois.

Le Duc de Bavière voïant que l'Armée de France avançoit toûjours en Allemagne, & craignant qu'elle ne s'emparât, non ſeulement de ſes quartiers d'hiver, mais de ſon païs

(1) An. 1634.

Plan de la dispoſition des deux Armées de France & d'Espagne A LA BATAILLE PRÈS DE RHETEL, Gagnée par l'Armée du Roi

Le 19 du Mois de Décembre 1650.

Corps de Réserve.

La Fauge Lieutenant-Général. Les Marquis de Duras, de Beauvau, de Boutteville et de Montausier. Le Comte de Ligneville Lt. Général

Le Vicomte de Turenne Général.

ARMÉE D'ESPAGNE.

PLAINE DU BLANC-CHAMP

ARMÉE DE FRANCE.

Le Maréchal du Pleſsis-Praslin Général.

Le Marquis d'Hocquincour Lieutenant-Général. *Le Général Rosen.* *Le Marquis de Villequier Lieutenant-Général.*

Corps de Réserve.

païs entier, demanda du ſecours à l'Empereur, & menaça de traiter ſéparément avec la France, ſi on ne lui accordoit promtement un renfort conſidèrable. L'Empereur qui venoit de faire la paix avec le Prince Ragotzki, & qui n'avoit plus beſoin de troupes en Hongrie, envoïa en Bavière un grand Corps de Cavalerie & de Dragons, ſous les ordres de ſon fils l'Archiduc Léopold, qui ſe fit accompagner du Général Galas. Comme l'Archiduc ne menoit point d'Infanterie, il joignit bien-tôt les Généraux Gléen & Jean de Vert : ſecondé de ces trois grands Capitaines, il marcha en diligence pour ſurprendre l'armée Françoiſe. Les Maréchaux de Turenne & de Gramont, dont les troupes étoient inférieures de moitié à celles de l'ennemi, prirent le parti de ſe retirer, paſsèrent le Neckre à la nage, chaque cavalier portant un fantaſſin en croupe, gagnèrent le Rhin en diligence, & ne crurent point leur Armée en ſûreté, qu'elle ne fût ſous le canon de Philisbourg. Ils envoïèrent chercher des bateaux à Spire pour faire un pont ſur le Rhin : mais à peine en avoit-on amené quelques-uns, que l'Archiduc Léopold arriva & ſe campa à une demi-lieuë de Philisbourg. Turenne & Gramont reſſerrèrent auſſi-tôt leurs troupes dans l'eſpace qui eſt entre cette ville & le Rhin, s'y retranchèrent, & firent paſſer leurs bagages en préſence des ennemis. Le Maréchal de

1645.

13 d'Octobre.

1645. Gramont paſſa auſſi le fleuve avec l'Armée du Duc d'Enguien, & avec toute la Cavalerie du Vicomte de Turenne qu'il mena à Landau : le Vicomte reſta ſeul, campé ſous le canon de Philisbourg avec ſon Infanterie. L'Archiduc & les trois Généraux furent deux jours entiers à examiner ſon Camp, & le trouvèrent fortifié de maniére, que malgré la ſupériorité de leurs troupes, ils n'oſèrent l'attaquer : ils rebrouſſèrent chemin, & marchèrent à Wimpfen, qu'ils aſſiègèrent dans les formes. Tout le gros canon de l'Armée Françoiſe étoit dans cette Place : le Vicomte de Turenne voulut la ſecourir, & envoïa redemander ſa Cavalerie que le Maréchal de Gramont avoit conduite à Landau : les François vinrent; mais les Allemands refuſèrent de ſuivre : Wimpfen ne fut point ſecouru, & l'Archiduc s'en rendit maître en huit jours. Il s'empara enſuite de Dinkelſpuhel, de Nordlingue & des villes que l'on avoit priſes entre le Neckre & le Danube : toutes les conquêtes que les François venoient de faire furent perduës ; il n'en reſta que le ſouvenir. L'Archiduc marcha de là vers la Bohème, pour s'oppoſer à Torſtenſon, qui faiſoit de grands ravages dans les païs héréditaires de la Maiſon d'Autriche.

L'Armée Impériale ſe ſépare de celle de Ba-

Les Armées de l'Empereur & du Duc de Bavière s'étant ainſi ſéparées, le Maréchal de Gramont s'en retourna en France avec

celle du Duc d'Enguien, & le Vicomte de Turenne demeura seul avec la sienne sur le Rhin. On étoit dans l'impatience de savoir comment il en useroit avec la Cavalerie Allemande, dont la desobéïssance avoit causé la perte de Wimpfen. Comme tous étoient également coupables, il craignit avec raison d'exercer sur eux une punition générale, qui inspire presque toûjours la révolte: il sut leur faire sentir leur faute, & les ramener à leur devoir sans emploïer la sévérité: d'ailleurs, aïant besoin de ces Allemands pour le succès d'une grande entreprise qu'il méditoit, il crut que son indulgence les piqueroit d'honneur, & les engageroit à embrasser la prémière occasion d'expier leur faute: il jugea sainement; & sa clémence eut tout l'effet qu'il s'étoit proposé & qu'il pouvoit espèrer.

1645.

vière, & le Marechal de Gramont ramène l'Armée du Duc d'Enguien en France.

L'entreprise qu'il méditoit pour finir glorieusement une Campagne jusqu'alors équivoque, étoit le rétablissement de l'Electeur de Trèves. Il y avoit plus de douze ans que ce Prince étoit dépouillé de ses Etats, à cause de son alliance avec la France. Le Duc de Longueville Plénipotentiaire à Munster avoit signifié à l'ouverture du Congrès, que puisque la guerre avoit été déclarée au sujet de cet Electeur, on n'écouteroit aucune proposition de paix, que ce Prince ne fût mis en pleine liberté. Sur cette instance l'Electeur sortit de prison; mais on ne lui

Le Vicomte rétablit l'Electeur de Treves dans ses Etats.

1645. reſtitua point ſes Etats. Le Vicomte de Turenne crut que rien n'honoreroit tant la Régence, que le rétabliſſement d'un Allié ſi fidèle. Quoiqu'éloigné de plus de quarante lieuës de Trèves, il marcha pendant un froid très rigoureux vers cette ville, dont il avoit appris que la garniſon Eſpagnole étoit peu nombreuſe: il laiſſa quelques troupes pour garder les paſſages du Rhin & les bagages de l'Armée, & ne mena avec lui que très peu d'Infanterie, pour faire plus de diligence; comptant ſur quelques bataillons de l'Armée du Duc d'Enguien, qui, avec la permiſſion de la Cour, vinrent de Metz, d'où l'on deſcendit auſſi du canon par la Moſelle. Il ſe ſaiſit de tous les lieux par où la Place pouvoit être ſecouruë,

14 Novembre. & l'inveſtít le quatorze de Novembre. Aïant ſu que les ennemis s'aſſembloient pour venir s'oppoſer au ſiège, il fit paſſer la Moſelle au Colonel Schutz, & l'envoïa contre eux, avec les Allemands qui déſiroient de reparer leur faute: Schutz les diſſipa entièrement, & les auroit taillés en pièces, s'ils ne ſe fuſſent ſauvés dans les bois dont le païs eſt couvert. Le Gouverneur de Trèves n'eſpèrant plus de ſecours, demanda à capituler, & le vingtième de Novembre il

20 dud. ſe rendit.

1646. Le rétabliſſement de l'Electeur confirma les Alliés de la France dans leur attache-

Le Vicom- ment à cette Couronne, fruſtra le Duc de

1646.

te retourne à la Cour.

Lorraine des quartiers qu'il s'étoit flatté de prendre dans les terres de l'Electorat, & fit de la Moselle une nouvelle barrière pour la France. Le Vicomte de Turenne, après avoir construit un Fort près du pont de Trèves, & y avoir laissé cinq cens hommes, alla prendre Oberwesel, Château considérable que les ennemis occupoient encore en-deçà du Rhin, visita toutes les Places sur ce fleuve & sur la Moselle, les mit en état de défense, étendit son Armée le long de ces deux rivières, & partit au commencement de Fevrier pour la Cour, où il fut reçu avec tous les applaudissemens que méritoit une Campagne si glorieuse.

Le Cardinal lui offre le Duché de Château-Thierry, mais il le refuse.

Le Cardinal Mazarin ne pouvoit plus s'empêcher de rendre justice au mérite & à la capacité du Vicomte. Il voulut enfin reconnoître les services qu'il avoit rendus à la France, & lui offrit le Duché de Château-Thierry: mais comme cette Terre étoit du nombre de celles que le Conseil avoit proposées pour l'échange de Sedan, Turenne crut ne pouvoir l'accepter sans préjudicier au Duc de Bouillon son frère; & refusant constamment toutes les offres de Mazarin, il déclara qu'il ne recevroit rien jusqu'à ce que l'échange fût consommé. Peu touché de ses intérêts particuliers, & uniquement occupé de ce qui concernoit le bien de l'Etat, il ne cessa pendant son séjour à la Cour de représenter au Ministre, qu'on ne feroit

1646. aucun progrès en Allemagne, tant que l'Armée de France feroit féparée de celle des Suèdois; parce que l'une agiffant du côté du Rhin, & l'autre dans les païs héréditaires de l'Autriche, il étoit facile aux Impériaux & aux Bavarois, qui fe trouvoient entre deux, de porter leurs forces du côté où ils feroient les plus foibles, & d'empêcher par-là qu'on ne remportât jamais fur eux aucun avantage confidèrable. Ces raifons furent goutées par le Cardinal: la jonction des deux Armées fut réfoluë; & l'on fe repofa entièrement fur le Vicomte de l'exécution du grand projet.

Négociations & embarras au Congrès de Weftphalie. Demandes de la France.

Cependant la paix générale n'avançoit point à Munfter; les différentes prétenfions des Puiffances affemblées augmentoient tous les jours les divifions. La France demandoit à l'Empereur pour fon dédommagement, la ville de Brifac avec le Brifgau, l'Alface & Philisbourg, avec les Evêchés de Metz, Toul & Verdun; en un mot tout ce qu'elle avoit occupé ou conquis fur la Maifon d'Autriche, depuis cent ans. La Suède prétendoit à l'une & à l'autre Poméranie, à l'Archevêché de Bremen, à l'Evêché de Werden; exigeoit plufieurs millions d'écus pour païer les fraix de la guerre; & vouloit de plus que l'on rétablit l'Electeur Palatin dans fa Dignité & dans fes Etats, & qu'on permît l'exercice libre & public de la Religion Proteftante, non-feulement dans les Provin-

vinces heréditaires, mais encore dans tout l'Empire. L'Empereur, qui vit que ces prétenſions tendoient à démembrer le Corps Germanique, autant par rapport à la Religion, que par rapport à ſa conſtitution civile, éluda longtems les demandes des François & des Suèdois, & mit en œuvre toutes ſortes d'artifices pour les diviſer : mais par la ſage conduite des Plénipotentiaires du Roi au Congrès, & du Vicomte de Turenne à l'Armée, les intérêts & les Conſeils des deux Couronnes demeurèrent unis, malgré toutes les intrigues des Miniſtres de l'Empereur à Munſter, & les cabales auxquelles ſe prétoient les Généraux Suèdois dans leur Camp. 1646.

L'Electeur de Brandebourg, Chef du Parti Calviniſte, avoit des droits légitimes ſur la Pomeranie, en vertu des anciens Traîtés avec les Ducs de ce païs, & s'oppoſoit aux prétenſions des Suèdois, qui ſoutenoient que ce Duché leur appartenoit par droit de conquête. Cette affaire fut d'une longue diſcuſſion, & une des plus difficiles à règler : les Miniſtres d'Eſpagne excitoient l'Electeur à rejetter tout accommodement, & lui faiſoient eſpèrer le ſecours de leur Maître.

Prétenſions de l'Electeur de Brandebourg.

L'Electeur de Bavière, Chef du Parti Catholique, Prince le plus puiſſant & le plus habile de tout l'Empire, avoit avancé à l'Empereur près de neuf millions d'écus, & s'étoit fait donner pour ſureté la Haute-

Prétenſions de l'Electeur de Bavière.

1646. Autriche: l'Empereur pour dégager cette importante Province, & pour s'acquitter ſans rien païer, avoit donné à ce Prince le Haut-Palatinat, en lui conférant la Dignité Electorale, après avoir fait confiſquer l'un & l'autre ſur l'Electeur Palatin. Depuis le progrès des armes de France & de Suède en Allemagne, l'Empereur étoit un très foible appui de la Maiſon du Duc de Bavière, & devenoit un mauvais garant de la conſervation de ce qu'elle avoit acquis. Le Duc ſentit qu'il avoit beſoin d'un ſecours plus puiſſant: il recourut à celui des François; & ſe ſervant du prétexte de la Religion, il envoïa ſon Confeſſeur à la Reine Régente, pour lui repréſenter de quelle importance il étoit pour la Religion, que la Dignité Electorale ne repaſſât plus à un Prince Proteſtant, & que la Catholicité qui avoit été introduite dans le Haut-Palatinat, y fût conſervée. Le Cardinal Mazarin l'écouta favorablement; comprit la néceſſité qu'il y avoit de ſoutenir cet Electeur, autant pour empêcher l'abaiſſement de la Maiſon de Bavière, dont la chute auroit mis les Suèdois en état de ſe paſſer des troupes & des ſubſides de la France, que pour prévenir la ruïne de la Religion dans l'Empire.

Différends des deux Couronnes de France

Les différends des deux Couronnes de France & d'Eſpagne étoient encore plus difficiles à concilier. Les François promet-

toient d'abandonner la Catalogne, à condition que l'Espagne leur cèderoit le Roussillon, l'Artois & le Cambresis. En joignant ces deux Provinces à l'Alsace, aux trois Evêchés & aux villes qu'ils demandoient à l'Empereur, on étendoit les frontières du Roïaume, & l'on remplissoit le plan du Cardinal de Richelieu, que son successeur ne perdoit point de vuë. Toutes les fois que Mazarin ne pouvoit y amener les Puissances de l'Europe par la voïe de la négociation, il faisoit naître de nouveaux incidens pour éloigner la paix; cependant voulant toûjours faire croire qu'il la désiroit, il consentit que les Plénipotentiaires des Provinces-Unies fissent l'office de Médiateurs entre la France & l'Espagne: mais les Hollandois ne tardèrent pas à s'appercevoir que Mazarin ne cherchoit qu'à gagner du tems, & ils se désistèrent de leur médiation. Le Comte de Pégnaranda, Ministre d'Espagne, traîtoit en sécrêt avec eux pour les engager à faire une paix séparée avec son Maître, à l'insu & même à l'exclusion de la France. Il les prenoit dans une conjoncture favorable à son dessein; les Hollandois se défioient du caractère du Ministre & redoutoient la puissance du Roi: s'ils craignoient de rompre avec une nation aussi belliqueuse que la nation Françoise, ils appréhendoient encore plus de se livrer à Mazarin.

1646.

& d'Espagne.

1646.

Plan général du Congrès.

On voïoit donc les Catholiques traîter avec les Proteſtans, & vouloir s'unir avec eux, pour continuer une guerre qui n'avoit d'abord été entrepriſe que pour défendre la Religion. Les Suèdois cabalent avec l'Empereur contre la France leur alliée : la France écoute le Duc de Bavière pour empêcher que les Suèdois ne pouſſent trop loin leurs conquêtes en Allemagne : l'Eſpagne ſoutient l'Electeur de Brandebourg, Chef de la Ligue Calviniſte ; & les Hollandois recherchent l'amitié des Eſpagnols leurs anciens ennemis. Quelle confuſion de vuës, d'intérêts & d'intrigues à Munſter & à Oſnabrug ! Le Cardinal Mazarin à la Cour, & le Vicomte de Turenne à l'Armée, mirent à profit ces divers mouvemens pendant cinq années entières, & s'en ſervirent habilement pour parvenir enfin au but qu'ils s'étoient toûjours propoſé.

Le Duc de Bavière amuſe le Cardinal Miniſtre, & veut empêcher les Alliés de ſe joindre.

Le Vicomte de Turenne, au commencement d'Avril, quitta la Cour & retourna ſur le Rhin. Les Suèdois étoient dans la Heſſe : (1) Wrangel les commandoit, & avoit ſuccèdé à Torſtenſon, qui après avoir acquis la réputation d'un grand Capitaine, s'étoit retiré à Stockholm à cauſe d'une longue indiſpoſition. Turenne n'eut pas plû-tôt raſſemblé ſon Armée auprès de Maïence,

(1) Charles-Guſtave Wrangel, Comte de Salmitz, depuis Connêtable & Grand-Général de Suède.

qu'il envoïa avertir le Général Wrangel du deſſein qu'il avoit de paſſer le Rhin à Baccarach, de traverſer le Comté de Naſſau, & d'aller le trouver dans la Heſſe. Il étoit ſur le point de partir, lorſque le Cardinal Mazarin lui manda que le Duc de Bavière avoit promis aux Plénipotentiaires du Roi à Munſter, de tenir ſon Armée ſéparée de celle de l'Empereur, ſi celle des François ne paſſoit pas le Rhin: que l'intention du Roi étoit que le Vicomte abandonnât tous les projets que les Suèdois & les François devoient exécuter après leur jonction, & qu'il quittât l'Allemagne pour aller aſſièger Luxembourg. Le Vicomte, ſurpris de ce changement, comprit que les artifices du Duc de Bavière en étoient la vraïe cauſe: il ne paſſa point le Rhin, pour ne pas contrevenir à un ordre ſi poſitif; mais perſuadé que le ſiège de Luxembourg, fait dans ce moment critique, ruïneroit entièrement les affaires du Roi en Allemagne, il chercha pluſieurs prétextes pour différer cette entrepriſe. L'évènement juſtifia ſa conduite & fit connoître l'étenduë de ſa prévoïance. Pendant que le Duc de Bavière amuſoit le Cardinal par des promeſſes, ſon Armée marchoit toûjours, & joignit enfin celle de l'Empereur dans la Franconie. 1646.

Les Impériaux & les Bavarois, avec toutes leurs forces, ſe mirent entre les François & les Suèdois. Le pont du Rhin à

LeVicomte fait cette jonction par une

1646. Philisbourg devint inutile : le Vicomte ne pouvoit plus aller dans la Hesse par le Comté de Nassau que les ennemis occupoient ; & sa jonction avec les Suèdois paroissoit impossible. Soit que l'Empereur eût gagné Wrangel, soit que le Duc de Bavière seul eût déconcerté les projets de la France, il est certain que tous les succès de cette Couronne en Allemagne alloient être arrêtés, sans les ressources que Turenne trouvoit toûjours dans son habileté. Il prit son parti sur le champ, écrivit au Cardinal, & sans attendre sa réponse, il se hâta d'exécuter ce qu'il avoit médité. Il laissa une partie de son Infanterie à Maïence, marcha avec l'autre & toute sa Cavalerie vers la Moselle, passa cette rivière à un gué, six lieuës au-dessus de Coblentz, traversa l'Electorat de Cologne, alla par le Comté de Meurs à Rheinberg ; & ne pouvant avoir de passage sur le Rhin que par les villes dépendantes de la Hollande, il envoïa demander permission aux Hollandois de passer à Wesel, & arriva après quatorze jours de marche aux portes de cette ville. La garnison Hollandoise refusa de les ouvrir : mais le Comte d'Avaux, Plénipotentiaire de France, s'étant heureusement trouvé dans la Place, obtint, à force de remontrances, qu'on laisseroit entrer l'Armée du Roi. Le Vicomte dépêcha alors un courier au Général Wrangel, pour lui faire part de son dessein : il passa le Rhin

Marche longue & pénible.

le quinze de Juillet, tint ſa route par le Comté de la Marck le long de la Lippe, juſqu'à Lipſtadt, d'où il prit ſur la droite à travers la Weſtphalie; & aprés une marche auſſi rapide que pénible, joignit enfin l'Armée Suèdoiſe commandée par le Général Wrangel, & le Comte de Konigſmarck, qui depuis le départ du Duc d'Enguien étoit revenu pour ſervir avec Turenne. Cette jonction tant déſirée ſe fit le dixième du mois d'Août, ſur les frontières de la Heſſe, entre Wetzlar & Gieſſen, ſur la rivière de Lohn, avec l'appareil convenable & les marques d'honneur dûës aux armes de France : les Suèdois ſe mirent en bataille, firent deux ſalves, & voulurent que le Vicomte de Turenne donnât l'ordre.

1646.

10 Août.

Les Impériaux & les Bavarois ſe retirent, & le Vicomte paſſe le Mein.

Les Impériaux & les Bavarois avoient ſerré de près le Général Wrangel, ſans oſer néanmoins l'attaquer; parce qu'il s'étoit retranché dans des poſtes avantageux, en attendant les François. A la nouvelle de leur arrivée, les ennemis ſe retirèrent à ſix lieuës de là, & allèrent ſe camper près de la ville de Fridberg. Les Armées Françoiſe & Suèdoiſe montoient à ſept mille hommes de pied & à dix mille chevaux, avec ſoixante pièces de canon : les Impériaux & les Bavarois avec dix pièces de canon de moins, avoient quatorze mille chevaux & dix mille fantaſſins. Cette ſupériorité n'empêcha pas le Vicomte de marcher à eux, &

1646. d'avancer jusqu'à la rivière du Mein prés de Fridberg. L'Archiduc Léopold, loin de se présenter au combat, ne songea qu'à faire creuser nuit & jour les retranchemens de son Camp, où il étoit déja presque enterré. Turenne qui ne vouloit que le passage, continua sa route vers le Mein, & s'arrêta entre Francfort & Hanau, à dix lieuës de Maïence, d'où il fit venir le reste de son Infanterie. Toutes les troupes des Alliés s'étant réünies, Turenne & Wrangel passèrent le Mein, & descendant le long de cette rivière, prirent Sélingenstadt & Aschaffembourg: l'allarme se répandit aussi-tôt dans tout le païs, où l'on avoit espèré de jouïr d'une grande tranquillité, à l'abri de deux puissantes Armées. Les païsans abandonnèrent la campagne & se réfugièrent en foule dans les villes voisines, dont les Magistrats ouvrirent les portes aux Alliés: mais, comme leur Armée n'alloit au plus qu'à vingt mille hommes, on ne pouvoit, sans l'affoiblir, mettre des garnisons dans toutes les Places: on se contenta de faire sauter les fortifications des unes, & d'emmener pour ôtages les principaux habitans des autres.

Le Vicomte de Turenne s'ouvre une route dans les 3 Cercles de

Le Duc de Bavière aïant su que les Alliés avoient passé le Mein, fit rompre les ponts de Dillingen & de Hochstet sur le Danube, qui étoit la seule barrière de ses Etats, ordonna qu'on transportât de Mu-

nick à Burckhausen ce qu'il avoit de plus précieux, & se plaignit amèrement à l'Empereur de l'Archiduc Léopold qui avoit si mal défendu l'Allemagne. En effet ce Prince, en ne s'opposant point aux Alliés à Fridberg, leur avoit ouvert la Franconie, la Suabe & la Bavière: les Places de ces trois Cercles remplies de provisions, étoient exposées au pillage, parce qu'on avoit négligé de les fortifier, dans la confiance qu'elles seroient hors d'insulte derrière toutes les forces de l'Empire qui devoient défendre le passage du Mein. Le butin auroit été inestimable, & le Vicomte auroit pu exiger pour lui seul cent mille écus de contribution par mois, sans rien faire de contraire aux usages de la guerre: mais par un desintéressement sans exemple, il se contenta de tirer des magazins des ennemis dequoi faire subsister son Armée. Tandis que les Impériaux & les Bavarois, au grand étonnement de toute l'Europe, demeuroient immobiles dans le païs de Fulde, où ils s'étoient retirés, les Armées de France & de Suède entrèrent dans la Franconie & dans la Suabe prirent Schorndorf, Dinkelspuhel & Nordlingue, & passèrent le Danube à Donavert & à Lavingen, dont les ponts n'avoient pas été rompus. Aussitôt le Duc de Bavière se retira à Braunau sur la rivière d'Inn, ne se croïant pas en sûreté dans sa capitale. Le Vicomte de Tu-

1646.

Franconie, de Suabe & de Bavière.

1646. renne & le Général Wrangel avancèrent toûjours dans le païs, & traversèrent le Lech le vingt-deuxième de Septembre.

22 Septembre. Il assiège Augsbourg & prend la ville de Rain.

Les Suèdois allèrent assièger la ville de Rain qui est une des meilleures forteresses de la Bavière, & le Vicomte de son côté envoïa le Marquis de Beauvau avec cinq cens chevaux pour sommer Augsbourg de se rendre. Comme les Magistrats épouvantés commençoient à capituler, le Général Wrangel craignant que les François ne se rendissent maîtres de la Place, manda au Vicomte, pour le détourner de cette entreprise, qu'il trouvoit beaucoup de résistance au siège de Rain, & le conjura de venir promtement à son secours. Turenne persuadé que les Magistrats d'Augsbourg tireroient leur négociation en longueur, tant qu'ils verroient l'Armée Suèdoise occupée au siège de Rain, y alla en diligence, & fit revenir d'Augsbourg le Marquis de Beauvau, espèrant y retourner bien-tôt, pour en faire le siège avec les deux Armées. Il fit ouvrir une seconde tranchée en arrivant à Rain, & le troisième jour il se trouva au pied du bastion. Les assiègés battirent la chamade du côté de son attaque, capitulèrent avec lui, & sortirent au nombre de deux mille hommes. Pendant ces trois jours Wrangel parla souvent au Vicomte des droits que la Suède avoit sur la ville d'Augsbourg, parce que le grand Gustave

s'en

s'en étoit rendu maître autrefois, & lui insinua que c'étoit aux Suèdois plû-tôt qu'aux François d'y mettre un Gouverneur, quand elle feroit prise. Turenne connut alors la vraïe raison pour laquelle Wrangel l'avoit appellé, & la faute que lui-même avoit faite en abandonnant Ausbourg; mais il n'étoit plus tems de la réparer: les Bavarois partis de Memmingen étoient déja entrés au nombre de douze à quinze cens hommes dans la ville d'Ausbourg. Il ne laissa pas d'y marcher, dans l'espèrance de l'emporter, avant que les Armées Impériale & Bavaroise pussent venir au secours. Le Vicomte & le Général Wrangel prirent leurs quartiers autour de la Place; & l'on ouvrit deux tranchées, une du côté des François, & une autre du côté des Suèdois: en peu de tems on avança les ouvrages jusques sur le bord du fossé, qui étoit très large & très profond. 1646.

Le Duc de Bavière allarmé fit déclarer à l'Empereur qu'il s'accommoderoit avec la France, si on laissoit prendre cette ville importante, entre laquelle & Munick il n'y avoit aucune Place de défense. L'Empereur appréhendant la défection des Bavarois, ordonna à l'Archiduc de marcher: les Armées Impériale & Bavaroise quittèrent le païs de Fulde, prirent leur route par Schweinfurt, Bamberg & Nuremberg dans la Franconie, percèrent dans le Haut-Palatinat, où

L'Archiduc revient au secours des Bavarois.

1646. elles trouvèrent de nouveaux renforts, paſſèrent le Danube à Straubing (1). L'Archiduc parut bien-tôt près d'Ausbourg à la tête d'une Armée fort ſupérieure à celle des Alliés, & le Vicomte avec Wrangel fut obligé de ſe retirer à neuf ou dix lieuës de là vers Lavingen. L'Archiduc de ſon côté paſſa le Lech & vint ſe camper dans la Suabe, entre Memmingen & le Lech, à cinq lieuës environ de Landsberg, où il avoit un grand magazin de vivres. Il projettoit d'attaquer les Alliés, lorſque leurs fourages ſeroient conſommés, & de les obliger à ſe retirer juſques dans la Franconie. En les chaſſant ainſi de la Suabe, il auroit pendant l'Hiver repris, ſans faire aucun ſiège, les Places qu'ils avoient conquiſes; & tous les exploits de leur Campagne ſeroient devenus inutiles.

Le Vicomte marche au Camp de l'Archiduc ſans l'attaquer.

Le Vicomte de Turenne & le Général Wrangel pénétrèrent les vuës de l'Archiduc, & prirent le parti d'aller à lui. C'étoit au commencement de Novembre, la ſaiſon étoit rude, les neiges couvroient la terre; l'Armée affoiblie & fatiguée manquoit de chevaux, d'armes & d'habits: malgré tous ces inconvéniens, ils marchèrent vers Memmingen, du côté où étoient les ennemis. Après avoir reconnu leur Camp, ils jugèrent qu'il ſeroit téméraire d'entreprendre de le forcer: l'Archiduc avoit mis devant lui de grands marais & de longs défilés, & a-

(1) Voïés Puffendorf *de rebus Suecicis.*

voit ajoûté toutes les précautions de l'art aux avantages de la nature, pour fortifier ses retranchemens. 1646.

Cependant, pour faire croire à ce Prince qu'on avoit dessein de l'attaquer, les Généraux Alliés s'approchèrent de ses Lignes: & ensuite aïant laissé à quelque distance un grand front de deux mille chevaux qui couvroit la marche du reste de leur Armée, ils se hâtèrent de gagner les bords du Lech, le passèrent sur le pont que les Impériaux avoient laissé, & s'avancèrent à Landsberg, qu'ils prirent par escalade. Ils se rendirent ainsi maîtres des magazins des ennemis, & eurent pendant six semaines des provisions pour leur Armée qui campa autour de la ville, d'où ils envoïèrent lever des contributions jusques aux portes de Munick. L'Archiduc se trouvant par-là sans vivres, avec deux grandes Armées, fut contraint de repasser le Lech; & s'étant séparé des Bavarois, mena hiverner les Impériaux dans les païs héréditaires. Le Duc de Bavière aigri contre Léopold, prit dès ce moment la résolution d'abandonner le parti de l'Empereur, & de ne songer qu'à lui seul, en faisant la paix, pour conserver ses Etats, qu'il voïoit en proïe aux troupes Françoises & Suèdoises. Les Alliés décampés d'auprès de Landsberg avoient ravagé toute la Bavière, & s'étoient rapprochés de Memmingen. Le Duc pressé si vivement fit deman-

Le Vicomte lui dérobe une marche & lui coupe les vivres.

1646. der une trève aux Plénipotentiaires de France assemblés à Munster & à Osnabrug : ils envoïèrent Croissi Conseiller du Parlement de Paris, pour savoir du Vicomte le véritable état des affaires en Allemagne. On tint des conférences à Ulm : Bauschenberg, Général de l'Artillerie Bavaroise, y fut envoïé par le Duc; & Tracy, Maréchal de Camp, par le Vicomte, dont les avis règloient toutes les délibérations. On conclut enfin le
1647. quatorze de Mars les articles suivans : Que le Duc de Bavière se sépareroit entièrement des intèrêts de l'Empereur; qu'il ne l'aideroit plus de ses troupes; qu'il donneroit le passage & des vivres à celles du Roi; & que les villes de Lavingen, Gondelfingen & Hochstet dans le Cercle de Bavière, aussi-bien que les autres lieux qui sont entre Ulm & Donavert, demeureroient au Roi Très-Chrétien. Le Vicomte insista sur ce dernier article, afin que si le Duc de Bavière venoit encore à manquer de parole, comme il avoit déja fait, on pût en tirer raison, par le moïen de ces Places qui ouvroient un passage dans les Etats de ce Prince.

LeVicomte reçoit l'ordre de la Cour de quitter l'Allemagne & de marcher en Flandre.

Après la retraîte des Bavarois, l'Armée de l'Empereur se trouva réduite à cinq mille fantassins & à six mille chevaux : les troupes Françoises & Weymariennes qui venoient d'être rétablies & recrutées, jointes aux Suédoises commandées par Wrangel & Konigsmarc, montoient à près de qua-

torze mille hommes de pied & vingt mille chevaux. Une si grande supériorité empêcha les Impériaux d'oser paroître, & détermina en même tems le Cardinal Ministre à rappeller d'Allemagne les Weymariens & les François : il vouloit les faire servir en Flandre, où l'Armée étoit fort diminuée, depuis qu'on en avoit démembré une grande partie, pour l'envoïer en Catalogne sous le Duc d'Enguien, devenu Prince de Condé par la mort de son père, au mois de Décembre de l'année précédente. Le Vicomte de Turenne prévoïant que les régimens Allemands feroient difficulté de marcher en Flandre, s'opposa vivement à cette séparation. Il envoïa plusieurs couriers au Cardinal, pour lui remontrer que la perte de la Maison d'Autriche étoit assurée, si les deux Armées continuoient de rester unies ; que par leur séparation on laissoit le Duc de Bavière maître de se tourner contre les Suèdois quand il voudroit ; qu'il n'y avoit aucun danger de rendre les Suèdois trop puissans en Allemagne, tandis que la France y auroit une Armée ; & qu'enfin le Roi seroit en état d'accorder à la Catholicité une protection du moins aussi puissante que celle de la Maison d'Autriche. Les partisans de la Bavière & les Princes Catholiques représentèrent au contraire à la Reine Régente, que la continuation de la guerre contre l'Empereur alloit au renversement 1647.

1647. entier de la Catholicité en Allemagne; que les Suèdois ſeuls profitéroient de la décadence de la Maiſon d'Autriche; que le Roi, en retirant ſon Armée, laiſſeroit les affaires de l'Empire dans une eſpèce d'équilibre, de manière que ni la Maiſon d'Autriche ni les Suèdois n'en feroient les maîtres; & qu'enfin le Duc de Bavière en conſervant ſon Armée, feroit toûjours pancher la balance du côté que la France ſouhaiteroit. Ces raiſons prévalurent contre les remontrances du Vicomte, & le beſoin qu'on avoit de troupes en Flandre lui attira un nouvel ordre d'y marcher. La Reine lui avoit d'abord écrit une lettre datée du quinze d'Avril, par laquelle elle lui ordonnoit de ſe préparer à quitter l'Allemagne, de mettre en ſûreté toutes les Places qu'il avoit priſes, & d'y établir des Commandans fidèles; lui laiſſant pourtant la liberté de différer ſon départ plus ou moins longtems, ſelon les beſoins: mais par une autre lettre datée du mois de Mai, la Reine voïant qu'il balançoit toûjours à partir, lui ordonna de marcher ſur le champ du côté du Luxembourg & enſuite vers la Flandre, où l'Archiduc Léopold étoit allé commander les troupes des Eſpagnols. Le Vicomte obligé enfin de quitter la Bavière, avant que d'aller à Philisbourg pour y paſſer le Rhin, prit Viblingen ſur le Danube près d'Ulm, Tubingue ſur le Neckre dans le Duché de

Wirtemberg, Steinheim & Hoechst sur le Mein, Darmstadt, Gernsheim sur le Rhin, & quelques autres Places qui pouvoient assurer ses conquêtes & lui ouvrir divers passages dans le cœur de l'Empire. Il rasa les fortifications des unes, & mit de petites garnisons dans les autres. 1647.

Le Général Rosen empêche les troupes Weymariennes d'aller en Flandre.

Cependant les troupes Weymariennes qui étoient dans l'Armée du Vicomte, témoignèrent ouvertement la répugnance qu'elles avoient d'aller en Flandre : Rosen le plus accrédité de leurs Officiers, qui aïant été fait prisonnier à Mariendal, venoit seulement d'être échangé après la trève des Bavarois, étoit bien aise de trouver une occasion de se soustraire à l'obéïssance du Vicomte, dont la présence lui reprochoit sans cesse ses fautes de Mariendal : il jugea de Turenne par lui-même, & crut qu'il ne lui pardonneroit point d'avoir été la prémière cause du seul échec qu'il eût reçu. Excité par ces motifs, il songeoit à se rendre maître de ce Corps d'Allemands, & profita de la disposition où il trouva les Weymariens, pour les détacher de la France & les retenir en Allemagne. Tout favorisoit son projet : ces troupes, comme auxiliaires, étoient libres; elles aimoient leur païs, & craignoient de plus en allant en Flandre, d'être incorporées avec d'autres, de perdre leurs privilèges, & de n'avoir plus la même solde : l'Empereur & les Suè-

1647. dois leur en offroient une plus forte encore, & la France leur devoit celle de cinq ou six mois. Le Cardinal Miniſtre, dans l'épuiſement où étoient les finances, n'avoit pu leur promettre que le païement d'un mois, & venoit de leur manquer de parole.

Les troupes Weymariennes refuſent de paſſer les montagnes de Saverne, & ſe revoltent.

Le Vicomte de Turenne avoit mis tout en uſage pour leur faire ſupporter ce retardement : il avoit diſtribué la Cavalerie Allemande dans les quartiers abondans, & procuré à leurs Officiers principaux de nouveaux gardes, des Gouvernemens ou des penſions : il avoit obtenu ſur-tout pour Roſen la Charge de Lieutenant-Général de la Cavalerie; mais l'oiſiveté & l'aiſance dont jouïſſoient les Allemands dans leurs quartiers ne ſervirent qu'à faire naître des réflexions & des diſcours qui les affermirent dans leur mutinerie. Le Vicomte après le dernier ordre aïant enfin marché, à peine eut traverſé le Rhin à Philisbourg, que les Allemands déclarèrent hautement qu'ils ne vouloient plus le ſuivre, refuſèrent de paſſer la montagne de Saverne, & menacèrent de retourner ſur leurs pas : de toute la Cavalerie Weymarienne, il ne paſſa en effet que le régiment de Turenne. Le lendemain les principaux Officiers de cette Cavalerie rebelle vinrent demander au Vicomte la paie de ſix mois qui étoit duë : il leur répondit qu'il lui étoit impoſſible de leur faire

toucher de l'argent, avant qu'ils fuſſent arrivées en Flandre; mais que s'ils y marchoient, il tireroit de la Cour toutes ſortes d'aſſurances pour leur entier païement. Cette réponſe n'aïant pu réprimer l'eſprit de ſédition qui s'étoit emparé d'eux, il envoïa Roſen, dont la fidélité ne lui étoit pas encore ſuſpecte, pour les faire rentrer dans leur devoir. Celui-ci augmenta le trouble, bien loin de l'appaiſer, demeura avec eux, fit dire au Vicomte que les Officiers Allemands le retenoient par force; & agiſſant dès ce moment en Général qui ne reconnoiſſoit plus de Supérieur, il leur ordonna le jour ſuivant de marcher; envoïa querir des bateaux à Strasbourg; menaça les habitans de brûler tous les villages voiſins, s'ils lui refuſoient ce ſecours, & continua ſa route vers le Rhin. 1647. 6 Juin.

Le Vicomte le ſuivit auſſi-tôt avec trois mille hommes d'Infanterie, quatre régimens François, & ſon régiment de Cavalerie; fit neuf lieuës d'Allemagne en un jour, & joignit les rebelles qui commençoient à paſſer le Rhin. Roſen interdit à ſa vuë, ne ſachant quel parti prendre, & s'imaginant peut-être qu'il pourroit encore lui cacher ſon infidèlite: *Vous voïés*, lui dit-il, *comme on m'emmene malgré moi.* A ces paroles, auſſi-bien, qu'à la contenance de Roſen, Turenne reconnut qu'il le trahiſſoit, & crut devoir néanmoins diſſimuler tout ſon reſ-

Le Vicomte pourſuit les Weymariens juſques aux bords du Rhin.

1647. ſentiment. Il étoit en droit de donner ſur les ſéditieux: leur conduite méritoit une punition exemplaire; ſes troupes avoient l'avantage du nombre, & la confuſion étoit ſi grande parmi eux, qu'il auroit pu les faire paſſer tous au fil de l'épée. Turenne, le père des ſoldats, ne put ſe réſoudre à ſacrifier la vie de tant de braves gens, qui avoient ſi bien ſervi le Roi, & qui pouvoient encore lui être utiles. Ces ſentimens de bonté le firent cèder aux ſollicitations de quelques-uns de leurs Officiers, qui vinrent lui repréſenter qu'on ramèneroit plus facilement les mutins, ſi l'on ſe prêtoit à leur prémière fougue, en leur permettant de repaſſer le fleuve: il le leur permit, à condition qu'ils ne s'en éloigneroient pas.

Il prend la réſolution de reſter avec les Weymariens pour les ramèner.

Cependant le Vicomte ſe trouvoit dans un extrême embarras: d'un côté il appréhendoit avec raiſon que les Weymariens, en déſertant, ne ſe livraſſent à l'Empereur, ou au Duc de Bavière qui n'avoit fait la trève que par force, & qui étoit toûjours prêt à recommencer la guerre: il prévoïoit la ruïne entière des affaires de France en Allemagne, ſi pendant ſon abſence les Bavarois, après avoir débauché la meilleure partie de ſes troupes, ſe joignoient avec les Impériaux. D'un autre côté, la Cour lui avoit envoïé des ordres poſitifs de quitter l'Allemagne, & il ſentoit que la jonction de ſon Armée avec celle de Flandre pouvoit

mettre les François en état d'accabler les Espagnols. Il balança les deux partis, & crut enfin devoir suspendre son voïage; convaincu qu'il valoit mieux rester en Allemagne, où la France couroit risque de tout perdre, que d'aller en Flandre, où il ne s'agissoit que d'augmenter ses conquêtes. S'étant ainsi décidé, il manda à la Cour les raisons de sa conduite; ne retint auprès de lui que les trois mille hommes d'Infanterie & son régiment de Cavalerie Allemande qu'il avoit amenés, & donna ordre aux quatre autres régimens de Cavalerie Françoise de reprendre la route de Flandre, avec le reste de son Armée qui étoit déja à Saverne. 1647.

Il passe le Rhin avec les Weymariens & marche vers Philisbourg.

Après leur départ, il demeura près d'un mois sur les bords du Rhin, dans le dessein de tout emploïer pour regagner des troupes qui avoient toûjours été la terreur de l'Empire, & de n'en venir à la force que lorsqu'il les verroit prêtes à déserter & à marcher vers les païs héréditaires. Il entretint souvent les Officiers Allemands, les exhorta à demeurer fidèles à la France, & enfin les ramena tous, excepté Rosen. Alors les Cavaliers ne voulant plus obéïr à leurs Officiers, se choisirent entre eux des Chefs, & résolurent de continuer leur marche. Comme Rosen fomentoit toûjours leur révolte, le Vicomte crut que le seul moïen de la terminer seroit de le faire arrêter: il

1647. en manqua d'abord l'occafion; & pour en retrouver une plus favorable, prenant le parti de ne plus le quitter, il alla au quartier de Rofen. A la nouvelle de fon arrivée, les Weymariens s'éloignèrent un peu: mais aïant appris qu'il venoit feul & fans aucunes troupes, ils fe rapprochèrent le foir même. Turenne foupa chés Rofen avec plufieurs Officiers dont il connoiffoit la fidèlité: la joïe regna pendant le repas: le Vicomte parut fans deffein, fans reffentiment, & comme n'aïant aucun foupçon de l'infidèlité de Rofen. Vers le minuit, il fut averti que les mutins montoient à cheval & marchoient du côté du Marquifat de Bade. Ravi de voir qu'ils ne prenoient pas la route de Bavière, il laiffa fes troupes à l'autre bord du fleuve; & fe détermina à s'en aller avec eux & à ne les point abandonner, jufqu'à ce qu'ils fuffent arrivés près de Philisbourg, dans un païs où ils feroient loin des villes Impériales, & entourés de garnifons Françoifes. Le projet étoit hardi: mais affuré des Officiers qui avoient fervi longtems fous lui, & perfuadé que les foldats qui l'aimoient, refpecteroient fa perfonne, il jugea cette démarche néceffaire, dans une conjoncture fi décifive pour les intérêts de la France. Il fe mit donc à leur tête, accompagné de Rofen, qu'il ne perdit pas un inftant de vuë. il envoïa devant lui des Maréchaux des logis pour mar-

1647.

quer les campemens, & fit à son ordinaire toutes les fonctions de Général, comme s'il n'y avoit point eu de révolte, sans qu'aucun des nouveaux Chefs osât retenir la moindre ombre d'autorité en sa présence. Il marcha ainsi pendant deux jours : le troisième, les Chefs des séditieux se rendirent au quartier général pour lui demander de nouveau la païe de six mois : il monta dans le moment à cheval, & remontra aux soldats, sans daigner regarder les Chefs rebelles, qu'il ne lui étoit pas possible de païer en entier les six mois ; que, s'ils vouloient repasser le Rhin, il leur en donneroit un, & emploïeroit à la Cour tout son crédit pour leur faire incessamment païer le reste. Tous lui demandèrent aussi-tôt s'il vouloit en être caution : dans une si grande extrêmité, un autre pour se tirer d'embarras, n'auroit pas manqué de promettre ; mais le Vicomte qui ne promettoit jamais que ce qu'il pouvoit tenir, & qui eût cru se deshonorer en manquant à sa parole, ne voulut s'engager qu'à ce qu'il pouvoit exécuter, & se contenta de leur répéter ce qu'il venoit de leur dire. A la mine des Chefs, il s'apperçut que cette réponse n'avoit fait que les aigrir, & qu'ils songeoient à s'assurer de sa personne. Sans paroître deviner leurs intentions, il conserva sa tranquillité, & reprenant un air d'autorité qui lui étoit naturel à la tête des troupes

1647. (1), il leur commanda de retourner à leurs quartiers : tous obéïrent, & aucun n'osa repliquer.

Il fait arrêter le Général Rosen, & poursuit une partie des Weymariens qui l'abandonnent.

Rosen qui étoit toûjours avec le Vicomte, tâcha en-vain de lui persuader de quitter une Armée où il ne pouvoit plus demeurer avec sûreté : Turenne, sans s'ebranler, continua le lendemain à marcher à la tête des rebelles ; on arriva enfin à Etlingen, petite ville du Marquisat de Bade, à huit lieuës de Philisbourg. Les troupes campèrent aux environs, & les principaux Officiers logèrent dans la Place. Dès la nuit même il fit venir secrettement de Philisbourg cent mousquetaires, auxquels il ordonna de se trouver aux portes d'Etlingen, à l'heure qu'on les ouvriroit le matin : au même tems qu'ils furent arrivés, il ordonna au Corps de garde de cette porte de poser les armes, & mit à leur place cinquante de ces mousquetaires pour la garder ; & avec les cinquante autres il alla au logement de Rosen, l'arrêta prisonnier, & le fit conduire à Philisbourg, où il fut détenu jusques à la paix de Westphalie. Il envoïa ensuite au Camp des rebelles notifier à tous les Officiers la prison de Rosen, avec ordre de ne le plus reconnoître pour leur Lieutenant-Général. Alors tous les Officiers des révoltés, jusques aux Caporaux, (2) avec

(1) Siri, Tome IX. II. part. pag. 991.
(2) Mémoires manuscrits du Vicomte de Turenne.

deux régimens entiers, ſe ſéparèrent des mutins, vinrent ſe joindre au Vicomte, & lui promirent, comme à leur Chef, une entière obéïſſance. Le reſte des Weymariens, au nombre de quinze cens, aïant choiſi parmi eux des cavaliers pour Commandans, prirent le chemin de la Franconie, & ſe hâtèrent de gagner la vallée de Tauber, avec une diligence incroïable. Le Vicomte les ſuivit à la tête de ceux-mêmes qui étoient rentrés dans leur devoir, les atteignit à Konigshoven & les fit charger. Il en tailla en pièces trois cens, en fit autant priſonniers; le reſte, au nombre de huit à neuf cens, gagna les bords du Mein, joignit l'Armée de Suède, & ſe mit à la ſolde de cette Couronne. Il alloit faire pendre les priſonniers, lorſqu'un vieux Cavalier qu'on menoit à la potence, découvrant ſon ſein & regardant le Vicomte en face: *Mon Général*, dit-il, *ne ſouille point la gloire de tes belles actions en faiſant mourir par la main d'un bourreau un vieux ſoldat tout cicatriſé, qui a affronté mille fois la mort ſous tes étendarts* (1). Le Vicomte attendri lui pardonna auſſi-bien qu'à tous les autres, & les incorpora dans ſes troupes qu'il alla rejoindre. La Cour rendit juſtice à la conduite du Vicomte; tout le monde admira ſon courage, ſa prudence & ſon humanité. Il avoit ſu dans une con- 1647.

(1) Victor. Siri. Mercure.

1647. joncture également délicate & importante dissimuler les plus justes ressentimens, ménager les esprits sans rien perdre de son autorité, châtier les particuliers en conservant la confiance du Corps, se faire respecter des rebelles dans le tems qu'il se livroit entre leurs mains; les punir ensuite, ou leur pardonner à propos; & en ramener enfin la plus grande partie à leur devoir.

Il se rend ensuite dans le Luxembourg où il prend plusieurs Places.

Turenne se rendit au mois de Septembre dans le Luxembourg: mais il eut ordre de ne pas aller plus loin, & d'y occuper ses troupes à prendre quelques Places, pour faire diversion & obliger les Espagnols à partager leur Armée de Flandre. Il se rendit maître de la ville de Virton, du Château de Manguin & de quelques autres Places. L'Archiduc Léopold ne doutant point que la France n'eût de grands desseins sur le Luxembourg, y envoïa un détachement de son Armée, qu'il affoiblit tellement, que bien loin d'être en état de rien entreprendre en Flandre, il ne put même sauver les villes de Dixmude, de La Bassée & de Lens: elles furent prises par les Maréchaux de Gassion & de Rantzau.

Il ramène ses troupes en Allemagne.

Sur ces entrefaites, l'évènement vérifia ce que le Vicomte de Turenne avoit prévu de la conduite du Duc de Bavière. L'Electeur, voïant que les Suèdois remportoient de grands avantages sur l'Empereur, & craignant qu'ils ne devinssent trop puissans, joi-

joignit son Armée à celle des Impériaux, & crut qu'il pouvoit rompre le Traité de neutralité avec les Suèdois, sans le rompre avec les François. Le Général Mélander (1) qui commandoit les deux Armées Impériale & Bavaroise, étant entré dans la Hesse, poussa le Général Wrangel jusques dans le Duché de Brunswick, & reprit une grande partie de ce que les Armées de France & de Suède avoient conquis l'année précédente. La Reine de Suède, informée de ses progrès, se plaignit au Roi de l'infraction faite au Traité d'Ulm, & le pria avec instance de punir l'infidélité du Duc de Bavière. La Cour de France manda au Vicomte de retourner incessamment en Allemagne: il part du Luxembourg, s'avance dans le Palatinat, fait lever aux Impériaux & aux Espagnols le siège de Wormes; & aïant jetté un pont sur le Rhin près d'Oppenheim, il demeura quelque tems dans le païs de Darmstadt, jusqu'à ce que les Suèdois fussent en état de marcher. 1647.

(2) Ce fut pendant son séjour dans ce païs, vers le milieu de Décembre, qu'il reçut un ordre exprès de rompre la neutralité avec le Duc de Bavière: une déclaration de guerre en forme étoit nécessaire dans ces circonstances, pour rassurer les Alliés du

Il reçoit un ordre de la Cour de rompre la neutralité avec le Duc de Bavière.

(1) Pierre Mélander, Baron de Holtzappel, Comte du S. Empire.

(2) Siri, Tome XI. p. 899.

1647. Roi contre les bruits déja répandus par toute l'Allemagne, que la France s'entendoit avec Maximilien. Le Vicomte ne voulant pas les laiſſer dans le doute, écrivit à l'Electeur la lettre ſuivante, qui fut en même tems renduë publique.

Lettre du Vicomte au Duc de Bavière.

„ J'ai écrit il y a quelque tems à Vôtre „ Alteſſe Electorale, pour lui marquer que „ je n'avois encore reçu aucun ordre de la „ Cour ſur ce que je devois faire depuis „ vôtre rupture avec les Suèdois, & que „ j'avois dépêché un courier en France „ pour ſavoir les volontés du Roi. J'ai de„ puis reçu ordre de Sa Majeſté, d'envoïer „ un Trompette à V. A. E. pour lui faire „ ſavoir que le Roi reſte dans la même u„ nion offenſive & défenſive avec les Suè„ dois pour pouvoir parvenir à une bonne „ paix, & que ſes Armées agiront à l'ave„ nir conjointement avec eux pendant tout „ le tems que V. A. E les aura pour en„ nemis: c'eſt de quoi je n'ai pas voulu „ manquer de me donner l'honneur de vous „ avertir, & de vous ſupplier de me croire, &c.

Le Duc de Bavière lui fit la réponſe ſuivante.

„ Illuſtre Prince, vos lettres de ce mois, „ bien que ſans date de jour, m'ont été „ renduës par vôtre Trompette, & j'ai ap„ pris par elles que vous aviés reçu de la „ Cour Roïale de France des ordres de

1647.

„ rompre la neutralité que j'avois concluë „ avec cette Couronne, & où j'avois ſtipu- „ lé expreſſément que je n'adhérerois plus „ à ce Traîté, ſi vos troupes à l'avenir ſe „ mettoient en devoir d'agir offenſivement „ contre moi. Je vous avouë que la renon- „ ciation de la Couronne de France à la „ neutralité m'a beaucoup ſurpris, que je ne „ m'y attendois pas, & que je m'étois flatté „ même du contraire, par les déclarations qui me furent faites de la part de la Reine Régente & du Cardinal Mazarin, dans le tems que je renonçai à la neutralité établie entre moi & la Couronne de Suède, pour les raiſons particulières que j'expliquai par écrit & par mes Ambaſſadeurs à Munſter. Cependant les ſuſdites déclarations ſe trouvent contraires à la réſolution préſente : mais, puiſque c'eſt une choſe déja réſoluë, & faite, comme on le prétend, en vuë de procurer la paix, je dois me tenir ſatisfait; & quoique mes forces ne ſoient point comparables à celles de la puiſſante Couronne de France, je me défendrai du mieux que je pourrai contre ceux qui m'attaqueront, dans la confiance que n'aïant pas voulu adhérer à mes intentions pacifiques, Dieu bénira mes armes, afin de parvenir à la paix; & en attendant je tâcherai de me défendre contre mes ennemis.

De Munick, le 30 *Décembre* 1647.

1648.

Le Vicomte va joindre les troupes Suèdoises en Franconie.

Après avoir reçu les ordres du Roi, le Vicomte passa le Mein le onze Février, & alla sur les frontières de la Hesse, pour y rencontrer les Suèdois. Il marcha en diligence nonobstant les glaces, les neiges, & la disette continuelle de fourages. Il avoit alors quatre mille hommes de pied, quatre mille chevaux, avec vingt pièces de canon; & les quinze Places conquises au delà du Rhin étoient en fort bon état. Les Impériaux & les Bavarois aïant appris la nouvelle du passage de Turenne, & craignant de se trouver entre les Armées de France & de Suède, sortirent du païs de Hesse, se retirèrent au-delà du Danube, & se mirent à couvert sous Ingolstadt dans la Bavière. Le Général Wrangel ainsi délivré, rentra dans la Hesse & s'avança jusqu'à Gélenhausen dans le Comté de Hanau, entre la Hesse & la Franconie, où le Vicomte le joignit le vingt-troisième Mars: de là ils repassèrent le Mein, traversèrent la Franconie, allèrent vers les bords du Danube & s'y arrêtèrent quelques jours, pour délibèrer sur la route qu'ils devoient prendre. Wrangel & Konigsmarc avoient dessein de mener leurs Armées dans le Palatinat de Bavière, pour marcher ensuite du côté de la Bohème; mais le Vicomte ne voulut point y consentir, & représenta que cette marche les éloigneroit trop de la Suabe, qui étoit le seul lieu d'où ils pouvoient tirer leurs vivres

leurs munitions ; que les Bavarois profiteroient de leur abſence, pour s'emparer des Places que la France tenoit au-delà du Rhin; que d'ailleurs ſa Cavalerie n'aïant point eu de quartiers d'hiver, il lui avoit promis de la laiſſer repoſer & de la recruter. Le Vicomte offroit cependant d'aller vers le Haut-Palatinat, à condition que Wrangel lui rendroit les Allemands déſerteurs, ou lui donneroit d'autres ſoldats à leur place, pour garnir & défendre les villes ſur le Rhin, qui demeureroient, par ſon éloignement, expoſées à l'inſulte des ennemis : mais loin de lui accorder ce qu'il leur demandoit, les Généraux Suèdois ne cherchèrent qu'à débaucher le reſte des troupes Weymariennes qu'il avoit dans ſon Armée. L'unique reſſource qui reſtoit à l'Empereur étoit de gagner les Suèdois, & de les engager à ſe ſéparer des François : il leur promettoit de leur laiſſer tout ce qu'ils avoient conquis en Allemagne, pourvu qu'ils puſſent obliger le Roi d'abandonner ſes prétenſions dans les terres de l'Empire. Wrangel & Konigſmarc vouloient donc éloigner du Rhin l'Armée du Roi, dans la vuë de ſe ſervir de ſes forces pour s'aſſurer des conquêtes faites au cœur de l'Empire qui devoient leur appartenir, ſans aucun égard à la conſervation de celles de la France dans le voiſinage du Rhin. Le Vicomte avoit en même tems à calmer les mouvemens qui s'élevoient dans 1647.

1648. ſon Armée: les Weymariens rebelles, qui avoient paſſé à la ſolde des Suèdois, ſouffloient chaque jour l'eſprit de ſédition; & l'avancement de pluſieurs de ces transfuges, parvenus au grade d'Officiers, ne pouvoit manquer d'exciter la jalouſie de leurs anciens compagnons demeurés fidèles au Vicomte. Dans de telles diſpoſitions Turenne avoit beſoin de toute ſa ſageſſe, pour prévenir une ſeconde révolte, qui auroit été plus fatale que la prémière.

Après la jonction il attaque le Général Mélander, & le defait, auſſi-bien que Montécuculli.

Quelques inſtances que fiſſent les Généraux Suèdois pour déterminer le Vicomte à les ſuivre, il leur réſiſta conſtamment, ſans que la bonne intelligence, qu'il vouloit entretenir avec eux, en fût altèrée. Konigſmarc & Wrangel menacèrent enfin de le quitter, & pour le lui faire craindre, marchèrent vers le Haut-Palatinat. La ruſe eut auſſi peu d'effet: Turenne perſuadé que les Suèdois ſe voïant ſeuls n'entreprendroient pas d'aller plus loin, s'arrêta ſur les terres de l'Evêché de Bamberg. Il n'y fut point trompé: après quelques jours de feinte, ils l'invitèrent à ſe rendre près de Rottembourg ſur le Tauber. Les deux Armées prirent leur route enſemble du côté des frontières du Wirtemberg; & les Généraux les aïant rafraichies, réſolurent de concert d'aller chercher les ennemis pour les combattre. Le Général Mélander, averti de l'approche des deux Armées, gagna à la hâte l'autre

bord du Danube : les Généraux confédérés passèrent aussi-tôt le même fleuve à Lavingen, & y laissèrent leurs gros équipages, leurs malades, & tout ce qui pouvoit les embarrasser. Le Vicomte & le Général Wrangel prirent les devants avec la Cavalerie, & donnèrent ordre à l'Infanterie de suivre en diligence avec le canon. On atteignit l'arrière-garde de l'Armée ennemie, commandée par le Comte de Montécuculli, dans un endroit voisin d'Augsbourg, nommé Zusmarhausen, sur la rivière de Lutzen : Turenne qui menoit l'avant-garde, chargea les escadrons de Montécuculli, les rompit, les obligea à se sauver au travers d'un bois, & les poussa au-delà, jusques dans une petite plaine. Le Général Mélander qui avoit appris l'état de son arrière-garde, y étoit accouru avec un grand Corps de Cavalerie : le combat fut sanglant, & le terrein longtems disputé ; enfin Mélander aïant été tué, sa Cavalerie se retira en desordre à l'autre extrèmité de la plaine, dans un autre bois. Turenne y arriva presque en même tems, & le trouva bordé de l'Infanterie ennemie, dont le feu suspendit l'ardeur des escadrons François ; mais le Général Wrangel étant entré dans le bois par un chemin détourné, les ennemis coupés de toutes parts ne purent résister : leur Infanterie fut entièrement défaite : on prit leur canon & leurs bagages ; & la Cavalerie mise en fuite,

1648. 15 Mai. 17 dud.

1648. fut pourſuivie juſqu'au ruiſſeau de Schmult, où il n'y avoit qu'un ſeul gué très étroit, qui étoit gardé par le Duc Ulric de Wirtemberg, Major-Général de l'Armée Impériale. Ce Prince avoit avec lui ſix ou ſept eſcadrons de Cavalerie, & trois bataillons retranchés au-delà du ruiſſeau, pour en défendre le paſſage. Comme les François n'avoient point d'Infanterie pour le forcer, on pointa contre les ennemis l'artillerie qu'on leur avoit priſe: on eut beau les canonner; le Duc Ulric vit tomber plus de la moitié de ſes gens, ſans abandonner le paſſage: il eſſuïa le feu juſques à la fin du jour: il eut cinq chevaux tués ſous lui; & par cette étonnante fermeté, il empêcha que toute l'Armée Impériale ne fût taillée en pièces: Montécuculli en profita pour s'aller poſter ſous le canon d'Augsbourg. On loua beaucoup l'intrépidité des ennemis qui eſſuïèrent trois combats dans un même jour, & perdirent leur Général, ſans être effraïés ni par la difficulté de la retraite, ni par le nombre de leurs morts, ni par la perte de leur artillerie & de leur bagage.

15 Mai. Il marche vers la Bavière.

Deux jours après la défaite de Mélander, le Général Konigſmarc voïant que ſon ſecours n'étoit plus néceſſaire, marcha avec quelques troupes vers la Bohème, pendant que le Vicomte de Turenne & le Général Wrangel s'avancèrent vers la Bavière. Les Impériaux laiſſèrent une groſſe garniſon dans

Rain, que l'Electeur regardoit comme la porte de ses Etats, & se retirèrent au centre du païs, en attendant l'arrivée de Piccolomini (1) qu'on rappelloit de Flandre pour venir les commander. Le Vicomte enhardi par leur retraite, résolut de s'ouvrir le chemin de la Bavière en traversant le Lech. Les ennemis y avoient un pont, dont la tête étoit défenduë par un petit Fort : la garnison fut attaquée si vivement, qu'elle prit le parti de mettre le feu au pont, quelques soldats du Vicomte s'étant jettés à la nage, arrêtèrent l'incendie ; on refit le pont : le Fort fut abandonné ; & l'Armée Françoise passa le Lech en cet endroit, pendant que celle des Suédois le passoit d'un autre côté. Les deux Généraux réünis ne trouvèrent plus d'obstacles : sans s'amuser au siège de Rain, ainsi que les Bavarois se l'étoient imaginé, ils percèrent dans la Bavière, traversérent la rivière d'Ambre, & prirent Frisingen sur l'Iser, où ils trouvèrent une prodigieuse abondance de vivres & de munitions. Les Bavarois qui avoient passé l'Iser à Landshut, étoient venus brûler le pont de Frisingen ; & campés vis-à-vis des Alliés à l'autre bord de la rivière,

1648.

29 *Juil.*

(1) Octave Piccolomini originaire de Sienne en Italie, depuis Prince du S. Empire, Chevalier de la Toison d'or en Espagne, & Duc d'Amalfi dans le Roïaume de Naples.

1648. où ils avoient deux Redoutes, incommodoient par leur feu les escadrons qu'on envoïoit sonder les gués: mais à la vuë d'une batterie de six grosses pièces de canon que le Vicomte fit dresser, ils se retirèrent la nuit du troisième au quatrième de Juin, & allèrent brûler de même le pont de Landshut, dont ils abandonnèrent la ville, aussi-bien que celle de Mosburg. L'épouvante se répandit par-tout: les Reitres de l'Armée Françoise firent des courses jusqu'à la rivière d'Inn, d'où ils emmenèrent plusieurs prisonniers & beaucoup de bétail. Dix cavaliers entre les autres passèrent l'Inn à la nage, chassèrent à coups de pierres, nuds & sans armes, plus de cinq cens païsans Bavarois qui gardoient leurs troupeaux dans une prairie, & leur enlevèrent trente chevaux dont ils avoient besoin pour se remonter (1).

Le Duc de Bavière quitte sa Capitale, & se retire chés l'Archevêque de Saltzbourg.

Les Armées Impériale & Bavaroise étoient alors réduites à trois mille hommes d'Infanterie; & l'Electeur de Bavière, ne se croïant plus en sûreté dans sa Capitale, alla chercher une retraite chés l'Archevêque de Saltzbourg. Ce Prince, à l'âge de soixante & dix-huit ans, s'embarqua avec la Princesse sa femme & ses enfans; & du bateau où il étoit, vit périr celui qui portoit ses domestiques & ses équipages. Dans une si

(1) Voiés Puffendorf, *de rebus Suecicis*.

trifte fituation il écrivit à l'Empereur pour le preffer de conclure la paix, & au Cardinal Mazarin pour lui faire une vive peinture de fes malheurs, & des ravages de l'Armée Françoife dans fes Etats: mais il ne reçut aucune réponfe, & fut obligé de demeurer plufieurs mois chés l'Archevêque de Saltzbourg. Le Prélat, quoiqu'irrité, voulut bien recevoir l'Electeur, qui pendant fa profpérité ne l'avoit pas traité avec affés de ménagement. 1648.

12 Juin. Le Vicomte fait irruption dans la Bavière.

Le douzième de Juin les Généraux Alliés firent faire deux ponts à Frifingen fur l'Ifer, pafferent cette rivière, continuèrent leur route, obligèrent toutes les villes à fe racheter du feu & du pillage par des fommes confidèrables & pénétrèrent jufques fur les bords de l'Inn, où ils prirent Muldorf; tandis que l'Armée ennemie fe retira vers Paffau. Le Vicomte de Turenne qui féjourna quinze jours à Muldorf, tenta vainement de paffer l'Inn pour fe jetter dans les terres héréditaires: la rivière étoit large & profonde; il n'y avoit point de bateaux; & l'on ne pouvoit planter de pilotis pour faire un pont. Le fixième Juillet les Généraux Alliés partirent de Muldorf, où il n'y avoit plus de fourages, & allèrent le neuf à Neumarck, de là à Egenfelden fur le Rot. Cependant Piccolomini traverfa le Danube à Paffau, &

1648. arriva à cinq ou ſix lieuës du Camp des François & des Suèdois, avec une Armée de dix mille fantaſſins & de quinze mille chevaux. Le Vicomte, au-lieu de demeurer ſur l'Inn, jugea à propos d'aller à Dingelfing ſur l'Iſer, où le fourage étoit plus abondant: les ennemis arrivèrent le lendemain à Landshut ſur la même rivière, & y campèrent un mois entier ſans oſer attaquer le Vicomte. De ce Camp ils furent obligés d'envoïer quelques troupes en Bohème, où Konigſmarc avoit ſurpris la ville de Prague; leur Armée d'ailleurs s'affoibliſſoit tous les jours par les pertes fréquentes qu'ils faiſoient dans les actions particulières : le Prince Ulric de Wirtemberg fut fait priſonnier dans une de ces occaſions; & ce dernier malheur acheva de les décourager. Les ſubſiſtances manquant aux deux Armées, les ennemis ſe retirèrent vers Munick, & les Alliés s'approchèrent de Mosburg. Le Vicomte en partit le quatre de Septembre avec huit cens mouſquetaires, dix régimens de Cavalerie, un régiment de Dragons & quatre pièces de canon, pour aller à Dachaw, qui eſt ſur la rivière d'Ambre, preſque à la vuë de Munick; & la ville ſe rendit ſur le champ. Les François & les Suèdois après avoir demeuré juſques au prémier Octobre près de Mosburg, quittèrent à l'approche de l'arrière-ſaiſon un païs

1 Octobr.

ennemi qu'on venoit de piller & de désoler. Telle fut l'irruption dans la Bavière, où l'on poursuivit les ennemis de ville en ville, de poste en poste, de rivière en rivière; sans leur donner de relâche durant quatre mois entiers, pendant lesquels tout fut exposé à la fureur du soldat, jusques aux portes de Munick, d'Ingolstadt, de Ratisbonne & de Prague; & où néanmoins il ne se passa aucune action considérable, hors la prise de quelques convois, & la défaite de quelques Partis. 1648.

Le dixième d'Octobre les Armées Françoise & Suèdoise repassèrent le Lech auprès de Landsberg, & le quinze elles traversèrent le Danube à Donavert, & vinrent se rafraichir aux environs de Lavingen. Le Vicomte de Turenne se préparoit la Campagne suivante à pénétrer dans l'Autriche & à marcher jusqu'à Vienne, lorsque, par un courier que lui dépêcha le Comte Servien, il apprit la conclusion de la paix faite à Munster, & la suspension d'armes convenuë jusqu'à la ratification. En même tems l'Electeur de Maïence, le Duc de Wirtemberg, plusieurs autres Princes, des Communautés de ville, & des Ambassadeurs lui écrivirent pour le féliciter, lui marquant que cette paix tant desirée n'étoit pas plus l'ouvrage des Plénipotentiares, que le

10 Octob. Il repasse le Lech & le Danube, & apprend que la paix étoit concluë à Munster.

1648. fruit de sa conduite & de ses victoires (1).

Motifs qui engagèrent les différentes Puissances à faire la paix.

Deux évènemens considérables avoient engagé le Cardinal Mazarin à accorder la paix à l'Empereur : le commencement des troubles intestins en France, & la paix séparée que les Hollandois venoient de faire avec l'Espagne. L'Empereur, de son côté, accablé de ses malheurs, consentit à tout ce que la France exigeoit de lui : Christine Reine de Suède se contenta des victoires déja remportées, & préféra la culture des beaux Arts & des Sciences au bruit & à la gloire des armes. Les Protestans, d'abord animés par la Religion, s'étoient beaucoup rallentis sur les intérêts de l'Electeur Palatin : disposition dont le Duc de Bavière, en habile politique, sut merveilleusement profiter. Il n'y eut que l'Espagne qui refusa de céder à la France ce qu'elle demandoit ; & la guerre continua entre ces deux Couronnes jusqu'à la paix des Pyrénées : toutes les autres Puissances s'étant rapprochées, témoignèrent le même desir pour la paix, qui fut enfin concluë & signée solemnellement.

Articles principaux de la paix de Westphalie.

On commença ce Traîté par la clause d'un oubli général de tout ce qui s'étoit passé, & l'on remit la décision des différends sur les Etats de Lorraine, au Traîté qui

(1) Voïez les Preuves N. III.

devoit se faire entre la France & l'Espagne. 1648.
On règla ensuite ces articles principaux, qui changèrent la face des affaires dans l'Empire & dans l'Europe: Que Maximilien Duc de Bavière & ses descendans continueroient de jouïr de la Dignité Electorale possèdée auparavant par les Electeurs Palatins, avec toutes ses prérogatives, du Haut-Palatinat & du Comté de Cham; à condition qu'il renonceroit aux treize millions qui lui étoient dûs par l'Empereur, & à toutes ses prétensions sur la Haute-Autriche: Que pour dédommager le Palatin dépouillé, on établiroit un huitième Electorat en sa faveur, & que le Bas-Palatinat lui seroit restitué dans la même étenduë & avec les mêmes droits dont avoient jouï ses prédécesseurs avant les troubles de Bohème: Que si l'une de ces deux branches de la Maison Palatine venoit à manquer, les Etats & la Dignité Electorale seroient réünis en la personne du survivant, & qu'alors le nouvel Electorat seroit éteint: Que l'Empereur restitueroit ce qu'il avoit occupé sur l'Electeur de Trèves: Que les Protestans de la Confession d'Augsbourg seroient conservés dans le libre exercice de leur Religion: Que la France restitueroit au Duc de Wirtemberg les Places qu'elle avoit prises sur lui: Que l'on remettroit le Margrave de Bade dans l'état où il étoit avant les troubles de Bohème: Que l'on

1648. termineroit à l'amiable l'affaire de la succession de Juliers: Qu'on rendroit justice au Landgrave de Hesse: Qu'on rétabliroit le pouvoir & l'autorité des Diètes, en conservant aux Princes d'Allemagne la liberté de s'unir entre eux, & de faire des alliances avec les Etrangers, pour leur propre défense; pourvu que ce ne fût point contre l'Empereur ni contre l'Empire: Que la suprême Seigneurie des Evêchés de Metz, Toul & Verdun, & ces trois villes avec leurs dépendances, appartiendroient à la Couronne de France, & lui seroient incorporées, à la réserve du droit Métropolitain qui appartiendroit toûjours à l'Archevêché de Trèves: Que l'Empereur & l'Empire cèderoient à la France le droit de Seigneurie directe & de Souveraineté sur Pignerol dans le Piémont, comme aussi tous leurs droits de propriété sur la ville de Brisac, le Sundgau, la Haute- & Basse-Alsace, avec le pouvoir de tenir Philisbourg à tître de protection, & d'y avoir une garnison: Que la France rendroit à l'Archiduc les quatre Villes Forêtières, avec toutes leurs dépendances, & lui païeroit trois millions de livres dans l'espace de trois ans: Qu'on accorderoit à la Suède l'Archevêché de Brêmen & l'Evêché de Werden, en sécularisant ces Bénéfices Ecclésiastiques, & les érigeant en Seigneuries Laï-

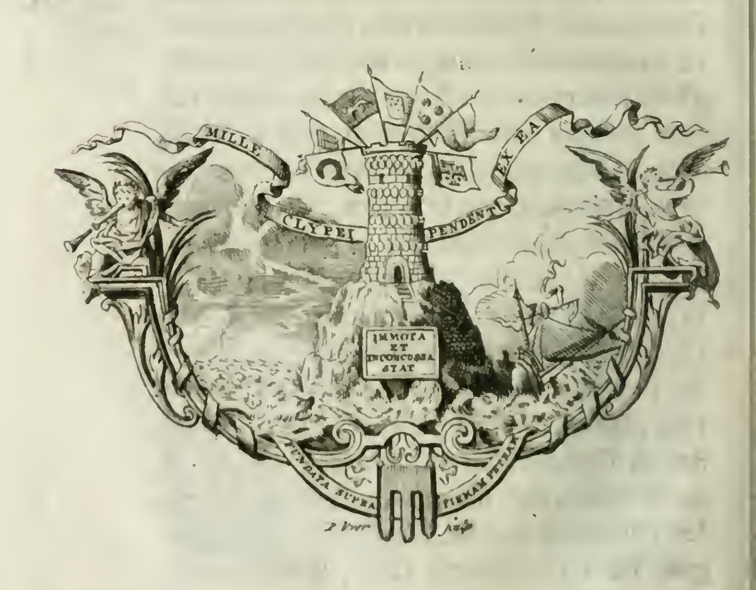
Laïques ; que les Suèdois les tiendroient immédiatement de l'Empire, avec voix délibèrative dans les Diètes : Qu'on cèderoit de plus aux Suèdois le Port de Wifmar, la Poméranie citérieure, les Iles de Rugen & de Wollin, les villes de Stétin & plufieurs autres Places très confidérables. Ainfi fe terminèrent les différends de la France avec l'Empereur & l'Empire, & la longue guerre de Religion caufée par les troubles de Bohême. 1648.

Conduite du Vicomte pendant les négociations de la paix, & les guerres d'Allemagne.

Avant la conclufion de la paix, & pendant tout le tems des négociations, le Vicomte de Turenne étoit chargé d'un emploi auffi difficile qu'important. Le but des Suèdois dans cette guerre étoit d'envahir l'Empire, de faire dominer en Allemagne le Parti Proteftant, d'empêcher que les François ne confervaffent quelque établiffement au-delà du Rhin, & de profiter eux-feuls de tous les avantages remportés pendant la guerre. Le deffein de la France étoit d'abaiffer la puiffance de la Maifon d'Autriche, plûtot que de la détruire ; de la mettre hors d'état de fecourir les Efpagnols en Flandre ; de fe fervir des forces des Proteftans pour faire la guerre à l'Empereur, fans permettre pourtant que leur Parti devint fupérieur à celui des Catholiques ; & de fe conferver, malgré les Suèdois, toutes les conquêtes qu'elle avoit faites en Allemagne. Pour remplir ces vûës, le Vicomte de Turenne devoit concourir aux avantages des Suèdois, & empêcher en même tems qu'ils

1648. ne les pouſſaſſent trop loin ; ſoutenir le Parti Proteſtant, ſans accabler le Parti Catholique ; ménager enfin tant de perſonnes différentes & tant d'intèrêts oppoſés, ſans bleſſer ni le zèle qu'il avoit pour ſa Religion, ni la fidèlité qu'il devoit au Roi, ni ſon amour inaltérable pour la juſtice. Il s'acquitta de tous ces devoirs avec une dextérité dont il y a peu d'exemples, & avec un courage & une fermeté inébranlables, malgré les intrigues des politiques, la jalouſie de ſes concurrens, & les contradictions même du Miniſtre.

Fin du ſecond Livre.





HISTOIRE
DU
VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE TROISIEME.

ON n'avoit point vu la France, depuis Charlemagne, dans un auffi haut degré de gloire, que celui où elle fe trouvoit depuis le Traîté de Weftphalie. Redoutée de fes Ennemis, & refpectée de fes Alliés, elle avoit humilié l'orgueil de la Maifon d'Autriche, étendu les bornes de fon Empire, & affermi fes conquêtes par une paix folide: mais le cours de fes profpérités fut

1649.

Etat de la France après la Paix de Weftphalie.

1649. tout d'un coup arrêté par les guerres intestines, & par la faction de ceux qui préféroient leur intérêt particulier au bonheur des peuples, & à la grandeur de la Monarchie.

Source des troubles & des révolutions.

Le Corps civil, ainsi que le Corps humain, a des maladies qui règnent en certains tems, & sont communes à plusieurs Etats. Vers le milieu du dix-septième siècle, l'esprit de révolte & de confusion s'étoit répandu par toute l'Europe. Joseph Alexi, homme des plus abjets, chassa le Viceroi de Sicile de son Palais: Masaniello, vendeur de poisson, souléva les Napolitains: Paul Balbi voulut changer le gouvernement de Gênes: Cromwel, l'esprit le plus hardi & le plus artificieux qui ait jamais troublé la paix de l'Univers, révolta les Anglois contre Charles I. Les Janissaires à Constantinople détrônèrent le Sultan Ibrahim: en France, les plus grands Seigneurs du Roïaume prirent les Armes contre leur Roi. Dans ces tems d'orage & de confusion, les peuples livrés à leur légèreté naturelle furent entièrement accablés; & les efforts impuissans qu'ils firent pour secouer le joug, ne servirent qu'à le rendre plus pesant: les Loix devinrent un objet de mépris; les droits sacrés de la Religion furent violés; la vertu la plus pure contracta des taches; les Héros mêmes ne furent point à l'abri de la séduction générale.

On ne peut donner une juſte idée des diſcordes civiles qui agitèrent la France, ſans faire connoître les principaux perſonnages dont preſque tous les autres ſuivirent les mouvemens. 1649.

La Régente Anne d'Autriche, Infante d'Eſpagne, Reine Douairière de France, joignoit aux agrémens de ſa perſonne les qualités de l'ame qui gagnent les cœurs: affable, libérale, généreuſe, fidèle à ſes promeſſes & conſtante dans ſes attachemens, elle aimoit la juſtice & haïſſoit la flatterie. La bonté de ſon cœur l'empêchoit de croire facilement le mal, & lui faiſoit diſſimuler les défauts de ſes amis: mais, par une ſuite de ſon indolence naturelle & de la défiance qu'elle avoit d'elle-même, elle ſe livroit preſque toûjours à ceux qu'elle eſtimoit, au point d'adopter leurs préjugés & épouſer leurs paſſions. Ce défaut fit tort à ſa gloire, & donna occaſion à ſes ennemis de l'accuſer d'avoir plus d'obſtination que de fermeté, plus d'orgueil que d'élévation, plus de ſuperſtition que de pieté, en un mot, plus d'extérieur que de fond. Au reſte, ſi tous ne conviennent pas de ſon habileté, la plûpart s'accordent à lui donner le bel éloge de LA MEILLEURE REINE DU MONDE. Elle méritoit cet éloge non-ſeulement à cauſe de ſa bonté, mais encore par ſon attachement invariable aux intérêts du Roi ſon fils. Jamais, dans au-

Caractère de la Régente Anne d'Autriche.

1649. cune Reine, les engagemens du mariage ne prévalurent avec plus d'éclat ſur les ſentimens que la naiſſance inſpire: dès qu'elle devint Françoiſe, elle oublia qu'elle étoit née Eſpagnole.

Caractère du Duc d'Orléans.

Gaſton, Duc d'Orléans, avoit toutes les qualités brillantes, ſans en avoir preſque aucune de ſolide. Un enjouement ſéducteur, une imagination vive, un eſprit éclairé, un deſintèreſſement parfait, s'uniſſoient en lui avec une foibleſſe ſurprenante & une irréſolution continuelle, qui transformoient toutes ſes vertus en défauts, ſans aucun vice. „ Il entra, diſoit le Cardinal de Retz, „ dans toutes les affaires, parce qu'il n'a-„ voit pas la force de réſiſter à ceux qui „ l'y entrainoient: il en ſortit toûjours a-„ vec honte, parce qu'il n'avoit pas le cou-„ rage de les ſoutenir". S'il n'eût pas été Prince, peut-être auroit-il été le plus aimable de tous les hommes: mais le rang où il étoit né, mit ſes foibleſſes en évidence, & ſes talens à des épreuves au-deſſus de ſes forces. L'aſſemblage de tant de bonnes qualités & de tant de défauts, formoit un caractère que l'on ne pouvoit ni haïr ni eſtimer.

Caractère du Prince de Condé.

Louis de Bourbon, Prince de Condé, fut un des grands Hommes qu'ait jamais eus la France. Dès ſes prémières Campagnes, il égala les plus célèbres Capitaines, & montra que le talent militaire n'attendoit

en lui ni l'âge ni la longue expérience. La Nature lui avoit donné ce coup d'œil heureux, qui embraſſe tous les objets, qui les préſente à l'imagination ſans les confondre, & qui, dans l'inſtant même, dicte à l'eſprit le parti qu'il doit prendre. Rempli d'un enthouſiaſme martial, il ſembloit ſouvent agir par une inſpiration ſubite, qui lui faiſoit mépriſer les dangers & forcer les obſtacles. Fier dans le commandement, il ne ménageoit ni la vie du ſoldat ni la ſienne; & dans chaque combat, intrépide à l'excès, il paroiſſoit toûjours réſolu de vaincre ou de mourir. Eſprit ſublime, profond, éloquent & cultivé, il connoiſſoit les principales beautés de toutes les ſciences propres à la converſation, aux conſeils & à la guerre: la force de ſon génie égaloit la vivacité de ſon eſprit qui étoit tout à la fois plein de lumière & d'ardeur. Au milieu de ſes malheurs, il conſerva toûjours le caractère de Héros; & quand il eut regagné la confiance du Roi, il fit oublier les fautes d'un court intervalle de ſa vie, en redevenant dans un âge mûr, ce qu'il avoit été dès ſa jeuneſſe, la terreur de l'Eſpagne & de l'Empire. 1649.

Caractère du Cardinal Mazarin.

Le Cardinal Mazarin, d'un naturel auſſi doux, que celui de Richelieu étoit violent, avoit la figure aimable, l'air majeſtueux, les manières polies, les diſcours inſinuans, & l'eſprit plein d'enjouement & de graces. Il

1649. plut d'abord à la Reine par cette ſympathie de caractères; & devint bien-tôt l'ame de ſes Conſeils. Impénétrable dans ſes deſſeins, diſſimulé dans ſes démarches, habile dans ſes intrigues, il parvenoit à ſes fins par des voïes, qui paroiſſoient ſouvent devoir l'en éloigner. Malgré l'avidité qu'on lui reproche, on l'a vu, dans ces circonſtances délicates, ſacrifier les intérêts de ſa Maiſon à la gloire de ſon Maître. Quoique le caractère de ſa politique fût plû-tôt la fineſſe que la force, il ſavoit pourtant tout hazarder dans les grandes occaſions, & oppoſer une ame intrépide aux malheurs les plus preſſans. Le même homme qui redoutoit les cabales du Parlement de Paris, ſe faiſoit rechercher par les plus grandes Puiſſances de l'Europe, dans le tems même de ſes diſgraces. Peu verſé dans la connoiſſance des Conſtitutions fondamentales du Roïaume, il entendoit parfaitement les affaires étrangères: il acheva par l'habileté & par les négociations, ce que ſon prédéceſſeur avoit commencé par la force & par la guerre. Ses moïens pour porter l'Autorité Roïale au plus haut point, furent auſſi tout différens: Richelieu n'avoit pu abattre les Grands, qu'en emploïant la violence & une ſévérité qui paroiſſoit ſouvent cruelle: Mazarin y parvint en conſeillant au Roi de les enchaîner par les eſpérances, de les amollir par les plaiſirs, & de les ruïner par le luxe.

1649.

Caractère du Cardinal de Retz.

Jean-François de Gondy, Coadjuteur de Paris, depuis Cardinal de Retz, découvrit de bonne heure le fond de ſon caractère remuant, & ſe fit gloire de porter le nom de *petit Catilina*. Ambitieux ſans meſure, & courageux juſqu'à la témérité, il ne connut point de frein, & ne craignit aucun danger. Pour parvenir à ce qu'il ſe propoſoit, il ſe ſervit tour à tour de la galanterie & de la politique, du crime & de la vertu, de la religion & des paſſions (1). Vif, emporté, d'une imagination fougueuſe, ſon eſprit, quoique pénétrant & d'une vaſte étendue, *friſoit ſans ceſſe le chimérique*, aimoit tous les projets extraordinaires, & cherchoit à les exécuter par les voïes les moins communes & les plus artificieuſes. Il nous a laiſſé des Mémoires qui développent aſſés ſon caractère : ſon eſprit reſſemble en tout à ſon ſtile, qui eſt plein de feu & de fumée ; il émût, il entraîne, il enivre, mais il n'éclaire & ne perſuade preſque jamais. Il faut avouer cependant, que la vertu victorieuſe de la dépravation de ſon cœur rectifia ſur la fin de ſa vie toutes ſes inclinations vicieuſes. Tels furent les prémieurs Acteurs qui parurent dans les troubles de la Fronde, ſous la Minorité de Louis XIV.

Origine

Après la mort de Louis XIII, la Reine

(1) Voïés les *Mémoires* du tems.

1649.

des guerres civiles en France.

étoit adorée : on ne l'avoit jamais vue que malheureuse ; & la persécution donne toûjours un grand relief aux personnes de ce rang. Les exilés du règne précédent furent rappellés, les prisonniers d'Etat mis en liberté, & ceux qui avoient perdu leurs Charges y furent rétablis. On donnoit tout, on ne refusoit rien ; & les libéralités de la Reine, après douze ans de guerre, achevèrent, dès le commencement de la Régence, d'épuiser l'Epargne. Emeri, Sur-Intendant des Finances, (1) occupé du projet d'y faire rentrer de nouveaux fonds, avoit été obligé, pour y parvenir, de mettre en pratique tous les moïens que son esprit lui fournissoit. Les ressources ordinaires ne suffisant pas, il taxa les pauvres & les riches, fit une nouvelle création d'Offices, saisit les rentes publiques, exigea des emprunts : cette dureté aigrit les esprits, aliéna les cœurs, & jetta par-tout les semences d'une révolte générale. N'imaginant plus d'expédiens, il voulut s'emparer des gages de la Chambre des Comtes, de la Cour des Aides & du Grand - Conseil, qui s'unirent au Parlement pour en porter leurs plaintes à la Cour. Ce dernier Tribunal donna le célèbre Arrêt d'union, par lequel il fut ordonné que les quatre Compagnies supérieures s'assembleroient à la Chambre de

(1) Voiés les *Mémoires* du tems.

Saint Louis, pour y délibèrer ſur le bien de l'Etat. Cet Arrêt fut un ſignal aux mécontens de toutes les conditions, de ſe rallier, d'expoſer leurs griefs au Parlement, & d'en demander la réparation. Chacun déclama contre les exactions violentes, la vente des biens, l'empriſonnement des perſonnes, l'exorbitance des Tailles, & l'oppreſſion générale de tous les Sujets du Roi. Les Membres du Parlement, touchés des miſères publiques, reçurent les ſupplications des malheureux, offrirent de leur faire rendre juſtice, & acquirent la bienveillance du peuple, qui les regarda comme ſes Dieux tutélaires, & comme les protecteurs du pauvre & de l'orphelin. Il y avoit cependant trois Partis dans le Parlement; les Frondeurs, qui s'oppoſoient à la Cour; les Mazarins, qui vouloient ſoutenir l'autorité du Miniſtère; & les Modérés, qui blâmoient l'emportement des uns & les excès des autres. De plus, dans chacun de ces trois Partis, il y en avoit qui ſe conduiſoient par des motifs différens: les uns, ſenſibles aux calamités préſentes, ne ſongeoient qu'à les faire ceſſer: les autres, par conſcience & par amour de la patrie, croïoient la conſervation de l'Autorité Roïale abſolument néceſſaire pour le repos de l'Etat: d'autres enfin, & peut-être le plus grand nombre, agiſſoient par intèrêts & par paſſion. De tous les côtés on

1649.

1649. confondoit le juſte & l'injuſte, les principes & les abus, le droit & le fait : on ne diſtingua plus la liberté d'aveć la licence, l'Autorité Roïale d'avec le Deſpotiſme.

Empriſonnement des Chefs, & prémière révolte du peuple.

Celui qui inſpiroit avec le plus d'artifice les ſentimens de révolte aux Frondeurs du Parlement, étoit Longueil Conſeiller de la Grand-Chambre. Depuis quelques années il inſinuoit adroitement aux Membres du Parlement, que leurs Charges n'étoient pas inſtituées ſeulement pour interprèter les Loix & pour rendre la Juſtice aux particuliers; mais encore pour réformer la conduite des Rois : que ſous le Miniſtère du Cardinal de Richelieu, le Souverain s'étoit arrogé un pouvoir inconnu pendant les douze cens ans qu'avoit duré la Monarchie; que les Miniſtres renverſant toutes les formes de la juſtice, avoient introduit ce dangèreux principe, que la volonté Roïale étoit l'unique arbitre des biens de la vie & de la liberté des Sujets : que le tems étoit venu de faire revivre les anciennes maximes, & de rétablir cette harmonie politique qui doit être entre l'autorité du Prince & l'obéïſſance du Peuple (1). Longueil ſe donnant ainſi pour bon citoïen, devint l'Oracle de la Fronde : mais il ne débitoit ces diſcours Républicains, que pour ſe venger du Miniſtre qui lui avoit réfuſé la place de

(1) Mém. de La Rochefoucault.

Chancelier de la Reine. Il gagna deux autres Membres du Parlement, Brouſſel & Blanc-Ménil, qui avoient auſſi des raiſons particulières de ſe plaindre de la Cour. Ces deux hommes, en ſuivant l'ardeur de leur tempérament, commencèrent à parler plus haut que Longueil même, & ne ceſſèrent d'animer le Parlement: la conſidération, qu'ils s'y donnoient par leurs conſeils turbulens, éblouit la populace qui les prit en affection, & leur donna le bèau nom de PERES. La Reine les fit arrêter vers la fin du mois d'Août; & leur détention porta les plus ſéditieux à ſe révolter. Le peuple ferma les boutiques, tendit des chaînes dans les ruës & fit des barricades, juſques auprès du Palais Roïal, contre les troupes que l'on envoïoit pour les réprimer: il demanda hautement la liberté de Brouſſel & de Blanc-Ménil; & le Parlement alla en Corps au Palais Roïal, ſupplier la Reine de les faire élargir. Elle le refuſa avec fermeté, prévoïant le coup mortel que l'on porteroit à l'Autorité Roïale, ſi l'on cèdoit aux caprices de la multitude: mais le Duc d'Orléans & le Cardinal Mazarin, naturellement timides, ne ſongèrent qu'à ſortir du péril préſent, & engagèrent la Reine, contre ſon propre ſentiment, à rendre les deux priſonniers. Depuis ce jour, le Parlement prit de nouvelles forces contre la Cour; & pluſieurs perſonnes de la

1649.

1649.

plus haute qualité se déclarèrent pour la Fronde.

Le Coadjuteur rassemble & anime les Chefs des Frondeurs.

Le Coadjuteur, transporté de joïe d'avoir trouvé un moïen d'entrer dans les intrigues, se promenoit le jour des barricades par les ruës de Paris, en rochet & en camail, accompagné d'une suite nombreuse d'Ecclésiastiques en surplis; comme s'il eût cru pouvoir conjurer la tempête en donnant des bénédictions. Il alla au Palais Roïal offrir ses services; & n'eut pas lieu d'être content de la reception qu'on lui fit. Se voïant exposé à la raillerie des Courtisans, à l'ironique compassion du Cardinal, aux éclats de rire de la Reine, il sortit irrité, desespèré & résolu de se venger des plaisanteries de la Cour, sur l'Etat & sur la Patrie. *Les railleries de la Cour*, dit-il, *me purifièrent de tous les crimes.* Tout présomptueux qu'il étoit, il ne se crut pas cependant assés accrédité pour occuper la prémière place dans le Parti: il chercha un Chef qui la tint de lui, & sous le nom de qui il pût être en effet le prémier. Aïant été rebuté par le Prince de Condé, il se tourna vers son frère le Prince de Conti, qui avoit été élevé pour l'état Ecclésiastique, mais à qui la seule naissance pouvoit donner un grand crédit dans un Roïaume comme la France.

Enumération des

Le Prince de Conti, gagné par le Coadjuteur, se déclara Chef de la Fronde, &

1649.

Chefs des Frondeurs & leurs vûës.

ſut ſuivi de pluſieurs autres Princes qui s'y engagèrent par des motifs différens: Henri d'Orléans (1) Duc de Longueville, parce que le Cardinal lui avoit refuſé le Gouvernement du Havre, qui étoit la ſeule Place qui lui manquât en Normandie, pour être maître abſolu de cette Province: François de Vendôme Duc de Beaufort, par haine pour le Miniſtre, qui l'avoit fait empriſonner dès le commencement de la Régence: Charles de Lorraine Duc d'Elbeuf, parce qu'il eſpèroit gouverner ſeul tout le Parti. Frédéric-Maurice, Duc de Bouillon, revenu de Rome deux ans auparavant, devoit être à l'épreuve de la ſéduction: il poſſèdoit éminemment les qualités néceſſaires pour diſcerner la bonne cauſe, & pour la ſoûtenir; de plus il avoit eſſuïé dans l'affaire du Comte de Soiſſons & dans celle de Cinqmars, tout ce qui pouvoit le dégoûter à jamais des factions: mais le triſte état de ſes affaires, & la lenteur avec laquelle ſe traîtoit l'échange de Sedan, le diſpoſèrent à écouter les raiſonnemens du Coadjuteur & de Longueil; d'ailleurs la Ducheſſe de Bouillon, qu'on accuſoit d'avoir le cœur Eſpagnol, le preſſoit de rompre avec la Cour, en lui faiſant voir plus d'avantages pour ſa Maiſon du côté de l'Eſpagne, qu'il

(1) Il étoit iſſu du fameux Comte de Dunois, bâtard du Duc d'Orléans biſaïeul de François I.

1649. n'en devoit eſpèrer de la France. Il ne put réſiſter aux ſollicitations d'une femme de qui le Cardinal de Retz diſoit, „ que „ ſi elle avoit eu autant de franchiſe que „ d'eſprit, de beauté, de douceur & de „ vertu, elle auroit été une merveille ac„ complie". A ces prémiers Chefs de la Fronde ſe joignirent le Duc de Briſſac, à cauſe de ſon alliance avec le Coadjuteur; le Marquis de Vitri, par le mécontentement où il étoit de n'avoir pas obtenu le brévet de ſon père, qui lui fut accordé dans la ſuite; le Maréchal de la Motte-Houdancourt, pour ſe venger d'une priſon de quatre ans où la Cour l'avoit détenu; le Duc de la Trémoille, à l'inſtigation de ſa mère qui étoit ſœur du Duc de Bouillon; Louis de la Trémoille, Marquis de Noirmontier, par haine pour le Prince de Condé, qui l'avoit traîté avec peu de ménagement à la bataille de Lens; le Duc de Luines, par zèle de Religion pour les opinions qu'il avoit embraſſées; enfin le Duc de la Rochefoucault, par attachement pour la Ducheſſe de Longueville. L'amour s'allie ſouvent avec la politique; & les femmes ne contribuent guères moins que les hommes aux révolutions civiles. La Fronde eut ſes Héroïnes: les Ducheſſes de Longueville, de Chevreuſe & de Montbaſon s'y diſtinguèrent; la Princeſſe Palatine, qui mérita par ſon habileté politique d'être

d'être comparée à la Reine Elizabeth d'Angleterre, se livra dans la suite à la même cabale. 1649.

La Cour voïant ainsi grossir l'orage & le nombre de ses ennemis, mit toute sa confiance au Duc d'Orléans & au Prince de Condé; & crut que leur union avec le Roi & la Reine romproit les mesures des Frondeurs. Le Cardinal Ministre gagna le prémier, par le moïen de l'Abbé de la Rivière, qui de simple complaisant étoit devenu le maître de ce Prince. On flatta cet Abbé ambitieux, par les espèrances d'un Chapeau de Cardinal, qu'il avoit la hardiesse de disputer au Prince de Conti. On s'appliqua plus particulièrement à plaire au Prince de Condé: la force de son esprit, sa reputation dans la guerre & l'éclat de ses victoires, le rendoient plus propre que personne à arrêter le mal contagieux de la sédition, & à donner de la terreur aux plus hardis. Le Cardinal lui représentoit que peu à peu le Parlement envahiroit toute l'Autorité du Roïaume; que cette Compagnie vouloit s'attribuer non-seulement le droit de déposer le Ministre, mais encore celui de connoître des affaires de la guerre; que si l'on ne s'opposoit à ces usurpations, elle iroit peut-être aussi loin que le Parlement d'Angleterre, & étendroit sa puissance jusqu'à faire la loi à ses Maîtres: que s'il y avoit des abus, on devoit, par de

Le Prince de Condé se déclare pour la Cour contre les Frondeurs.

1649. très humbles remontrances, en demander la réformation au Roi, en qui seul réside la Souveraineté du Pouvoir Législatif; & qu'enfin il étoit de l'intérêt personel du Prince, de réprimer une entreprise qui tendoit à la destruction de la Maison Roïale. Ces discours firent une vive impression sur l'esprit du Prince: il se détermina sur le champ au bon parti, & accompagna le Duc d'Orléans au Parlement. Les génies supérieurs sont extrèmes dans le bien & dans le mal. A peine le Président Viole eut, avec enthousiasme, invoqué le S. Esprit, pour attirer ses lumières sur les Princes, que Condé se lève & lui impose silence: les jeunes Conseillers murmurent: le Prince s'enflâme par ce bruit, les menace de la main & de la parole. Dès ce moment, il perd l'affection de la Compagnie, & l'amour du peuple se refroidit.

La Cour quitte Paris.

Depuis ce tems, Condé ne songea plus qu'aux moïens de réduire le Parlement par la force. On lui suggèra que la voïe la plus promte & la plus sûre étoit d'assièger Paris; que s'il se saisissoit de toutes les avenuës, pour empêcher l'entrée des denrées, la multitude, dans la crainte de périr par la famine, se révolteroit contre le Parlement, & le regarderoit comme le seul auteur de tous ses maux. Il goûta cette proposition extraordinaire, parce qu'il s'étoit abandonné à sa colère qui ne connois-

ſoit rien d'impoſſible, & réſolut de bloquer Paris. Auſſi-tôt le Roi, toute la Maiſon Roïale, le Cardinal Mazarin & les Miniſtres ſe rendirent à S. Germain en Laïe. Cette ſortie, où plutôt cette évaſion, donna de la joïe aux factieux, & fut condamnée par les gens ſages, comme indigne de la Majeſté Roïale. Le peuple de Paris déclama contre tous ceux qui l'avoient conſeillée, & l'appella l'*Enlevement du Roi.* 1649.

Cependant le Prince, avec ſix ou ſept mille hommes, bloqua Paris & ſe ſaiſit de tous les lieux d'alentour, d'où la ville pouvoit tirer des vivres. Le Parlement, de ſon côté, nomma le Prince de Conti pour Généraliſſime de ſes troupes; les Ducs d'Elbeuf & de Beaufort, le Duc de Bouillon & le Maréchal de la Motte, pour Généraux ſous lui, les Ducs de Briſſac & de Luines; les Marquis de Vitri & de Noirmontier, comme Lieutenans-Généraux ſous eux. Dès que Paris ſe fut déclaré, le reſte du Roïaume s'ébranla. Le Parlement écrivit des lettres à toutes les villes & à toutes les Cours Supérieures, pour les inviter à s'unir avec lui contre l'ennemi commun; ainſi caractériſoit-on le Miniſtre. Le feu de la diſcorde ſe répandit bien-tôt dans toutes les Provinces; la Guïenne, la Provence, la Normandie & pluſieurs villes ſe joignirent au Parlement de Paris.

Blocus de Paris, & révolte générale dans les Provinces.

Dans un ſi grand trouble, Mazarin eut

La Reine

1649. recours au Vicomte de Turenne, qui étoit à l'Armée en Allemagne, & envoïa sonder ses dispositions. La Reine, le Prince de Condé & le Cardinal lui écrivirent plusieurs fois pour l'informer de la faute qu'avoit faite le Duc de Bouillon, & pour s'en plaindre. La Reine dans toutes ses lettres lui renouvelloit les protestations les plus tendres d'amitié & d'estime, & les promesses les plus solemnelles de graces & de bienfaits (1).

écrit au Vicomte de Turenne pour sonder ses dispositions.

Lettre du Cardinal au Vicomte.

Les lettres du Cardinal renchérissoient sur celles de la Reine. ,, Jamais, lui disoit-il, je n'eus de déplaisir plus sensible ,, que celui d'apprendre la faute où vient ,, de tomber Mr. le Duc de Bouillon, qui ,, s'est enfin déclaré du parti du Parlement ,, contre le Roi. J'en ai été d'autant plus ,, étonné, qu'il savoit que vous devés a- ,, voir cette année le commandement de ,, l'Armée de Flandre; que Sa Majesté vous ,, avoit donné le Gouvernement des Alsa- ,, ces avec d'autres avantages; que pour l'é- ,, change de Sedan, on n'attendoit sinon que ,, la goute de Mr. le Duc d'Orléans lui ,, donnât du relâche, pour assister à un ,, Conseil où l'on devoit mettre la dernière ,, main à l'affaire & avec très grand avan- ,, tage pour lui; & que pour les honneurs ,, de vôtre Maison, Sa Majesté le vouloit

(1) Voïés les Preuves N. IV.

„ foit auſſi contenter. Il n'y a rien de ſi „ vrai, que l'eſtime & la paſſion que j'ai „ pour vous & pour tous vos avantages, „ ſont au plus haut point qu'elles puiſſent „ aller pour qui que ce ſoit: & en cet en- „ droit, je ne puis m'empêcher de vous di- „ re que ce n'eſt pas mal prouver cette eſ- „ time & cette affection, que lorſque le „ Duc de Modène & le Prince Caſimir, „ aujourd'hui Roi de Pologne, m'ont preſ- „ ſé tous deux pour avoir l'aînée de mes „ nièces, ſans parler des recherches qui „ m'en ont été faites par preſque tous les „ Princes & les plus grands Seigneurs du „ Roïaume, je vous ai pourſuivi, & fait „ toutes les diligences imaginables pour „ pouvoir vous la donner. Vous êtes bien „ perſuadé que ce n'étoit pas ni vôtre bien „ ni vos établiſſemens, qui me firent ſou- „ haiter la choſe. Cette déclaration que je „ fais par écrit n'eſt pas trop avantageuſe „ pour moi: mais rien ne m'a pu empê- „ cher de la faire, & même avec plaiſir, „ puiſqu'elle ſervira au moins pour con- „ vaincre de fauſſeté tous ceux qui ont oſé „ vous écrire que je n'avois ni tendreſſe ni „ affection pour vous. On vous envoïe les „ Proviſions du Gouvernement des Alſa- „ ces, & les Expéditions pour les Baillia- „ ges de Haguenau & de Tanc. J'écris en „ même tems au ſieur Hervart, qu'il en- „ gage tout ſon crédit & celui de ſes amis, 1649.

1649. ,, pour faire un fonds dequoi donner pré-
,, sentement quelque satisfaction aux Offi-
,, ciers de l'Armée, & je ne doute nulle-
,, ment qu'il n'hésitera point à s'engager a-
,, veuglément à tout ce que vous lui com-
,, manderés".

Réponses du Vicomte à la Cour & au Cardinal.

Hervart, depuis Contrôleur-général, fut chargé de rendre ces lettres & ces Provisions au Vicomte de Turenne. On lui envoïa son ami intime le Marquis de Ruvigni, dont les instances n'eurent pas plus de force que les offres & les promesses. Turenne répondit courageusement à la Reine & au Prince de Condé, qu'il ne pouvoit recevoir aucune grace jusqu'à ce que les troubles fussent appaisés; & manda au Cardinal (1) ,, que ce n'étoit plus le tems où il ,, pût parler de ses intérêts particuliers : ,, qu'il étoit fort redevable aux bontés de ,, son Eminence, d'avoir voulu lui donner ,, une de ses nièces en mariage; mais que ,, la Réligion y étoit un obstacle formel : ,, qu'il avoit un déplaisir extrème de tous les ,, desordres de Paris, & de ce que son frè- ,, re s'en étoit mêlé: qu'il ne feroit jamais ,, rien contre la fidèlité qu'il devoit au Roi". Et dans une autre lettre il ne craint point de lui dire ,, que le blocus de Paris lui ,, paroissoit une démarche bien hardie dans

(1) Mém. MSS. du Vicomte de Turenne, & ses Lettres au Cardinal Mazarin.

1649.

„ le tems d'une Minorité: qu'il ne pou„ voit l'approuver ; & que ſi le Cardinal „ continuoit de traîter le peuple avec tant „ de ſévérité, il ne devoit plus compter „ ſur ſon amitié: qu'il alloit paſſer le Rhin „ avec ſon Armée, ſelon les ordres qu'il „ avoit reçus de la Cour de ramener ſes „ troupes en France immédiatement après „ la concluſion de la paix; mais qu'il ne „ favoriſeroit, en arrivant à Paris, ni la „ révolte du Parlement, ni l'injuſtice du „ Miniſtre.

Le Vicomte déclare ſes intentions à l'Armée.

Le Vicomte, plein des ſentimens qu'il marquoit au Cardinal, aſſemble les Officiers de ſon Armée, & leur expoſe l'état déplorable des affaires publiques en France, les exhorte à le ſuivre, & leur déclare qu'il ne marche que pour aller ſupplier le Roi de rentrer dans Paris, de faire rendre compte au Cardinal de ſon adminiſtration, de païer aux Weymariens ce qui leur étoit dû, & de récompenſer les troupes Françoiſes qui avoient ſervi ſous lui. Ces diſcours furent ſuivis d'un Manifeſte qu'il publia, pour faire connoître la droiture de ſes intentions.

Il ſe retire en Hollande.

La Cour ne pouvant plus douter des diſpoſitions du Vicomte, envoïa des ordres exprès à l'Armée de ne plus le reconnoître pour Chef, & fit diſtribuer trois cens mille écus aux troupes, avec promeſſe de leur païer les ſix mois qui leur étoient dûs. On

1649. ébranla la moitié de l'Armée, dont six régimens allèrent à Brisac, & trois autres à Philisbourg; l'autre moitié restant avec le Vicomte, quoique fort chancelante. Turenne, dès qu'il vit que les troupes étoient satisfaites, & qu'il ne pouvoit plus exécuter les desseins pacifiques qu'il s'étoit proposés, donna ordre lui-même aux Officiers Généraux d'emmener le reste de l'Armée joindre d'Erlac, à qui la Cour avoit envoïé la commission pour commander en Chef; & après s'être depouillé de la qualité de Général, & avoir exhorté les Officiers à l'obéïssance, il se retira avec quinze ou vingt de ses amis en Hollande, pour y attendre la fin des troubles.

Paix de Ruel.

Les troupes du Roi occupoient déja tous les postes aux environs de Paris, hors Charenton seul: le Prince de Conti s'étoit emparé de ce lieu, il l'avoit fortifié & y avoit mis trois mille hommes: c'étoit l'unique endroit par où l'on amenoit des vivres à la Capitale. Le Prince de Condé l'alla attaquer le huitième de Février, & l'emporta à la vuë des troupes du Parlement & de dix mille Parisiens armés, qui ne furent que les spectateurs de sa victoire. Ce combat & quelques autres, également desavantageux au Parti, inspirèrent, aussi-bien que la retraite du Vicomte, des pensées de paix aux Chefs de la révolte. Tous les Généraux, à la réserve du Duc de Beaufort qui ne pou-

voit revenir de sa haine pour le Cardinal, méditoient leur accommodement particulier, & chacun avoit des liaisons secrettes à la Cour. On nomma des Députés de part & d'autre: les Conférences se tinrent à Ruel; où, malgré les brigues continuelles du Coadjuteur, ennemi de toute paix, on convint enfin que la Cour accorderoit une Amnistie générale, & que les Déclarations faites depuis le jour des barricades seroient révoquées & annullées. Le Prince de Conti eut le Gouvernement de Damvilliers; le Duc de Longueville celui du Pont-de-l'arche; le Marquis de Noirmontier un brévet de Duc; & l'on fit Broussel Gouverneur de la Bastille. Le Roi déclara en même tems, qu'en échange de la Principauté de Sedan, il donneroit incessamment au Duc de Bouillon la valeur de cette Souveraineté en Terres de son domaine; que ce qui lui avoit été promis pour le rang, seroit ponctuellement exécuté; qu'en disposant du commandement des Armées & en toute autre occasion, Sa Majesté auroit égard au mérite, aux services & à la naissance du Vicomte de Turenne. En exécution de cet article, le Roi donna un brévet, par lequel il étoit ordonné que le Duc de Bouillon, le Vicomte de Turenne & leurs descendans auroient en France le rang de Princes issus de Maison Souveraine (1). 1649.

(1) Voïés les Preuves à la fin N. V.

1649.

Retour du Vicomte à Paris.

Sur la foi de ce qui s'étoit fait à Ruel, le Vicomte partit de Hollande, débarqua à Dieppe, vint en poste à Paris, & alla deux jours après à la Cour qui étoit à Compiègne, où le Cardinal résolu de tout dissimuler, le fit parfaitement bien recevoir. Telle fut la fin de la prémière guerre de Paris : aucun des deux Partis n'obtint ce qu'il s'étoit proposé : le Cardinal & le Parlement conservèrent toute leur autorité, l'un à la Cour, l'autre sur le peuple.

Origine des mesintelligences entre le Cardinal Mazarin & le Prince de Condé.

(1) Le feu de la guerre civile, loin d'être éteint par cette paix, étoit prêt à se rallumer par la mesintelligence survenuë entre le Prince de Condé & le Cardinal Mazarin. Comme le Ministre avoit recueilli le fruit des exploits & de la protection du Prince, Mazarin étoit sans cesse exposé aux demandes, aux plaintes & aux menaces de Condé. Les petits services flattent, les grands accablent; ils donnent trop de droit sur celui qui les a reçus : telle est la fausse délicatesse de l'amour-propre. La reconnoissance se soutient moins par la grandeur du bienfait, que par les sentimens qu'on a conçus pour le bienfaicteur. L'aliénation du Prince & du Ministre augmentoit tous les jours : mais le refus des Charges que le Prince demandoit ne fut point la cause de leur rupture. Si Condé souhaitoit des graces; il desiroit

(1) Voïés *Labardaeus de Bello Civili*, & Priolo.

encore plus de les mériter. Aïant éprouvé des contradictions perpétuelles, il fit en public des railleries sanglantes de Mazarin, dont les ressentimens étoient d'autant plus vifs qu'il les cachoit avec soin. Le Cardinal fit plusieurs efforts pour l'adoucir: voïant enfin qu'il ne pouvoit se flatter d'obtenir son amitié, il résolut de travailler à le perdre. Pendant qu'il l'éblouissoit par l'espérance de nouveaux établissemens, il tâcha de gagner les personnes qui pouvoient lui être le plus utiles: il s'adressa sur-tout au Duc de Bouillon & au Vicomte de Turenne, qu'il jugea propres à le soutenir par leurs conseils & par leur valeur. 1650.

Emprisonnement du Prince.

Le Prince de Condé s'apperçut des brigues & du peu de sincérité du Cardinal; & pour attirer la Fronde à son parti, il se raccommoda avec son frère, sa sœur & le Duc de Longueville: mais les autres Chefs des Frondeurs sentant qu'il ne les recherchoit que pour les faire servir à ses passions, l'abandonnèrent peu à peu. Après quelques mois d'intrigues, le Prince irrité se brouilla ouvertement avec eux; & dans le dessein de se rendre lui-même Chef de la Fronde, il les accusa, pour les faire chasser de Paris, d'avoir voulu attenter à sa vie; prenant pour prétexte, l'assassinat commis sur un de ses domestiques qui étoit dans son carosse. Dès ce moment, toute la haine du Coadjuteur se réveilla, & porta aux plus

1650. grands excès ſon humeur vindicative contre le Prince. Les circonſtances étoient favorables au Prélat ambitieux: la Cour vouloit le regagner, & craignoit d'autant plus Condé, que ce Prince vivoit dans une grande union avec ſon frère le Prince de Conti & ſon beau-frère le Duc de Longueville. Le réſultat des fréquentes conférences que le Coadjuteur eut avec la Reine & le Cardinal, fut que l'on arrêteroit les Princes. Pour l'exécution, il faloit néceſſairement y faire conſentir le Duc d'Orléans, Lieutenant-Général de la Régence. Le Duc étoit gouverné par l'Abbé de la Rivière: l'Abbé étoit dévoué au Prince de Condé, & portoit le Duc d'Orléans à ſuivre aveuglément les ſentimens du Prince, depuis que celui-ci lui avoit promis le Chapeau de Cardinal, deſtiné pour le Prince de Conti. Le Coadjuteur, toûjours plus habile à détruire qu'à rétablir, trouva bien-tôt les moïens de perdre le Favori auprès de ſon Maître, & de prendre lui même l'aſcendant ſur l'eſprit du Duc d'Orléans. Cependant Condé, plein de confiance, traîtoit toûjours le Cardinal ſans ménagément, & continuoit de pouſſer à bout les Frondeurs, agiſſant avec autant d'aſſûrance que s'il n'eût pas vêcu au milieu de ſes ennemis. Enfin, le dix-huitième de Janvier, les trois Princes s'étant rendus à l'heure ordinaire du Conſeil au Palais Roïal, furent arrêtés par Guitaut Capitaine des

Gardes de la Reine, & menés au Château de Vincennes. A cette nouvelle, tous les amis du Prince de Condé se dissipèrent: la Duchesse de Longueville partit dès l'entrée de la nuit pour aller en Normandie, avec une escorte de soixante chevaux, conduite par le Duc de la Rochefoucault: le Duc de Bouillon prit le chemin de Turenne: le Marquis de Boutteville, depuis Duc de Luxembourg, & plusieurs autres allèrent en Bourgogne. Les Parisiens que le Duc de Beaufort & le Coadjuteur entretenoient dans la haine qu'ils avoient conçuë contre le Prince, depuis le blocus, marquèrent ouvertement leur joïe de sa prison: on fit des feux en plusieurs endroits de la ville, & la plûpart disoient que le Cardinal, après un coup de cette nature, *n'étoit plus Mazarin.*

Le Vicomte se declare pour le Prince de Condé.

Aussi-tôt que les trois Princes eurent été emprisonnés, le Cardinal envoïa le Marquis de Ruvigni au Vicomte de Turenne pour l'assurer de son amitié, pour lui remettre le commandement de l'Armée de Flandre, lui offrir de nouveau une de ses nièces en mariage, & lui protester qu'il vouloit desormais partager sa fortune avec lui. Le Vicomte, qui ne règloit jamais ses attachemens, selon la prospérité ou la disgrace, refusa toutes ses offres. Touché des malheurs de Condé, persuadé que c'étoit servir l'Etat que d'empêcher un Héros du Sang de Fran-

1650. ce d'être immolé, préoccupé de la fausse idée qu'on pouvoit faire la guerre au Cardinal sans la faire au Roi, prévenu de plusieurs autres maximes qu'on autorisoit alors sous prétexte de l'amour du bien public; il se laissa aller aux mouvemens de sa générosité naturelle, & résolut de procurer, à quelque prix que ce fût, la liberté des Princes. Ses motifs étoient d'autant moins suspects, que Condé, loin de le rechercher avant sa prison, l'avoit au contraire fort négligé, & lui avoit caché toutes ses brigues secrettes contre la Cour. Le Vicomte jugea qu'il seroit indigne de lui de l'abandonner; & croïant n'être qu'Ami généreux, il devint Sujet infidèle.

Le Vicomte quitte Paris, & se retire à Sténai avec la Duchesse de Longueville.

Il sortit de Paris au mois de Février, se rendit à Sténai, (1) Place forte en Champagne, qui appartenoit au Prince de Condé: la Duchesse de Longueville vint l'y trouver, après avoir fait des efforts inutiles pour soulever la Normandie. Une Princesse aimable, spirituelle & malheureuse étoit très capable d'intéresser & d'attendrir un Héros, que la vertu & la guerre ne rendirent jamais insensible. On prétend que l'amour pour la sœur eut autant de part aux fausses démarches du Vicomte, que l'amitié pour le frère.

(1) La Cour avoit donné cette Place, aussi-bien que Jametz & Clermont, à Mr. le Prince, pour le récompenser des services rendus à la Couronne.

1650.

Le Vicomte ramasse des troupes pour délivrer les Princes.

Le Cardinal envoïa une seconde fois pour tâcher de ramener Turenne par de nouvelles offres: rien ne put le fléchir. Il vendit sa vaisselle d'argent & la Duchesse de Longueville vendit ses pierreries, pour lever des troupes: il sollicita en même tems celles qu'il croïoit dévouées au Prince de Condé, & les Gouverneurs qui étoient mécontens de la Cour, à s'unir avec lui; mais il ne put gagner que vingt ou trente Officiers. Il s'adressa alors aux régimens qui avoient servi sous lui en Allemagne, sans pouvoir engager que ceux de Turenne, de la Couronne & de Du Passage, avec une partie de celui du Marquis de Beauvau, qui fut toûjours ami du Vicomte. On logea ces troupes autour de Sténai, & l'on fit entrer dans la Citadelle huit compagnies du régiment de Turenne, qui la gardèrent jusqu'à la délivrance des Princes.

Les Espagnols lui envoïent du secours & traitent avec lui.

Quelques jours après, les troupes du Roi, sous les ordres du Marquis de la Ferté-Senneterre, attaquèrent celles du Vicomte, défirent le régiment de Du Passage, & ravagèrent tout le païs d'alentour. Turenne prêt à succomber, fut obligé d'avoir recours aux Espagnols. Il obtint d'abord du Gouverneur de Montmédi, un secours de quinze cens chevaux & de quelques compagnies d'Infanterie; en attendant la conclusion du Traîté, que la Duchesse de Longueville & lui négocièrent avec l'Archiduc. Le Com-

1650. te de Fuenſaldagne ſe rendit de la part de ce Prince dans la ville de Marche, pour conférer avec Turenne. (1) L'Archiduc commença par demander qu'on lui remit la ville & la Citadelle de Sténai; mais le Vicomte refuſa de ſe déſaiſir de la dernière; ſon deſſein aïant toûjours été de ne demeurer en liaiſon avec les Eſpagnols, qu'autant que la parole, qu'il avoit donnée de travailler à la liberté des Princes, l'y forceroit. Il vouloit d'ailleurs conſerver une Place où il pût ſe retirer dans tous les tems, diſpoſer de lui-même & ſe mettre hors du pouvoir des Eſpagnols. Après ſix ſemaines de conférence à Marche, où l'on ne convint de rien, Don Gabriel de Tolède aïant été envoïé à Sténai, y conclut le Traîté.

10 d'Avril. Les articles principaux furent: Que le Roi Catholique fourniroit deux cens mille écus pour la levée des troupes, & cinquante mille écus par mois pour leur entretien: Qu'il païeroit ſoixante mille écus par an à la Ducheſſe de Longueville & au Vicomte de Turenne, pour ſubvenir à leurs dépenſes particulières & à celles de leurs amis: Qu'il joindroit aux troupes que le Vicomte devoit lever deux mille hommes de pied & trois mille chevaux effectifs, armés & entretenus à ſes dépens: Qu'il ne s'accommoderoit point avec la France, à moins que les

(1) Voïés les Mémoires du Vicomte.

1650.

les amis des Princes, qui auroient été dépouillés de leurs biens, Charges, ou Dignités, n'y fussent entièrement rétablis: Qu'il mettroit des garnisons dans les Places frontières qu'on prendroit; mais que pour celles dont on s'empareroit au dedans du Roïaume, elles seroient gardées par les troupes du Vicomte: Que la Duchesse de Longueville & le Maréchal de Turenne remettroient entre les mains du Roi Catholique la ville de Sténai, à l'exception de la Citadelle, aussi-tôt qu'ils en seroient requis: Qu'enfin si les Princes étoient délivrés avant la conclusion de la paix entre les deux Couronnes, ils prendroient les armes avec leurs partisans, & emploïeroient tout leur crédit & toutes leurs forces, pour procurer une paix sûre & honorable à la France & à l'Espagne.

Le Vicomte écrit à la Reine.

Après la signature de ce Traité qui fut ratifié le vingt-deux Mai par le Roi d'Espagne, le Vicomte de Turenne écrivit à la Reine, pour lui représenter avec respect, „ qu'elle s'abandonnoit trop aux conseils „ du Cardinal; qu'en faisant enfermer le „ Prince de Condé appellé par sa naissance „ à la fonction d'un des Chefs du Conseil „ pendant la Minorité, elle avoit fait un „ usage trop rigoureux de son autorité; „ que le Prince & tous ceux de son parti „ n'avoient déplu au Ministre, que pour „ avoir voulu terminer une guerre cruelle

1650. „ entre les Rois frère & fils de la Reine". Quoique toutes les raifons qu'il allègue dans cette lettre, foient fondées fur de faux principes, il y règne néanmoins une candeur, une nobleffe & un defintèreffement parfait. On y admire tous les fentimens d'un Héros, mais d'un Héros dans l'égarement. Il finit par ces paroles, qui marquent la haute idée qu'il avoit du grand Condé: „ Un Prince qui a fi fouvent ex-
„ pofé fa vie & verfé fon fang à la tête de
„ vos Armées, pour rendre vôtre nom re-
„ doutable à tous vos ennemis, & fans autre
„ intèrêt que d'agrandir vos frontières,
„ comme il a fait par la prife de tant de
„ villes fortes & importantes, & des Pro-
„ vinces entières qu'il a conquifes, fem-
„ bloit avoir acquis le droit de vous con-
„ feiller la paix dans le cabinet, fans qu'on
„ le pût foupçonner d'intelligence avec
„ vos ennemis, ni de manquer de refpect
„ envers Vôtre Majefté. Mettés-le donc
„ en état, Madame, de s'emploïer à un fi
„ digne ouvrage, fans quoi fon innocence
„ opprimée va ajoûter à la guerre des
„ deux Couronnes, une civile & inteftine,
„ où vous allés voir vos Sujets fe déchirer
„ eux-mêmes, proprement pour la querelle
„ d'un Particulier étranger, contre un Prin-
„ ce du Sang de France, &c.

Fidèlité du Vicomte

(1) Dès que les troupes furent affem-

(1) Mém. du Duc d'Yorck.

blées, les Eſpagnols voulurent engager le Vicomte à aller dans la Champagne avec une Armée, tandis qu'avec une autre ils agiroient en Picardie : mais ſoupçonnant qu'ils avoient deſſein de reprendre les villes conquiſes par les François ſur la frontière, il refuſa de ſe ſéparer, & demanda opiniâtrément que les deux Armées réünies entraſſent en France, pour procurer plus promtement la liberté des Princes & la paix générale. Par cette fermeté il empêcha la perte des conquêtes du Roi en Flandre; occupa les Eſpagnols ailleurs, tâcha de les mener dans le cœur du Roïaume, où toutes les villes que l'on prendroit, devoient ſelon le Traité reſter à ſa ſeule diſpoſition; & ſut ainſi ménager les intérêts de la Patrie, dans le tems même qu'il avoit pris les armes contre elle. (1) Les Eſpagnols délibérèrent en plein Conſeil s'ils lui confieroient le commandement de leurs troupes, & s'y déterminèrent, ſur la connoiſſance qu'ils avoient du fond de ſon caractère, quoiqu'il n'eût d'autre caution à leur donner que ſes promeſſes.

1650.

pour la Patrie dans le tems de ſon mécontentement.

Vers le milieu du mois de Juin, il ſe mit à la tête de l'Armée des Eſpagnols, qui étoit de dix-ſept à dix-huit mille hommes : ils allèrent aſſiéger le Câtelet, petite Place à la

Il ſe met à la tête des troupes Eſpagnoles, & aſſiege le

(1) Mém. de Frémont d'Ablanconrt, & de Laâglade.

1650.

Câtelet & Guife.

fource de l'Efcaut. Ils emportèrent d'abord le fauxbourg; & s'étant logés fur la contrefcarpe, ils battirent fi vivement la Place, que le troifième jour du fiège, les païfans qui s'y étoient réfugiés avec leurs femmes, leurs enfans & leurs meubles, fe mutinèrent, & forcèrent le Gouverneur à fe rendre. Sur la fin du fiège, l'Archiduc qui étoit à Bruxelles, inquiet de voir les troupes Efpagnoles entre les mains d'un Général François dans la France même, vint au Camp, & d'abord après la prife du Câtelet mit le fiège devant Guife, & ouvrit la tranchée par trois endroits différens. Le mineur fut attaché à la muraille; & les habitans, dans la crainte d'être forcés, abandonnant la ville, fe retirèrent avec tous leurs effets dans le Château. Les Efpagnols y portèrent toutes leurs forces, & après avoir fait jouer une mine, crurent pouvoir donner l'affaut; mais les débris des murailles rendirent le lieu, qui étoit efcarpé, encore plus inacceffible. Dans cet intervalle, le Maréchal du Pleffis-Praslin, nommé Général de l'Armée Françoife par le Roi qui étoit venu à Compiègne, fe plaça entre Landrecies & le Camp des affiègeans, pour leur couper les vivres, & leur enleva un convoi très confidérable. Les chemins étoient rompus par l'abondance des pluïes; & les Efpagnols, faute de chevaux, ne pouvant rien faire venir dans leur Camp, la difette y de-

vint ſi grande, qu'ils furent contraints de lever le ſiège, & de chercher à ſubſiſter du côté de La Capelle. L'Archiduc & le Vicomte aſſiègèrent cette Place vers le commencement d'Août: ils la prirent en dix jours, & paſſèrent la rivière d'Oiſe. 1650.

Turenne vouloit aller droit à Paris; & n'aïant pu y déterminer les Eſpagnols, il s'approcha de Vervins avec un détachement de deux mille chevaux, pour obſerver l'Armée du Roi qui étoit à Marle. Bien-tôt, maître de tout le païs, par la retraîte du Maréchal du Pleſſis-Praslin, qui s'étoit retranché derrière les marais de Nôtre Dame de Lieſſe, il s'empara de Rhétel, de Château-Porcien & de Neufchâtel. Laiſſant alors auprès de cette dernière ville, le Corps de l'Armée Eſpagnole, qui de nouveau refuſoit de le ſuivre, il paſſa la rivière d'Aîne à la tête de trois mille chevaux & de cinq cens mouſquetaires, & marcha vers Paris. Le Marquis d'Hocquincourt étoit à Fimes, couvert de la rivière de Vesle, avec dix régimens de Cavalerie & cent mouſquetaires: le Vicomte le battit en paſſant, fit quatre ou cinq cens priſonniers, & l'obligea de gagner Soiſſons. Comme il ſavoit que l'Armée du Roi s'étoit avancée juſqu'à Reims, il poſta un Corps de troupes derrière la Marne, & un autre à La-Ferté-Milon, pour ſe ſaiſir de tous les paſſages. Il ſe diſpoſoit à aller le lendemain inveſtir le Château de

Il entre en France pour délivrer les Princes.

1650. Vincennes, pour en tirer les Princes; & il les auroit sans doute mis en liberté, si la Cour ne les eût déja fait transférer au Château de Marcoussi, à huit lieuës de Paris, sur la route d'Orléans. Aïant manqué son coup, il rebroussa chemin, repassa l'Aîne & rejoignit l'Armée Espagnole.

Négociations pour la paix. Siège & prise de Mouson.

On jetta alors quelques propositions de paix. Dom Gabriel de Tolède alla à Paris, & les troupes demeurèrent un mois dans l'inaction à Fimes, où le Marquis de Verderonne fut envoïé par la Cour. Comme les négociations n'eurent aucun effet, l'Archiduc tint Conseil, pour examiner quelle ville de la frontière il devoit assièger. Les Espagnols avoient dessein d'aller à Rocroi: le Vicomte leur fit préférer Mouson, dont la prise pouvoit servir à la conservation de Sténai qui n'en est qu'à deux lieuës, & étendroit davantage les quartiers d'hiver dont le tems approchoit. Sur la fin de Septembre, Mouson fut investi: la continuation de la pluïe, & le peu d'artillerie qu'avoient les Espagnols, retardèrent la prise de cette Place jusques au milieu de Novembre. L'Armée d'Espagne qui avoit été extrêmement affoiblie & fatiguée par ce long siège, prit ses quartiers d'hiver en Flandre: le Vicomte inutilement voulut la retenir, & fut obligé de rester avec huit mille hommes sur la frontière entre l'Aîne & la Meuse, pour

veiller à la conſervation des Places qu'il avoit priſes. 1650.

Les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault ſe déclarent pour les Princes.

Pendant que le Vicomte combattoit ainſi pour la délivrance des Princes, le Duc de Bouillon avoit pour le même ſujet pris les armes à Turenne, où il s'étoit retiré d'abord après leur emprisonnement. Dès l'année précédente il s'étoit étroitement lié avec Condé, dont il ſe flattoit que le crédit feroit conſommer l'échange de Sedan. Sur la nouvelle des mouvemens du Duc à Turenne, la Cour fit arrêter à Paris chés lui, la Ducheſſe ſa femme & Charlotte de la Tour ſa ſœur, qui s'étant ſauvées par le ſoupirail d'une cave, furent repriſes & conduites à la Baſtille. Leur détention, bien loin de ramener le Duc, ainſi que la Cour l'avoit eſpèré, l'irrita encore davantage, & le porta à ſe déclarer ouvertement pour le parti des Princes. Le Duc de la Rochefoucault qui avoit laiſſé la Ducheſſe de Longueville à Dieppe, étoit allé dans ſon Gouvernement de Poitou, pour y préparer les eſprits à la révolte. Sous le prétexte de l'enterrement de ſon père, il avoit aſſemblé la Nobleſſe & ſes vaſſaux au nombre de deux mille chevaux & de ſix cens hommes de pied: mais aïant appris que le Maréchal de la Meilleraie avoit ordre de marcher contre lui, il chercha un aſyle à Turenne, auprès du Duc de Bouillon; & là ils concertèrent les moïens d'engager les Bourdelois à repren-

1650. dre les armes. Les troubles avoient commencé l'année précédente dans la Guïenne, à l'occasion des procédés du Duc d'Epernon qui en étoit Gouverneur. D'Epernon, fier de sa mère descenduë des derniers Comtes de Foix, & de la recherche que le Cardinal Mazarin faisoit de son fils le Duc de Candale, pour lui faire épouser Anne-Marie Martinozzi nièce du Cardinal, avoit traîté avec une hauteur insupportable la Noblesse & le Parlement, qui soulevèrent contre lui les Bourdelois, & le chassèrent de leur ville. Quoique ces troubles parussent appaisés par le Traîté fait à Ruel, il subsistoit encore, à l'égard du Duc d'Epernon, un esprit de défiance dont les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault furent profiter, pour engager les Bourdelois à se déclarer en faveur des Princes, & ils y eurent d'autant moins de peine, que, selon tous les Manifestes de la Cour, le plus grand crime du Prince de Condé étoit d'avoir soutenu hautement les intérêts des Bourdelois contre le Duc d'Epernon.

La Princesse de Condé & le Duc d'Enguien arrivent à Turenne & vont de là à Bourdeaux.

Pour donner plus de crédit & plus d'éclat à cette révolte, & pour animer le zèle des Gascons, les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault sollicitèrent la Princesse de Condé, qui avec son fils le Duc d'Enguien encore enfant s'étoit réfugiée à Montrond dans le Berri, de quitter sa retraite & de venir à Turenne, d'où ils la mèneroient à Bour-

deaux. La Princeſſe ſe mit en chemin, & les Ducs aïant été au-devant d'elle avec huit eſcadrons, la conduiſirent à Turenne. Elle y reſta douze jours, pendant leſquels le Duc de Bouillon, malgré le mauvais état de ſes affaires, la traita avec magnificence. Ce ſéjour, qui étoit néceſſaire pour diſpoſer l'eſprit des Bourdelois, donna le tems au Chevalier de la Valette de ſe rendre, avec un gros détachement de l'Armée Roïale, ſur le chemin de la Princeſſe, pour l'empêcher de paſſer. Le Duc de Bouillon qui le ſut, raſſembla au ſon du tocſin tous les gens de la Vicomté, & forma un corps de près de deux mille cinq cens hommes, dont quatre cens Gentilshommes faiſoient partie. Il mit la Princeſſe & le Duc d'Enguien au milieu de cette petite Armée, & marcha droit à Monfort, où il fut joint encore par quinze cens cavaliers ou fantaſſins. Le Chevalier de la Valette craignant d'être coupé, ſe retira au plus vîte: mais quelque diligence qu'il pût faire, il fut atteint à Montelard en Périgord, d'où après avoir lâché le pied ſans combattre, il ſe ſauva à Bergerac, avec perte de tous ſes bagages. La Princeſſe continua ſa route vers Bourdeaux, & elle y fut reçuë avec tous le témoignages d'une joïe publique. Quoique le Parlement & les Jurats ne la viſſent point en Corps, il n'y eut preſque point de par- 1650.

1650. ticulier, qui ne lui donnât des aſſurances de ſervice.

La Cour arrive près de Bourdeaux.

Les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, que les partiſans du Duc d'Epernon vouloient empêcher d'entrer, furent reçus deux jours après. La Cour informée de ce qui venoit d'arriver, fit marcher vers Bourdeaux le Maréchal de la Meilleraie avec ſon Armée; & le Roi laiſſant le Duc d'Orléans à Paris pour y commander, partit lui-même avec la Reine, le Cardinal & toute la Cour. Les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, qui avoient ramaſſé en très peu de tems près de trois mille hommes de pied & ſept à huit cens chevaux, s'étoient rendus maîtres de Caſtelnau, à quatre lieuës de Bourdeaux, & ſe feroient encore plus étendus, ſans les nouvelles qu'ils eurent de l'approche du Maréchal de la Meilleraie, & de celle du Duc d'Epernon, qui avoit joint ſes troupes à celles du Chevalier de la Valette. Sur ces avis, la Princeſſe dépêcha en Eſpagne les Marquis de Sillerie & de Sauvebœuf, avec un plein pouvoir de traîter avec Sa Majeſté Catholique; ainſi qu'avoient fait peu de tems auparavant la Ducheſſe de Longueville & le Vicomte de Turenne, pour la liberté des Princes & la concluſion de la paix entre les deux Couronnes.

Le Duc d'Epernon

Les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, après avoir laiſſé garniſon dans Caſ-

telnau, postèrent le reste des troupes à Blanquefort, à deux lieuës de Bourdeaux. Ce fut-là que le Duc d'Epernon vint attaquer leurs quartiers, où Chambon Maréchal de Camp avoit, en leur absence, le commandement. Chambon ne pouvant défendre l'entrée de son quartier contre l'Armée du Duc d'Epernon qui étoit supérieure, fit sa retraite en bon ordre, à la faveur des marais & des canaux dont il étoit environné. Alors les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, entraînés par l'impétuosité de la multitude, accoururent avec un grand nombre de bourgeois, & aïant joint leurs troupes, retournèrent pour combattre le Duc d'Epernon; mais arrêtés par les mêmes canaux, ils ne purent en venir aux mains: tout se passa en escarmouches, où la plus grande perte fut du côté du Duc. Pendant que les troupes Roïales serroient Bourdeaux toûjours de plus près, le Roi arriva à Libourne, fit attaquer le Château de Vaire sur la Dordogne, & en fit pendre le Gouverneur qui s'étoit rendu à discrétion. Pour rassurer les Bourdelois intimidés & chancelans, on pendit par représailles le Baron de Canole (1), pris dans le Fort S. George, dont il étoit Commandant. Cette action hardie des rebelles, étonna la Cour, irrita la Reine & ranima les Bourdelois,

1650.

vint attaquer les quartiers des Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault.

(1) Ainsi appellé dans Labard, Hist. l. 8. & *Canot* dans les Mém. de Lenet, Tome II. pag. 93.

1650. qui fe difpofèrent à foutenir le fiège. Dans cette vuë, ils fe hâtèrent de faire un Fort de quatre petits baftions, vis-à-vis de Bourdeaux, de l'autre côté de la rivière, & travaillèrent avec foin à fortifier la ville de tous les autres côtés. Il étoit des règles de la guerre, de brûler & de rafer les maifons du fauxbourg S. Surin, ouvert de toutes parts & de difficile garde : mais les bourgeois de qui l'on dépendoit s'y oppfèrent : il falut entreprendre de garder le fauxbourg ; & pour couvrir la porte de Digeaux qui étoit la plus voifine, on fut obligé, au défaut de toute autre fortification, de fe fervir d'une petite hauteur formée de décombres & d'immondices, laquelle en forme de demi-lune (1) fans parapet & fans foffé, fe trouva néanmoins la plus grande défenfe de la Place.

Détail du fiège de Bourdeaux.

Le Cardinal Mazarin laiffant le Roi à Bourg, vint à l'Armée, & l'on réfolut d'attaquer le fauxbourg S. Surin, dans l'efpèrance de fe loger, dès le prémier jour, à la porte de Digeaux, dont on croïoit la demi-lune facile à emporter. Le Maréchal de la Meilleraie donna ordre à Palluau de couper entre le fauxbourg & la ville, pour marcher droit à la demi-lune, tandis que lui-même tomberoit fur les barricades & fur les maifons du fauxbourg : mais aïant don-

(1) Lenet Mém. Tome II. pag. 287. appelle cette demi-lune *un amas de betun & d'immondices*.

né avant que Palluau fût arrivé, il trouva plus de résistance qu'il n'en attendoit. Les mousquetaires postés dans les haïes & dans les vignes qui couvroient le fauxbourg, arrêtèrent d'abord les troupes du Roi, qui perdirent beaucoup de soldats & plusieurs Officiers. Le Duc de Bouillon étoit dans le cimetière de l'Eglise de S. Surin, avec ce qu'il avoit pû faire sortir de bourgeois, pour rafraichir les postes, & le Duc de la Rochefoucault étoit à la barricade, où se faisoit la principale attaque. L'action fut très vive: il y eut cent ou six-vingts hommes tués du côté des bourgeois, & sept ou huit cens du côté du Roi Ses troupes cependant forcèrent la barricade, prirent le fauxbourg, & ne purent passer outre. Le Maréchal crut devoir ouvrir la tranchée, pour emporter la demi-lune: comme elle n'avoit point de fossés, les bourgeois ne voulurent point y faire la garde, & se contentèrent de tirer de derrière les murailles voisines. Les assiègeans attaquèrent trois fois cette demi-lune avec leurs meilleures troupes, & autant de fois les Bourdelois firent des sorties, à chacune desquelles ils nettoïèrent la tranchée & brûlèrent les logemens. Le siège, au treizième jour, n'étoit pas plus avancé que le prémier. Il est singulier qu'un tas d'ordures tînt lieu de fortifications contre onze mille hommes de troupes réglées; rien ne fait mieux voir ce 1650.

1650. que peut l'habileté des Généraux dans les occasions où toutes les ressources paroissent manquer : le Duc de Bouillon par cette défense, aussi-bien que par d'autres actions connuës, donna des preuves de sa haute capacité dans l'Art militaire. Comme les Bourdelois avoient trop peu d'Infanterie pour relever les Gardes des postes attaqués, & que ceux même qui n'étoient pas blessés étoient hors de combat par la fatigue. Bouillon & la Rochefoucault les firent rafraichir par la Cavalerie qui mit pied à terre; & demeurèrent eux-mêmes dans Bourdeaux, afin que leur présence y retint plus de monde. Enfin le Maréchal de la Meilleraie poussa la tranchée par les allées qui vont des Chartreux à l'Archevêché, & fit dresser une batterie de six pièces de canon qui ruïnoit les murailles de la ville.

Pardon & paix accordée aux Bourdelois.

Dans ces entrefaites, le Parlement de Paris envoïa deux Officiers de la Grand-Chambre, pour presser la Reine d'accorder la paix à ses Sujets de Guienne. Aïant salué la Reine à Bourg, sans perdre de tems, ils allèrent à Bourdeaux, représentèrent vivement au Parlement & au peuple le danger où ils étoient, s'offrirent d'être caution de tout ce que la Reine promettroit, & déterminèrent enfin les Bourdelois à demander la paix. Les Députés de la ville suivirent les deux Conseillers qui retournèrent à Bourg; & après une trève de six jours,

on conclut le vingt-neuf de Septembre un Traité, par lequel il fut dit : Que le Roi pardonneroit à ses Sujets de Bourdeaux ; que la Princesse de Condé & le Duc d'Enguien se retireroient à Montrond ; que les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault donneroient parole de ne plus porter les armes contre le Roi, & que Sa Majesté entreroit dans Bourdeaux avec sa Garde ordinaire, & renvoïeroit ses troupes. Aussitôt la Princesse de Condé & le Prince son fils, les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault sortirent de Bourdeaux, furent à Bourg saluer Leurs Majestés : ils se mirent à genoux en les abordant, & leur demandèrent pardon : la Reine les reçut avec bonté, & le Cardinal Mazarin leur donna à dîner. Les conférences qu'ils eurent avec lui, pour le persuader d'élargir les Princes & de se joindre à eux, donnèrent de la jalousie aux Frondeurs, & furent ensuite cause de la délivrance des Princes & de l'exil du Cardinal. Leurs Majestés montèrent sur une Galère que les Bourdelois leur avoient envoïée, & firent leur entrée dans Bourdeaux, au bruit du canon & au milieu des acclamations publiques. Elles y séjournèrent dix jours, pendant lesquels on rétablit le Prémier-Président & les Officiers, qui n'aïant pas voulu adhérer à la rebellion des autres, étoient sortis de la ville. Le quinze, la Cour partit pour retourner à Fontainebleau, où elle

1650.

8 Octobr.

1650. arriva vers la fin du mois. Le Miniſtre, enflé de l'heureuſe concluſion de la guerre de Guïenne, ne ménagea plus les Frondeurs, & fit transférer les trois Princes du Château de Marcouſſi au Havre, d'où il penſoit qu'il ſeroit plus difficile à ſes ennemis de les enlever.

Les troupes du Roi marchent pour aſſièger Rhétel.

Le Cardinal de retour à Paris, apprit qu'on l'accuſoit d'avoir ruïné les meilleures troupes du Roïaume devant Bourdeaux, pendant que les Eſpagnols s'étoient fort avancés dans la Champagne. Pour appaiſer ces murmures, il conçut le deſſein de reprendre Rhétel; & aïant joint aux troupes qui revenoient de Guïenne, celles que l'on tira des garniſons des Places frontières de Picardie & de Champagne, il forma une Armée de quinze à ſeize mille hommes, dont il donna le commandement au Maréchal du Pleſſis-Praslin, pour aller aſſièger Rhétel.

25 Novembre.

Détail du ſiège de Rhétel.

Le Vicomte de Turenne avoit pris cette ville au mois d'Août précédent & en avoit fait Gouverneur *Degli Ponti*, l'homme de ſon tems le plus renommé pour la défenſe des Places; il y avoit laiſſé une garniſon de dix-ſept à dix-huit cens hommes, & y avoit fait porter une grande abondance de vivres & de munitions. Le Maréchal du Pleſſis partit de Châlons avec ſon Armée, & arriva le neuvième de Décembre à la vuë de Rhétel, qu'il fit inveſtir le même jour.

7 Décembre.

our. Il prit ses quartiers en-deçà & au-delà de la rivière d'Aîne ; & , parce que la saison ne permettoit pas de camper, & que les ennemis étoient assés éloignés de la Place, on ne pensa pas à faire des lignes de circonvallation. (1) Il ouvrit promtement la tranchée vers les Capucins, en coulant au-dessous de la Citadelle, pour l'attaquer en même tems que la ville. On proposa de faire une seconde attaque par le fauxbourg des Minimes, en gagnant le bout du pont par l'autre côté de la rivière, & de s'attacher à la porte qui étoit assés mal flanquée. Le Maréchal du Plessis balança quelque tems, croïant avec raison qu'une si forte garnison ne se laisseroit pas approcher par un endroit si peu accessible, & où l'on ne pouvoit parvenir qu'en traversant la rivière d'Aîne, assés rapide ordinairement, & en ce tems-là fort enflée par les pluïes : mais le Cardinal Mazarin arriva dans le Camp, & détermina le Maréchal, qui donna aussi-tôt les ordres pour l'attaque du fauxbourg. En trois jours on en chassa les assiègés, on passa un bras de la rivière, & l'on fit une brèche aux tours qui flanquoient la porte de la ville. Comme le pont étoit rompu, on jetta des madriers sur les poutres qui restoient, les soldats passèrent, montèrent à la brèche & s'y logèrent, 1650.

(1) Mém. du Plessis Prasiin pag. 200.

1650. nonobſtant la réſiſtance des aſſiègés. Degli Ponti, ſoit qu'il eût perdu courage, ſoit qu'il eût été gagné par le Cardinal, qui ne vint peut-être au ſiège que parce qu'il étoit ſûr du ſuccès, demanda à capituler, & livra lâchement la Place, le quatrième jour du ſiège, après avoir mandé la veille au Vicomte, qu'il pourroit défendre la ville encore quatre jours.

Le Vicomte arrive trop tard au ſecours de Rhétel.

Turenne, qui jugeoit que la perte de Rhétel entraîneroit celle de toutes les conquêtes qu'il avoit faites dans la Champagne, avoit réſolu de la ſecourir à quelque prix que ce fût: mais il ne vouloit y arriver qu'aprés qu'elle ſeroit inveſtie, pour trouver les tranchées ouvertes, le canon en batterie, & l'Armée Roïale ſéparée dans ſes quartiers autour de la ville, n'aïant pu prévoir que Degli Ponti avec une ſi forte garniſon & ſi bien pourvuë, feroit une ſi foible réſiſtance. Il quitta les environs de Montfaucon entre la Meuſe & l'Aîne, & après quatre jours de marche, arriva une heure avant le coucher du ſoleil à une lieuë de Rhétel, où quelques priſonniers que l'on fit lui apprirent que la garniſon Eſpagnole venoit de capituler, & que le Maréchal du Pleſſis aïant levé ſes quartiers, ſur l'avis de l'approche du Vicomte, les avoit remis en un ſeul corps au-delà de la rivière. Turenne demeure toute la nuit avec ſon Armée en bataille, & le lendemain n'aïant point

d'autre parti à prendre que celui de la retraîte, il retourne promtement ſur ſes pas, fait quatre grandes lieuës ſans s'arrêter, gagne la vallée du Bourg, y fait repoſer ſes troupes, & laiſſe derrière lui quelques Cravates pour obſerver s'il ſeroit pourſuivi. Le Maréchal du Pleſſis de ſon côté, voulant forcer le Vicomte à combattre ou à repaſſer la Meuſe, fait prendre de l'avoine à chaque cavalier, & marche la nuit du quatorze au quinze vers Genneville, où il arrive à la pointe du jour, & y reçoit avis que le Vicomte n'étoit qu'à trois lieuës de lui : il part ſur le champ, il approche vers les neuf heures du matin de l'Armée des Eſpagnols. Le Vicomte averti par ſes Cravates, ſort auſſi-tôt de la vallée, gagne une hauteur qui eſt à gauche quand on vient de Rhétel, & fait encore deux lieuës, pendant que l'Armée du Roi marchoit ſur une hauteur à droite, de l'autre côté du vallon. (1) Le brouillard épais qui les avoit empêché de ſe voir, ſe diſſipa, & les deux Armées ſe découvrirent en même tems. Le Vicomte perſiſtant dans le deſſein de ſe retirer, & le Maréchal dans celui de combattre, continuèrent chacun leur route : deſorte que les deux Armées marchèrent plus d'une lieuë ſur deux collines parallèles, ſe côtoïant à la demi-portée du canon. Du

1650.

15 Décembre.

(1) Voïés les Mém. MSS. de l'Abbé Raguenet.

1650. Pleſſis-Praslin cherchoit quelque endroit propre pour engager Turenne au combat, & s'étoit déja repenti d'avoir laiſſé échapper pluſieurs occaſions, qu'il n'avoit négligées que dans l'eſpèrance d'en trouver une plus favorable. Voïant enfin qu'il étoit midi, & qu'il n'y avoit plus guère que trois heures de ſoleil, il réſolut de deſcendre dans le vallon & d'attaquer les Eſpagnols, de peur de ne plus les retrouver le lendemain. Il fit donc faire alte à ſon Armée, entre le bourg S. Etienne & celui de Sommepi, dans la plaine nommée le Blanc-champ, & commanda qu'on la mit en ordre de bataille pendant qu'il iroit reconnoître le fond du vallon.

Les deux Armées ſe rangent en ordre de bataille.

A ce mouvement, le Vicomte connut qu'il ne pourroit ſe diſpenſer d'en venir aux mains, quoique la partie ne fût pas égale. Il avoit un grand avantage en demeurant ſur la hauteur : mais il en avoit un autre à aller attaquer le Maréchal, avant que toute l'Infanterie qui n'étoit pas encore arrivée, eût joint l'Armée Roïale. Il balança quelque tems ces deux partis, & ſe détermina enfin au dernier. Il deſcend auſſi-tôt dans le vallon & s'avance dans la plaine du Blanc-champ, avec ſa petite Armée compoſée d'Allemands, de Lorrains & de François, qui ne faiſoient en tout que deux mille cinq cens hommes d'Infanterie, & cinq mille cinq cens chevaux. Ils furent

bien-tôt rangés ſur deux lignes : il mit les Allemands à l'aîle droite commandée par La Fauge; les Lorrains ſous le Comte de Ligneville à l'aîle gauche; les Marquis de Beauvau, de Boutteville, de Duras & de Montauſier avec les eſcadrons François à la prémière ligne du Corps de bataille, & l'Infanterie au centre. 1650.

Le Maréchal du Pleſſis avoit rangé de même ſon Armée ſur deux lignes, il avoit donné le commandement de ſon aîle droite au Marquis de Villequier, & celui de la gauche au Marquis d'Hocquincourt, tous deux Lieutenans-Généraux : pour lui, il ſe plaça au centre avec les vieux régimens Allemands, conduits par le Général Roſen, qui avoient ſervi ſous le Maréchal de Turenne pendant les guerres d'Allemagne.

Bataille de Rhétel.

Le Vicomte ſe mit à la tête de ſon aîle gauche, & marcha contre l'aîle droite du Maréchal du Pleſſis. Les eſcadrons Lorrains s'étant promtement doublés, ne donnèrent le tems à la Cavalerie du Roi de leur oppoſer que trois eſcadrons. Dans cette diſpoſition, on s'approcha de ſi près, que les têtes des chevaux des deux Armées ſe touchoient : le Vicomte fit de tels efforts pour enfoncer l'aîle droite du Maréchal, que les eſcadrons Lorrains ne furent guère moins rompus que ceux de l'Armée du Roi, & que pluſieurs de part & d'autre ſe trouvèrent mêlés; mais en même tems, les

1650. Marquis de Beauvau, de Boutteville, de Duras & de Montausier rompirent entièrement ceux qui leur étoient opposés, & pénétrèrent jusqu'au canon. Le succès n'avoit pas été si heureux à l'aîle droite : La Fauge qui la commandoit, eut bien quelque avantage à la prémière charge; mais à la seconde, il fut fait prisonnier, & les Allemands prirent la fuite. Le Marquis d'Hocquincourt qui commandoit la gauche de l'Armée Roïale, détacha Rosen avec quelques escadrons pour les poursuivre, mena le reste de son aîle victorieuse au secours du Maréchal du Plessis, & chargea le Vicomte. On combattit de part & d'autre avec acharnement : les escadrons des deux partis furent plusieurs fois enfoncés, ralliés de nouveau & ramenés à la charge: le combat fut long, sanglant & opiniâtre : le canon chargé à cartouches, que le Vicomte avoit mis à la tête de ses bataillons, fit un ravage effroïable dans l'Armée du Roi: enfin le Maréchal du Plessis aïant rallié une troisième fois ses escadrons & joint sa seconde ligne à la prémière tomba d'abord avec l'élite de ses deux aîles sur Turenne, & étendant ensuite sa droite & sa gauche, l'enveloppa de telle façon que ses bataillons rompus & dispersés furent mis en fuite. Tous l'abandonnèrent, hors le seul régiment de Turenne qui fut taillé en pièces; & il se trouva avec le seul La Berge Lieutenant de

ſes Gardes au milieu des eſcadrons Roïaux. (1) Il fut reconnu par huit cavaliers Allemands qui voulurent ſe ſaiſir de lui : mais La Berge & lui en aïant mis quelques-uns hors de combat, ils ſe débaraſſèrent des autres ; & par un bonheur extraordinaire, ſe tirèrent du milieu des François, La Berge diſant toûjours qu'ils étoient de l'Armée Roïale, & qu'ils avoient été attaqués mal à propos par des Allemands qui les méconnoiſſoient. Le Vicomte ne pouvoit pas aller loin ſur un cheval bleſſé de cinq coups : il rencontra Lavaux Officier du régiment de Beauvau, qui lui donna le ſien, dont il ne ſervit que pour ſe mettre en ſûreté. Il n'y avoit plus aucun moïen de rétablir le combat : la Cavalerie Lorraine & Allemande, auſſi-bien que l'Infanterie, avoit lâché le pied, & l'artillerie étoit priſe avec Dom Eſtevan de Gamarre qui la commandoit. 1650.

Cette déroute entière ne laiſſa d'autre parti à prendre au Vicomte, que celui de la retraite. Le plus court chemin étoit vers la rivière d'Aine : mais les troupes du Roi qui pourſuivoient les fuïards lui coupoient le paſſage, & il fut obligé de prendre par les plaines de Champagne. Comme la nuit approchoit & que les troupes Roïales étoient extrêmement fatiguées, il arriva ſans aucun obſtacle à Bar-le-Duc

Retraite du Vicomte après la bataille perduë.

(1) Mémoires MSS. du Vicomte de Turenne.

1650. avec cent-cinquante chevaux : le Marquis de Duras l'y vint joindre avec cent autres, & le Vicomte lui aïant ordonné de mener les uns & les autres dans le Luxembourg, partit après un séjour de six heures, & accompagné de douze ou quinze cavaliers, alla droit à Montmédi, où il trouva le reste de sa Cavalerie qui s'étoit sauvée. Il perdit la moitié de son Armée, douze cens hommes restèrent sur la place, & trois mille furent faits prisonniers. Longtems après aïant été interrogé par un jeune homme indiscret, comment il avoit perdu les batailles de Mariendal & de Rhétel; il répondit simplement, *par ma propre faute.* Des Officiers prétendoient qu'il n'avoit jamais mieux agi que dans ces deux combats. „ Si je „ voulois, répondit-il, me faire justice un „ peu sévèrement, je dirois que l'affaire „ de Mariendal est arrivée pour m'être „ laissé aller mal à propos à l'importunité „ des Allemands qui demandoient des quar- „ tiers; & que celle de Rhétel est venuë „ pour m'être trop fié à la Lettre du Gou- „ verneur qui promettoit de tenir quatre „ jours, la veille même qu'il se rendit. Je „ fus dans ces occasions trop facile & trop „ crédule: mais quand un homme n'a point „ fait de fautes à la guerre, il ne l'a pas „ faite longtems (1).

(1) Voiés l'Eloge de S. Evremont dans les Preuves.

Le Vicomte choisit Montmédi pour sa retraîte préférablement à Sténai, dont il étoit le maître, pour ôter tout soupçon, que découragé par la perte de la bataille, il songeât à abandonner les Espagnols. L'Archiduc Léopold fut si satisfait de sa conduite, qu'il lui accorda le pouvoir de nommer à tous les emplois qui vaquoient par la mort des Officiers tués dans le combat, & de donner aux troupes qui restoient, les quartiers qu'il voudroit dans les terres du Roi d'Espagne. Il lui envoïa même peu de tems après cent mille écus, sur la somme promise par le Traité: mais Turenne qui savoit que l'on travailloit efficacement à la liberté des Princes, renvoïa les cent mille écus, & ne crut pas devoir prendre l'argent des Espagnols, dans un tems où il espèroit que son engagement avec eux alloit finir.

1650.

Désintèressement du Vicomte.

En effet tout se préparoit pour l'élargissement des Princes. La conversation des Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault avec le Cardinal Mazarin à Bourg, (1) avoit déja fait soupçonner aux Frondeurs; que le Ministre, sans leur entremise, alloit se raccommoder avec les Princes: le Duc d'Orléans, informé de cette conversation par la Princesse de Montpensier sa fille, qui avoit suivi la Reine en Guïenne, en fut al-

On traite de la délivrance des Princes & de l'exil du Cardinal.

(1) *Voiés ci-devant page 255.*

1650. larmé. Le Coadjuteur, prémier moteur de l'emprisonnement des Princes, voulut alors être le principal instrument de leur liberté. Son unique objet avoit toûjours été de brouiller le Prince de Condé & le Cardinal, pour perdre ce dernier & s'emparer lui-même de l'administration des affaires: les circonstances ne pouvoient être plus favorables. Toute la turbulence du Coadjuteur aussi-tôt se réveille: il renouvelle les cabales, soulève les ennemis du Cardinal, ranime les amis des Princes, & met en mouvement les femmes intriguantes de la Cour. La Palatine traîte pour les Princes avec les Frondeurs; on promet à la Duchesse de Montbazon cent mille écus; on fait espèrer à la Duchesse de Chevreuse de marier sa fille au Prince de Conti: le Prélat enfin parvient à gagner le Duc d'Orléans, le Parlement & le peuple, & leur fait demander d'une commune voix la perte du Ministre, conjointement avec la liberté des Princes.

1651.

Les Princes sont élargis, & le Cardinal sort de la France.

Gaston aïant refusé d'aller chés le Roi, à moins que le Cardinal ne fût exilé, la Reine hésita longtems avant que de pouvoir se résoudre: mais elle fut contrainte de laisser partir le Ministre; lui promettant néanmoins de ne jamais consentir à l'élargissement des Princes, sans sa participation. Mazarin sortit de Paris vers le commencement de Février, & alla à S. Germain en

Laïe : dès le lendemain, le Duc d'Orléans fit rendre au Parlement un Arrêt qui bannit du Roïaume le Cardinal, le déclara *perturbateur du repos public*, & ordonna de lui *courre ſus*. Pendant que le Miniſtre rôdoit ſur les frontières de la Normandie, on répandit le bruit que la Cour, pour l'aller joindre, vouloit quitter Paris une ſeconde fois. Dans ce moment, les bourgeois prirent les armes & firent la garde aux portes, pour empêcher l'exécution de ce prétendu projet. La Reine ſe trouvant comme priſonnière dans le Palais Roïal, fut obligée de conſentir à la délivrance des Princes, ſans conſulter le Cardinal : leurs amis négocièrent les conditions, & le Maréchal de Gramont devoit en être le porteur. Mazarin également ſurpris & bleſſé de cette démarche de la Reine, qu'il ne lui pardonna jamais, ſe détermina cependant, dès qu'il l'eut appriſe, agir de manière qu'il pût s'en attribuer tout l'honneur. Il partit promtement pour le Havre, y arriva avant le Maréchal de Gramont, le treize Février, alla voir les Princes, leur annonça qu'ils étoient libres, & leur demanda amitié ; ajoûtant avec fierté (1) qu'ils étoient maîtres de la lui accorder, ou de la lui refuſer. Après avoir dîné enſemble ils ſe ſéparèrent : les Princes prirent la route de Paris, & le

1651.

13 Février.

(1) Mém. de la Rochefoucault, *Priſon des Princes.*

1651. Miniftre fe retire d'abord à Liège, enfuite à Brule près de Cologne. Le lendemain, les Princes arrivèrent à Paris, où l'on fit des feux de joïe pour leur délivrance, comme on en avoit fait l'année précédente pour leur emprifonnement. Le Duc d'Orléans alla au-devant d'eux, avec le Duc de Beaufort & le Coadjuteur : il y eut de part & d'autre de grands embraffemens avec proteftations d'amitié; mais tout fe termina aux démonftrations.

On travaille à la paix entre les deux Couronnes.

Le Vicomte de Turenne aïant appris cette nouvelle à La Roche en Ardennes, où il étoit, alla à Sténai d'où il écrivit à l'Archiduc, qu'il ne mettroit point les armes bas, que la France n'eût offert à l'Efpagne des Articles de paix juftes & raifonnables. En même tems, il pria le Prince de Condé de faire enforte que la Cour envoïât inceffamment une perfonne de confidération à Sténai, pour y travailler à la paix; fans quoi il ne pouvoit fe dégager honnêtement d'avec les Efpagnols. Le Prince lui marqua dans fa réponfe la reconnoiffance la plus vive, & lui jura une amitié éternelle: en effet il ne négligea rien pour porter la Reine à achever l'échange de Sedan, & à accorder à la Maifon de Bouillon tout ce qu'on lui avoit tant de fois promis. Le Prince engagea enfuite la Reine à dépêcher à Sténai Croiffi Confeiller du Parlement, pour négocier la paix avec l'Ef-

pagne: Croiſſi en arrivant rendit au Vicomte cette Lettre du Roi. 1651.

„ Mon Couſin, vous avés été averti „ comme enſuite de la liberté que j'ai accordée à mes Couſins les Princes de Condé, de Conti & Duc de Longueville, j'ai „ réſolu de faire expédier une Déclaration portant amniſtie & pardon à tous ceux qui ont pris les armes à leur occaſion contre mon ſervice, dans „ laquelle vous êtes compris & tous ceux qui vous ont ſuivi: mais parce que peut-être vous pourriés faire difficulté, avant „ la vérification d'icelle, de retourner en „ France, s'il ne vous apparoiſſoit de mon „ intention; je vous écris celle-ci de l'avis „ de la Reine Régente Madame ma mère, „ pour vous dire que j'excuſe tout ce que „ vous avés fait, & le veux oublier, pourvu que vous quittiés promtement le parti „ que vous avés embraſſé, & renonciés à „ tous les Traités que vous avés faits avec „ mes ennemis; & ne doutant pas que vous „ ne ſoïés en cette diſpoſition, je vous „ donne cette aſſurance que vous pouvés „ librement vous acheminer en ma Cour, „ où je ſouhaite de vous voir, & de vous „ témoigner que je n'aurai aucun reſſentiment de tout ce que vous avés entrepris „ contre mon ſervice; puiſque je tiens „ pour très aſſuré que vous le reprendrés „ avec plus de zèle & de fidélité que jamais,

1651. „ ainſi que vous êtes obligé. Cette Let-
„ tre ſera en ſureté de vôtre retour,
„ nonobſtant que lad. Déclaration ne ſoit
„ pas encore vérifiée; & vous pouvés don-
„ ner parole à tous ceux qui vous ont ſui-
„ vi, qu'en quittant préſentement le parti
„ ennemi pour reprendre le mien, ils ſeront
„ affranchis de toutes craintes & pourſuites
„ de la faute qui leur pourroit être impu-
„ tée, l'aïant pardonnée & miſe en oubli:
„ en m'aſſurant que vous aurés autant d'im-
„ patience de venir me proteſter en perſon-
„ ne de vôtre obéïſſance, que j'ai mainte-
„ nant de bonne volonté pour ce qui regar-
„ de vôtre perſonne & les intérêts de vôtre
„ Maiſon. Je prie Dieu qu'il vous ait,
„ mon Couſin, en ſa ſainte & digne
„ garde.

Signé, LOUIS.

Ecrit à Paris le 6 Mars 1651.

Cette Lettre fut ſuivie de marques réelles de la bienveillance de la Cour: le Contrat d'échange fut enfin ſigné le vingtième de Mars & ratifié au mois d'Avril, après huit ans d'examen, de recherches & de délais. Par ce Contrat, le Roi déclare que ſuivant la réſolution de Louis XIII, aïant jugé la poſſeſſion de Sedan d'une grande conſéquence au bien de l'Etat; pour s'aſſu-

rer de cette Place, il avoit cèdé les Duchés-Pairies d'Albert & de Château-Thierri, les Comtés d'Auvergne & d'Evreux, la Baronnie de la Tour & plusieurs autres Terres & Seigneuries, avec toutes leurs appartenances, dépendances & annexes, au Duc de Bouillon & à ses successeurs mâles & femelles à perpétuité, pour en jouïr comme de leur vrai patrimoine en pleine propriété incommutable & irrévocable, à tître de pur, absolu & perpétuel échangé; sans que lesdites Terres soient sujettes à aucun rachat, ou rembourfement, revente ou réünion au Domaine de Sa Majesté, pour quelque cause ou occasion que ce soit. Le Roi voulut bien comprendre dans l'échange la Baronnie de la Tour & le Comté d'Auvergne, qui furent demandés comme aïant été des anciens Fiefs de la Maison de la Tour, échus à la Réine Catherine de Médicis, héritière de la branche aînée de cette Maison. 1651.

Peu de tems après l'arrivée de Croissi à Sténai, Friquet y fut envoïé de la part de l'Archiduc. Le Vicomte de Turenne pressa si vivement la négociation, que la France offrit d'abandonner la Catalogne, de ne plus se mêler des affaires du Roi de Portugal, & d'envoïer sur la frontière le Duc d'Orléans avec un plein pouvoir de conclure la paix, si les Espagnols y vouloient aussi envoïer l'Archiduc avec le même pou-

Les négociations de paix avec l'Espagne rompuës, & retour du Vicomte à la Cour.

1651. voir. Le Roi d'Efpagne mal confeillé refufa d'écouter ces propofitions : le Vicomte l'aïant envain follicité pendant deux mois, fe crut fuffifamment dégagé de fa parole, & réfolut de retourner à la Cour de France. Après avoir remercié les Efpagnols de l'affiftance qu'ils lui avoient donnée, & de leurs procédés à fon égard, il partit pour Paris : mais apprenant en chemin que les Princes & plufieurs grands Seigneurs vouloient venir au-devant de lui, il prit fi bien fes mefures, pour éviter l'air d'oftentation, qu'il arriva un jour plu-tôt qu'on ne l'attendoit;
1 Mai. perfuadé que c'étoit infulter à la foibleffe de la Cour, que d'entrer d'une manière fi brillante dans lá Capitale du Roïaume, au retour d'une guerre, où il venoit de porter les armes contre le Roi. Le Prince de Condé, dès qu'il le fut arrivé, alla le voir & le mena au Louvre : il lui propofa d'entrer dans fes vuës, l'excita à former les plus grands projets pour lui-même & pour fa Maifon, & protefta (1) qu'il s'emploïeroit avec chaleur pour les faire réüffir. Le Vicomte de Turenne répondit à toutes ces avances avec candeur & politeffe, & lui fit entendre que, pleinement fatisfait par la délivrance des Princes & par l'exil de Mazarin, il n'avoit plus rien à defirer. Effectivement, il ne voulut tirer aucun avantage du

(1) Voïés les Preuves N. VII.

du nouveau crédit du Prince à la Cour, & se contenta de lui demander que les troupes qui venoient de travailler avec tant d'ardeur pour sa liberté, eussent de bons quartiers d'hiver. 1651.

Les nuages qui avoient obscurci pendant un an la gloire du Vicomte de Turenne sont dissipés pour toûjours, elle va reprendre tout son éclat; il ne sera plus desormais que le défenseur de la Patrie, & l'appui le plus assuré du Trône.

Motifs qui engagent le Prince de Condé à rompre avec la Cour.

La Reine desiroit le retour du Cardinal Mazarin, malgré leurs mécontentemens mutuels: accoutumée à son esprit doux & insinuant, convaincuë de toute sa capacité par l'expérience qu'elle en avoit faite, elle n'étoit occupée que des moïens de le faire rappeller. Elle entra avec le Prince de Condé dans un Traîté secret à l'insu des Frondeurs, lui accorda le Gouvernement de Guïenne, & donna en échange celui de Bourgogne au Duc d'Epernon: Condé, de son côté, pour satisfaire la Reine, qui craignoit (1) que le mariage du Prince de Conti avec la jeune Chevreuse n'augmentât le crédit de la Fronde, rompit le projet de cet engagement, avec toute la hauteur & toute la vivacité de son naturel impétueux. Le Coadjuteur dont tous les ressentimens

(1) Mém. de Mad. de Nemours pag. 153.

1651. se rallumèrent, osa l'accuser en face d'avoir manqué de parole: il eut même l'audace de vouloir figurer en public avec un Prince du Sang, de se faire suivre comme lui dans la Salle du Palais par des gens armés, & d'insulter le grand Condé en plein Parlement. La Reine, qui les haïssoit tous deux, espèra de leur division leur perte mutuelle: en attendant, elle essaïoit toûjours par des voïes différentes de les ramener l'un & l'autre en faveur du Cardinal, dont le rappel faisoit son principal objet. Voïant enfin qu'elle ne pouvoit y déterminer le Prince, elle se déclara ouvertement pour le Coadjuteur: celui-ci porta son insolence jusqu'à conseiller à la Reine de faire arrêter Condé une seconde fois. Ce conseil aïant transpiré, le Prince en prit l'allarme, se retira à S. Maur, & forma des projets de vengeance, qui devinrent funestes à la Patrie. Ce ne furent sans doute, ni le refus des Charges qu'il demandoit pour lui & pour ses amis, ni la crainte qu'il avoit de perdre sa liberté, qui fomentèrent en lui l'esprit de mécontentement & de révolte: ce Prince âgé seulement de trente ans, se croïoit aussi capable de conduire l'Etat par la supériorité de son esprit, qu'il étoit, par sa valeur, propre à le défendre: il ne faut pas attribuer au grand Condé d'autre ambition, que celle d'avoir aspiré à devenir le seul Conseil du Roi & l'unique soutien de la

Couronne. Maltraité d'abord par le Cardinal, ensuite insulté par le Coadjuteur, il cède à son indignation, & résolut de se rendre maître par la force, de la Cour & de la personne du Roi, pour être l'arbitre de la paix & de la guerre. 1651.

Le Duc de Bouillon & le Vicomte de Turenne refusent d'entrer dans les projets du Prince de Condé.

Pendant qu'il étoit à S. Maur, tous ses amis l'allèrent voir : le Vicomte de Turenne fut de ce nombre. S'il refusa d'entrer dans les projets de Condé, la prétenduë ingratitude du Prince y eut aussi peu de part, que les autres sujets de plaintes personelles que l'on a supposés faussement : la triste expérience des horreurs des guerres civiles, & plus encore les réflexions par lesquelles il venoit de se convaincre que rien ne pouvoit autoriser un Sujet à porter les armes contre son Roi, furent les vraïes raisons qui retinrent le Vicomte dans le parti de la Cour. Le Prince retourna bientôt à Paris : il continuoit d'entretenir des liaisons avec les Espagnols, qu'il gardoit toûjours dans la ville de Sténai, sous prétexte de dégager d'avec eux la Duchesse de Longueville : il avoit envoïé le Marquis de Silleri à Bruxelles, pour renouveller les Traîtés avec Fuensaldagne, & pour exiger la promesse d'un puissant secours, s'il faisoit renaître les discordes civiles.

Le Prince de Condé part pour Bourdeaux.

Le Roi étant allé au Parlement se faire déclarer majeur, le Prince, au-lieu de l'y accompagner, passa en Normandie, où il

1651.

& recommence les guerres civiles.

tenta vainement de féduire le Duc de Longueville. Animé par la Ducheffe fa fœur, qui penfoit bien différemment de fon mari, il prit la route de Guïenne, à deffein de s'y faire de nouveaux Partifans. Dans le même tems, la Princeffe de Condé, le Duc d'Enguien, le Prince de Conti à qui la Cour avoit refufé le Gouvernement de Provence, la Ducheffe de Longueville & le Duc de la Rochefoucault fe retirèrent à Montrond, pour foulever le Berri. D'un autre côté le Comte de Tavannes, Chef des troupes (1) du Prince, fe fépara du Maréchal d'Aumont Général de l'Armée du Roi en Flandre, & joignit près de Sténai Dom Eftevan de Gamarre. Dès que la Reine fut le départ de Condé, elle crut ne pouvoir rompre fes entreprifes qu'en le fuivant de près: on laiffa le Duc d'Orléans à Paris pour y commander, & la Cour partit vers la fin de Septembre. Pendant fon féjour à Bourges, où elle refta trois femaines, on partagea les troupes Roïales en deux Corps, dont le plus confidèrable fut donné au Comte d'Harcourt pour aller s'oppofer au Prince de Condé en Guïenne, & l'autre à Palluau pour bloquer Montrond: mais, avant qu'il pût inveftir la Place, les Princes en fortirent, fe hâtèrent de gagner Bourdeaux,

(1) Le Prince de Condé avoit un Corps de troupes qui portoit fon nom.

& laissèrent le Marquis de Persan pour la défendre: la Cour se rendit ensuite à Poitiers, & résolut d'y passer l'Hiver. Le Prince de Condé avoit déja déclaré la guerre en Guïenne: une Flotte Espagnole entrée par l'embouchure de la Garonne, lui avoit apporté du secours: le Comte de Marsin lui amena aussi des troupes. Cet Officier habile servoit le Roi d'Espagne en Catalogne: toûjours attaché aux intérêts de Condé, il avoit été mis dans la Citadelle de Perpignan, lorsque les Princes furent envoïés à Vincennes, & il n'avoit été élargi qu'après leur délivrance. Aussi-tôt qu'il reçut des nouvelles de la rupture du Prince avec la Cour, il quitta l'Armée d'Espagne, sortit des retranchemens la nuit avec son régiment de Cavalerie & un régiment Suisse, passa au travers du Camp des Espagnols, d'intelligence avec eux, traversa la Catalogne & vint trouver Condé en Guïenne. Le Prince de Tarente alla de même se joindre aux rebelles de Bourdeaux; mais sans avoir ni troupes ni Places, dont il pût aider le Parti. 1651.

Le Prince de Condé avoit déja pris Saintes, investi Cognac, engagé quelques autres villes à se déclarer pour lui, & répandu la terreur de son nom dans tout le Roïaume, mais le Comte d'Harcourt battit plusieurs de ses détachemens, & fit voir que Condé pouvoit cesser d'être invincible, lorsqu'au-

Le Comte d'Harcourt arrête les victoires du Prince.

1651. lieu de troupes aguerries, il n'avoit plus ſous ſes ordres que de nouvelles levées. Le Prince obligé de ſe retirer à Bourg, y aïant appris que le Maréchal de Gramont devoit entrer en Guïenne par le Béarn, pour bloquer Bourdeaux de toutes parts, n'eut d'autre reſſource que celle de la négociation: il fit des propoſitions d'accommodement, & offrit à la Reine, ſi elle les acceptoit, de ne plus s'oppoſer au retour du Cardinal. Il ſavoit que le rappel du Miniſtre déplairoit au Duc d'Orléans & au Parlement, ſoulèveroit le peuple de Paris & les autres villes du Roïaume: il eſpèroit que toutes prendroient les armes, & que ſe mettant à leur tête, il ſeroit bien tôt en état de donner la loi à ceux de qui il étoit ſur le point de la recevoir.

Le Cardinal Mazarin quitte le païs de Cologne pour revenir en France, & ſa tête eſt miſe à prix.

La Reine écouta les propoſitions du Prince, & les amis de Mazarin ſaiſirent cette conjoncture pour le faire revenir. On envoïa pluſieurs Couriers à Brule, où il s'étoit tenu pendant ſon exil, & d'où il avoit continué de gouverner la Reine, la Cour, les Miniſtres, le Roïaume entier, avec une autorité abſoluë. Le Cardinal, après avoir concerté ſon retour, quitta le païs de Cologne & s'avança juſqu'à Sedan, avec des troupes qu'il avoit levées en Allemagne. Le Marquis d'Hocquincourt, qui venoit de recevoir le bâton de Maréchal de France, joignit Mazarin avec celles qu'il avoit ti-

rées des quartiers d'hiver de Picardie & de Champagne. Dès que ces nouvelles arrivèrent à Paris, le Duc d'Orléans fit assembler les Chambres du Parlement, & rendre un Arrêt par lequel il fut commandé à tous les Gouverneurs des Places frontières d'empêcher le passage du Cardinal, & à tous les peuples de lui *courre sus*: bien-tôt après on promit cinquante mille écus à quiconque le représenteroit vif ou mort. 1651.

Pendant que le Duc d'Orléans ramassoit des troupes, le Ministre peu étonné de tout ce qu'on faisoit contre lui, entra en France avec les siennes, par les plaines de Champagne, passa la Seine à Méri & la Loire à Gien, continua sa route par la Sologne, & arriva sans aucun obstacle le trente de Janvier à Poitiers, d'où le Roi & toute la Cour étoient allés au-devant de lui. Cependant le Duc d'Orléans donna le commandement de l'Armée qu'il avoit ramassée au Duc de Beaufort; & le Duc de Nemours aïant traversé promtement la Picardie, vint joindre Beaufort dans le Dunois à la tête des troupes du Prince de Condé, & de celles que les Espagnols, suivant leur Traité, avoient envoïées. Le Duc de Rohan fit en même tems déclarer pour le Prince, la Province d'Anjou dont il étoit Gouverneur, & le Prince qui comptoit que toute la France alloit se soulever, ne voulut plus entendre parler d'accommodement. La Cour voïant

1652.

Le Cardinal revient en France, & le Duc d'Orléans lève des troupes & se déclare contre la Cour.

30 Janv.

1652. les révoltés se multiplier, assembla des troupes: outre celles qui étoient en Guïenne, le Roi entretenoit trois Armées, en Flandre, en Catalogne & en Italie; ainsi la nouvelle Armée ne montoit qu'à neuf ou dix mille hommes.

L'Armée du Roi est commandée par les Maréchaux de Turenne & d'Hocquincourt.

Dans ces circonstances, le Vicomte de Turenne desiré par la Cour s'étoit rendu à Poitiers, & de là, aïant suivi le Roi à Saumur, la Reine lui offrit de partager le commandement de l'Armée avec le Maréchal d'Hocquincourt. Le Vicomte, guidé par le seul motif du bien de l'Etat, ne fit aucune difficulté d'accepter cette offre, quoiqu'il fût plus ancien de dix ans que le Maréchal. Aussi-tôt que la présence du Roi eut appaisé les troubles de l'Anjou, le Cardinal jugea à propos de le ramener à Paris, pour contenir cette grande ville qui donne ordinairement le branle au reste du Roïaume. Il fut résolu qu'on marcheroit de Saumur jusqu'à Gien, en remontant la Loire, pour s'assurer des villes qui sont situées sur cette rivière. Tours, Amboise, Blois & toutes les autres Places donnèrent au Roi des marques de leur obéïssance: il n'y eut que la seule ville d'Orléans qui lui ferma ses portes, à la sollicitation de la Princesse de Montpensier, que le Duc d'Orléans son père avoit envoïée exprès pour exciter la révolte.

Combat

Les troupes ennemies, au nombre de

quatorze ou quinze mille hommes, comman- 1652.
dées par les Ducs de Beaufort & de Nemours, campoient dans le voisinage de Montargis, & s'étendoient jusqu'à la rive droite de la Loire. Comme le Roi en passant à Sulli s'approchoit de leurs quartiers, le Vicomte crut qu'il étoit nécessaire d'aller reconnoître l'état du pont de Gergeau, par où ils pouvoient traverser la rivière & venir surprendre la Cour dans sa marche. A peine étoit-il arrivé à Gergeau, accompagné de très peu de monde, que le Baron de Sirot (1) Lieutenant-Général de l'Armée du Duc de Beaufort, avec quatre bataillons & quelque Cavalerie, vint à l'autre bord de la Loire s'emparer du fauxbourg & de l'extrèmité du pont, & de là gagna le milieu, où il fit un logement & plaça du canon. Turenne ne trouvant dans la Place que deux cens hommes dépourvus de munitions, manda sur le champ à quelques régimens, qui étoient à deux lieuës, de venir en diligence: en les attendant, il fait ouvrir la porte de la ville, entre sur le pont même avec une trentaine de personnes: pour ôter aux ennemis le soupçon du manque de poudre, il défend à haute voix de tirer aux soldats postés dans les maisons qui bordoient le pont de son côté; & pendant que le Maréchal d'Hocquincourt

au pont de Gergeau.

(1) Claude de l'Etouf Baron de Sirot.

1652. ſurvenu avec quelques Officiers fait dreſſer une barricade, il s'avance pour couvrir le travail vers le logement des ennemis, & eſſuïe tout leur feu : dès que la barricade eſt achevée, il ſe retire derrière & la défend pendant trois heures, juſqu'à ce que le ſecours ſoit arrivé : alors il ſort de ſon retranchement, marche à la tête des troupes, l'épée à la main, ſe rend maître du logement, pouſſe au-delà de la rivière les rebelles déconcertés par la mort du Baron de Sirot tué dans l'attaque, & fait enſuite rompre le pont. Ce fut à ſon retour que la Reine lui dit en préſence de toute la Cour, *qu'il venoit de ſauver l'Etat.* Quelque grande que fût cette action, le Vicomte en parle avec une ſimplicité ſingulière dans une Letre écrite de Sulli à ſa ſœur Charlotte de la Tour d'Auvergne : après lui avoir mandé de reſter à Paris, ſi elle y trouvoit quelque ſureté, ou de ſe cacher chés quelqu'un de ſes amis, il ajoûte dans une apoſtille : *Il s'eſt paſſé quelque choſe à Gergeau, qui n'eſt pas de grande conſidération.*

Le Prince de Condé quitte la Guïenne & arrive au Camp des rebelles.

Cependant le Prince de Condé, preſſé vivement en Guïenne par le Comte d'Harcourt, eſpèra de mieux réüſſir avec une Armée compoſée de vieilles troupes qui avoient déja ſervi ſous lui. Il fit venir le Prince de Conti à Agen, le mit à la tête des affaires, en lui recommandant de ſuivre les avis du Comte de Marſin & du Conſeil-

1652.

ſer Lenet, avec qui il avoit règlé ce qui regardoit & l'Armée & les cabales de Bourdeaux: enſuite feignant de vouloir aller dans cette ville pour deux ou trois jours, il partit d'Agen vers la fin de Mars, ſuivi du Duc de la Rochefoucault, du Prince de Marſillac, de Chavagnac, Guitaut, Gourville & de quelques domeſtiques. Il fit ſix-vingts lieuës en très peu de tems, marcha jour & nuit ſans preſque changer de chevaux, ni demeurer jamais deux heures dans le même lieu: il fut expoſé pluſieurs fois ſur ſa route à être reconnu, pris ou tué; paſſa près de l'Armée Roïale, & enfin arriva au Camp des rebelles à deux lieuës de Lorris près de Montargis. Sa préſence étoit néceſſaire; les Ducs de Beaufort & de Nemours qui étoient dans une grande meſintelligence, ſongeoient à ſe ſéparer: ils ſe réünirent ſous le Prince, & toutes les troupes reprirent un nouveau courage. Condé dès le lendemain de ſon arrivée marcha vers Montargis: la ville, intimidée à la prémière ſommation, ſe rendit, & l'on y trouva beaucoup de fourages & de grains.

Le Prince de Condé enlève les quartiers du Maréchal d'Hocquincourt.

(1) Dans cet intervalle, les Maréchaux de Turenne & d'Hocquincourt paſſèrent la Loire ſur le pont de Gien; & la Cour vers le commencement d'Avril ſéjourna quelque

(1) Les Mém. MSS. du Duc d'Yorck deſquels on a emprunté pluſieurs faits, commencent ici, & vont juſqu'à la paix des Pyrénées.

1652. tems dans cette ville. L'Armée se partagea en deux: Turenne alla se poster à Briare & d'Hocquincourt à Blêneau, ils ne gardèrent que l'Infanterie auprès d'eux, & dispersèrent la Cavalerie en des endroits où l'on pouvoit trouver des fourages. Le lendemain le Vicomte étant allé dîner à Blêneau avec le Maréchal, & aïant vu la disposition de ses quartiers, ne put s'empêcher de lui dire ,, qu'il les trouvoit bien ex- ,, posés, & qu'il lui conseilloit de les rap- ,, procher". (1) Le Maréchal ne parut pas faire grand cas de cet avis, & le Vicomte de retour à son poste, apprit la nuit suivante que les rebelles avoient forcé la garde avancée de d'Hocquincourt, & pénétré jusqu'aux quartiers qui étoient les plus éloignés de son Camp. Aussi-tôt il rassembla son Infanterie, & vola au secours du Maréchal; après avoir ordonné à sa Cavalerie de les venir joindre entre Ozouer & Blêneau, où il croïoit devoir se poster pour couvrir Gien. Il marcha sans guide par une nuit obscure, vit deux ou trois quartiers du
7 Avril. Maréchal d'Hocquincourt tout en feu, s'écriant à cette vuë, *Le Prince de Condé est arrivé* (2), continua sa route toûjours dans la crainte de rencontrer à chaque pas les troupes ennemies, & arriva à la pointe du

(1) Mém. MSS. de Frémont d'Ablancourt.

(2) On tient ce trait de feu Mr. le Duc de la Rochefoucault, alors Prince de Marsillac.

1652.

our dans une grande plaine où sa Cavalerie
e vint joindre. Condé venoit d'enlever au
Maréchal cinq quartiers l'un après l'autre,
e piller tous les bagages, de forcer l'In-
anterie à se renfermer dans Blêneau, & de
ousser la Cavalerie trois ou quatre lieuës
vers la Bourgogne. La nouvelle de cette
déroute jetta la Cour dans une si grande
consternation, que sur le champ on délibé-
ra d'emmener le Roi à Bourges, & de rom-
pre le pont de Gien dès qu'il auroit passé
a Loire.

Perplexité du Vicomte.

Le Vicomte, qui jugeoit que le Prince de Condé viendroit bientôt l'attaquer, cherchoit quelque poste avantageux pour l'arrêter seulement un jour, & pour donner le tems au Maréchal d'Hocquincourt de rassembler ses troupes dispersées. Tous les Officiers Généraux lui représentèrent le danger qu'il y avoit d'attendre une Armée victorieuse avec des forces si inégales, & lui conseillèrent de retourner vers Gien, pour mettre la personne du Roi en sûreté. Le Vicomte fortement occupé en lui-même, sans rien répondre à personne, donnoit toûjours ses ordres pour l'exécution de son dessein. (1) ,, Jamais, a-t-il dit depuis, il ne ,, s'est présenté tant de choses affreuses à ,, l'imagination d'un homme, qu'il s'en ,, présenta à la mienne. Il n'y avoit pas

(1) Mém. MSS. de Frémont d'Ablancourt.

1652. „ longtems que j'étois raccommodé avec la „ Cour, & qu'on m'avoit donné le com„ mandement de l'Armée qui en devoit fai„ re la ſûreté. Pour peu qu'on ait de con„ ſidèration, on a des ennemis & des en„ vieux : j'en avois qui diſoient par-tout „ que j'avois conſervé une liaiſon ſecrette „ avec M. le Prince. M. le Cardinal ne le „ croïoit pas; mais au prémier malheur qui „ me fût arrivè, peut-être auroit-il eu le „ même ſoupçon qu'avoient les autres. De „ plus je connoiſſois M. d'Hocquincourt, „ qui ne manqueroit pas de dire que je l'a„ vois expoſés, & ne l'avois point ſecouru. „ Toutes ces penſées étoient affligeantes : „ & le plus grand mal, c'eſt que M. le „ Prince venoit à moi le plus fort & victo„ rieux". (1) Une ſi grande agitation ne lui fit point perdre de vuë ſon projet : la veille, en revenant du quartier du Maréchal, il avoit remarqué une ſituation favorable (2) : il fit doubler la marche à ſes troupes, & gagna le poſte qu'il cherchoit, réſolu d'y attendre les ennemis. Cependant perſonne ne ſe raſſura : les murmures recommencèrent, & les Officiers ne croïoient voir de ſûreté qu'à retourner promtement à Gien. Le Vicomte fut inſtruit de cette diſpoſition des eſprits par La Berge, Lieute-

(1) S. Evremont, Eloge de M. de Turenne.

(2) Mém. MSS. de Frémont d'Ablancourt.

nant de ses Gardes; & alors plus attentif à ce qu'on lui disoit, il répondit ,, que c'é- 1652.
,, toit lui proposer une foible ressource,
,, dans un danger si pressant; que la ville
,, d'Orléans aïant fermé ses portes au Roi,
,, lorsque son Armée n'avoit encore reçu
,, aucun échéc , on devoit craindre qu'au-
,, cune ville ne voulût le recevoir, vaincu
,, & fugitif: & que les armes du Roi se-
,, roient entièrement décréditées, s'il fuïoit
,, devant les rebelles: il ajoûta avec un
,, ton de voix ferme & élevé, *Il faut vain-*
,, *cre, ou périr ici*". (1) Il se prépara donc à faire tête au Prince de Condé, au milieu d'une grande plaine où il avoit un bois sur sa droite, un marais (2) sur sa gauche, & entre les deux une chaussée, par où les rebelles ne pouvoient venir à lui qu'en défilant. Le Prince avoit quatorze mille hommes, le Vicomte n'en avoit au plus que quatre mille. Plein de la confiance que lui inspirèrent la situation du lieu, & la manœuvre qu'il projettoit, il fit dire par le Marquis de Pertui (3) son Capitaine des Gardes, au Cardinal Mazarin, que le Roi pou-

(1) Mém. MSS. de Frémont d'Ablancourt.

(2) On croit que c'est l'Etang de la Bouzinière.

(3) Le Marquis de Pertui étoit d'une ancienne Noblesse de Normandie, sortie originairement de l'illustre Maison de Hai en Ecosse. Il mourut Lieutenant-General des Armées du Roi & Gouverneur de Courtrai.

1652. voit demeurer à Gien ſans rien craindre.

LeVicomte arrête le Prince de Condé près Gien.

Condé après avoir défait le Maréchal d'Hocquincourt, s'avançoit à grands pas vers Gien, dans la confiance que le peu de troupes qui reſtoit au Vicomte, ne pouvoit l'empêcher d'aller enlever toute la Cour avec le Roi. Dès que Turenne le vit, de la tête de la chauſſée où il étoit avec ſix eſcadrons, auſſi-tôt il la repaſſa, fit retirer ce qu'il avoit d'Infanterie vers le bois, ne voulant pas s'affoiblir par un combat inégal, & tint toutes ſes troupes à une telle diſtance du bois & de la chauſſée, qu'elles en étoient éloignées hors de la portée du mouſquet, ſans laiſſer aſſés de terrain aux ennemis pour s'y mettre en bataille. Condé qui fit entrer dans le bois ſon Infanterie, voïant cette diſpoſition, s'arrêta; & l'inaction où il demeura quelque tems, détermina le Vicomte à faire un mouvement qui pût donner lieu au Prince de croire qu'il vouloit s'échapper: le Vicomte d'ailleurs, en changeant de ſituation, avoit deſſein de reconnoître ſi les ennemis ne marchoient point à couvert, pour aller quelque autre part ſe former dans la plaine, le prendre en flanc ou l'envelopper, comme ils auroient dû faire d'abord. Condé prénant ce mouvement pour une fuite, marcha en bataille à la chauſſée, & la fit paſſer à quinze ou vingt eſcadrons: Turenne, qui pour le confirmer dans ſon erreur avoit doublé le pas,

re-

revint alors avec encore plus de viteſſe à ſon prémier poſte, fit volte-face, & obligea les eſcadrons mis en deſordre de repaſſer avec précipitation. Dans ce moment la batterie que le Vicomte avoit fait pointer droit à la chauſſée *fit une exécution terrible*; (1) & le Prince n'oſa plus rien tenter pendant le reſte du jour qui ſe paſſa à ſe canonner de part & d'autre. Sur le ſoir le Maréchal d'Hocquincourt avec ſa Cavalerie, & le Duc de Bouillon avec pluſieurs autres Seigneurs qui étoient à Gien, ſe rendirent auprès du Vicomte: la partie ne fut plus inégale, & les deux Armées demeurèrent en préſence juſqu'à la nuit. 1652.

Joïe de la Cour & ſa reconnoiſſance pour le Vicomte.

Le Cardinal dans une extrème inquiétude du ſuccès de cette journée, qui devoit décider de ſon ſort, & même de celui du Roi & de la Reine, envoïoit ſans ceſſe des couriers pour ſavoir ce qui ſe paſſoit; pendant que la Reine tranquille à ſa toilette & à ſon dîner, ne donnoit aucune marque de crainte. (2) On avoit pourtant déja commencé à détendre ſon appartement, les équipages avoient paſſé le pont, & les pionniers ſe tenoient prêts à le rompre, pour mettre la Loire entre le Roi & les ennemis; lorſqu'on apprit que le Prince de Condé ar-

(1) Expreſſion du Duc d'Yorck dans ſes Mémoires, d'où l'on a tiré une partie de ce détail.

(2) Mém. de Montglat, Tome III. pag. 261.

1652. rêté dans sa marche avoit été obligé de se retirer, & que le Vicomte de Turenne revenoit victorieux. Toute la Cour le combla de louanges, & la Reine dit hautement, *qu'il venoit de remettre une seconde fois la couronne sur la tête de son fils.* Pendant la nuit, l'Armée du Roi prit la route de Briare, & celle du Prince regagna Montargis. Le Cardinal Mazarin fit faire une Relation de cette heureuse journée (1): la Relation commençoit par le conseil que le Vicomte de Turenne avoit donné la veille au Maréchal d'Hocquincourt, de rapprocher ses quartiers: mais le Vicomte pria le Cardinal avec instance d'effacer cet article, comme trop mortifiant pour le Maréchal, qui n'aïant pas la même délicatesse, osa dire que Turenne n'étoit pas venu assés tôt à son secours. Le Vicomte se contenta de répondre, *qu'un homme affligé que le Maréchal d'Hocquincourt, devoit avoir au moins la liberté de se plaindre*, & par toutes les marques de modération qu'il donna en l'excusant, il gagna même son amitié.

L'armée du Roi se retire à Châtres & celle des Princes à Etampes.

Le peu de succès du Prince de Condé dans cette dernière entreprise, engagea ses amis à le presser d'aller en personne s'opposer aux cabales du Coadjuteur devenu Cardinal de Retz. La Reine qui détestoit le Coadjuteur, l'avoit nommé au Cardinalat,

(1) Mém. MSS. de Frémont d'Ablancourt.

par le besoin qu'elle crut avoir de lui, depuis la dernière révolte du Prince ; & Mazarin qui revint peu de tems après, avoit fait révoquer cette nomination : mais à peine Innocent X fut élevé sur le trône Pontifical, que par haine pour le Ministre, il envoïa le Chapeau au Coadjuteur. Les intrigues du nouveau Cardinal qui faisoit ses efforts pour détacher le Duc d'Orléans des intèrêts du Prince de Condé, aussi-bien que l'impression que la dernière action du Vicomte avoit faite sur l'esprit des Parisiens, déterminèrent Condé à quitter son Armée qu'il remit au Comte de Tavannes (1) & à revenir à Paris, où il ramena le Duc de Beaufort & le Duc de Nemours qui étoit blessé. Huit jours après, le Roi partit de Gien, & le Comte se mit aussi-tôt en campagne pour surprendre la Cour : mais Turenne & d'Hocquincourt, laissant bien loin sur la gauche Montargis & l'Armée du Prince de Condé, s'acheminèrent le long de la rivière d'Yonne, firent passer le Roi à Auxerre & à Sens ; dérobant ensuite une marche au Comte de Tavannes, passèrent la rivière de Loin à Moret, traversèrent la forêt de Fontainebleau, arrivèrent à La Ferté-Alais une heure avant les ennemis, assurèrent par-là Melun & Corbeil ; & après avoir couvert la marche du Roi pen- 1652.

(1) Jaques de Saulx Comte de Tavannes.

1652. dant l'eſpace de quarante lieuës, vinrent ſe camper à Châtres, entre l'Armée du Prince de Condé & Paris, dont ils ôtèrent la communication au Comte de Tavannes, qui ſe retira à Etampes, où l'on avoit ſerré toute la recolte de la Beauſſe. Turenne conſeilla au Roi d'aller tout droit de Corbeil à Paris, ou Gaſton & le Prince étoient ſans troupes : mais Mazarin ne voulut point ſe confier aux Pariſiens qui l'avoient en horreur; & la Cour préféra S. Germain en Laïe.

Les négociations de paix ſont rompuës.

Condé y envoïa en ſecret traîter d'accommodement avec le Miniſtre. Pluſieurs raiſons rendirent cette négociation inutile: Condé & Mazarin, quoique de caractères fort oppoſés, convenoient dans ce défaut, de n'avoir jamais, lorſqu'ils traîtoient, de prétenſions fixes & limitées: plus ils s'accordoient l'un à l'autre, plus ils croïoient devoir ſe demander. D'un autre côté, le Cardinal de Retz toûjours emporté par ſon génie turbulent, n'oublioit rien pour traverſer la paix : il craignoit, ſi elle ſe faiſoit ſans ſa participation, de reſter en butte à ſes ennemis, ou du moins d'être inutile: la guerre au contraire, pour peu qu'elle durât, lui donnoit l'eſpèrance de la perte du Prince, ou de l'éloignement du Miniſtre; & dans l'un & dans l'autre cas, il comptoit de gouverner ſeul le Duc d'Orléans, & de parvenir à l'adminiſtration des

affaires; unique objet que fon ambition ne perdoit point de vuë. Dans le même tems les Efpagnols tâchoient de ranimer le Prince par l'offre des fecours qu'ils lui promettoient. Tout ce qu'il y a de plus rafiné dans la politique fut de part & d'autre expofé à fes yeux, pour l'engager ou à continuer la guerre, ou à faire la paix : mais pendant qu'il balançoit, le Vicomte de Turenne cherchoit une occafion de furprendre les rebelles. 1652.

La Princeffe de Montpenfier partie d'Orléans pour revenir à Paris, envoïa d'Etampes demander un paffeport. Le Vicomte le fit attendre un jour entier, prévoïant que les ennemis, pour faire revuë devant elle fur le point de fon départ, n'iroient de quelques jours au fourage; que par ce délai ils feroient enfuite obligés d'y aller en plus grand nombre, & que les fourageurs, en l'abfence de leurs Officiers qui ne manqueroient pas d'accompagner la Princeffe, obferveroient peu d'ordre. Sur cette idée, il fe propofoit de fe mettre entre Orléans & Etampes, pour couper les fourageurs. Le Maréchal d'Hocquincourt approuva le projet; & les deux Généraux, la nuit du quatre au cinq de Mai, firent marcher l'Armée dans un profond filence, par des chemins détournés, & arrivèrent au lever du foleil à l'endroit où ils vouloient fe pofter. Les coureurs aïant rapporté que les ennemis,

Le Vicomte marche vers Etampes, pour furprendre l'Armée du Prince.

1652. au-lieu d'être au fourage, avoient leur Armée en bataille dans une plaine auprès d'Etampes, parce que la Princesse ne partoit que ce matin même, prirent la résolution d'aller les combattre: mais dès que les ennemis apperçurent l'Armée du Roi, dont jusques-là ils avoient ignoré la marche, ils entrèrent dans la ville avec tant de diligence, qu'avant que les Maréchaux de Turenne & d'Hocquincourt eussent gagné la hauteur au-dessus d'Etampes, les rebelles s'étoient déja mis en sûreté, & la Princesse étoit partie.

Le Vicomte attaque le fauxbourg d'Etampes, & l'emporte.

Cette retraîte précipitée fit prendre une nouvelle résolution. Le Vicomte de la hauteur avoit vu un gros Corps de troupes assés en desordre dans le fauxbourg qui est du côté d'Orléans: il crut pouvoir forcer ce poste. Neuf régimens d'Infanterie avec cinq cens chevaux s'y étoient retranchés derrière le ruisseau qui couvre tout un côté, à la réserve d'un petit espace qui est vers la porte de la ville, où les ennemis avoient élevé une forte digue. L'Infanterie Roïale marcha au fauxbourg, sans attendre que le canon eût tiré contre les retranchemens: celle du Maréchal d'Hocquincourt qui avoit la droite, après avoir essuïé tout le feu des rebelles, passa le ruisseau près d'un moulin, pendant que Gadagne emporta la digue à la gauche près de la porte. On dressa en ce dernier endroit

des barricades, pour couper toute communication de la ville avec le fauxbourg, où le Vicomte fit entrer ensuite son Infanterie: d'Hocquincourt vint la soutenir à la tête de la Cavalerie, mais elle le suivoit avec tant de précipitation & en si grand nombre, que Turenne ne retenant que quelques escadrons, jugea à propos d'en renvoïer la meilleure partie joindre le Corps de Cavalerie destiné à repousser les ennemis, au cas qu'ils sortissent par une autre porte de la ville. L'attaque & la défense furent également vigoureuses : on se disputa chaque maison, chaque enclos, & toutes les murailles des jardins. Le régiment de Turenne appuïa avec tant de valeur les autres troupes Roïales qu'aïant été poussées un peu loin par les rebelles, elles revinrent avec une nouvelle ardeur, & les chassèrent de la dernière muraille, d'où ils furent obligés de se retirer dans une Eglise, & y demandèrent quartier. Dans cet intervalle, les ennemis, pour secourir leurs gens, sortirent de la ville par la porte du côté de la digue, attaquèrent la barricade, & l'auroient gagnée malgré la fermeté de Gadagne, si le Vicomte qui s'avança à la portée du pistolet avec quelques escadrons, ne les eût repoussés. (1) Ils tentèrent en- 1652.

(1) On a tiré tous ces détails des Mém. du Duc d'Yorck qui fut présent à l'action.

1652. core deux ſorties avec auſſi peu de ſuccès; & après un combat obſtiné qui dura trois heures, le fauxbourg fut emporté; la Cavalerie ennemie ſe ſauva en paſſant le ruiſſeau, & des neuf régimens d'Infanterie il y eut neuf cens hommes de tués & dix-ſept cens faits priſonniers. Le Marquis de Navailles & de Gadagne, le Comte de Broglio & le Baron de Vaubecourt ſe diſtinguèrent dans cette occaſion, avec éclat.

L'action finie, ſi les rebelles avoient ſu profiter de la faute que fit une partie de l'Armée du Roi, ils auroient pu la défaire dans ſa retraite. Le Maréchal d'Hocquincourt marchoit avec la tête de l'Armée droit à Etréchi, ſans faire attention à la ſituation du Vicomte qui ne pouvoit le ſuivre avec l'arrière-garde, avant que d'avoir raſſemblé ſes ſoldats diſperſés & occupés à piller le fauxbourg. Les ennemis en ſortant par la porte dite de Paris, du côté oppoſé à celui de la porte d'Orléans, auroient pu couper les deux parties de l'Armée diviſée, & les battre toutes les deux: mais ils ſe contentèrent d'attaquer l'arriére-garde, pendant qu'elle ſe retiroit; & la preſſèrent ſi vivement, que le Vicomte fut obligé de revenir ſur ſes pas avec un Corps de Cavalerie pour la dégager. Comme on l'eut averti que l'avant-garde étoit partie, *il eſt trop tard*, répondit il en hauſſant les épau-

les, *pour remédier à cet inconvenient* (1); & conservant sa tranquillité, malgré le danger que l'embarras des prisonniers augmentoit, il se hâta de gagner Etréchi, où il joignit le Maréchal, & d'où le lendemain toute l'Armée alla à Châtres. 1652.

Le Duc d'Yorck arrive dans le Camp du Vicomte.

Les malheurs arrivés à la Maison Roïale de Stuart, par les troubles intestins d'Angleterre, obligèrent la Reine de la Grande-Bretagne Henriette fille de Henri IV, de chercher un asyle en France, pour implorer la protection de cette Couronne. Les Princes ses fils, Charles II. & le Duc d'Yorck, après le parricide commis dans la personne du Roi leur père, aïant échoué dans toutes leurs entreprises contre l'Usurpateur Cromwel, vinrent aussi à Paris auprès de la Reine leur mère. Comme le Duc d'Yorck alors âgé de dix-huit ans ne respiroit que la guerre, la haute idée qu'il avoit du Vicomte de Turenne l'engagea à quitter Paris secrettement pour aller servir Volontaire dans l'Armée du Roi, & apprendre son métier sous un si grand Général. Il se trouva à l'action du fauxbourg d'Etampes, & s'y comporta avec cette valeur qu'on admira toûjours dans le Duc d'Yorck. Le Vicomte le reçut avec les égards dûs à sa naissance; & par toutes les marques de tendresse

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.

1652.

LeVicomte prend la résolution d'assièger Etampes.

qu'il lui donna, tâcha d'adoucir le souvenir de ses infortunes.

Trois jours après le combat d'Etampes, on envoïa le Maréchal d'Hocquincourt, dans son Gouvernement de Peronne, sous prétexte que les Espagnols s'en approchoient; & l'Armée du Roi demeura sous les ordres du Vicomte seul. Turenne sachant que toutes les forces du Prince de Condé & de ses partisans en-deçà de la Loire étoient réduites aux troupes enfermées dans Etampes, où le fourage commençoit à manquer, conçut le dessein d'aller bloquer cette ville, pour les affamer s'ils y restoient, ou les combattre s'ils en sortoient. Le Comte de Tavannes commandoit les troupes du Prince, Valon celles du Duc d'Orléans, & Clinchamp les Espagnols. Ils avoient tous trois du courage, mais aucun d'eux n'avoit assés d'expérience pour conduire une Armée: quoique l'intérêt fût commun, les vuës étoient différentes, & la jalousie continuelle causoit de fréquentes disputes. Le Vicomte étoit trop habile pour ne pas profiter de cette mesintelligence: cependant comme leur Armée étoit composée de quatre mille hommes de pied & de trois mille chevaux, & que celle du Vicomte n'alloit au plus qu'à dix mille hommes, on regarda ce blocus comme une entreprise téméraire: mais le Prince de Condé qui connoissoit mieux que personne la capacité

de Turenne, ne jugeant pas de même, craignit qu'on ne forçât ſon Armée à ſe rendre à diſcrétion, & preſſa l'Archiduc Léopold, alors Gouverneur des Païs-Bas, de lui envoïer promtement du ſecours. 1652.

Le Roi partit de S. Germain, & pendant qu'il ſe rendoit à Melun, le Vicomte de Turenne s'avança à une lieuë d'Etampes. Cette ville eſt ſituée dans un fond : ſes murailles flanquées de petites tours ſont de mauvaiſe défenſe; du côté d'Orléans elles ſont baignées d'une petite rivière, & entourées d'un foſſé ſec du côté de Châtres : tout auprès les rebelles occupoient une colline ſur laquelle eſt bâtie une tour ronde, d'où l'on découvre toute la plaine. Le Vicomte s'empara des autres hauteurs, diſtribua des troupes à droite & à gauche, en logea une partie dans les ruïnes des fauxbourgs que les ennemis avoient brûlés a ſon approche, & mit le reſte de ſon Armée aſſés près d'Etampes, dans un Camp dont le canon n'incommodoit guère la ville ſituée dans un fond. Malgré les fréquentes ſorties des aſſiègés, on acheva bien-tôt les lignes de contrevallation, qui ne purent être d'une grande profondeur, à cauſe de la qualité du terrein qui eſt fort pierreux: celles de circonvallation parurent inutiles, n'y aïant point d'ennemis au dehors: on dreſſa un pont ſur la rivière pour empêcher les aſſiègés d'aller au fourage, & l'on ſe diſpoſoit

22 Mai. Etampes aſſiegée par le Vicomte.

1652. à en faire plusieurs autres, lorsqu'on reçut la nouvelle de l'arrivée du Duc de Lorraine en France. Ce Prince dépouillé de ses Etats, avoit dix mille hommes de troupes qui le suivoient par-tout. Peu fidèle à ses engagemens, il avoit promis par un Traité secret de les emploïer cette année au service du Roi d'Espagne, dans le tems même qu'il avoit donné des paroles si positives au Cardinal Mazarin, que, sur les ordres de la Cour, le Maréchal de la Ferté Gouverneur de Lorraine lui permit de rassembler ses troupes, & qu'on lui fournit des vivres sur son passage: mais en approchant de Paris, il ne fit aucun scrupule de se déclarer pour les Princes. Ce contre-tems fit changer de plan à Turenne: il résolut d'attaquer de vive force la ville d'Etampes, pour l'emporter, avant que le Duc de Lorraine vint la secourir. Comme l'artillerie manquoit d'attelages, la Cour fut obligée d'envoïer tous les chevaux qu'on put trouver, jusques à ceux des carosses du Roi & de la Reine. Avec ce secours le Vicomte fit dresser des batteries contre la demi-lune qui étoit près de la porte d'Orléans; & dès que les défenses en furent ruïnées, le Marquis de Gadagne commandé pour aller l'attaquer, y marcha la nuit à la tête de mille hommes & s'en rendit maître: mais à la pointe du jour il en fut délogé par les assiégés qui l'attaquèrent de tous côtés; & aprés avoir

reçu vingt coups dans son bufle, n'échapa du milieu des escadrons ennemis que par un bonheur extraordinaire. Le Vicomte averti revint sur le champ de son quartier où il étoit allé, & ordonna de marcher à toute l'Infanterie qui y étoit: son régiment arrivant le prémier, s'avança seul vers la demi-lune, n'étant pas même secondé de l'artillerie des lignes, essuïa tout le feu de la courtine sans tirer un seul coup, entra dans le fossé éboulé par le travail de la nuit, monta sur l'ouvrage rempli de troupes ennemies, les en chassa & y planta ses drapeaux, que les Capitaines pendant tout le combat avoient voulu porter. Cette action, d'une vigueur dont il y a peu d'exemples, faisoit espèrer du repos pour le reste de la journée: mais les assiègés sortirent l'après-midi sur les trois heures avec vingt escadrons & quatre bataillons, pour tâcher de regagner la demi-lune, & tout à la fois pour insulter les Lignes du côté où ils seroient le moins attendus. Turenne qui s'y trouva heureusement, envoïa ordre à toutes les troupes de se rendre à leurs postes, & manda à l'Infanterie qui étoit dans le Camp de venir le joindre. En même tems il fit sortir des Lignes un des trois escadrons qui étoient de garde, l'envoïa sous le Comte de Rennel pour charger, & avança lui-même avec les deux autres du côté de l'avenuë des retranchemens, où il crut que se

1652.

1652. feroient les principaux efforts. Le prémier efcadron aïant été repouffé, les rebelles étoient prêts d'entrer dans les Lignes, fi deux cens moufquetaires du régiment des Gardes n'étoient furvenus : c'étoit tout ce qu'on avoit pu ramaffer au Camp, l'action du matin aïant attiré la plus grande partie de l'Infanterie au fauxbourg d'Orleans. Ces moufquetaires à qui le Vicomte recommanda de ne pas tirer tous enfemble, & de bien ajufter leurs coups, produifirent un grand effet: à leur prémière décharge, qui éclaircit fort les trois prémiers efcadrons, ils obligèrent la Cavalerie ennemie de s'éloigner; & à leur feconde ils réduifirent l'Infanterie qui avançoit, à chercher un abri derrière un petit rideau, d'où la fupériorité du nombre, les exhortations, les menaces, ni les coups ne purent la faire fortir : elle fe contenta de faire un grand feu fur les Lignes, & fe retira dès que les autres troupes du Roi furent arrivées. Les rebelles ne furent pas plus heureux à l'attaque de l'Ouvrage; ceux qui le gardoient eurent le tems de fe préparer à les recevoir : Traci qui commandoit la Cavalerie Allemande du Vicomte, aïant marché entre les Lignes & la ville, rencontra les ennemis qui alloient attaquer l'ouvrage, les chargea brufquement quoiqu'il n'eût que quatre efcadrons, les arrêta tout court, & donna le tems à d'autres troupes commandées par le Marquis de Richelieu de

1652.

venir l'appuïer. Avec ce renfort les ennemis furent chargés une seconde fois & forcés de se retirer en grand desordre, après avoir perdu beaucoup de soldats & plus de soixante Officiers. Les assiégés ne firent plus de sortie considèrable, & l'on continua les jours suivans de les presser vivement du côté de la porte d'Orléans & de la demi-lune qu'on avoit reprise: mais dans le tems qu'on attachoit le mineur à la muraille, le Vicomte sut que le Duc de Lorraine, après s'être déclaré pour les Princes, s'approchoit & qu'on lui préparoit un pont de bateaux au-dessus de Charenton.

Belle retraîte du Vicomte de devant Etampes.

*S*ur cette nouvelle le Maréchal de Turenne jugea devoir lever le siége, pour ne pas s'éxposer à être enfermé entre deux Armées ennemies, sans lignes de circonvallation. On retira le canon des batteries: les troupes sortirent de la demi-lune; & après avoir mis le feu aux barraques, l'Armée se mit en marche. Pendant que la prémière ligne faisoit alte, la seconde avançoit environ cinq cens pas, après quoi elle faisoit volte-face; alors la prémière ligne s'ébranloit, passoit par les intervalles de la seconde ligne, & continuoit sa marche jusqu'à pareille distance, faisoit alte & volte-face comme avoit fait la seconde, qui recommençoit à son tour le même mouvement. Cette manœuvre fut observée l'espace d'une lieuë; & les ennemis qui suivirent d'abord la pré-

1652. mière ligne en escarmouchant, n'entreprirent rien dans la suite qui pût donner de l'inquiétude.

LeVicomte va pour attaquer le Duc de Lorraine dans son Camp de Villeneuve Saint-George.

Le quatorzième de Juin Turenne passa la Seine à Corbeil, traversa la forêt de Senard, & fit une si grande diligence, que le Duc de Lorraine apprit son arrivée lorsqu'il s'y attendoit le moins. Le Duc étoit campé sur la hauteur de Ville-neuve S. George, & faisoit faire un pont sur la Seine, afin que son Armée & celle du Prince de Condé pussent se joindre. Le Vicomte aïant reconnu cette disposition, alla sur le soir passer la petite rivière d'Yères auprès de Brunoi, marcha toute la nuit autour de Gros-bois & s'approcha des ennemis à la pointe du jour, dans l'intention de les attaquer incessamment. Le Prince Lorrain, qui ne subsistoit que par le trafic qu'il faisoit de ses troupes, ne voulut pas les exposer au sort d'une bataille, quoiqu'elles fussent supérieures à celles du Roi. Comme il attendoit à tout moment l'Armée qui venoit d'Etampes, il se flatta d'amuser le Vicomte par les négociations : il s'étoit déja préparé cette ressource, & avoit attiré de Paris auprès de lui le Roi d'Angleterre, pour s'autoriser de sa médiation & l'engager même à être sa caution envers la Cour de France, où la mauvaise foi du Duc si souvent reconnuë l'avoit entièrement décrédité. Ce fut donc à sa prière que le Roi Charles manda du Camp des Lor-

1652.

Lorrains au Duc d'York son frère, qu'il souhaitoit ardemment de le voir, pour négocier la paix entre les deux Armées. Le Vicomte y consentit, & le Prince Anglois voulut bien se charger des conditions que ce Général exigeoit du Duc de Lorraine. Cependant le Vicomte avançoit toûjours pour ne pas se laisser surprendre aux artifices du Duc, qui s'étoit posté avec tous les avantages que le terrein pouvoit lui donner. Il avoit un bois à main droite, la rivière d'Yères à sa gauche, & au front de son Armée six Redoutes qu'en une seule nuit il avoit fait construire : son Infanterie y étoit logée, & cinq cens mousquetaires étoient postés dans le bois. Son Armée montoit à cinq mille hommes de Cavalerie & à trois mille d'Infanterie ; outre mille ou douze cens hommes des troupes du Prince de Condé, que le Duc de Beaufort avoit amenés. L'Armée du Roi, affoiblie par les pertes faites devant Etampes, n'étoit guères plus que de sept mille hommes.

Le Traité est signé entre le Duc de Lorraine & le Vicomte.

L'embarras du Roi d'Angleterre étoit extrême sur le parti qu'il devoit prendre, au cas que les deux Armées en vinssent aux mains. Il ne lui convenoit pas de se retirer à la veille d'une bataille, sans en partager l'honneur : il avoit des obligations particulières au Duc de Lorraine qui l'aimoit, avec qui d'ailleurs la conformité d'esprit l'avoit lié ; & en même tems il etoit sous la

1652. protection du Roi : il ne pouvoit combattre pour les Lorrains, sans autoriser la rebellion ; ni passer du côté de l'Armée de France, sans paroître trahir son ami. Le Duc d'Yorck trouva le Roi son frère dans cette perplexité, en venant lui faire part des propositions, par lesquelles le Vicomte demandoit, qu'on cessât sur le champ de travailler au pont sur la Seine ; que le Duc de Lorraine s'engageât à sortir du Roïaume dans quinze jours ; & qu'en même tems il donnât sa parole de ne plus secourir les rebelles. Tandis que les deux Princes s'entretenoient, le Duc de Lorraine entra dans la chambre, & le Duc d'Yorck lui présenta le projet du Traîté : il le reçut de cet air railleur qui lui étoit naturel, mais qui dans cette occasion parut un peu forcé : il consentit d'abord au prémier article, & envoïa sur le champ un Officier faire cesser le travail du pont ; mais il rejetta les deux autres, en protestant que rien ne pourroit l'obliger à y acquiescer : le Duc d'Yorck repliqua que le Vicomte seroit inflexible ; & la Conférence finit. Le Duc de Lorraine s'imaginant que le jeune Prince aimeroit mieux une bataille qu'un accommodement, pria le Roi d'Angleterre d'envoïer avec lui Mylord Germin, pour essaïer d'obtenir du Vicomte des conditions moins dures. Turenne avoit toûjours marché sans perdre de tems, & le Duc d'Yorck avec Mylord Germin le trou-

vèrent à une lieuë du Camp des Lorrains. 1652.
Le Prince Anglois lui rapporta la réponse du Duc de Lorraine, & Germin, aïant emploïé inutilement toute son éloquence pour l'ébranler, s'en retourna. L'Armée continuant de marcher, n'étoit plus éloignée des ennemis que de la portée du canon, quand le Roi d'Angleterre vint lui-même parler au Vicomte: tout ce qu'il put obtenir de lui, fut qu'il envoïeroit quelqu'un pour la dernière fois au Duc de Lorraine. Le Marquis de Gadagne fut chargé de lui porter les conditions par écrit, & de lui dire qu'il faloit sur le champ ou signer, ou combattre. Il partit, & trouva le Duc de Lorraine auprès de ses batteries: ce Prince aïant lu les articles prescripts par Turenne, dit à ses Canonniers, en présence de Gadagne, de tirer: mais il parut qu'on leur avoit défendu auparavant d'obéïr, & que ce n'étoit qu'une feinte pour gagner du tems. Le Duc de Lorraine enfin voïant que Gadagne insistoit toûjours sans se relâcher, signa les articles; & Gadagne les rapporta au Vicomte, qui demanda deux Otages pour garants de l'exécution.

Les Armées du Vicomte se separent.

Le Traîté fut à peine signé, que l'Armée des Princes parut de l'autre côté de la Seine. Les Lorrains sortirent de leurs retranchemens, & défilèrent devant l'Armée du Roi qui demeura en bataille: une partie des troupes de Condé, que le Duc de Beau-

1652. fort avoit amenées, s'engagea dans l'Armée Roïale, & l'on permit au reste de retourner à Paris. Beaufort y étant arrivé, fit regarder aux Parisiens le Roi d'Angleterre comme l'Auteur du Traîté qui venoit d'être conclu, & les irrita à tel point, que pendant plusieurs jours aucun Anglois n'osa paroître en public, de peur d'être insulté.

Le Prince de Condé se remet à la tête de l'Armée des rebelles.

L'Armée d'Etampes, après le départ du Duc de Lorraine, s'étoit retirée à Villejuy: Le Prince de Condé qui alla en prendre le commandement, la mena à S. Cloud, où il la fit camper le long de la rivière jusqu'à Surenne; & s'étant assûré du pont, il crut n'avoir plus rien à craindre, quoiqu'il n'eût au plus que six mille hommes. Cependant le Vicomte de Turenne persistoit dans le dessein qu'il avoit formé de dissiper ce reste de troupes, qui étoit l'unique soutien de la rebellion: mais voïant que de quelque côté qu'il marchât aux ennemis, l'interposition de la Seine les rendroit toûjours maîtres d'éviter le combat; & jugeant ne pouvoir surmonter cet obstacle que par la supériorité du nombre, qui le mettroit en état de les attaquer en même tems en-deçà & au-delà de la rivière, il remontra au Cardinal la nécessité qu'il y avoit de faire hâter la marche des troupes, que le Maréchal de la Ferté amenoit de Lorraine. En attendant ce renfort, Turenne resta quelques jours à Ville-neuve S. George: il en partit vers la

fin de Juin, marcha à petites journées, passa la Marne à Lagni & alla camper près de Dammartin, pour empêcher le passage d'un Corps de troupes Espagnoles qui devoit venir de Flandre en coulant le long de la rivière d'Oyse. Quelques jours après, l'Armée Roïale, par la jonction du Maréchal de la Ferté, se trouvant de dix à onze mille hommes, alla camper près de S. Denis, où la Cour étoit venuë de Melun: & le Vicomte aussi-tôt ordonna qu'on amenât de Pontoise des bateaux pour construire un pont vis-à-vis d'Epinai, où l'Ile S. Denis en partageant la Seine facilitoit la construction de cet ouvrage. Les efforts que fit le Prince pour le traverser furent inutiles: le canon qu'on plaça dans l'Ile dont on se saisit d'abord, écarta les ennemis de la rive opposée, & il ne put y rester que cent mousquetaires, à l'abri d'un rideau, d'où ils faisoient feu sur les travailleurs. La Fitte Major du régiment de La Ferté, hardi & bon Officier, passa à la nage avec cinquante maîtres, coupa la retraite aux cent fantassins, en tua plusieurs, & emmena dans un bateau les autres prisonniers, sans avoir perdu un seul homme. 1652.

Condé, qui vit le pont achevé, desespèra d'empêcher le passage, & craignant d'avoir bientôt sur les bras toute l'Armée Roïale, projetta de mener la sienne dans cette langue de terre où se fait la jonction de la Sei- Le Prince de Condé décampe pour aller à Charenton.

1652. ne & de la Marne, au-dessous de Charenton, comme le meilleur poste qu'il pût prendre aux environs de Paris. Il décampa
1 Juillet. à l'entrée de la nuit, passa sur le pont de S. Cloud qu'il fit rompre ensuite, traversa le bois de Boulogne, descendit au Cours-la-Reine, & voulut prendre son chemin par la porte de la Conférence; mais les Parisiens aïant refusé de la lui ouvrir, il passa la nuit dans le Cours, & le lendemain à la pointe du jour pour gagner Charenton, il marcha entre le Roule & la porte S. Honoré, par la Ville-l'Evêque, par les Porcherons, par les fauxbourgs S. Denis & S. Martin & par les Marais, craignant à chaque pas que l'on ne tombât sur son arrière-garde. Turenne informé des mouvemens de Condé, partit au milieu de la nuit, ordonna à son Armée de le suivre, fit avertir le Maréchal de la Ferté de venir le joindre avec ses troupes qui étoient déja au-delà de la Seine, & résolut d'attaquer le Prince avant qu'il pût gagner Charenton, sans attendre ni le canon, ni le Maréchal de la Ferté. Il passa à S. Denis pour y conférer avec le Cardinal Mazarin, & arriva à la Chapelle où il découvrit les ennemis. En allant les
2 Juillet. reconnoître, il trouva à l'entrée du fauxbourg S. Denis une partie de leur Infanterie postée dans des moulins & dans des maisons; les mousquetaires qu'il fit avancer la chassèrent & donnèrent lieu à la Cavalerie du Roi

1652.

de charger leur arrière-garde, qui après s'être défenduë quelque tems, fut mise en déroute, avec perte de la plupart de leurs Officiers. Turenne continuant de pousser les rebelles, atteignit vers l'Hôpital S. Louis le reste de leur arrière-garde, qui étoit d'environ trois cens chevaux, & les tailla en pièces.

Le Prince de Condé se retranche dans le fauxbourg S. Antoine.

Le Prince poursuivi si vivement, sentit qu'il ne pourroit gagner Charenton, & prit le parti de se retirer dans le fauxbourg S. Antoine. Réduit à cette extrêmité il se crut encore heureux de trouver dans ce fauxbourg, outre les barriéres où l'on païe les droits du Roi, des retranchemens faits depuis peu pour arrêter les courses des troupes du Duc de Lorraine, pendant qu'elles étoient à Villeneuve Saint George. Sur le champ il fortifie les uns & les autres, fait construire de nouvelles barricades & des traverses dans les ruës, fait percer les maisons, y loge des mousquetaires, garnit de Cavalerie & d'Infanterie tous les endroits par où il peut être attaqué, en donne le commandement à des Officiers également distingués par leur valeur, & par leur expérience, établit sa place-d'armes dans le terrein vuide qui est devant la porte. S. Antoine. Enfin Condé ne donna jamais de marques plus éclatantes de sa capacité dans la disposition, ni de sa valeur dans l'exécution.

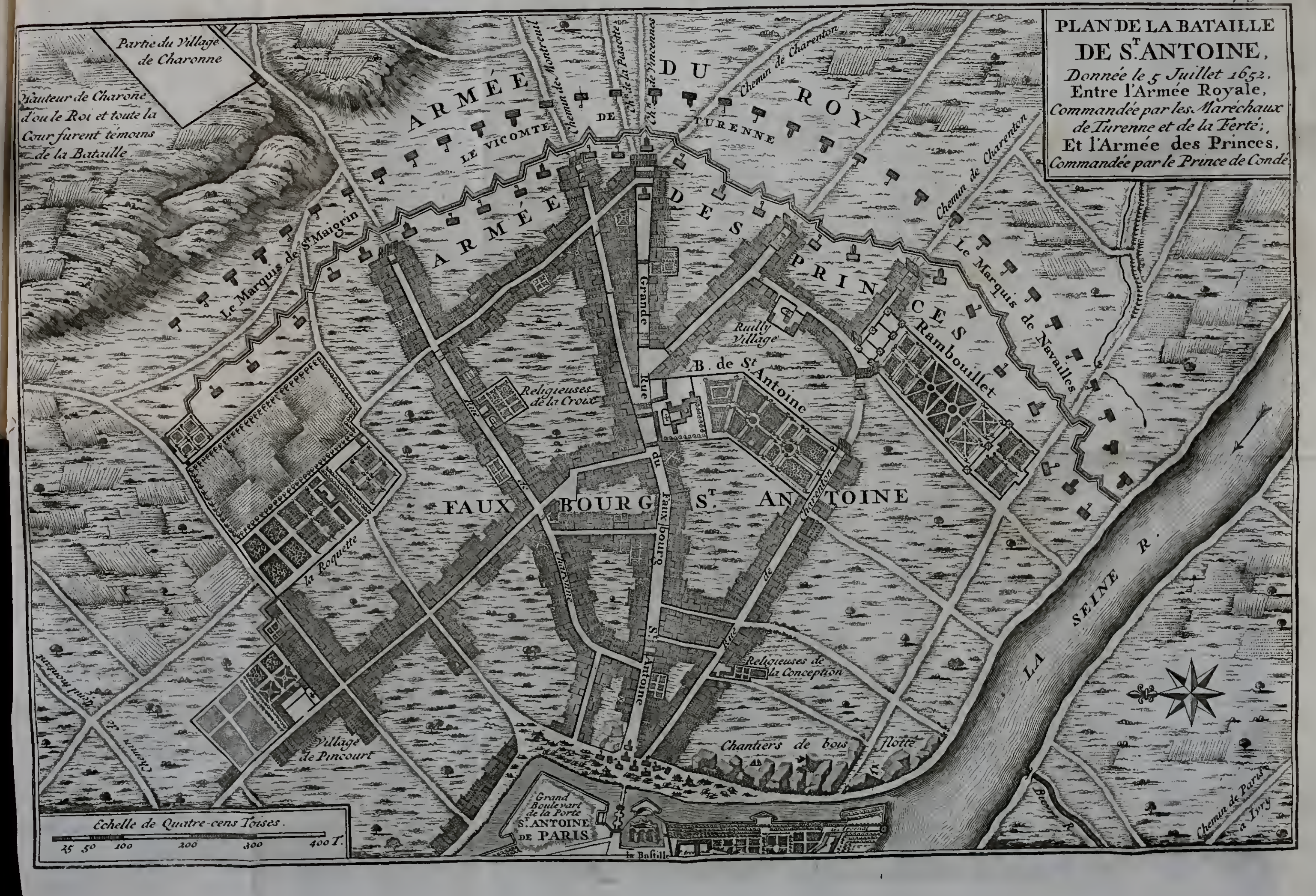
1652.

La Cour presse le Vicomte d'attaquer le Prince plutôt qu'il ne vouloit.

Turenne aïant toûjours pressé l'ennemi le long des fauxbourgs, étoit arrivé à celui de S. Antoine, où il vouloit demeurer sans combattre jusqu'à ce que le Maréchal de la Ferté l'eût joint. Dans le même tems le Roi, le Cardinal & toute la Cour vinrent sur la hauteur de Charonne; où, comme d'un amphithéatre, ils furent spectateurs des scènes cruelles de cette fameuse journée. Dès que l'Infanterie Roïale eut joint la Cavalerie, le Vicomte reçut ordre d'attaquer incessamment le fauxbourg : il eut beau remontrer que l'ennemi ne pouvant échapper, à moins que les Parisiens ne lui ouvrissent leurs portes, il seroit téméraire de rien entreprendre contre des troupes si bien retranchées, avant que d'avoir de l'artillerie & les instrumens nécessaires pour rompre les murs, combler les retranchemens, & enfoncer les barricades : la Cour impatiente n'eut point d'égard à ses représentations; le Duc de Bouillon même pressa son frère plus que tous les autres, & lui fit entendre que s'il résistoit aux volontés du Cardinal, il devoit craindre qu'on ne le soupçonnât de vouloir ménager le Prince de Condé. Ce ne fut pourtant qu'à un ordre reïtéré que le Vicomte céda, pour aller malgré lui attaquer les ennemis dans ce moment.

Bataille de S. Antoine.

Le fauxbourg S. Antoine est composé de trois ruës principales qui aboutissent à la


PLAN DE LA BATAILLE
DE S.T ANTOINE,
Donnée le 5 Juillet 1652,
Entre l'Armée Royale,
Commandée par les Maréchaux
de Turenne et de la Ferté;
Et l'Armée des Princes,
Commandée par le Prince de Condé.
Partie du Village de Charonne
Hauteur de Charone d'ou le Roi et toute la Cour furent témoins de la Bataille
ARMÉE DU ROY
LE VICOMTE DE TURENNE
ARMÉE DES PRINCES
Le Marquis de St. Maigrin
Le Marquis de Navailles
Chemin de Montreuil
Ch. de la Pissotte
Ch. de Vincennes
Chemin de Charenton
Chemin de Charenton
Grande Rue du Faux bourg St. Antoine
Ruilly Village
Rambouillet
Religieuses de la Croix
Rue de la Roquette
Rue de Charonne
B. de St. Antoine
Rue de Charenton
FAUX BOURG ST. ANTOINE
Religieuses de la Conception
Village de Pincourt
Chantiers de bois flotté
LA SEINE R.
Grand Boulevart de la Porte St. ANTOINE DE PARIS
la Bastille
Chemin de Paris a Ivry
Echelle de Quatre-cens Toises.
25 50 100 200 300 400 T.

porte de la ville comme à leur centre, en formant une eſpèce de patte d'oïe, & qui dans leur longueur ſont traverſées par pluſieurs autres ruës. Le Vicomte commença par étendre ſon Armée ſur une ligne courbe depuis le bas de Charonne juſqu'à la rivière de Seine, pour ne laiſſer aucune iſſuë aux troupes du Prince : il ordonna trois attaques à la fois : il chargea le Marquis de S. Mêgrin (1) de celle de la droite du côté de Charonne, & le Marquis de Navailles (2) de celle de la gauche vers la rivière de Seine : ſe réſervant l'attaque du milieu par la grande ruë, il recommanda qu'on eût ſoin de s'aſſurer des ruës de traverſe, à meſure qu'on avanceroit dans le fauxbourg, afin que par leur communication, les divers Corps de troupes puſſent ſe rejoindre & s'entre-ſecourir dans les grandes ruës. Toutes les diſpoſitions étant faites, on marcha aux retranchemens des rebelles, qui faiſoient un feu terrible ; on les en chaſſa par un feu ſupérieur, & l'on aborda les barricades. Le Marquis de S. Mêgrin à la tête des Gardes Françoiſes & du régiment de la Marine, ſoutenus des Gendarmes & des Chevaux-Légers, attaqua celle de la ruë de Charonne, & s'en rendit maître, malgré le feu qu'on 1652.

(1) Jaques Stuart de Cauſſade Prince de Carenci, Marquis de Saint Mêgrin & Comte de Vauguyon.

(2) Philippe de Montault de Foix, depuis Pair & Maréchal de France.

1652. faisoit de toutes parts & des maisons & des murailles. Les Gendarmes aussi-tôt & les Chevaux-Légers entrérent avec précipitation dans cette ruë, devancèrent l'Infanterie sans lui donner le tems de chasser les ennemis des maisons voisines, & poursuivirent les fuïards avec une ardeur indiscrette jusqu'au Marché (1). Le Prince qui y étoit, vint à la tête de vingt-cinq Officiers ou Volontaires, qui se trouvèrent auprès de lui, & les chargea si brusquement, qu'ils furent renversés sur leurs fantassins: les uns & les autres mis en desordre, furent poussés à leur tour par les rebelles à travers le feu que l'on faisoit par les fenêtres, & rechassés jusqu'à la prémière barricade: le Marquis de S. Mégrin y fut tué, aussi-bien que le Marquis de Mancini neveu du Cardinal.

Acharnement mutuel des Soldats.

Pendant que cette action se passoit à la droite, le régiment d'Infanterie de Turenne qui étoit à la gauche du côté de la ruë de Charenton, chassa d'abord les ennemis de plusieurs maisons & de quelques jardins où ils s'étoient postés; mais aïant appris la déroute de S. Mêgrin & craignant d'être coupé, il s'arrêta & se contenta de garder ce qu'il avoit pris. Les régimens d'Uxelles & de Carignan attaquèrent plus loin à la gauche les murailles d'un jardin: quoique leurs deux Lieutenans-Colonels eussent été tués d'abord, les soldats s'avancèrent

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.

d'eux-mêmes, & malgré le grand feu qu'on faisoit sur eux, gagnèrent les intervalles des ouvertures, par lesquelles les ennemis tiroient : le mousquet ne pouvant plus être d'usage, on se servit des pistolets, on se jettoit des pierres de part & d'autre, on fourroit les épées au travers des trous qu'on élargissoit avec les mains, faute d'aucun instrument : pendant cette manœuvre qui dura longtems avec une espèce de fureur, les deux Régimens furent soutenus par un escadron de Cavalerie tiré des Régimens de Clare & de Richelieu, qui d'abord mis en desordre, se rallia ensuite, & conserva son poste jusqu'à la fin du combat (1). Un peu plus près de la rivière, proche le jardin de Rambouillet, le Marquis de Navailles emporta la barricade qui lui étoit opposée, fit déloger les ennemis des maisons qu'ils occupoient & les obligea à gagner le derrière des jardins voisins, où ils avoient déja de l'Infanterie : Eclainvilliers Maréchal de Camp de l'Armée Roïale, prenant leur retraite pour une fuite, passa la barricade avec la Cavalerie qu'il commandoit : ils firent dans le même tems volte-face ; & voïant qu'on ne pouvoit déboucher que deux de front pour venir à eux, ils le chargèrent avant que la moitié de son monde fût passée & qu'il eût pu se former en escadron,

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.

1652. le battirent, le firent prisonnier, lui tuèrent plusieurs cavaliers & quelques Officiers; après avoir poursuivi le reste jusqu'à la barricade, se retirèrent en essuïant un assés grand feu de la part de l'Infanterie du Roi, qui s'étoit emparée des maisons, que les rebelles venoient d'abandonner.

Le Vicomte est repoussé deux fois par le Prince de Condé.

Le Vicomte de Turenne qui jusques-là s'étoit porté aux différentes attaques, s'avança enfin dans la grande ruë dont il avoit déja fait couper la barrière, malgré la résistance de ceux qui la défendoient : il marchoit en ordre dans cette ruë, renversant tout ce qui se trouvoit sur son passage, & alloit emporter les prémières traverses, lorsque Condé arrêta ses progrès. (1) Ce Prince forma un escadron de toutes les personnes de qualité de son Armée qui n'avoient point de commandement, & des Gentilshommes qui lui étoient attachés, fondit sur les troupes du Roi, les fit plier & les ramena battant jusqu'à la barricade. Le Vicomte aïant pris des gens frais, pendant que le Prince faisoit reprendre haleine aux siens, passa une seconde fois cette barricade, culbuta tous ceux qui se présentèrent, força plusieurs traverses & parvint jusqu'à l'Ab-

(1) Il paroit par les Mém. de la Rochefoucault & par l'Histoire MS. de l'Abbé Raguenet, que cette action est différente de celle de la ruë de Charonne où S. Mégrin fut tué.

1652.

baïe de S. Antoine au milieu du fauxbourg; mais Condé revint ſur lui avec une nouvelle ardeur & le fit encore reculer. Jamais action ne fut diſputée avec une valeur plus continuë & plus opiniâtre: les deux Généraux tout couverts de ſang, & toûjours expoſés au feu des mouſquetaires qui tiroient des maiſons à droite & à gauche, combattirent ſouvent vis-à-vis l'un de l'autre à la portée du piſtolet: la fureur martiale de l'un & le ſang-froid de l'autre faiſoient un contraſte, dont le ſpectacle excitoit l'admiration & la terreur. Enfin le Vicomte voïant qu'il ne pouvoit forcer ce gros de Cavalerie choiſie, détacha des troupes de ſon attaque, qui allèrent renforcer celle du Marquis de Navailles, pour prendre Condé par derrière & l'envelopper (1).

Belle action des Ducs de Beaufort & de Nemours.

Dans ce moment les troupes du Maréchal de la Ferté arrivèrent avec le canon. On en plaça à l'entrée de la grande ruë ſix pièces, qui bientôt firent diſparoître les ſoldats dont elle étoit remplie: enſuite on battit les maiſons qui défendoient le paſſage de la barricade; comme les murs avoient peu d'épaiſſeur, les boulets les perçoient aiſément; mais les ennemis s'y maintinrent avec opiniâtreté & continuèrent leur feu des fenêtres. Cependant le Duc de de Beaufort qui avoit emploïé inutilement toute la matinée à haranguer les Pariſiens,

(1) Hiſt. MS. de l'Abbé Raguenet.

1652. pour les exhorter à ouvrir les portes au Prince, ſortit de Paris, & piqué d'émulation réſolut de ſe ſignaler par quelque action éclatante: aïant propoſé au Duc de Nemours de reprendre la barricade que le Marquis de Navailles avoit emportée, & par-là d'empêcher que les troupes du Prince ne fuſſent enveloppées, il ſe mit avec lui à la tête d'un Corps d'Infanterie, le Duc de la Rochefoucault & pluſieurs perſonnes de qualité encore en état de combattre, s'étant joints à eux, ils marchèrent tous avec intrépidité entre les feux du régiment de Du Pleſſis-Praslin & de Douglas, qui occupoient les deux côtés du paſſage; mais le régiment de Picardie qui défendoit la barricade, les repouſſa ſi vivement, qu'ils ne purent la forcer. (1) Le Duc de Nemours fut bleſſé en pluſieurs endroits, le Duc de la Rochefoucault reçut un coup au coin de l'œil, ſans compter beaucoup d'autres gens de diſtinction tués ou bleſſés. Le Vicomte, qui ſur le bruit de la mouſqueterie étoit accouru, trouvant le poſte conſervé & en bon état, revint à la batterie de la grande ruë où les ennemis tenoient toûjours bon dans les maiſons qui étoient à la gauche de la barricade. Comme il eut découvert un endroit qui n'étoit point gardé, il fit mettre

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck, que l'on a ſuivi préférablement aux Mémoires de la Rochefoucault.

1652.

pied à terre à quelques cavaliers, qui se glissant par derrière, enveloppèrent & forcèrent ces maisons, où cent hommes qui les avoient si longtems défenduës furent tous passés au fil de l'épée. (1) Dans le même tems, les régimens d'Uxelles & de Carignan, qui avoient toûjours combattu à travers les trous d'une muraille, par leur obstination à les élargir, vinrent à bout de l'abattre, & chassèrent les ennemis de tous les jardins de la gauche. (2)

Les Parisiens ouvrent la porte de la ville aux troupes du Prince.

Les troupes du Prince de Condé rebutées de tant d'attaques, prirent l'épouvante, abandonnèrent les barricades & les traverses, & s'étant retirées dans la place-d'armes devant la porte S. Antoine, refusèrent d'avancer & ne voulurent plus obéir. Le Vicomte, résolu de donner une attaque générale, ne jugea pas à propos de les poursuivre : pendant qu'il accordoit à ses troupes quelques momens pour respirer, il fit avancer l'artillerie vers la place-d'armes, & le signal donné, l'attaque générale commença. On alloit faire un carnage épouvantable de toutes les troupes du Prince, ainsi serrées & ramassées dans la place-d'armes, lorsque les Parisiens qui jusques-là neutres étoient demeurés spectateurs, voïant l'extrémité où étoit réduit le Prince de Condé, se déclarèrent en sa faveur, & lui ouvrirent la por-

(1) & (2) Mém. du Duc d'Yorck.

1652. te de la ville. Le canon de la Baſtille qui tira en même tems, empêcha le Vicomte de pourſuivre les ennemis juſques dans Paris.

La Princeſſe de Montpenſier ſoulève les Pariſiens contre le Roi.

Les Pariſiens prévenus par les artifices du Cardinal de Retz, & perſuadés que la paix du Prince étoit faite ſans qu'ils y fuſſent compris, avoient regardé le commencement de cette action, comme une comédie qui ſe joüoit de concert avec Mazarin. Retz, qui goûtoit d'avance le plaiſir de voir périr le Prince, ne quittoit point le Duc d'Orléans, pour le diſſuader de ſortir & de s'expoſer: la Princeſſe de Montpenſier de ſon côté emploïoit tout, pour tirer Gaſton ſon père de la léthargie où Retz le tenoit: enfin aïant arraché de lui les ordres qu'elle demandoit, elle les porta elle-même à la Maiſon de ville, alla de ruë en ruë exhorter le peuple, l'excita à prendre les armes, & en fit ſortir une partie pour eſcarmoucher, en même tems que le canon de la Baſtille tiroit ſur l'Armée du Roi, & que les troupes du Prince entroient dans la ville. Condé traverſa Paris, mena ſon Armée au-delà du fauxbourg S. Victor vers la Salpêtrière, & ſe retrancha entre la Seine & la petite rivière des Gobelins, où il crut ne pouvoir être forcé ni affamé, aïant Paris derrière lui.

Maſſacre

Deux jours après cette bataille, il arriva

un

un grand deſordre à Paris. On tenoit à l'Hôtel de ville un Conſeil où aſſiſtèrent les Députés de tous les Corps : on y propoſoit de déclarer le Duc d'Orléans LIEUTENANT-GENERAL DU ROYAUME, de bannir à jamais de la France le Cardinal Mazarin, d'établir le Duc de Beaufort Gouverneur de Paris à la place du Maréchal de l'Hôpital, & de donner la Charge de Prévôt des Marchands à Brouſſel. Le Duc d'Orléans & le Prince de Condé, qui s'y trouvèrent d'abord, étant ſortis pour laiſſer délibèrer ſur les articles propoſés, des gens armés, de toutes conditions à ce qu'il paroiſſoit, vinrent tumultueuſement dans la place de Grève, & après avoir crié qu'ils vouloient que tout ſe terminât au gré du Prince de Condé, tentèrent de forcer la Maiſon de ville, mirent le feu aux portes, & tirèrent ſur ceux qui paroiſſoient aux fenêtres. Le péril dont les flâmes menaçoient devint le plus preſſant, la plupart de ceux qui étoient renfermés ſe précipitèrent par le degré, ou ſe jettèrent par les fenêtres baſſes ; & les mutins confondant les Frondeurs & les Roïaliſtes, les maſſacrèrent ſans diſtinction. Ce deſordre affreux qui dura preſque juſqu'à minuit, ne put être calmé que par l'arrivée du Duc de Beaufort qui fut toûjours l'idole du peuple. On n'a jamais ſu précisément quelle avoit été la cauſe de ce malheur : il y a quelque raiſon de

1652.

à l'Hôtel de ville.

1652. croire que le Prince avoit apoſté des ſoldats déguiſés pour intimider l'Aſſemblée, & empêcher qu'on n'y délibèrât contre ſes intèrêts; mais il eſt vraiſemblable qu'ils avoient été au-delà de ſes ordres: cependant le ſimple ſoupçon inſpira aux Pariſiens une violente haine contre le Prince; & cette Aſſemblée, où la Fronde croïoit trouver ſa ſûreté, fut une des principales cauſes de ſa ruïne. Les jours ſuivans on ſe raſſembla de nouveau; & la plupart des articles furent arrêtés, ſelon la volonté du Prince de Condé.

Les Eſpagnols viennent au ſecours du Prince de Condé avec une Armée de vingt mille hommes.

Les Eſpagnols profitant des troubles qui agitoient la Capitale du Roïaume, reprirent en peu de tems, ſur la frontière qui étoit ſans défenſe, pluſieurs Places qu'ils avoient perduës les années précédentes. Dans ces circonſtances, le Prince de Condé repréſenta à l'Archiduc qu'il n'étoit plus en état de tenir la campagne, & que ſi on ne lui envoïoit des ſecours plus puiſſans qu'on n'avoit fait juſqu'alors il ne pouvoit réſiſter longtems à l'Armée du Roi. L'Archiduc craignant que le Prince n'abandonnât le parti, & n'aïant plus rien à apprébender du côté de Flandre, ordonna au Comte de Fuenſaldagne de mener ſon Armée en France, & de ſe joindre aux troupes du Duc de Lorraine, qui, ſelon ſa coutume, avoit de nouveau rompu ſon Traîté avec la Cour, & s'étoit rengagé avec l'Ar-

chiduc. Ces deux Corps réünis, qui faiſoient plus de vingt mille combattans, devoient marcher avec le Prince de Condé, pour aller accabler l'Armée du Roi, qui n'étoit que de huit mille hommes. 1652.

La Cour qui étoit demeurée à S. Denis, allarmée de cette nouvelle, ſongea à s'éloigner de Paris & à chercher un aſyle dans quelque Province. Roüen & Dijon aïant refuſé de la recevoir, ſi le Cardinal n'étoit congédié en même tems, la Reine tourna ſes vuës du côté de Lyon, & réſolut d'y mener le Roi ſous une eſcorte de deux mille hommes (1). Turenne l'apprit à S. Denis du Duc de Bouillon ſon frère, & prévoïant les ſuites funeſtes de cette démarche, alla repréſenter au Cardinal „ que la „ retraite de la Cour entraineroit infailliblement la perte de toutes les Places „ frontières de Picardie, de Champagne & „ de Lorraine; que ces Provinces ſe voïant „ abandonnées, chacune ne ſongeroit qu'à „ s'accommoder avec les Eſpagnols, ou „ avec les Princes; qu'un pareil exemple „ inſpireroit aux autres Provinces l'envie „ de ſe ſoulever, & réduiroit peut-être la „ Cour à la néceſſité de quitter le Roïau„ me: qu'il étoit plus ſûr & plus décent de „ mener le Roi à Pontoiſe, avec la Garde qui „ avoit accoutumé de l'accompagner; que

La Cour prend la réſolution de ſe retirer à Lyon; & le Vicomte s'y oppoſé.

(1) Voïés les Mém. MSS. du Vicomte.

1652.

„ ce poste aisé à défendre le mettroit à
„ couvert des entreprises des Parisiens, qui
„ d'ailleurs s'étoient fort détachés des in-
„ térêts du Prince depuis le massacre arri-
„ vé à l'Hôtel de ville, qu'il marcheroit a-
„ vec l'Armée à Compiègne pour observer
„ les mouvemens de Fuensaldagne; que le
„ Général Espagnol n'oseroit alors marcher
„ à Paris, de peur de laisser la Flandre dé-
„ garnie, & de mettre entre ce païs & son
„ Armée celle du Roi; que les Espagnols
„ ne manqueroient pas d'imaginer du mys-
„ tère dans la marche des troupes du Roi
„ à Compiègne, & de croire que la Cour
„ n'eût osé la risquer sans une espérance
„ presque certaine de quelque accommode-
„ ment avec le Prince de Condé".

LeVicomte chasse les Espagnols de la France. 17 Juillet.

Le Cardinal conçut toute la solidité des raisonnemens du Vicomte, le voïage de Lyon fut rompu, la Cour alla à Pontoise, & l'Armée en trois jours se rendit à Compiègne. Fuensaldagne s'étoit avancé jusqu'à Chauni, où le Duc d'Elbeuf se laissa enfermer mal à propos, avec sept ou huit cens chevaux qu'il avoit assemblés dans son Gouvernement de Picardie, les Ennemis lui avoient coupé les passages, la Place étoit foible; il fut obligé de se rendre après deux jours de siège, & par la capitulation les cavaliers laissèrent leurs chevaux aux Espagnols. Le Vicomte de Turenne avoit sagement prévu que sa marche vers Compiègne ar-

rêteroit les ennemis. Après la priſe de Chauni qu'ils abandonnèrent, ils n'entreprirent point d'autre ſiège, ſe contentèrent de ravager le païs, craignirent de s'y engager plus avant, toûjours dans le ſoupçon de quelque accommodement ſecret entre les rebelles & la Cour; s'en retournèrent en Flandre, & laiſſèrent ſur les frontières le Duc de Lorraine avec ſes troupes, & un détachement de leur Armée commandé par le Duc Ulric de Wirtemberg, pour ſecourir les Princes quand ils le demanderoient. 1652.

Mort du Duc de Bouillon.

Auſſi-tôt que les Eſpagnols furent retournés en Flandre, le Vicomte de Turenne ramena ſon Armée aux environs de Paris, à une lieuë de Goneſſe, & il y demeura pendant tout le mois. Une triſte occaſion l'obligea dans cet intervalle d'aller à Pontoiſe: le Duc de Bouillon y tomba malade d'une fièvre violente qui l'emporta en peu de jours. Il commençoit alors à être reconnu pour un génie ſupérieur, plus capable même d'être à la tête des affaires que le Cardinal Mazarin, & la Reine alloit lui confier la Sur-intendance générale des Finances. „ Cette mort, dit le Duc de la Rochefoucault, devroit dégoûter les hommes de „ tous les plans qu'ils font pour leur élevation. L'ambition du Duc de Bouillon „ étoit ſoutenuë de toutes les grandes qualités qui pouvoient la rendre heureuſe:

1652.

„ il étoit vaillant, & ſavoit parfaitement la „ guerre: il avoit une éloquence facile, „ naturelle & inſinuante : un ſens droit, „ & un diſcernement admirable; l'eſprit „ net, fécond en expédiens, & propre à „ ſoutenir les affaires les plus difficiles: „ il écoutoit les conſeils qu'on lui donnoit, „ avec douceur, avec attention & avec u- „ ne certaine délicateſſe qui faiſoit valoir „ les raiſons des autres, & croire qu'il en „ tiroit ſes réſolutions. L'opiniâtreté de „ ſa fortune s'oppoſa toûjours à ſa pruden- „ ce; & il mourut préciſément dans le tems „ que cette prudence avoit ſurmonté l'in- „ juſtice du ſort" (1). Le Vicomte de Turenne fut moins ſenſible à la perte que ſouffroit ſa Maiſon par la mort d'un Chef de ce mérite éminent, qu'à celle d'un frère qu'il aimoit avec une extrème tendreſſe : mais ſa douleur, quelque vive qu'elle fût, ne lui ôta rien de l'attention qu'il croïoit devoir aux beſoins preſſans de l'Etat.

Le Parlement ſe partage en deux.

Pendant que la Cour étoit à Pontoiſe, les Chambres du Parlement animées par la faction du Prince de Condé s'aſſemblèrent, & donnèrent un Arrêt, par lequel il fut dit que, comme le Roi préoccupé des conſeils pernicieux du Cardinal, ne pouvoit ê-

(1) Mém. MSS. de la Rochefoucault cités par l'Abbé Raguenet comme aïant été vus par le Cardinal de Bouillon.

1652.

tré censé libre, le Duc d'Orléans, pour préserver l'Etat de la ruïne prochaine dont il étoit menacé par l'ambition de Mazarin, seroit prié de prendre la qualité de Lieutenant-Général de S. M. dans toute l'étenduë du Roïaume tant que le Ministre demeureroit en France. Gaston accepta le tître qu'on lui offroit: on en donna avis à tous les Gouverneurs de Provinces, & ce Prince se choisit un Conseil: les Ducs de Nemours & de Beaufort qui y avoient place, s'étant piqués pour le rang, se battirent, & le prémier fut tué. Le Roi irrité contre le Parlement donna une Déclaration, par laquelle il transféroit ce Tribunal de Paris à Pontoise: les Présidens à Mortier, excepté Némond & Maisons, obéïrent avec quatorze ou quinze Conseillers, & se rendirent où il leur étoit ordonné. A l'ouverture des Séances, la Déclaration qui transféroit le Parlement fut vérifiée, & tous ceux qui étoient demeurés à Paris furent interdits.

Le Cardinal Mazarin sort du Roïaume une seconde fois, & se retire à Bouillon.

Les membres du Parlement résidant à Pontoise, n'étoient pourtant guère plus MAZARINS que le reste de leurs Confrères: à peine furent-ils assemblés, qu'ils représentèrent au Ministre qu'il dépendoit de lui de rétablir la tranquillité publique; que sa présence servant de prétexte aux factions, elles seroient dissipées par sa retraite, que si elles continuoient après son départ, les

1652. bons citoïens, alors persuadés des mauvaises intentions des mécontens, travailleroient de concert à le faire rappeller avec honneur. Le Cardinal, touché de ces remontrances, consulta le Vicomte de Turenne, qui les trouvant judicieuses, lui conseilla de se retirer pour un tems; mais de ne point donner à entendre au public que son éloignement dût être pour toûjours, & d'ôter par-là à ses ennemis le prétexte de déclamer à son retour contre sa fausseté. Le Cardinal résolut enfin de se sacrifier pour quelques mois, & très habilement porta la Reine à faire rendre à Pontoise un Arrêt du Parlement, par lequel très humbles remontrances seroient faites au Roi, & qu'on le supplieroit de donner la paix à son peuple en éloignant le Ministre. Le Roi répondit, qu'encore que le Cardinal Mazarin l'eût fort bien servi, & qu'il ne fût qu'un prétexte aux mal-intentionnés de brouiller l'Etat, il consentoit néanmoins à se priver d'un bon Ministre, dans l'intention de pacifier son Roïaume & de faire rentrer les rebelles dans leur devoir. Aussi-tôt après le Cardinal aïant fait donner la direction des affaires à Le Tellier & à Servien ses amis fidèles, aïant remis entre les mains du Roi une instruction pour toute sa conduite, & comptant sur la Reine dont la fermeté ne s'étoit jamais démentie
10 Août. à son égard, il partit bien accompagné,

alla coucher à Meaux & se retira à Bouillon. 1652.

Le Duc de Lorraine revient une seconde fois en France.

Le Prince de Condé campoit toûjours sous les murailles de Paris: il n'avoit pas assés de troupes pour hazarder une bataille, & il craignit en s'éloignant de cette ville, que le Parti du Roi qui augmentoit tous les jours depuis la retraîte du Cardinal, ne vînt à prévaloir. Cependant le Duc de Lorraine avançoit vers Paris à la tête de ses dix mille hommes, avec le renfort de six mille Espagnols commandés par le Duc de Wirtemberg. Le Vicomte, averti qu'il prenoit le chemin de la Champagne pour joindre l'Armée du Prince de Condé, marcha vers la Marne, passa la rivière à Lagni, & avança jusqu'au petit village de S. Germain près de Cressi en Brie: là il reçut ordre de la Cour de ne rien entreprendre contre le Duc de Lorraine, à moins que ce Prince ne décampât du lieu où il étoit pour aller du côté de Paris. Le Duc avoit renoué des négociations avec la Cour, pendant lesquelles il espèroit trouver l'occasion de s'approcher du Prince de Condé, sans être obligé de combattre. Turenne qui connoissoit parfaitement son caractère, après avoir dit au Duc d'Yorck qu'il aimoit mieux s'exposer à tout en desobéïssant, que de trahir les intérêts du Roi en se laissant tromper par le Duc de Lorraine, décampa le matin, & pour être plus à portée de le couper, al-

1652. la à Brie-Comte-Robert. Ses Maréchaux des logis y trouvèrent ceux du Duc qui prétendoit y camper la même nuit: ſur quoi le Vicomte aïant délibèré avec le Maréchal de la Ferté, changea de réſolution, & marcha droit à Ville-neuve S. Georges. Il prit les devans avec toute ſa Cavalerie, l'Infanterie le ſuivit avec le canon, & le Maréchal de la Ferté fit l'arrière-garde. Turenne craignit avec raiſon que le Duc de Lorraine ne changeât auſſi de deſſein, & que connoiſſant l'importance du poſte, il ne le gagnât avant lui; ſa conjecture ſe trouva véritable. Quelque diligence qu'il fît, l'avant-garde des Lorrains arriva plutôt que lui à Ville-neuve S. Georges, d'où le Duc informa le Prince de Condé qu'il s'en étoit emparé. Quoique le Duc fût maître de ce lieu, & qu'une partie de ſes troupes eût paſſé la rivière d'Yères, le Vicomte arriva avec ſon avant-garde ſur la hauteur qui commande le bourg, en chaſſa les Lorrains & ſe ſaiſit du pont. Le Maréchal de la Ferté arriva ſur le ſoir avec le reſte de l'Armée; & les Ennemis aïant manqué le poſte, ſe retirèrent une lieuë plus haut, le long de la rivière de Seine vis-à-vis le Château d'Ablon, où le Prince les joignit peu de jours après.

Le Prince de Condé & le Duc de Lorraine tâchent

Les Ennemis, fort ſupérieurs en nombre, comptèrent alors d'affamer l'Armée Roïale, en la reſſerrant entre la Seine & la rivière d'Yères. Le Vicomte n'avoit de pain que

1652.

pour cinq jours : les fourages lui manquoient, & il ne pouvoit en tirer des environs, parce que le païs étoit ruïné. Il avoit eu la précaution d'arrêter à Ville-neuve S. Georges, le même jour qu'il y étoit arrivé, vingt-cinq bateaux qui descendoient la rivière : ces bateaux sauvèrent l'Armée : on s'en servit pour faire sur le champ deux ponts sur la Seine; on emploïa aussi les poutres des maisons du bourg : les Officiers qui avoient de l'argent, en donnèrent pour les ouvriers; & malgré les difficultés qui paroissoient invincibles, les ponts furent bientôt construits; & l'on fit avec la même promtitude des travaux pour en assurer la tête de l'autre côté de la Seine (1). Cette communication donna du pain aux soldats & du fourage aux chevaux, qui jusques-là n'avoient été nourris que de feuilles de vignes. Les Maréchaux de Turenne & de la Ferté songèrent en même tems à se fortifier dans leur poste, & joignirent par des Lignes les six Redoutes que le Duc de Lorraine avoit élevées près de Limei trois mois auparavant, & qui étoient encore entières. L'Armée Roïale, placée entre Limei & la rivière d'Yères qui servoit de fossé à son Camp, s'appuïoit d'un côté à la Seine, & de l'autre étoit couverte d'un bois. Les Ennemis, voïant les huit mille hommes qui la composoient ainsi retranchés,

d'enfermer le Vicomte dans son Camp.

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.

1652. n'osèrent avec vingt mille rien entreprendre, & persistèrent dans la résolution de l'affamer, en la bloquant de toutes parts. Pour la serrer encore de plus près, ils décampèrent après avoir laissé garnison dans Ablon : le Duc de Lorraine avec ses troupes alla passer plus haut la rivière d'Yères, & vint se poster entre Brie Comte-Robert & le Camp des Généraux, pendant que le Prince de Condé s'avança vers Limei. L'un & l'autre retranchés & campés à la portée du canon d'Armée Roïale, la tenant investie & comme assiègée dans l'angle des deux rivières, mandèrent à Paris qu'ils l'avoient enfin réduite ou à combattre où à périr de faim. Comme on croïoit sur ce discours sa défaite inévitable, tout le monde blâmoit ouvertement la conduite du Vicomte : quelques-uns même l'accusèrent d'être d'intelligence avec les Ennemis (1). Jamais la Cour ne s'étoit vuë si embarassée : le Cardinal Mazarin étoit sorti de France ; le Duc de Bouillon venoit de mourir ; le Parlement avoit déclaré le Duc d'Orléans Lieutenant-Général du Roïaume, & le Prince de Condé Généralissime des Armées de la Couronne : les Ministres tremblans faisoient des offres excessives à ce Prince, qui, se regardant déja comme le maître, rejettoit avec dédain tous les projets d'accommodement,

(1) Mém. MSS. de Raguenet.

1652.

quelque avantageux qu'ils fussent. Mais l'habileté de Turenne trouva le moïen de frustrer les hautes espèrances dont Condé s'étoit flatté.

Le Vicomte de Turenne frustre les espèrances des deux Princes pendant six semaines.

Le prémier soin du Prince, après s'être retranché, fut de construire un pont de bateaux, pour interrompre la communication de Corbeil; pendant que le Duc de Lorraine, pour interrompre celle de la Brie, envoïoit continuellement des Partis. Le Vicomte, en prenant le Château d'Ablon avant que le pont fût achevé, rendit inutiles les mesures de Condé, & assura par la Seine le commerce de son Camp avec Corbeil, où Vaubecourt (1) mena deux mille hommes, outre cent maîtres qui y étoient déja. On ordonnoit tous les jours des détachemens de ces troupes, aussi-bien que de celles du Camp, qui rodoient sur les bords de la Seine, & on ne laissoit jamais sortir les fourageurs qu'avec de grosses escortes d'Infanterie & de Cavalerie. Les fourageurs partoient la nuit, traversoient la rivière d'Essone, alloient fourager à leur aise au-delà Corbeil, y repassoient & s'y arrêtoient, ou revenoient au Camp, de l'un ou de l'autre côté de la rivière, selon qu'il y avoit plus ou moins de risque, sur les avis donnés par les détachemens qui étoient sans

(1) Ce Corps de deux mille hommes venoit du siège de Montrond qui s'étoit rendu.

1652. ceſſe à la découverte. On fit la même manœuvre pendant cinq ſemaines entières, ſans qu'il y eût jamais d'eſcarmouches conſidèrables entre les deux Armées ni de convois enlevés; & ce fut à la conſervation de ces convois que l'on dut le ſalut de de l'Armée Roïale, que le Prince de Condé s'étoit vainement promis de détruire par la famine.

Diſpoſitions favorables des Pariſiens pour la Cour.

Les Pariſiens ſupportèrent pendant quelque tems avec aſſés de patience, le voiſinage importun des deux Armées, ſur les paroles que leur donnoit le Prince de Condé de les en délivrer bientôt: mais voïant l'illuſion des eſpèrances dont on les repaiſſoit, ils firent de ſérieuſes réflexions ſur l'aveuglement avec lequel ils ſe laiſſoient dévorer par des Etrangers, pour ſatisfaire l'ambition de ceux à qui ils s'étoient livrés. Le Cardinal de Retz, qui aſpiroit uniquement à prendre la place de Mazarin & à perdre le Prince de Condé, n'omettoit rien pour augmenter les meſintelligences. Les Parlementaires diviſés entre eux, s'accordoient encore moins avec les Princes: les Princes eux-mêmes étoient deſunis & ne comptoient plus ſur le Parlement: le peuple, depuis le maſſacre de l'Hôtel de ville, marquoit par de fréquens tumultes, combien les Frondeurs de Robe & d'Epée lui étoient odieux. Dans cette ſituation les Sujets fidèles firent aiſément ſentir à leurs concitoïens, en quel

abîme de maux l'ambition de Condé & les vuës particulières des factieux alloient les précipiter, & les ramenèrent à des sentimens plus conformes à leur devoir (1). 1652.

La Reine, presque assurée des dispositions des Parisiens, crut, en rappellant l'Armée auprès du Roi, avancer la conclusion de l'accommodement qui se traitoit, & manda au Vicomte & au Maréchal de chercher les moïens de se dégager, pour venir joindre la Cour. Les chemins rompus par les pluïes, commençoient à empêcher les fourages; ainsi les Généraux qui songeoient déja à décamper, eurent bientôt fait dresser plusieurs ponts sur la rivière d'Yères du côté de la Seine: ils envoïèrent ordre en même tems à Vaubecourt qui étoit dans Corbeil, de faire quelques Redoutes sur une hauteur au-devant de la ville, pour y recevoir l'Armée; & partirent la nuit du quatre au cinq Octobre. On défila en bon ordre le long de la Seine dans un grand silence, & dès que l'Armée eut passé, les ponts furent rompus. Le Duc de Lorraine ne s'apperçut de la retraite des deux Généraux, que le lendemain: si le Prince de Condé, que sa santé obligea d'aller à Paris, avoit été sur les lieux, peut-être ne lui auroit-elle pas échappé; mais il lui auroit été difficile de s'y opposer. Après une lieuë de mar-

Le Vicomte décampe pour aller joindre la Cour.

5 Octobr.

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.

1652. che, l'Armée ſe trouva couverte d'un côté par la rivière de Seine, de l'autre par la forêt de Senard, dans un terrein où les ennemis pouvoient ni la déborder, ni la prendre en flanc. Avant le jour, toutes les troupes arrivèrent à Corbeil, & quoiqu'elles ne dûſſent y reſter qu'une nuit pour ſe repoſer, on fit des retranchemens paliſſadés pour n'être point ſurpris. Turenne & La Ferté, dans le deſſein de paſſer la Marne à Meaux, pour aller de là joindre la Cour à Mantes, prirent leur route par Chaumes, & craignant d'être attaqués, firent marcher les troupes en bataille ſur deux colonnes, dans un tel ordre que ſi l'Ennemi avoit paru, l'Armée auroit pu le recevoir en faiſant un quart de converſion à gauche. Les rebelles n'aïant oſé rien entreprendre ce jour-là, on s'avança le lendemain avec moins de contrainte par Prêle, Tournan & Quinci juſqu'à la Marne que l'on traverſa près de Meaux, d'où l'on alla par Mont-l'Evêque camper à Courteil dans le voiſinage de Senlis,

Le Vicomte ramène le Roi à Paris.

Une retraite ſi ſurprenante faite devant les Ennemis, quoique fort ſupérieurs en nombre, acheva de décréditer les Princes dans l'eſprit des Pariſiens. La ſaiſon s'avançoit, & le païs entièrement ruïné ne fourniſſoit plus de ſubſiſtance: ces conſidérations obligèrent Condé de ſe retirer avec le Duc de Lorraine auprès de Laon, où étoient

étoient les troupes de Fuenfaldagne. L'armée des Princes paſſa auprès de celle du Roi le quatorzième d'Octobre, & dès qu'elle fut partie, le Vicomte ayant laiſſé le commandement au Maréchal de la Ferté alla à Mantes trouver la Cour, pour la déterminer à rentrer dans Paris. Il repréſenta aux Miniſtres, qu'il falloit profiter de l'abſence du Prince de Condé, & ne pas laiſſer aux Pariſiens le tems de revenir de leur dégoût pour les Frondeurs; que les Officiers ſe retirant tous les jours faute d'argent, le Roi ſeroit bientôt ſans troupes; que l'on ne ſeroit pas en état la Campagne ſuivante de faire tête aux ennemis, dont les forces ſeroient alors augmentées; que l'on trouveroit Paris encore moins diſpoſé à recevoir le Roi, & que l'exemple de la Capitale entraineroit les autres villes du Royaume. La Cour ſe rendit à ſes raiſons, quitta Mantes & alla coucher à S. Germain: elle y ſéjourna trois ou quatre jours, & après avoir reçu des députés de Paris qui ſupplioient le Roi d'y revenir, ſe mit en marche par le pont de S. Cloud. Comme on approchoit du bois de Boulogne, quelques gens bien ou mal intentionnés vinrent donner l'allarme, prétendant que c'étoit hazarder témérairement la perſonne du Roi, que de le mener à Paris où le Duc d'Orleans & la Princeſſe ſa 1652.

1652. fille cabaloient pour exciter un nouveau soulévement. Le carrosse du Roi s'arrêta; & la Reine, ayant fait sortir les femmes qui y étoient, tint conseil en pleine campagne avec le Prince Thomas, le Vicomte de Turenne, & les Maréchaux de Villeroi & du Plessis. Tous furent d'avis de rebrousser chemin: le Vicomte seul persista dans son prémier sentiment, & l'appuyant de nouvelles raisons, remontra avec fermeté, que le retour du Roi à S. Germain seroit également préjudiciable à ses intèrêts & à son honneur; que cette dernière démarche marqueroit un défaut de résolution, qui rendroit la Cour méprisable, ôteroit le courage aux bons sujets, & reléveroit les espérances des rebelles; & qu'enfin il regardoit, ou comme des ennemis couverts, ou comme des esprits foibles, ceux qui étoient venus allarmer la Cour si mal à propos. La Reine naturellement courageuse suivit sans balancer le conseil de Turenne; on continua de marcher, & le Roi à la tête de ses Gardes, entra dans la ville par la porte S. Honoré, ne trouva par tout que des acclamations qui marquèrent la joie publique, & fut accompagné jusqu'au Louvre, par une foule de peuple qui ne cessoit de crier Vive le Roi. Le lendemain de l'arrivée de la Cour, le Duc d'Orleans se retira d'abord à Limours, puis à Blois, & la

1652.

Princeſſe ſa fille alla à S. Fargeau. Les Chambres du Parlement s'aſſemblèrent au Louvre, ſelon l'ordre qu'elles en avoient reçu : on y vérifia quatre Déclarations ; pour la réünion du Parlement de Pontoiſe & de celui de Paris ; pour l'amniſtie générale, en faveur de ceux qui voudroient ſe ſoumettre dans l'eſpace de quinze jours ; pour défendre au Parlement de ſe mêler des affaires d'Etat ; & pour obliger douze Préſidens ou Conſeillers à s'éloigner : de plus il fut défendu aux Ducs de Beaufort, de Rohan & de la Rochefoucault, & à tous les domeſtiques du Prince de Condé & de la Ducheſſe de Longueville de ſe montrer dans Paris. L'ordre fut bien-tôt rétabli dans cette grande ville, & le calme qui ſuccèda fit oublier les troubles de la Fronde.

Le Prince de Condé ſe retire ſur les frontières & prend pluſieurs villes.

Le Prince de Condé fut le ſeul qui ne voulut point accepter l'amniſtie : il aima mieux ſe jetter entre les bras des Eſpagnols, & perdre tous ſes établiſſemens en France, que d'y vivre avec le Cardinal Mazarin, qui fut bien-tôt après rapellé. Le Prince ſe retira ſur les frontières de Champagne, avec le Duc de Lorraine, le Duc de Wirtemberg & le Comte de Fuenſaldagne. Il prit en peu de temps Château Porcien, Rhétel, Mouſon & ſainte Méneboult; il licentia les troupes du Duc d'Orleans, qui étoient dans ſon armée, & leur

1652. permit de retourner en France, à condition qu'elles ne ferviroient point le Roi, pendant le refte de la campagne. Les ennemis s'emparèrent enfuite de Bar-le-duc, d'où Fuenfaldagne fe retira en Flandres avec la plus grande partie de fes troupes, ne doutant pas que le Prince de Condé & le Duc de Lorraine ne fuffent affés forts pour fe rendre maîtres du Barrois. En effet, ils prirent bientôt Ligni, Void, & Commerci; réfolurent d'établir leurs quartiers d'hiver dans le pays; & fe flattèrent de retourner en France au Printemps (1).

Le Vicomte le pourfuit, & l'oblige de fortir du Royaume.

Le Vicomte de Turenne n'avoit point voulu quitter la Cour, avant que l'autorité Royale fût entiérement affermie dans Paris: dès qu'il vit que tout étoit tranquille, il recommença la Campagne, dans une faifon où l'on a coûtume de la finir. Il partit le trentième d'Octobre, en faifant efpèrer au Roi qu'il empêcheroit les Ennemis de prendre des quartiers d'hiver dans le Royaume; & fe mit à la tête de l'armée, qu'on avoit renforcée de deux mille hommes: pendant que le Maréchal de la Ferté alla dans fon Gouvernement de Nanci. Turenne s'avança du côté de la Lorraine, & fans s'arrêter devant toutes les petites Places que le Prince avoit prifes, & où il avoit laiffé

30 Octobre.

(1) Mém. du Duc d'Yorck.

une partie de ses troupes en garnison, il marcha droit aux Ennemis; arriva à Vaucouleurs; y passa la Meuse, derrière laquelle ils étoient postés, aux environs de Toul; les obligea de décamper, & ne cessa de les poursuivre. Le Prince qui n'avoit presque plus d'Infanterie, se retira d'abord du Château de Void à Commerci, delà à saint Mihel, d'où il partit subitement pour gagner Damvilliers dans le Luxembourg. Le Vicomte ne jugea pas à propos d'aller plus loin que saint Mihel: il se contenta d'avoir obligé Condé à sortir du Royaume, & ne songea plus qu'à faire rafraîchir son armée, que tant de marches pénibles avoient beaucoup fatiguée. Comme les Ennemis avoient épuisé le pays de vivres, & que les habitans de Saint Mihel lui en refusèrent, il fut contraint, pour ne pas laisser périr de faim son armée, de faire entrer par force l'Infanterie dans leur ville, & de distribuer la Cavalerie dans les villages voisins. Ce rafraîchissement étoit nécessaire aux troupes; mais elles ne pûrent en jouir longtems: le Maréchal de la Ferté, à qui les habitans de saint Mihel portèrent leurs plaintes, se tint vivement offensé de ce que le Vicomte avoit pris par force des quartiers dans une ville de son Gouvernement. Transporté de colere, il vint de Nanci sur les lieux mêmes, & parla avec aigreur au

1652.

1652. Vicomte, qui tâcha de l'adoucir, en lui remontrant que la conservation de l'armée Royale l'avoit mis dans cette dure nécessité: malgré ces raisons, il fallut déloger le lendemain; & la Ferté toûjours irrité, suivit les troupes de Turenne à la tête de ses Gardes, & chargea les traîneurs. Les effets de ce ressentiment furent dans la suite encore plus nuisibles aux intérêts du Roi (1).

Le Vicomte assiège Bar le-duc, & le Cardinal Mazarin arrive au Camp.

Pendant que le Maréchal alla faire le siège de Ligni, le Vicomte fit celui de Bar-le-duc. La même nuit qu'on y arriva, on dressa une batterie contre la basse ville; & quoiqu'on n'eût que des pièces de campagne, & en petit nombre, on fit le prémier jour une grande brèche aux murs près de la porte, qui n'étoit flanquée que de deux petites tours rondes. Les assiégeans, malgré le feu qu'on faisoit des tours, non-seulement emportèrent la brèche, mais chassèrent encore les assiègés des barricades qu'ils avoient faites dans les ruës, & les poursuivirent jusqu'à la ville haute. L'Infanterie ayant été logée à couvert dans la ville basse, & la Cavalerie distribuée dans les quartiers des environs, on commença le siège de la ville haute & celui du Château. Le même jour que la basse ville fut prise, le Cardinal Mazarin arriva au Camp avec un renfort de troupes tirées de différentes Pla-

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.

1652.

es, & commandées par le Duc d'Elbeuf & Maréchal d'Aumont: à ces troupes se joignirent bientôt celles du Maréchal de la Ferté, qui vint au siège après la prise de Ligni. Le Prince de Condé, pour empêcher celle de Bar, voulut tenter le secours de la Place. Sur les nouvelles de sa marche, il fut arrêté que Turenne & la Ferté iroient au devant de lui avec la plus grande partie de la Cavalerie, trois mille fantassins, & six pièces de campagne; que le Cardinal les suivroit à quelque distance, pendant que le Duc d'Elbeuf & le Maréchal d'Aumont avec le reste des troupes continueroient le siège.

Faute considérable du Maréchal de la Ferté, & prise de Bar-le-duc.

Les Ennemis venoient par le chemin de Vaubecourt, qui n'est qu'à cinq lieuës de Bar: l'Armée du Roi marcha droit à eux; & le Vicomte qui conduisoit l'avant-garde, ayant appris que le Prince de Condé étoit nouvellement arrivé dans ce village & qu'il y devoit passer la nuit, proposa au Maréchal de la Ferté d'aller attaquer sur le champ les Ennemis, qui se trouveroient infailliblement en grand désordre, parceque le quartier étant rempli de vins & de provisions de toute espece, les Officiers pourroient difficilement rassembler leurs troupes & faire monter à cheval leur Cavalerie: le Maréchal toûjours piqué contre le Vicomte, ne voulut point consentir à cette atta-

1652. que ſans l'avis du Cardinal; & l'approbation du Miniſtre, quoiqu'il ne fût qu'à deux lieuës, vint trop tard. Le Prince averti de l'approche du Vicomte, ordonna qu'on battît la générale; & pour obliger les troupes à déloger plus promptement, fit mettre le feu au bourg. Il ne jugea pas à propos de reſter plus long-temps dans le pays, voyant que l'armée du Roi étoit aſſés nombreuſe & pour venir à ſa rencontre & pour continuer le ſiège. Quand on fut certain que les ennemis étoient éloignés, on retourna devant Bar-le-duc, qui fut pris en peu de jours.

Priſe du Château Porcien & de Vervins, & fin de la Campagne.

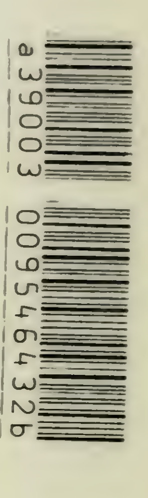
Le Cardinal que ces ſuccès animoient, & qui croyoit ne devoir laiſſer aucune reſſource pour l'année ſuivante à un ennemi auſſi formidable que le Prince de Condé, ſouhaittoit qu'on prît encore ſainte Ménehoult & Réthel; mais le froid exceſſif empêcha ces deux ſièges. Il n'y avoit point d'abri dans ces vaſtes plaines de Champagne pour l'Infanterie, ni de fourrage aux environs pour la Cavalerie: on ſe contenta pour terminer glorieuſement la Campagne, de reprendre Château Porcien & Vervins: de-là, on fit marcher l'armée à Creſſi ſur Serre & à Laon, d'où toutes les troupes furent envoyées dans leurs quartiers d'hiver; après quoi le Cardinal, les Généraux & les principaux Officiers reprirent le

hemin de Paris. C'eſt ainſi que finit cette 1652.
ongue & pénible Campagne, où le Viomte de Turenne ſauva pluſieurs fois la Monarchie par ſes conſeils & par ſa valeur. Cependant les armes du Roi ne furent pas auſſi heureuſes au dehors qu'au dedans du Royaume : les Eſpagnols reprirent en Flandre Gravelines & Dunkerque, en Italie Caſal, & en Eſpagne Barcelone. Ce fut un aſſés grand avantage pour cette année, d'avoir forcé le Prince de Condé à ſortir du Royaume.

Emprifonnement du Cardinal de Retz.

Il ne reſtoit plus à Paris aucune ombre de la Fronde ; le ſeul Cardinal de Retz auroit pû donner des inquiétudes à la Cour : pour prévenir les nouveaux troubles qu'il étoit capable d'exciter, le Roi l'avoit fait arrêter au Louvre dans l'antichambre de la Reine, & conduire au Bois de Vincennes où il fut enfermé, après quatre années de brigues, de cabales, d'horreurs, de perfidies, qu'il colore ſouvent dans ſes Mémoires, qu'il nie quelquefois quand il ne peut les pallier, & qu'il n'avoue jamais que par l'eſprit d'audace dont il faiſoit vanité. 19 Décembre.

Fin du Tome premier.


a39003 009546432b


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

